

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

M

Av

E



R
E
58
P31
v.3



P R E F A C E.

ON m'avoit donné une grande idée de l'Ouvrage de Mr. de P. qui a pour titre : *Recherches philosophiques sur les Américains.* Je me le procurai ; je le lus une première fois avec précipitation, & j'y trouvai bien des recherches, beaucoup de réflexions très-sensées, mais aussi beaucoup d'affertions très-hazardées, pour ne rien dire de plus, avancées en même-temps avec un ton affir-

P R E F A C E.

matif, un style vif, & une confiance qui devoient en imposer aux Lecteurs peu au fait des matieres qu'il traite. Je relus cet Ouvrage avec attention, & je me confirmai dans ma premiere idée. Je reconnus que Mr. de P. ou connoit peu l'Amérique & ce qu'elle contient, ou que, pour appuyer l'opinion d'un Auteur, qu'il avoit adoptée, sans une connoissance de cause, assez fondée, il s'étoit fait un devoir de décrier tout le nouveau Monde & ses productions. J'avois lu & relu quantité de relations de l'Amérique; j'avois vu de mes propres yeux la plupart des choses, qui

P R E F A C E.

y sont rapportées. Etonné de les voir contredites, ou travesties par Mr. de P. je me contentai de faire quelques notes sur les endroits les moins exacts. Mon dessein étoit de les communiquer à Mr. de Francheville, pour les insérer dans sa Gazette littéraire. Ces Notes m'ayant ensuite paru trop nombreuses pour en faire l'usage que je m'étois proposé, je leur donnai un certain ordre, & je crus pouvoir en composer une Dissertation où l'Amérique & ce qu'elle contient seroient appréciés à leur juste valeur. J'en lus la première partie à l'assemblée de l'Académie du 7 de Sep-

P R E F A C E.

tembre dernier, & j'eus la satisfaction de voir qu'on n'y désapprouvoit pas le parti que j'avois pris de réfuter l'Ouvrage de Mr. de P., qui auroit pu induire le public en erreur à cet égard. La vérité me sera toujours chere; elle doit l'être à Mr. de P. & l'emporter sur tout autre motif. J'espere que Mr. de P. la reconnoitra dans ma Dissertation, & qu'il n'employera que pour elle ses talents, qui méritent des éloges.





DISSERTATION

SUR

L'AMÉRIQUE

ET LES

NATURELS

DE CETTE PARTIE DU MONDE.

 Monsieur de P. vient de mettre au jour un
Ouvrage sous ce titre, *Recherches Phi-
losophiques sur les Américains*. Il s'ef-
force d'y donner l'idée la plus désa-
vantageuse du nouveau Monde & de ses habitants.
Le ton affirmatif & décidé avec lequel il propose &
résoud ses questions; le ton d'affurance avec lequel
il parle du sol & des productions de l'Amérique, de
sa température, de la constitution corporelle & spiri-

8 DISSERTATION

tuelle de ses habitants, de leurs mœurs & de leurs usages, enfin des animaux; pourroient faire croire qu'il a voyagé dans tous les pays de cette vaste étendue de la terre; qu'il a vécu assez longtemps avec tous les peuples qui l'habitent. On seroit tenté de soupçonner, que, parmi les Voyageurs, qui y ont fait de longs séjours, les uns nous ont conté des fables, ont travesti la vérité par imbécillité, ou l'ont violée par malice. (a) Les autres, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, qu'ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de le décrire. Il est fâcheux pour nous qu'ils n'aient pas eu le respect pour la vérité, & les yeux de Mr. de P.

L'Amérique, dit cet Auteur dans son Discours Préliminaire, l'Amérique plus que tout autre pays, offre des phénomènes singuliers & nombreux; mais ils ont été si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes.

Le nouveau Monde est, suivant Mr. de P. (b) une terre absolument ingrate, & comme en horreur à la Nature: Entre les végétaux exotiques importés en Amérique; les arbres à Noyaux, comme les Aman-diers, les Pruniers, les Cérifiers, les Noyers, y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Isle de

(a) Discours Préliminaire.

(b) Tom. I. p. 14.

Juan Fernandez : ils ont dégénéré ailleurs ; notre seigle & notre froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupèdes, & sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une force étonnante. La terre ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers aventuriers qui y firent des établissemens, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la disette. Dans les parties méridionales, & dans la plupart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes, & même mortelles.

Ce terrain fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre Globe---la surface de la terre frappée de putréfaction y étoit inondée de Lézards, de Couleuvres, de Serpens, de Réptiles & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison. Enfin un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les quadrupèdes, jusqu'aux premiers principes de l'existence de la génération. (c) C'est sans doute un spectacle grand & terrible, ajoute Mr. de P. de voir que la Nature ait tout donné à notre continent pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier tout y soit dégénéré ou monstrueux. Un sol aride dans ses montagnes, marécageux dans ses plaines, stérile par sa Nature dans toute sa surfa-

ce, trompant toujours l'espérance de ses cultivateurs les plus laborieux. Tout jusqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, a effuyé sans exception (d) une altération sensible, soit dans leurs forces, soit dans leur instinct. Comme les végétaux, ils y sont venus tout rabougris; leur taille s'est dégradée, (e) & par un contraste singulier, les Ours, les Tigres, les Lions Américains sont entièrement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique.

C'est principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les causes qui ont vicié leurs qualités essentielles, & fait dégénérer la nature humaine. (f) Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeunesse, ainsi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au sortir de l'adolescence : ils deviennent hébétés, nonchalants, inappliqués, & n'atteignent à la perfection d'aucune science, ni d'aucun art. Aussi dit-on par forme de proverbe, qu'ils sont déjà aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent, (g) continue cet Auteur, les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés physiques; qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs sens,

(d) Tom. I. p. 13. Tom. II. p. 164.

(e) Tom. I. p. 8.

(f) Tom. II. p. 186.

(g) Tom. I. p. 153.

SUR L'AMERIQUE. II

& leurs organes; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature ayant tout ôté à un Hémisphère de ce Globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfans, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractère de tous les Américains; leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions; aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européens: privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct: aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur: leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage, où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas le courage de sortir--les vrais Indiens occidentaux n'enchainent point leurs idées: ils ne méditent point & manquent de mémoire. (h)

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore Mr. de P., comme une race d'hommes, qui ont tous les défauts des enfans, comme une espèce dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit; quelque révoltante & hideuse que soit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait (i) qui sur-

(h) Tom. I. p. 154

(i) Discours Préliminaire.

12 DISSERTATION

prendra par sa nouveauté, parce que l'histoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne pense. Enfin l'Amérique est aux yeux de Mr. de P. une terre que la Nature semble avoir faite dans sa colère; pour laquelle elle n'a que des entrailles de Marâtre, & sur laquelle elle a versé avec complaisance tous les maux, toutes les amertumes de la boîte de Pandore, sans y laisser échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Telle est l'esquissé du portrait de l'Amérique & de ses habitants que Mr. de P. nous présente. Il a puisé ses couleurs, dit-il, autant qu'il a été possible, dans les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, qui ont pu le voir avant qu'il eut été entièrement bouleversé par la cruauté, l'avarice & l'insatiabilité des Européens.

A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie & délayé ses couleurs dans le fiel de l'envie; dont tous les traits semblent avoir été placés & conduits, non par la philosophie qu'il annonce avoir présidé à son ouvrage, mais par un amour propre offensé, par un parti pris d'humilier la nature humaine; me seroit-il permis, Messieurs, de vous en présenter un des mêmes objets, qui pour être plus riant & plus flatteur, n'en fera pas moins ressemblant.

Si Mr. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'eût parcourue en personne, il l'auroit vraisemblablement considérée & observée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait son livre, à moins que ce ne fût

un parti pris de déguiser le vrai, de le trahir quelquefois, & de le contredire par-tout où il le trouveroit. Oseroit-on faire ce reproche à Mr. de P. ? à lui, dont l'Ouvrage paroît être le fruit de tant de veilles, de lectures & de réflexions? non, je n'oserois le penser; mais ne pourroit-on pas le soupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées, d'avoir lû & vû les choses avec des yeux mal prevenus, mal affectés; de n'avoir extrait & ramassé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothese enfantée par une imagination un peu trop enivrée de tendresse pour notre Hémisphere & pour ses habitants. Il ne doit pas se croire assez privilégié pour être exempt des préjugés de l'éducation, qui présentent tant d'obstacles à la vraie philosophie. La prévention croît avec l'âge; l'éducation nous inspire des erreurs; elle nous donne des goûts, qui se fortifient de plus en plus; nous nous habituons à des usages; ils nous plaisent, & influent tellement sur notre façon de voir & de penser, que nous croyons voir par les yeux de la philosophie, lorsque nous ne voyons que par ceux de l'éducation: nous ne trouvons bons & beaux les usages des autres pays, que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain, le vin, nos mets & leurs apprêts sont de si bonnes choses! n'est-ce pas être imbécile, stupide que de s'en tenir à la cassave, au chica, à des fruits, à des patates, à des chairs d'animaux, & de poissons boucannés? Nous faisons parler ainsi notre éducation sous le nom de la philosophie. Cependant à considérer no-

tre Hémisphère, ou tout ce que renferme ce que nous appellons l'ancien Monde, avec des yeux vraiment philosophiques, Mr. de P. y auroit vû que la Nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre continent. Il auroit vû dans celui-ci des Lapons, des Samoyedes, des Tartares, occupés de la chasse des animaux pour trouver leur nourriture & leurs vêtements; un climat livré au froid le plus vif & le plus vigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres mêmes ne peuvent germer; où les hommes mille fois plus misérables, à notre façon de penser, que ne le sont les trois quarts & demi des peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le spectacle effrayant d'une terre maudite, & la nature humaine ainsi que l'animale absolument dégradée. D'un autre côté les déserts sablonneux & brûlants de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés semblent être par leur couleur, la victime & la proie du feu que la Nature y entretient toujours allumé.

Si je confidère nos climats tempérés j'y trouve des montagnes arides, toujours ou brûlées par les rayons du soleil, ou livrées à la fureur des froids aquilons; leurs sommets menacer le ciel, & se plaindre de n'avoir pas encore vû leurs têtes altières débarrassées de l'immense fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

J'y vois à la vérité des plaines riantes & agréables, où le doux murmure des ruisseaux s'unit au chant ravissant des oiseaux pour flatter notre ouïe, pendant que notre odorat est charmé & nos yeux

enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers, & de troupeaux. Mais que produiroient-elles d'elles-mêmes? des ronces & des épines, quelques fruits agrestes, dont la faveur révoltante les feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces pays de l'Amérique exposés sous les mêmes parallèles que les nôtres, ce pays où les fleurs les plus suaves naissent sans cesse sous vos pas, & où les fruits les plus excellents croissent dans la plus grande abondance, & sans culture?

Quel privilège a donc notre continent sur celui de l'Amérique? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail sans relâche; obligés pour satisfaire leurs besoins les plus pressants, de manger le pain même le moins ragoutant, d'arroser sans cesse de leur sueur & de leurs pleurs cette terre, le jouet d'un climat inconstant, cette terre qui ne trompe que trop souvent leurs espérances, & dont la beauté riante est l'effet non d'une nature empesée comme en Amérique, de satisfaire les desirs de ses enfants; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulsive, dont notre orgueil & notre amour propre ont su nous apprendre à nous contenter, qui plus est, à la trouver belle.

Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, dont l'indolence mollement étendue sur le duvet, nargue les injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils sont environnés, & ne tendent les mains qu'à des mets apprêtés pour

16 DISSERTATION

irriter leur appetit émoussé, ou pour satisfaire leur sensualité, aux depens de la vie & du travail de ces hommes qui gémissent sous le poid de leur cruelle tyrannie; ce sont ceux-ci qu'il faut consulter: à eux appartient de comparer l'état du sol de l'Amérique & de ses habitants avec l'état & la valeur de notre Continent. Croyez-vous, Messieurs, que s'ils en étoient parfaitement instruits, ils diroient avec Mr. de P. que la Nature les a privilégiés; qu'elle a tout ôté à l'Amérique pour le donner à la terre qu'ils habitent. Le penserez-vous vous-mêmes sur le portrait naïf, sincère que je vous en tracerai ci-après sur le rapport d'Auteurs vrais, & sur ce que j'ai vû moi-même? Vous pourrez dire en suite avec moi du tableau prétendu philosophique de Mr. de P. ce qu'il dit (k) des Historiens Espagnols au sujet du Pérou; malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, un tissu de faussetés & d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit de les adopter aveuglément.

Il n'est pas surprenant de trouver des relations différentes entre elles sur le même pays, & sur les mêmes peuples: elles ont été écrites en différents temps; les usages avoient pu changer, ainsi que la

(k) Tom. II. p. 169.

superficie du sol, par la fréquentation des Européans, qui s'y sont établis. Les naturels du pays se sont souvent accommodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes; ils ont ou quitté tout-à fait leurs anciens usages, ou les ont changés en partie: ainsi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes relations, & leur donner la préférence sur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requises pour une bonne histoire; qu'elles ayent été composées par des Auteurs désintéressés dans leurs récits; que ces Auteurs n'ont point voulu se jouer de la vérité; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient assez d'intelligence & d'esprit pour bien raconter ce qu'ils ont vu. Ceux que je citerai sont exempts de reproches à cet égard; on peut compter sur les extraits qui formeront le contraste du tableau de l'Amérique, que nous a présenté Mr. de P.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de l'exagération dans quelques récits des Historiens Espagnols au sujet de l'Amérique; que si tout ce qu'ils disent de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarre, étoit vrai, on seroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent une infinité de Villes spacieuses, ornées d'édifices superbes; de campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs, plongés dans l'abondance, des loix admirables; & ce qui est plus rare encore, des loix respectées, que si l'on en croyoit à tous ces écrivains, à peine eût on trouvé un peuple qui eût joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens, sous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il soit pour l'amour propre, & la vanité des Européens, de trouver dans un nouveau Monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards; faut-il que parce qu'ils se croient les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus spirituels & les plus raisonnables des hommes, ce préjugé les aveugle au point de nier tout; & de dire contre l'évidence avec Mr. de P. (1) Si les Espagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce pays-là, il en resteroit les noms, mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les incas--- quant à Cusco leur résidence ordinaire, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade dans le temps de sa plus grande splendeur--- le reste de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparées qui n'avoient point de demeure fixe, & qui dans les hordes composées de quelques cabanes, trainoient la vie la plus misérable.

Lorsque Mr. de P. s'exprimoit à-peu-près dans les termes ci-dessus, il avoit lû le mémoire de Mr. de la Condamine sur quelques anciens monuments du Pérou, inséré dans les mémoires de cette Academie de l'année 1746. Mr. de P. le cite. (m) Mais il s'est bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop opposé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique & ses habitants. Vous en jugerez, Me sieurs, par le court extrait de ce mémoire que je vais vous lire.

(1) Tom. II. p. 178.

(m) Tom. II. p. 179.

„ Sans s'arrêter à un récit, dont les circonstances
 „ peuvent être exagérées, dit Mr. de la Condamine,
 „ ne, on ne peut nier à la vûe des ruines différentes
 „ qu'on rencontre encore aujourd'hui en différents
 „ endroits du Pérou, que ces peuples, quoiqu'ils
 „ n'eussent ni l'usage du fer, ni aucunes connoissan-
 „ ces des mécaniques, de l'aveu de tous les Histo-
 „ riens, n'eussent trouvé le moyen de transporter,
 „ d'élever & d'assembler avec beaucoup d'art, des
 „ pierres d'une grosseur prodigieuse, & souvent de
 „ figure irrégulière. Le P. Acofta, témoin oculaire,
 „ assure que ces masses ne peuvent être vûes sans
 „ étonnement; & dit avoir mesuré lui-même dans
 „ les ruines de Traguanaco, une pierre de 38. pieds
 „ de long, sur 18 de large & 6 d'épaisseur, & qu'il
 „ y en avoit de beaucoup plus grandes. ” Dire qu'ils
 „ ont fait tout cela avec *beaucoup d'art*, c'est à mon
 „ avis, avouer que les Péruviens avoient quelques con-
 „ noissances des mécaniques. Les preuves que Mr. de
 „ la Condamine donne ensuite de leur habileté dans les
 „ arts, de leur adresse dans l'exécution des piéces de
 „ sculpture, d'orfèvrerie &c. ne détruisent pas moins
 „ l'idée que Mr. de P. s'efforce en vain de nous inspirer
 „ de l'ignorance crasse, de la mal-adresse, de l'ineptie
 „ & de l'indolence étrange des Américains. C'est d'a-
 „ près ses propres yeux que Mr. de la Condamine va
 „ vous parler. Je crois devoir prévenir le lecteur, dit
 „ ce savant, dont la sincérité égale les vastes connois-
 „ sances: Je crois devoir prévenir le lecteur que la de-
 „ scription que je vais faire des ruines voisines de Can-
 „ nar, peut bien donner une idée de la nature, de la

forme & peut être de la solidité des Palais & des Temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou, des Villes, des Palais, des Temples dont les Matériaux avoient été transportés, élevés, assemblés avec beaucoup d'art; des Palais & des Temples de la magnificence desquels la description de Mr. de la Condamine même ne peut donner l'idée, des cités d'une vaste étendue, dont les noms & les ruines subsistent en partie, dont une extrémité est encore occupée par les Indiens, suivant le rapport du Pere Feuillée, & de Frézier; je ne donnerai pas ici la description de Mr. de la Condamine, on peut la lire dans le mémoire même. On y verra que Mr. de P. est un peu trop difficile; & que plus des trois quarts & demi des grandes Villes du monde ne feroient au sentiment de Mr. de P.; qu'un assemblage de misérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vûs sans doute au microscope; car comment des hommes stupides, indolents, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en restoit que la figure; & à qui la Nature par grace & par pitié avoit bien voulu laisser l'instinct; comment ces animaux qui n'étoient supérieurs aux autres que par l'usage de la langue & des mains, auroient-ils pû avoir l'idée de se bâtir d'autres habitations que des tannieres, ou tout au plus des cabanes, pour se mettre à l'abri des injures de l'air & de la voracité cruelle des bêtes féroces? aussi Mr. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été saisis d'admi-

ration à la vue des productions de cet instinct, qui avoit d'aussi belles choses que l'industrie & l'adresse de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité régulière & uniforme à toutes ces pierres, dit Mr. de la Condamine, & pour polir si parfaitement les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, quelle industrie ont dû suppléer à nos instruments, chez des peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de cail-
lou, ni les applatir qu'en les usant mutuellement par le frottement? Ces pierres sont une espèce de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On sent que le défaut du fer & de l'acier a dû souvent les arrêter. -- Ils ont heureusement surmonté ces obstacles. -- Le plus habile tailleur de pierre d'Europe, quelque adresse qu'on lui suppose, seroit sans doute fort embarrassé à creuser ainsi un canal courbe & régulier dans l'épaisseur d'un granit avec tous les secours de l'art & les meilleurs instruments de fer & d'acier: à plus forte raison fera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réussir avec leurs haches de pierre ou de cuivre, telles qu'on en a trouvé dans les anciens tombeaux, ou avec d'autres outils équivalents, & sans équerre ni compas.

Mais cet instinct, si nous en voulions croire Mr. de P. n'avoit pas même montré aux Américains à faire de la brique, & à en bâtir leurs maisons. Cependant dans le Pérou & dans le Chili les matériaux ordinaires des bâtiments particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des *Adoves*, c'est à dire, des bri-

ques d'environ deux pieds de long sur une de large, & de quatre pouces d'épaisseur pour le Chili : celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule, à cause, dit Frézier, qu'il n'y pleut jamais.

Il est vrai que quelques ruines des édifices bâtis par les Indiens présentent des murs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques, maniere d'élever des murs qui n'étoit point en usage dans l'Amérique seule, puisque Vitruve nous apprend que les Romains bâtissoient ainsi. C'est encore la pratique de plusieurs provinces de France, où l'on appelle ces murs, des murs de *Pisier*. On y a recours aussi dans beaucoup d'autres pays d'Europe, lorsque la pierre & la brique y sont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de frais.

Frézier n'admiroit pas moins cet instinct dans les ouvrages des anciens peuples de l'Amérique, (n) ces hommes stupides aux yeux de Mr. de P. étoient à ceux de Frézier des gens, dit-il, extrêmement industrieux à conduire les eaux des rivieres à leurs habitations. On voit encore (en 1713.) des aqueducs de pierres sèches, & de terre, menés & détournés fort ingénieusement le long des côteaux, par une infinité de réplis & de détours, ce qui fait voir que ces peuples tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut voir encore ce que le P. Feuillée & Mr. Ulloa disent des ruines des anciennes Villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les relations des an-

(n) P. 131.

ciens Auteurs Espagnols, Mr. de P. récuseroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en fasse de même de celui de Mr. Bristock, Gentil-homme Anglois. Ceux de cette nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains connus sous le nom d'Apalachites n'étoient pas plus abrutis, ni plus stupides que ceux du Pérou. M. de P. eût admiré, dit-il, le gouvernement, les loix des Incas & la félicité des Péruviens, si tout cela eût existé, qu'il l'admire donc chez les Apalachites. Mr. Bristock étoit dans leur pays en 1653. & y est resté assez long-temps pour se mettre au fait de leurs anciens & de leurs nouveaux usages. Sa relation forme les chapitres 7. & 8. du second livre de l'histoire naturelle & morale des Isles Antilles par le Chevalier de Rochefort. Il nous apprend que le Pérou & le Mexique n'étoient pas les seuls pays du nouveau Continent, où il y eût anciennement des villes. Celui des Apalachites étoit habité par un peuple civilisé. Il étoit alors partagé en six provinces, dans chacune desquelles il y avoit rarement plus d'une grande ville mais beaucoup de petites. Du temps de Mr. de Bristock, les choses étoient encore sur le même pié. Quelques-unes, dit-il, sont composées de plus de huit cent maisons : celle de Mélilot, qui en est la capitale, en a plus de deux mille. Le Roi des Apalachites y fait encore sa résidence. Le Temple où les Jouas Sacrificateurs du soleil font leurs cérémonies, est une grande & spacieuse caverne, ovale, longue d'environ deux cents pieds, large à proportion, située à l'Orient de la montagne d'Olaimy,

en la province de *Bémarin*, à une lieue de Méllilot. Au milieu est une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La vouté est parfaitement blanche, ainsi que le dedans. Le pavé est uni comme du marbre poli, tout d'une piece; le tout ayant été creusé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette montagne, les tombeaux de plusieurs de leurs Rois taillés dans le roc, au devant de chacun s'éleve un beau cèdre, pour en indiquer la place.

Les maisons des Apalachites sont toutes bâties de poutres, ou pieces de bois très-bien assemblées, & liées les unes aux autres. Les couvertures sont de feuilles de roseaux, ou de junc, comme le sont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des chefs, & des principaux sont enduites & encroûtées d'un mastic, qui résiste à la pluye. Le pavé est fait du même ciment. Ils y mêlent un sable doré qui produit un effet merveilleux, & y donne un éclat admirable. Leurs appartements sont tapissés de nattes tissues de feuilles de palmier & de junc, teints de diverses couleurs, & arrangés par compartiments. Les chambres des chefs sont tapissées de fourrures, ou de peaux de cerfs peintes, & représentant diverses figures. Quelques-unes sont décorées de plumes d'oiseaux très-industrieusement arrangées en forme de broderie.

Voilà donc au moins trois pays très-considérables de l'Amérique, où les naturels ne vivoient pas par hordes de familles éparfes & vagabondes. Une colonie françoise fut s'établir chez les Apalachites,
sous

sous la conduite du Capitaine Ribaud & sous les Auspices de Charles IX. C'est pourquoi elle nomma Caroline l'espece de forteresse qu'elle y éleva. Ribaud donna aux ports & aux rivieres de ce pays-là, les noms des ports & des rivieres de France, qu'ils ont encore aujourd'hui. Cette colonie trouva les Apalachites tels que va vous les dépeindre Mr. Bristock.

Tout ce pays est divisé en six provinces, dont trois *Bémarin*, *Amani* & *Maique* occupent une des plus belles & spacieuses vallées entourée des montagnes d'Apalates. Les trois autres sont *Schoma*, *Méraco* & *Achalaques*, qui s'étendent dans les montagnes. Les habitants de celles-ci ne vivent presque que de chasse. La vallée a soixante lieues de long & dix de large. Les villes & villages sont bâtis sur les petites éminences; le pays abonde en bois de toutes fortes, en fruits, légumes, herbes potageres, mil, mays, lentilles, pois, &c. Quadrupedes, oiseaux de toutes fortes. Les hommes y sont de grande stature, bien faits, ils composent un peuple, dont les mœurs sont douces, vivant en société dans des villes & des bourgades & dans la plus grande union. Tous les immeubles sont communs parmi eux, excepté leurs maisons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits, après les avoir déposés dans des greniers publics placés au milieu de chaque ville & village. Ceux qui sont préposés pour la distribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille suivant le nombre des personnes, dont elle est com-

posée , autant qu'il en faut pour son nécessaire.

L'union est si grande parmi eux , qu'on voit dans la même maison , un vieillard avec ses enfants , & ses petits enfants ; jusqu'à la quatrième génération , au nombre de cent personnes & quelques fois davantage. Ils sont d'un naturel fort aimable , ne sachant quelles caresses faire aux étrangers , quand ils les reconnoissent pour amis , & présentant tout ce qu'ils ont , à la manière des grands Tartares , & des Circassiens , pour le seul plaisir d'obliger. On trouve le même esprit d'hospitalité chez presque toutes les autres nations de l'Amérique , même chez les Brésiliens , qui ont passé pour être les moins humains. C'est encore une chose que la Nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe ; car nous n'avons que le masque très-imparfait de la véritable hospitalité , & les Américains en ont la réalité dans toute son étendue.

Les Apalachites aiment passionnément la musique & les instruments , qui rendent quelque harmonie. Presque tous jouent de la flûte , & d'une espèce de haut-bois. Ils sont éperdument amoureux de la danse , & y prennent mille postures singulières , dans l'idée que cet exercice dissipe toutes les humeurs , leur donne une grande souplesse pour la chasse , & beaucoup d'agilité pour la course.

Leur voix est douce , belle , flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiseaux & y réussissent parfaitement. Leur langage est doux , leurs expressions énergiques & précises , leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chansons compo-

fées par les Jouas en l'honneur du soleil, comme pere de la Nature & y font entrer le récit des exploits de leurs chefs, pour en perpétuer la mémoire.

Plusieurs familles Espagnoles & Angloises se sont établies parmi les Apalachites ; mais quoiqu'ils se fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur maniere de vivre, de leurs usages, ni de la forme de leurs habillements. Leurs lits sont élevés d'un pied & demi de terre, couverts de peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits & des grotesques, rehauffées de couleurs si vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de haute lisse. Les chefs couchent sur des matelats faits d'une espee de duvet aussi doux que de la foye : ils le tirent d'une plante. Les lits du commun sont faits de feuilles de fougere, parce qu'ils prétendent qu'elles ont la propriété de délasser le corps, & de réparer ses forces épuisées par la chasse ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nuds de la ceinture en haut pendant l'Eté, & portoient des manteaux fourrés pendant l'Hyver. Aujourd'hui la plupart ont en Eté, des habits d'une toile légère de cotton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une casaque sans manches, sur un petit habit de chamois très-fin. Cette casaque descend jusqu'au gras de la jambe aux hommes, & jusqu'à la cheville du pied des femmes. Elle est affujettie sur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée d'un petit ouvrage en forme de

broderie. Les chefs de famille mettent par dessus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bras ; mais qui aboutit par derriere en une pointe allongée jusqu'à terre, & fait à peu près l'effet des écharpes que nos Dames françoises portoient encore au commencement de ce siecle. On leur a fait succéder les cappes dans quelques pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous sont curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment tressée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande sur le sommet de la tête : les hommes se couvrent de bonnets de peaux de loutres noires & luisantes, découpés en pointe sur le devant, ornés par derriere de belles plumes d'oiseaux, arrangées de maniere qu'une partie de cette panache descend sur les épaules. Les femmes se percent les oreilles, & y mettent des pendants de cristal, ou d'une pierre verte, qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font aussi des colliers & des bracelets, pour les porter les jours de réjouissance, ainsi que de corail & d'ambre jaune dont elles font aujourd'hui grand cas.

Pour se garantir de la vermine, ils s'oignent souvent tout le corps avec le suc d'une racine, dont l'odeur est aussi suave que l'est celle de l'Iris de Florence. Ce suc a encore la propriété de donner de la souplesse aux nerfs & aux muscles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortifier tous les membres. L'exercice & ces onctions jointes à une grande sobriété, leur procurent une santé ferme & vigoureuse, qui dément la prétendue dé-

gradation que Mr. de P. attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croisse naturellement chez les Apalachites, leur Boisson ordinaire est de l'eau pure; mais dans les festins de pompe & de réjouissance, ils boivent d'une espèce de biere faite avec le mays, ou d'un hydromel si bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Espagne. Quelques peuples de l'Amérique Septentrionale ont la réputation d'être fort paresseux: mais les Apalachites ont en horreur l'oïveté; le travail y produit l'abondance. Le temps des semailles & des moissons est-il passé, tous les hommes & femmes s'occupent à filer du cotton, de la laine, ou l'herbe dont j'ai parlé. Ils fabriquent des toiles, & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre émaillée de diverses couleurs, & des vases de bois, qu'ils peignent joliment; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers & plusieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuse.

Outre les Chataigners & les Noyers, qui croissent naturellement dans ce pays-là, on y voit des Orangers, des Citroniers, diverses espèces de Pommes, des Cérises, des Abricots, que les Anglois y ont portés, & qui s'y sont tellement multipliés, qu'ils y foisonnent, pour prouver, ce semble, à Mr. de P., que tout ne dégénère pas dans le sol de l'Amérique, & qu'il n'est pas si ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les François revenus de la Louisiane lui prouveroient aussi par leur propre expérience, que ce pays-là est des plus sains, des plus fertiles, & des plus beaux du monde. C'est le témoignage que nom-

bre d'entre eux m'ont rendu, en gémissant de cé que la France l'a cédée à l'Espagne. Ces regrets sont vraisemblablement un des motifs qui ont déterminé les François, qui y sont restés, à faire tous leurs efforts pour sécouer le joug de la domination Espagnole, & rentrer sous celle de France.

Voilà donc, Messieurs, un peuple civilisé en Amérique, vivant dans des villes & dans des villages avant l'arrivée des Européens; des villes dont on a non-seulement conservé les noms, mais qui existoient encore en 1653. lorsque Bristock y faisoit son séjour. J'aurois mieux croire que Mr. de P. n'ayant pas tout lû, ni tout vû en a ignoré l'existence, que de penser, qu'il ait voulu, contre la vérité; en anéantir jusqu'à la mémoire. Celles du Mexique & du Pérou, sont disparues à ses yeux : il n'a vû dans leurs ruines que des chaumieres. Le Pere Feuillée ou avoit de meilleurs yeux, ou n'avoit pas le talent de Mr. de P. pour les faire disparaître à son approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de son temps (en 1709.) sur le chemin de Callao à Lima, dans les belles plaines qui le bordent, des vestiges d'une ancienne ville Indienne, que les Espagnols ont détruite, & qui avoit jusqu'à cinq lieues de longueur; qu'un petit nombre d'Indiens occupoit encore une des extrémités. Si un terrain de cinq lieues de long, couvert de maisons, mérite à peine le nom de bourgade, au sentiment de Mr. de P., Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieues, fera donc peut-être la seule, à qui il fera la grace de donner le nom de Ville.

Le portrait que nous venons de faire des Apala-

chites, & de leur pays, est bien capable de faire revenir de l'idée défavantageuse, que cet Auteur a tenté de donner de l'Amérique & de ses habitants naturels. Cette espece de République ou de Royaume des Apalachites, où regne une entiere liberté, paroît même bien supérieure à celle des Indiens asservis par les Jésuites au Paraguay; & n'en paroîtra que plus chimérique à Mr. de P. Dira-t-il pour soutenir son assertion, que la relation de Mr. Bristock est une fable, un tissu de faussetés, comme il l'a dit des relations Espagnoles? alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-même: (o) *nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridiques ou les moins suspectes, des Ata-apas de la Louisianne, des anciens Caraïbes des isles, des Tapuiges du Brésil; des Cristinaux, des Pampas, des Péguanchez, des Moxes, ce seroit établir un Pyrrhonisme historique insensé.*

Après un tel aveu ceux qui ont vû ces relations n'ont-ils pas lieu d'être surpris de les voir traitées de chimeres & de faussetés, dans tout l'Ouvrage de cet Auteur.

Permettez, Messieurs, que je mette devant vos yeux quelques extraits succints de ces relations non suspectes. Pour y mettre un certain ordre, je les distribuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet la qualité du sol de l'Amérique; le second les qualités personnelles physiques; le troisieme les qualités morales de ses habitants; & le quatrieme celles des animaux, soit naturels au pays, soit transportés d'Europe.

(o) Tom. I. p. 232.


 SECONDE PARTIE.

§. I.

Du Sol de l'Amérique.

C E pays que la Nature a pris en averfion , à qui elle ne difpenfe qu'à regret quelques-uns de fes dons fi nous en voulions croire Mr. de P. eft le même dont le Pere Feuillée parle dans les termes fuivants. (p).

Une difpofition fi admirable du terrein me fit faire plufieurs réflexions fur les avantages que cette partie du monde a fur les autres. Il femble que la Nature fe foit étudiée à la rendre la plus parfaite , & que c'eft là où elle a voulu faire fes chefs-d'œuvres. Avouons, Messieurs, que c'eft en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a Mr. de P. J'ai vû au Pérou ajoûte le P. Feuillée , & je n'ai pas vû fans étonnement, des oranges mûres & encore fur l'arbre, renfermer des fémences, qui avoient germé & dont le germe avoit deux pouces fix lignes de longueur. (q) J'ai vû, Messieurs au Paraguai ce que le Pere Feuillée dit avoir vu au Pérou (r), j'ai vu dans la maifon de campagne du Gouverneur de Monte video, un Verger, qu'il appelloit *Bois*, de près d'une lieue de longueur, tout planté de Pommiers, Poiriers, Pêchers & autres arbres fruitiers à Noyaux, transportés d'Europe. Ces arbres y avoient fi bien réuffi que tous y étoient furchargés de fruits, au point que la

(p) P. 578.

(q) P. 490.

(r) P. 573.

plupart des branches étoient rompues pour n'avoir pas eu la force d'en supporter le poids. Fâché de voir perdre une si grande quantité de fruits excellents, je conseillai au Gouverneur, d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la saison où ils commencent à grossir, pour favoriser la conservation & la maturité des autres. Peine superflue, me dit-il, il en reste encore une si grande quantité tous les ans, que ce bois en fournit abondamment à toute la ville pour en manger dans la saison & pour en conserver de secs, & de confits au sucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la cour de sa maison de ville, une treille, où les raisins venoient en abondance & très-bons. Il avoit essayé de planter une vigne dans sa campagne : mais les fourmis s'y rendoient en si grande abondance, dans le temps qu'elle étoit en fleurs, & en maturité, qu'il n'avoit pu réussir à recueillir assez de vin pour le dédommager tant soit peu des peines de la culture.

Le froment & le seigle y venoient si bien, que nous y avons mangé du pain à un prix aussi modique qu'en France, dans les meilleures années; & nous y fimes une copieuse provision d'excellente farine, à très-bon marché. Mr. de P. est-il croyable quand il nous assure que le froment & le seigle n'ont pu réussir qu'en quelques cantons de l'Amérique Septentrionale & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont prospéré que dans l'Isle de Juan Fernandez? j'ai vu aussi de mes propres yeux, dans le jardin du Gouverneur de l'Isle Ste. Catherine, au Bresil, des Aman-diers furchargés de fruits. Frézier, témoin oculaire.

34 DISSERTATION

par un séjour de deux ans, parle du Chili dans ces termes : les arbres qu'on y a transportés d'Europe (aux environs de Valparaiso) réussissent parfaitement dans ces contrées. Le climat y est si fertile, quand la terre y est arrosée, que les fruits y poussent toute l'année. J'ai vû sur le même Pommier ce que l'on voit ici (en France) sur les Orangers, du fruit de tous les âges en fleurs, noués, des pommes formées, des pommes à demi grosses, & des pommes en maturité tout ensemble. (s) J'étois charmé d'y voir une si grande quantité de si beaux fruits, qui y viennent à merveille, particulièrement des pêches, dont il se trouve de petits bois, qu'on ne cultive pas ; & où l'on ne prend d'autre soin que celui de faire couler de petits ruisseaux aux pieds des arbres. Aux environs de la Ville de Moquaquos, dans un terrain très-petit on recueille tous les ans 10000 *botiches* de vin qui font plus de trois millions deux cent pintes, mesure de Paris, qui, à vingt cinq réaux la botiche, donnent quatre cent mille piastrès, c'est-à-dire, à présent un million six cent mille livres, monnoye de France.

Mr. de P. avoit lû les relations du Pere Feuillée, & de Mr. Frézier, puisqu'il les cite ; mais il n'a pas vû les pays dont ils parlent, avec des yeux aussi désintéressés. Ses réflexions qui auroient pu être un peu plus philosophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lû dans les relations de ces Auteurs, & l'ont malheureusement déterminé à parler contre la vérité.

Que Mr. de P. se donne la peine d'aller voir de ses propres yeux les pays dont ces Auteurs font la

(s) P. 105.

description. Enchanté & dans une espece d'enthousiasme, il changera d'opinion; il dira avec Frézier: (t) ce seroit peu pour un si bon pays, si la terre étoit cultivée: elle est très-fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue faite le plus souvent, d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs: & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend gueres moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin... Cette fertilité & l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux, qui y regne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit, & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet *heureux climat* des rayons que le soleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluie, qui puisse y troubler la promenade, ni les plaisirs de la vie. Ils s'abaissent seulement quelquefois en brouillards, pour rafraîchir la surface de la terre; de sorte que l'on y est toujours assuré du temps qu'il doit faire le lendemain. Si le plaisir de vivre dans un air toujours également tempéré, n'étoit troublé par les fréquents tremblements de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du Paradis terrestre; car la terre y est encore fertile en toutes sortes de fruits. (v)

(t) P. 70.

(v) P. 208.

Voilà, Messieurs, un des cantons de ce pays si abandonné de la Nature, & si peu favorisé d'elle; & de combien d'autres pourroit-on avec raison, faire les mêmes éloges, s'ils nous étoient connus? écoutons encore Frézier, lorsqu'il parle de *Coquimbo*, ou la *Serena*, éloigné de Lima d'une très-grande distance.

On y jouit toujours d'un ciel doux & serein, dit cet Auteur. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les Hyvers y sont tièdes; les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais; l'ardeur de l'Eté y est toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air, vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux Hymen du Printemps & de l'automne, qui semblent se donner la main pour y regner ensemble, & joindre les fleurs avec les fruits: de sorte qu'on peut dire avec plus de vérité ce que Virgile dit autrefois d'une province d'Italie.

Hic ver assiduum, atque alienis mensibus Æstas,

Bis gravidæ pecudes, bis Pomis utilis arbor.

At rabidæ Tigres absunt & sæva Leonum

semina. (x).

GEORG. L. 2.

Ces extraits pourroient suffire pour convaincre M. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'est pas lassé d'insister là-dessus, & diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prouvent pas assez contre son assertion.

(x) Ce dernier article convient seulement aux pays les plus méridionaux, & les plus septentrionaux de l'Amérique.

Voyons donc si Mr. de P. est mieux fondé à l'égard des autres pays du nouveau continent.

En parlant du terrain des Isles Antilles, le Chevalier de Rochefort qui nous en donne une relation très-circonscanciée, sous le titre d'*Histoire Naturelle & morale* de ces Isles, nous assure (y) que sans vouloir faire tort aux autres pays du monde, les Antilles possèdent sans contredit (z) tous les rares avantages des autres pays, elles ne fournissent pas simplement une agréable variété de fruits excellents, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poissons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ses habitants, elles abondent encore en un grand nombre d'excellents remèdes. La racine de maniot, dont on y fait la cassave, qui leur tient lieu de pain, est si féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en est planté, nourrira plus de personnes que six ensemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet Auteur, y est aussi belle, aussi riche & aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France; la vigne vient fort bien en ces Isles & donne d'excellents raisins; mais le vin qu'on en feroit ne feroit pas de garde. Le froment qui demande à être hyverné n'y forme que des épis; l'orge y viendrait à merveille. Mais quand tous ces grains y viendraient en parfaite maturité, les habitants qui ont presque sans peine le maniot, les patates, le mays & diverses especes de légumes, ne voudroient pas prendre la peine & le soin qu'il faut pour cultiver les grains. L'air y est tempé-

(y) P. 76.

(z) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à Mr. de P. d'assurer le contraire.

ré; les chaleurs n'y font pas plus grandes qu'en France; & depuis huit heures du matin, jusqu'à quatre heures du soir, il y regne un vent doux & frais, qui tempere la chaleur & la rend très-supportable.

*Et jamais en ces bords de verdure embellis
L'hyver ne s'y montra, qu'en la neige des lys.*

Cette terre si ingrate dans l'opinion de Mr. de P. a cependant sur la nôtre l'avantage de produire le *Papayer*, le *Coqs* & beaucoup d'autres, qui donnent des fruits tous les mois de l'année, (a) & d'un goût exquis. Avons-nous dans nos climats des arbres naturels au pays, qui exhalent une odeur aussi suave que les feuilles du bois d'Inde, que le *fassafras* & tant d'autres? Les feuilles du bois d'Inde donnent à la viande avec laquelle on les fait cuire, un goût si relevé, qu'on l'attribueroit plutôt à un mélange de plusieurs sortes d'épices, qu'à une simple feuille d'arbre. Je suis toujours surpris qu'on ne s'avise pas d'en transporter en Europe, pour suppléer aux épices des Indes orientales. (b)

A la Cayenne & à la Guyanne la terre est très-bonne, facile à cultiver, & si fertile, dit Biet (c) que les végétaux & les arbres, qu'on y a transportés, y poussent en six mois autant que nos bois taillis en six ou sept ans. Les fruits de toutes especes se succèdent toute l'année. (d) La chasse est si facile & si abondante que, fournissant aux naturels du pays,

(a) Hist. Nat. des Antilles p. 59.

(b) L'écorce de Winter du détroit de Magellan y suppléeroit également.

(c) Voyage de la France équinoxiale par Biet p. 334.

(d) Ib. 337.

tout ce qui leur est nécessaire à la vie , ils ne veulent s'affujettir à apprivoiser aucune espece d'animaux--- on y trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux ; presque tous ont le plumage d'une beauté ravissante. Les perdrix y sont grises , mais grosses comme de bons chapons , bien charnues & de bon goût. Ceux qui revoquent tout en doute , auront de la peine à croire ce que je dirai de la pêche , si prodigieuse dans ce pays-là , qu'il faut le voir pour le croire. Le poisson y est si excellent , ajoute cet auteur , que je puis dire avec vérité , qu'il surpasse de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France. (e) Jugez donc , dit Biet , si ce pays est si mauvais , & s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre & d'y bien subsister.

Biet avoit fait un long séjour dans ce pays-là , lorsqu'il en parloit ainsi , si Mr. de P. l'eût vû autrement que dans les Cartes , il en eût rendu le même témoignage. J'ai vu moi-même au Brésil , la terre produire sans culture toutes sortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vu ses habitants passer leurs jours , par cette raison , dans la plus grande oisiveté , ne se croyant pas sans doute issus d'Adam , & condamnés avec sa race , à manger leur pain à la sueur de leur front.

Si nous consultons l'Atlas historique de Guede-ville nous trouverons T. VI. p. 86. que si la navigation pouvoit être libre depuis Québec jusqu'au lac Erié , qui a deux cents trente lieues de tour , on en feroit le plus fertile Royaume du monde ; parce

(e) Ib. 346. 351.

que, outre les beautés naturelles qui y sont, on trouve aussi des mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en est très-beau, ajoute cet Auteur, les bords de ce lac sont plantés par-tout de chênes, d'ormeaux, de chataigniers, de noyers, de pommiers & de Treilles, qui portent leurs grappes jusqu'au sommet des arbres, sur un terrain agréable & uni. Les bois & les vastes prairies qu'on découvre du côté du Sud, sont remplis d'une quantité prodigieuse de bêtes fauves & de poules d'inde. Les bœufs sauvages se trouvent sur les bords de deux belles rivières, qui se déchargent au fond du lac.

L'Acadie, suivant le même auteur, est un pays fertile, très-beau, son climat assez tempéré; l'air y est pur & sain, les eaux claires & légères.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le Maquéi ou Maguai, qui vaut lui seul une petite métairie; puisqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles & du bois propre à bâtir & à brûler. Il ne lui manque que le pain, auquel les habitants suppléent par le cacao, le maïs, & mille autres grains ou fruits. Les brebis, les truies, les chèvres, multiplient deux fois l'an dans ce beau pays, & tous les quadrupèdes y foisonnent en si grande quantité, qu'on est obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux, & des cuirs, & l'on y abandonne comme au Paraguay, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiseaux de proie. (f)

(f) Ib. p. 102.

Je pourrois ajouter ici , ce que Marggraf , Pison & tant d'autres ont dit du Mexique , du Brésil , de la Louisiane & des autres pays de l'Amérique septentrionale ; mais ces témoignages quoique non suspects , deviendroient superflus. Je laisse aux personnes instruites des qualités du terrain de ces différents pays , à en faire la comparaison avec ce qu'en a dit Mr. de P.

Est-il mieux fondé à nous présenter les Américains , comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine ? Est-il plus croyable , lorsqu'il parle des animaux , peut-être dira-t-il que les exemples que je citerai , font tout au plus une exception à la règle , qu'il a voulu établir ; pour preuve de la supériorité des trois autres parties du Monde , sur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la Nature pour notre Europe , que les Pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois , pendant qu'au Pérou , ces mêmes pigeons y font jusqu'à six à sept pontes en autant de jours de suite , les couvent , & qu'il en naît autant de petits qu'il y avoit d'œufs (g). Ne seroit-ce pas aussi par un semblable privilège , que nos raves ne croissent en Europe que de la grosseur du pouce , ou environ , tandis qu'au Pérou elles viennent grosses comme la jambe (h) ?

Mr. de P. est-il plus heureux dans les conséquences qu'il tire de ses réflexions philosophiques ? on en pourra juger par celle-ci. La plupart , dit-il , (i)

(g) Feuillée p. 439.

(h) Ib. p. 441.

(i) Tom. I. p. 6.

des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats , ont été trouvés en Amérique , sous la forme ligneuse des sous-arbustes. Les chenilles, les papillons, les mille-pieds, les scarabées, les araignées, les grenouilles, les chauve-souris, y étoient pour la plupart d'une taille gigantesque dans leur espèce, & multipliés au-delà de l'imagination. Mr. Dumont dit dans ses mémoires sur la Louisiane, qu'on y voit des grenouilles, qui pèsent jusqu'à trente-cinq livres, & dont les cris imitent le beuglement des veaux. Mr. de P. en conclut l'ingratitude de leur terre natale & un abatardissement général, qui avoit atteint jusqu'au premier principe de l'existence & de la génération, (k) je me serois donc bien trompé, en tirant une conséquence toute opposée. J'aurois cru raisonner philosophiquement en concluant de cette quantité prodigieuse d'êtres vivants, & qui plus est d'une taille gigantesque, que le principe de vie est dans ce pays-là, bien plus fécond & beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce semble, à l'égard de ceux de l'Amérique, de la même espèce, qu'une demi vie, & des corps à demi perfectionnés, puisqu'on les trouve ailleurs bien supérieurs en grosseur & en qualités. Il me semble cependant que raisonner ainsi, c'est raisonner conséquemment aux idées que nous avons adoptées, de la perfection des êtres, de penser qu'un végétal, qui au lieu de continuer de ramper, de garder la foiblesse de sa nature molle, tendre, herbacée, s'élève à celle

(k) Tom. I. p. 9.

d'arbufte : qu'un arbre gros , droit , bien venu & qui élevant fa tête altiére au deffus des arbres petits , ménus , foibles & rabougris de même efpèce ; qu'un géant enfin , ou un Européan bien fait & de la plus grande taille , ont un degré de perfection au deffus des Lapons , des Groenlandois , & des Nains , à qui la Nature femble avoir regretté la matiere & la forme. Heureufement Mr. de P. n'eft pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement & nos idées fur l'Amérique & fes habitans , ni pour exprimer nos fentimens de gratitude envers le nouveau Monde. Si on l'en croyoit fur fa parole , il faudroit regarder ce pays-là avec l'œil du plus vil mépris , comme une terre maudite , que l'on devroit abandonner à fon malheureux fort. Mais la conduite journaliere des Européans dément tout ce qu'en débite Mr. de P. nous continuerons d'y aller chercher le Sucre , le Cacao & le Caffé , pour flatter notre goût , & fatisfaire notre fenfualité , la Cochenille , les bois de teinture & de placage pour notre luxe & nos fantaifies ; les baumes du Pérou , de Copahiba , le Quinquina , le Gayac , le Saffafras , l'Hypécacuana & mille autres drogues pour guérir nos maladies ; l'or , l'argent , ces Dieux des Chrétiens , comme le difent très-bien les Sauvages ; les pierres , les pelleteries & le cotton , pour nous vêtir. L'Europe , cette terre fi riche , fi fertile , fi abondante , à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre , va cependant y chercher tout cela , & tant d'autres chofes , qu'elle ne trouve pas dans fon propre terrain.

La situation de l'Amérique sous trois Zones différentes, y cause une grande diversité de climat ; suivant les contrées l'air y est chaud ou froid , on peut cependant dire en général avec Mr. Gueudeville (1) que le nouveau Monde est extrêmement fertile. Il a tout ce que nous avons, & abonde de plus en beaucoup de belles & bonnes choses que l'on ne trouve pas en Europe ; que les originaires du pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, & que le bon chez eux prévaut sur le mauvais. Ces peuples le sentent parfaitement, ils favoient bien dire aux Espagnols dans le temps de leur invasion : il faut que votre pays soit bien stérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de risques & de dangers pour venir envahir le nôtre, ou que vous soyez des hommes bien méchants pour venir nous persécuter de gaieté de cœur, & nous en chasser (m). Ce raisonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme si stupide que Mr. de P. le donne à penser. Je lui fournirai de quoi se guérir de sa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'homme n'est pas une race sans force & sans vigueur ; une race énermée & viciée jusques dans les principes mêmes du physique & du moral.

(1) Atlas Hist. Tom. VI. p. 81.
 (m) Feuillée p. 386.

§. II.

Des qualités physiques des Américains.

En lisant l'ouvrage de Mr. de P. il me semble entendre parler les peuples du Tyrol, & des pays montagneux circonvoisins qui trouvent un trait de beauté dans leurs goîtres énormes, & se rient de ceux qui n'en ont point. Le plus foible Européen, le plus imbécile est très-supérieur à tous les Américains, même créoles, au sentiment de cet Auteur. (n) Enervés, hébétés, ce sont de véritables automates, qu'aucune passion ne peut émouvoir, & qui n'obéissent qu'à l'impulsion de leur instinct. Ils sont viciés dans leurs qualités essentielles & dans leur constitution physique, puisqu'on ne trouve chez eux ni bossus, ni boiteux, ni borgnes, sinon par accident; & qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

Mr. de P. a eu sans doute des mémoires particuliers sur l'Amérique; car je ne connois aucune relation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les dépeint. Écoutons ce qu'elles en disent; les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces peuples. J'ai lû quelques histoires du Canada, dit le Baron de la Hontan, (o) les Religieux qui les ont écrites, ont fait quelques descriptions assez simples,

(n) Tom. II. p. 166. & 154.

(o) Tom. II. p. 91. .

& assez exactes des pays, qui leur étoient connus ; mais ils se sont grossièrement trompés dans le récit qu'ils font des mœurs, des manières des sauvages. Les Recollets & les Jésuites en ont parlé d'une manière toute opposée ; ils avoient leurs raisons pour en agir ainsi. Si je n'avois pas entendu la langue des sauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit ; mais depuis que j'ai raisonné avec ces peuples, je me suis entièrement désabusé. Ceux qui ont dépeint les sauvages velus comme des Ours n'en avoient jamais vû ; (p) car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils sont généralement bien faits, de belle taille & mieux proportionnés pour les Américaines, que les Européens.

Les Iroquois sont plus grands, plus vaillants & plus rusés que les autres ; mais moins agiles, & moins adroits à la guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Illinois, les Oumanis, les Outagamis & quelques autres nations sont d'une taille médiocre, courant comme des lievres, s'il m'est permis de faire cette comparaison. Les Outaouas & la plupart des sauvages du Nord, à la réserve des Sauteurs & des Cliftinos, sont poltrons, laids & malfaits. Les Hurons sont braves, entreprenants & spirituels : ils ressemblent aux Iroquois pour la taille & le visage. Les sauvages sont tous sanguins, & de couleur presque olivâtre ; sont beaux en général, aussi bien que leur taille. Il est très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de bossus, d'aveugles, de muets : s'il y en a quelqu'un, c'est par accident.

(p) Tom. II p. 63.

Ne seroit-ce pas encore une faveur de la Nature pour l'Europe d'y trouver si communément des personnes affectées de quelqu'une de ces infirmités ? mais continuons le portrait de cette race d'hommes, le rebut de la Nature au sentiment de Mr. de P. bien différents cependant aux yeux du Baron de la Hontan, de Mr. de Bougainville, la Ronde de St. Simon, qui a été élevé parmi eux, & y a vécu vingt ans, & de plusieurs autres Officiers François, qui ont fait la dernière guerre avec eux.

Les sauvages ont les yeux gros, noirs, ainsi que les cheveux, les dents bien fournies, blanches comme l'ivoire, & l'air qui sort de leur bouche est aussi pur, dit le Baron de la Hontan, que celui qu'ils respirent, quoiqu'ils ne mangent presque jamais de pain. Ils ne sont ni si forts, ni si vigoureux que quelques-uns de nos François pour porter de grosses charges, ou pour lever un fardeau & le charger sur les épaules; mais en récompense, ils sont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, sans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chasse, ou à la pêche, toujours dansant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes sont fort nécessaires.

Les femmes sont d'une taille qui passe la médiocre, belles autant qu'on le puisse imaginer; mais si grasses, si pesantes & si mal faites qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Soit par l'exercice, soit par la constitution de leur tempérament, ils sont fort sains, exempts de paralysie, d'hydropisie, de goute, d'héthyfie, d'asthme, de gravelle, de pierre;

maladies dont la Nature qui a tant donné à notre continent, a bien encore voulu nous favoriser. Elle avoit cependant laissé la pleuresie au Canada ; & nous leur avons porté la petite vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur, par droit d'échange & de commerce.

Quand un sauvage Apalachite, ou des pays de l'Amérique septentrionale jusqu'à la terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement jusqu'à quatre vingt & cent ans. On en voit même plusieurs qui passent ce terme. Où est donc ce vice si essentiellement répandu sur toute la race humaine du nouveau Monde, de manière que la dégénération ait atteint ses sens, ses organes, & toutes ses facultés physiques? Mr. de P. trouvera-t-il chez les autres peuples du nouveau Continent cette dégradation, qu'il assure y être, à chaque page de son Ouvrage? non, & il ne faut qu'ouvrir les relations de leurs pays, pour y voir le contraire. A Cayenne & dans la Guyanne les naturels ont tous une très-belle disposition de corps (q), les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnés; belle taille, beau visage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau basannée, mais douce au toucher comme le satin. Les femmes y sont très-bien faites, & l'on y en voit d'aussi belles qu'en Europe. Bristock dit des Apalachites, ce que Biet vient de vous rapporter des naturels de Cayenne. Le Che-

(q) Voyage de la France équinoxiale par Biet, p. 351
valier

valier de Rochefort rend le même témoignage sur les habitants de la Floride, de la Caroline & sur les Caraïbes, tant des Isles que de la terre ferme, non quant à la beauté du visage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils sont, dit-il, bien faits, (r) ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges & tous communément assez d'embonpoint. Leur bouche est médiocrement fendue, meublée de dents blanches & très-ferrées. On n'y voit aucun borgne, ni bossu, ni chauve, ou défectueux par quelqu'autre difformité, sinon par accident.

Si la plupart de ces peuples ont quelque chose de difforme à nos yeux, le nez applati, & quelques-uns le front; il ne faut pas rejeter la faute sur la Nature; elle ne les a pas fait tels; mais sur le caprice & le préjugé des mères, qui les leur applatissent, après les avoir mis au monde, & continuent de les leur presser pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par là, un trait de beauté à leurs enfants.

On peut faire ce reproche aux peuples de notre continent sur des préjugés de cette espèce. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie & des usages des Américains.

Si nous remontons du septentrion jusqu'à l'extrémité méridionale du nouveau Continent, tous les peuples que nous rencontrerons sur notre route, offrent des hommes bien constitués. Tels sont, si nous en croyons Vincent le Blanc & les autres Voyageurs,

(r) Ib. p. 382.

les Mexicains, les Brésiliens, les Péruviens, ceux du Paraguay, du Chili & enfin les Patâgons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Pifon & des autres Auteurs non suspects, ce seroit tomber dans des répétitions déjà trop ennuyeuses, M. de P. les a cités lui-même ; mais il n'en a extrait que ce qu'il a cru pouvoir étayer sa fautive hypothese. Je dirai seulement d'après Frézier (s) que ceux du Chili, & les autres peuples de l'Amérique méridionale sont de bonne taille, ont les membres gros, l'estomac, la poitrine & le visage larges : que malgré leurs débauches, ils vivent des Siècles sans infirmités, tant ils sont robustes & faits aux injures de l'air, supportent long-temps la faim, la soif, dans la guerre & dans les voyages, & que personne n'en approche pour soutenir la fatigue.

Quand M. de P. auroit eu quelques mémoires sur des Cantons particuliers inconnus aux Auteurs des relations répandues dans le public, auroit-il dû en faire la base de son Ouvrage & conclure du particulier au général, contre toutes les regles ? qu'il me permette de lui dire, ce qu'il a dit du célèbre Mr. de Cat de Rouen (t) quel que soit le respect que nous avons pour les vastes connoissances de Mr. de P. nous osons lui marquer notre surprise de ce qu'il lui ait pris envie de ressusciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de nouveaux ; qu'il ait adopté une opinion, & soutenu une hypothese aussi contraire à ses

(s) P. 56.

(t) Tom. II. p. 29.

lun
qu
de
sto

d'a
fon
toit
ses y
hum
l'ing
géta
res t
ont
des,
arbut
parm
Je
jours
que l'
détrui
humai
fait t
réussir
Jupite
tion. C
éblouis
ations
avec ce
qui n'e
(v)

lumieres, & à la vérité, pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé son zele, & protesté qu'il a entrepris de réfuter les faussetés & les exagérations des Historiens Espagnols. (v)

Je ne conçois pas comment Mr. de P. a entrepris d'anéantir l'existence des Patagons Géants. En raisonnant suivant sa méthode philosophique, rien n'étoit plus capable que cette existence, de prouver à ses yeux, la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la stérilité & l'ingratitude du sol, ainsi que la dégradation des végétaux dans le nouveau Monde, il dit que les plantes tendres, molles & herbacées de notre Continent, ont été trouvées en Amérique beaucoup plus grandes, plus nourries, plus fortes, sous la forme de sous-arbustes, c'est-à-dire, des Géants dans leurs especes parmi les végétaux.

Je rends justice à Mr. de P. : il ne s'étaye pas toujours de preuves de cette espèce. Il a très-bien senti que l'existence des Patagons Géants étoit capable de détruire son assertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau Continent. Aussi a-t-il fait tous ses efforts pour les anéantir. Mais pour réussir à détruire des Géants, il faut les foudres de Jupiter, & Mr. de P. ne les avoit pas en sa disposition. Ces Colosses ont peut-être disparu aux yeux éblouis par le specieux de ses raisonnements. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire, sont avec celles dont il s'étaye, un cahos, mais un cahos, qui n'est difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont

(v) Ib. p. 169.

pas lû les relations dans les Auteurs mêmes. Quand on l'examine de près, c'est un nuage d'autant plus aisé à diffiper, que la vérité triomphera toujours, lorsqu'on ne la combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles sont celles qu'apporte Mr. de P. & qui sont le fondement du préjugé de ceux qui rejettent sans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit Mr. de P., éblouit les observateurs prévenus, & l'amour propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Cet Auteur seroit-il lui-même dans ce cas là ? c'est au lecteur à le décider. Mais je ne pense pas qu'on puisse avec raison, faire le même reproche à Mrs. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'apporterai les journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage assez long pour avoir le temps de les bien connoître, je les ai reconnu ennemis de ce merveilleux éblouissant : je les ai trouvé capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la dernière franchise, les choses comme ils les ont vûes.

Frézier ne dit pas comme les deux Navigateurs dont je viens de parler, qu'il a vû, & mangé avec ces Géants ; mais Mr. de P. étant le seul qui l'accuse d'avoir été trop crédule, je puis employer le témoignage de ce savant Professeur, puisqu'il entreprit son voyage de la mer du Sud par ordre du Ministère, qui le jugea capable de faire de bonnes observations. Frézier dit, (x) que pendant son séjour

(x) P. 78.

au Chili; les Indiens des environs de Chiloé, qui se nomment *Chonos*, lui confirmerent l'existence des Géants Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues*; qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelquefois avec eux jusqu'aux habitations Espagnoles du Chiloé. Dom Pedro Molina, ci-devant Gouverneur de cette Isle & quelques autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces Géants avoient approchant de quatre varres de haut, c'est-à-dire, de neuf à dix pieds: ce sont ceux que l'on appelle *Patagons* qui habitent la côte de l'Est de la terre déserte, dont les anciennes relations ont parlé: ce que l'on a ensuite traité de fables; parce que l'on a vû dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celle des autres hommes.

Ce récit de Frézier s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans les journaux des deux Capitaines François, que j'ai nommés. Quand ils descendirent en 1766. à la Baye Boucaut, vers l'est du détroit de Magellan, ils ignoroient si le Capitaine Biron Anglois, y avoit vû l'année précédente des hommes d'une taille gigantesque. Leur esprit étoit d'autant moins prévenu & moins susceptible d'illusion à cet égard, qu'avec tant d'autres, ils regardoient peut-être l'existence des Géants comme une fable. Mr. de la Gyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que Mr. Guyot n'avoit vû l'année d'aparavant, sur la côte méridionale du détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européens. Ces deux navigateurs arrivent dans cette Baye, voyent sur la côte des hommes à cheval, qui leur font

figne de venir à eux : ils abordent, descendent & trouvent des hommes dont la grandeur & la grosseur enormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs journaux le détail de cette visite, qui dura près de cinq heures, cette premiere fois; & il suffit de les lire sans prévention, pour juger que la vérité seule a dicté leur récit. J'ai lû, j'ai copié mot pour mot, ces journaux en original écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidele à la fin du journal du voyage, que j'ai fait avec eux, aux Isles malouines, & je puis assurer n'y avoir rien ajouté. Je n'y ai point vû ces mots que Mr. de P. cite (y) d'après le journal des savants de 1767. *Il y rencontra des habitants du pays, dont plusieurs avoient environ six pieds de haut.* Je ne pense même pas que l'on trouve dans ces journaux rien d'équivalent; Mr. de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un discours aussi vague, pour asseoir son jugement, & décider aussi affirmativement qu'il le fait, la non existence de ces Patagons. L'Auteur du journal des savants aura déterminé de son chef, cette prétendue hauteur d'*environ six pieds.*

Mr. Guyot s'étant avancé dans le détroit plus que Mr. de la Gyraudais, & y ayant séjourné près de trois semaines de plus, trouva les Patagons de taille ordinaire, qu'il avoit vû l'année précédente, sur l'Isle Ste. Anne, & aux environs : mais il a soin de faire remarquer la différence qu'il y a entre ceux-ci, & ceux de la Baye Boucaut & du Cap Grégoire

(y) Tom. I. p. 309.

(z). Les sept qui se présenterent à eux, la première fois qu'ils y aborderent, dont le plus petit avoit *au moins cinq pieds sept pouces* du pied de Roi François, n'étoient qu'un échantillon de ceux que Mr. de la Gyraudais y vit un mois après.

A ceux de l'Isle Ste. Anne peut convenir la qualification de *peuple plus que misérable* que leur donne Mr. de P., ils vivent de coquillages, boivent de l'huile de Loups marins pour regal; & se vétissent de la peau de ces Amphibies. Réunis vraisemblablement par familles, dans de méchantes cabanes, on peut dire sans se tromper, qu'ils affichent la misère. Mais ceux du Cap Grégoire ne parurent pas tels à nos deux Capitaines. A la vérité vêtus de peaux, mais de peaux de Guanacos & de Vigognes, dont nous sommes si curieux, que nous allons les chercher chez eux pour servir à notre luxe; vivant & de la chair de ces animaux & de fruits.

Ces grands Patagons se présenterent à Mr. de la Gyraudais au nombre d'environ trois cents, y compris les femmes & les enfants. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croira-t-on sur la parole de Mr. de P., que c'est un peuple peu nombreux, errant dans les sables Magellaniques, où la misère les harcele & les poursuit sans relâche?

Les récits de nos deux Capitaines François prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à Mr. Frézier dans l'Isle de Chiloe. Il paroît, dit Mr. Guyot,

(z) Journal du voyage aux Isles malouines, p. 660.

(a) qu'ils ont traité avec les Espagnols ; car ils ont une espece de sabre ou grand couteau à deux tranchants, très-minces, & leurs guêtres sont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcèrent quelques mots Espagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paroïssoit être leur Chef, ils le nommerent *Capitan*. Pour demander du Tabac à fumer, ils ont dit *Chupan*. Ils fument aussi à la Chilienne, rendant la fumée par les narines. En fumant ils se frapportoient doucement la poitrine & disoit *bucnos*, ils paroissent rusés & hardis.

Mr. de la Gyraudais nous les dépeint (b) d'une quarrure plus que de proportion ; ayant les membres gros & nerveux, la taille fort au-dessus de celle des plus grands Européans, la face large, le front épais, le nez épatté, les joues grosses, les dents très-blanches, & bien fournies, les cheveux noirs. Si cette race d'hommes de quatre varres de haut, les mêmes avec lesquels les équipages des Navires François ont mangé & couché, n'est pas une race de Géants, au moins prouve-t-elle que la race humaine n'est pas si dégénérée en Amérique, que Mr. de P. voudroit nous le persuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'existence des Patagons Géants, se réduisent à dire ; que les Navigateurs qu'il cite à son avantage, ne les ayant pas vûs, lorsqu'ils ont été au détroit de Magellan, ceux qui disent les y avoir vûs, nous ont conté des

(a) Ib. p. 662.

(b) Ib. 693.

fables & des fauffetés ; conféquemment que cette race d'hommes gigantesque n'exifte pas & n'a pas exifté.

La Logique de Mr. de P. me paroît en défaut fur cet article , comme elle l'eft fur bien d'autres. Mr. de Bougainville ne vit pas ces Coloffes au premier voyage qu'il fit au détroit de Magellân en 1765. lorsqu'il s'y trouva avec le Capitaine Biron , qui af-fure les y avoir vûs ; donc celui-ci nous en impofe. Le même Navire & le même équipage de Mr. de Bougainville , lui excepté , y retourna en 1766. avec un autre Navire François ignorant l'un & l'autre l'exiftence de ces Patagons Géants. Ils les y trouvent , boivent & mangent , couchent avec eux. Mais qu'en conclura Mr. de P. ? qu'ils ont rêvé & qu'ils fe font imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vûs qu'en fonge ; ou qu'ils font des fourbes , que l'idée du merveilleux a éblouis , & qui s'opiniâtrent à fou-tenir leur illufion. (c)

Mr. de P. eût eû bien beau jeu ; fi , (ce qui pou-voit aifément arriver) M. Guyot avoit continué fa route au lieu de mouiller dans la Baye Boucaut avec Mr. de la Gyraudais , & qu'au retour il eût égale-ment paffé devant , comme il le fit , fans s'y arrê-ter. Mr. de la Gyraudais auroit plus qu'inutilement fluré avoir vû , bû & mangé avec ces Titans ; Mr. Guyot auroit été en droit , au fentiment de Mr. de P. , de lui dire vous avez rêvé. Vous nous contez une fable : J'y étois avec vous ; j'ai paffé deux fois devant l'endroit où vous dites leur avoir parlé , j'y ai vû de loin des hommes montés fur des chevaux ;

(c) Difcours Préliminaire.

mais dois-je en conclure que ce sont des Géants? c'est une illusion de votre part.

Examinons les relations des autres Navigateurs, qui disent avoir vû, ou n'avoir pas vû cette race gigantesque : voyons en quoi elles sont d'accord, & en quoi elles se contredisent. Je n'examinerai que celle dont parle Mr. de P.

Pigafetta monté sur le vaisseau la Victoire commandé par Magellan, dit avoir vû en 1519, au port St. Julien, sur la côte orientale des Patagons, des hommes hauts de huit pieds; qu'ils en emmenerent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refusé de prendre aucune nourriture, & l'autre perit du scorbut, sur la côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vêtus de peaux, & portoient des especes de guêtres ou brodequins faits aussi de peaux de bêtes avec leur poil; & Magellan les nomma Patagons, parce que cet accoutrement rendoit leurs pieds semblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta Mr. de P. conclut que ce seroit faire tort à ses propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossieres. (d) Ce qui les rend cependant vraisemblables; c'est que les habitants du port St. Julien & de toute cette contrée sont encore aujourd'hui connus sous le nom de *Patagons* que Magellan leur donna alors.

Quiros navigea aux terres Magellaniques en 1524. & n'y vit point de Géants. Dans trois voyages faits au détroit de Magellan, par les Espagnols, depuis

(d.) Tom. I. p. 290.

1525. jusqu'en 1540. ils n'y trouverent pas cette race de Colosses, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hiverner dans le port de Las-Zorras. Drake n'y en vit point en 1578. non plus que le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de son Escadre. Sarmiento, au rapport de son Historien Argensola, trouva en 1579. à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds, & bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du détroit de Magellan, connu sous le nom de *Baye famine*. La relation faite par Pretty, du voyage de Candisch, au même détroit en 1586. ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un second entrepris en 1592. Knivet dit avoir trouvé au Port désiré, sur la côte de l'est, non loin du port St. Julien, des Patagons, dont la taille équivaloit à seize palmes. Il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de quatorze empan. Il ajoute avoir vû au Brésil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au port St. Julien : & quoiqu'il fut encore jeune, il avoit déjà treize palmes de haut. Mais ajoute Mr. de P. il est impossible que la relation de Knivet puisse faire impression, même sur des lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590. sur la côte du détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire; qui assommerent sept personnes de son équipage. Richard Hawkins trouva au port St. Julien, en 1593. nombre d'Américains de si grande taille, qu'on les prit pour des Géants. Sébald de Wert & Simon de Cordes, rencontrèrent à la Baye verte, des

sauvages de dix à douze pieds de haut , dont ils tuèrent quelques-uns. Mais Jantzfoon , Auteur de cette relation auroit dû se cacher de honte , dit Mr. de P. , d'avoir écrit des fables si insipides. La relation du voyage du fameux Olivier de Nort , nous apprend que les gens de son équipage apperçurent au Port désiré des hommes de grande stature ; qu'ils tuèrent ensuite vingt-trois Patagons de taille ordinaire ; & qu'ayant enlevé de l'Isle Nassau deux filles & quatre jeunes garçons , dont les proportions ne paroissent pas gigantesques , l'un de ces garçons , après avoir appris la langue Hollandoise... leur dit , que dans un pays nommé *Coin* il existoit une race de Géants qu'il appelloit *Tirimenen* , hauts de douze pieds.

Y a-t-il une faute d'impression dans l'Ouvrage de Mr. de P. , ou avoit-il oublié son objet , lorsqu'il ajoute : *ceux qui étudient la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere , y verront que rien n'est plus vrai , ni plus réel que ce pays de Coin & ces Géants Tirimenen?*

Spilberg suivant Corneille de Maye , ne vit en 1614. que des hommes de taille ordinaire , sur la terre Delfuego. En 1615. le Maire & Schouten ne virent point de Géants vivans sur les côtes Magellaniques ; mais en creusant vis-à-vis l'Isle du Roi ; on déterra des ossements , qui firent conjecturer que les habitans devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur retour ces deux Navigateurs qui avoient fait le voyage ensemble , se reprochèrent mutuellement d'avoir fait insérer dans la rela-

tion de leurs commis Aris, des faits controuvés; mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des ossements exhumés, dont je viens de parler.

Le Pilote du Navire de Garcias de Nodal envoyé par l'Espagne en 1618. pour apprendre la route du détroit découvert par le Maire, raconte dans sa relation, que Jean de Moore avoit communiqué avec des Sauvages de la côte des Patagons, qui sont de toute la tête plus hauts que nos Européans. Decker, Capitaine sur un des vaisseaux confié par les Hollandois à Jacques l'Hermite, pour faire la conquête du Pérou, a donné l'Histoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitants de l'extrémité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces Titans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670, si nous en croyons Mr. de P. Mais ils disent dans leurs relations, avoir vû à huit ou dix degrés plus au Nord que le détroit de Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Messieurs de Gennes & Beau-Chêne-Gouin en 1696. & 1699. ne virent dans ce détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui se peignoient de rouge le visage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

Mr. Frézier se trouva au Chili en 1711, il dit des Patagons Géants ce que j'en ai rapporté d'après lui. Mr. de P. l'accuse d'avoir transporté la patrie des Patagons de la côte Orientale de l'Amérique à la côte d'Occident, & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'Isle de Chiloe & l'embouchure du détroit,

(e) mais si Mr. de P. n'est pas plus fidele dans ses autres extraits, qu'il l'est dans celui-ci, il est à craindre pour lui, que ceux qui les verifient, ne l'accusent lui-même de n'avoir pas toujours eu la vérité assez à cœur. Quant à l'article présent, Mr. Frézier dit expressément que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons Géants avec lesquels ils communiqueoient, faisoient leur séjour ordinaire sur la côte orientale de la terre déserte des Patagons; & que les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur séjour entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimenens de la terre de Coin, que le jeune Patagon enlevé par les gens de l'équipage de Noort leur dit être des Géants? je n'ai pas le judicieux Dictionnaire de la Martinie-re, pour vérifier la position de cette terre.

Mr. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autres relations rapportées par Mr. Frézier. Quelques vaisseaux, ajoute celui-ci, ont vû les Patagons de taille ordinaire, & les Patagons Géants. En 1704. au mois de Juillet les gens du Jaques de St. Malo, que commandoit Harinton, virent sept de ces Géants dans la Baye Gregoire. L'équipage du St. Pierre de Marfeille, commandé par Carman de St. Malo, en virent six, parmi lesquels un portoit quelques marques de distinction. Ses cheveux étoient ramassés sous une coëffe de filets, faits de boyaux d'oiseaux, & orné de plumes tout autour de la tête. Leur ha-

bit étoit de peaux, le poil en dedans. On leur offrit du pain, du vin & de l'eau de vie qu'ils refusèrent : mais ils firent en revanche présent de leurs carquois garnis de fleches. Le lendemain on en vit d'abord plus de deux cents attroupés sur le rivage.

Le Capitaine Shelvosk est le dernier Auteur, qui parle des Patagons, dans la relation de son voyage autour du monde en 1719. Enfin l'Auteur de la lettre au Docteur Maty, dit qu'en passant à Manille, un vieux Capitaine de vaisseaux marchands, nommé Reinaud l'a assuré avoir vû en 1712, sur une côte voisine du détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut : qu'il les avoit mesurés lui-même.

En 1741. le fameux Chef d'escadre Anson relacha aux côtes des Patagons tant à l'Orient qu'à l'Occident, sans y découvrir le moindre indice qu'elles soient habitées par une race d'hommes de taille colossale. Huit Matelots du vaisseau le *Wager* de l'escadre de cet Amiral, abandonnés sur le rivage, y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi Mr. de P. conclut ainsi : (f) on peut juger après cela du crédit que mérite le journal du Commodore Biron, dont le moindre Matelot n'auroit pas osé publier la relation.

Ce Capitaine, ajoute Mr. de P., dit que son vaisseau relacha à la terre Delfuego ; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés & qui n'avoient pas treize paumes de taille.

(f) Tom. I. p. 306.

Mr. de P. n'est pas heureux dans ses citations: il a lu sans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite & ne s'est pas donné la peine ni le temps de faire sur ses lectures, des réflexions aussi philosophiques qu'il voudroit nous le persuader. Il se trouve encore ici en défaut, la relation du Capitaine Biron non-seulement ne dit pas qu'il relâcha à la terre Del-fuego: mais qu'étant dans le détroit, il vit cette terre à quatre ou cinq lieues de distance. (g) A huit heures dit l'Auteur de cette relation, nous découvrimes de la fumée, qui s'élevoit de différents endroits; & en approchant de plus près, nous vîmes distinctement un certain nombre de personnes à cheval. A dix heures nous jettâmes l'ancre sur la côte septentrionale du détroit, à quatorze brasses d'eau; nous étions à environ un mille de terre; & nous n'y eumes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vus sur la côte, nous firent des signes avec leurs mains. Sur le champ nous mîmes dehors nos canots, & nous les arrimâmes.

En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifesterent sur le visage de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuse—Nous voyons le Cap de la Vierge à l'Est-Nord-Est, & la pointe de possession à l'Ouest quart de Sud. A vingt verges du rivage, nous remarquâmes qu'un grand nombre de ces Géants environnoient la plage, & témoignoiient par leur contenance, un grand desir de nous voir descendre à terre. Dès que nous y fumes descendus, les Sauva-

(g) P. 72.

ges accoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cent, nous regardant avec l'air de la plus grande surprise, & fouriant à ce qu'il paroïssoit, en observant la disproportion de notre taille avec la leur. Leur grandeur est si extraordinaire que, même assis, ils étoient presque aussi hauts que le Commodore debout; (le Commodore a six pieds de haut.) Il leur distribua des colliers de grains, des rubans & autres colifichets. Ces Patagons furent si charmés de ces petits présents, qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodore eut beaucoup de peine à se dérober à leurs caresses, surtout à celles des femmes, dont les traits du visage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroît être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes aussi quelques enfants dans les bras de leurs mères, & leurs traits relativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette relation abrégée, mais fidèlement extraite, que Mr. de P. l'a considérablement altérée, & qu'il fait dire à ce Capitaine ce qu'il n'a peut-être pas même pensé. Pour qu'on ne m'accuse pas de faire à tort ce reproche à Mr. de P. on en jugera sur ses propres expressions; les voici (h) on peut les comparer avec la relation ci-dessus.

„ Aussitôt que ces Géants montés sur des chevaux
 „ nains, eurent apperçu le Commodore & son es-
 „ corte, ils mirent pied à terre, vinrent au devant de
 „ lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & le ca-

(h) Tom. I. p. 306.
 Tome III.

„ refferent beaucoup en lui donnant des baifers âcres ,
 „ les femmes lui firent de leur côté, effuyer des po-
 „ liteffes encore plus expreffives: *elles badinèrent fi*
 „ *féricufement avec lui*, que. j’eus, dit-il, *beaucoup*
 „ *de peine à m’en débaraffer*. Elles firent auffi ami-
 „ tié au Lieutenant *Cumens*, & lui mirent la main
 „ fur l’épaule pour le flatter, ce qui le fit tellement
 „ fouffrir, qu’il en ressentit pendant huit jours des
 „ douleurs aigues dans cette partie bleffée par le poid
 „ de la main robuste des fauvageffes. Ce conte de
 „ Gargantua, ajoute Mr. de P., fut débité à Lon-
 „ dres en 1766. Le Docteur Maty, fi connu par fa
 „ petite taille & par fon journal britannique, se hâta
 „ extrêmement d’y ajouter foi, & de divulguer cet-
 „ te fable dans les pays étrangers.” Voici comme il
 „ s’exprime dans fa lettre à Mr. de la Lande.

„ L’existence des Patagons est donc confirmée, on
 „ en a vû & *manié* plusieurs centaines. Le terroir de
 „ l’Amérique peut donc produire des Coloffes; &
 „ la puiffance génératrice n’y est donc pas dans l’en-
 „ fance.”

„ Si Mr. de P. en écrivant ainfi a eu fimplement déf-
 „ fein d’égayer fon lecteur après s’être égayé lui-même,
 „ on pourroit le lui pardonner. Il pouvoit le faire aux
 „ dépens de l’existence des Patagons Géants: à lui per-
 „ mis de contredire l’évidence même, d’exercer fon ta-
 „ lent & d’étaler toute fa vaste érudition pour mieux
 „ réuffir dans fon objet. Mais le public qu’il n’en a pas
 „ prévenu, lui pardonnera-t-il de faire parler les Au-
 „ teurs, qu’il donne pour fes garants, autrement qu’ils
 „ ne parlent? Je doute que quelqu’Amateur que l’on

soit de critique & de raillerie, on soit d'humeur à lui passer ce ton railleur & méprisant, avec ce ridicule dont il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui sont contraires.

Mais loin que Mr. de P. ait voulu que le public prît tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce positivement, qu'il ne parle que d'après les Auteurs, & les cite. Malheureusement pour lui on trouve dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être, & l'on n'y voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

Que Mr. de P. moins timide que Mr. de Buffon, veuille soutenir avec lui, que la Nature ne s'est organisée que depuis peu au nouveau Monde; que l'organisation n'y est pas encore achevée de nos jours, c'est une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira; on ne sera pas obligé de l'en croire sur sa parole; puisque les faits déposent contre lui. Mais qu'il encherisse sur Mr. de Buffon, qui ne comprend dans son hypothèse que les plantes & les animaux, & que Mr. de P. veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de lui ce qu'il dit du Docteur Maty: (i) vos réflexions ne sont pas heureuses, on pourra même ajouter: vos arguments sont bien faibles; & le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomènes incontestablement faux.

Mr. de P. n'a pas plus respecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des journaux des deux Capi-

(i) Ib. p. 307.

taines François Mrs. de la Gyraudais & Guyot. Il donne le change à ses lecteurs, en supprimant du journal de ce dernier, tout ce qu'il y dit des Patagons Géants qu'il a vû au détroit de Magellan. Il substitue à cette relation une partie seulement de ce que Mr. Guyot y rapporte des Patagons, de taille ordinaire, avec lesquels il a plus séjourné qu'avec les autres. Mr. de P. en conclut dans ce cas-ci fort raisonnablement : *ce n'étoit donc pas des Géants comparables à ceux du Commodore Biron.* Mais Mr. de P. avoit dessein d'induire le lecteur en erreur, en faisant contrafter la relation de Mr. Guyot avec celles des Commodore Biron & Mr. de la Gyraudais : en donnant à entendre que Mr. Guyot n'a vû d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire, & que Mr. de la Gyraudais nous en a imposé, ainsi que Mr. Biron ; puisque les deux Capitaines François étoient ensemble dans le Déroit." N'est-il pas surprenant, „ ajoute Mr. de P., que deux observateurs, qui se „ trouvent dans le même lieu, la même année, & „ au même mois, varient d'un demi pied sur la taille „ des Patagons ?" Il me paroît encore plus surprenant, que Mr. de P. ou l'Auteur du journal des favans, qu'il donne pour son garant, ayent imaginé cette différence. Qu'on lise les relations de ces deux Capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près, qui confirment même l'existence des Patagons Géants.

De toutes ces relations que j'ai citées, quelques-unes disent n'avoir pas vû cette race de Titans, ou n'en font aucune mention ; toutes les autres assurent

les avois vûs, & leur avoir parlé. Dire avec Mr. de P. aux Auteurs des derniers, qu'ils nous ont conté des fables; qu'ils nous en ont imposé: l'affertation paroit un peu hazardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux relations qui disent n'avoir pas vû ces Patagons; outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas prépondérante avec la preuve affirmative des autres; il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes gigantesque a été vue au Port St. Julien par les uns, au Port désiré par d'autres, au Cap Gregoire & à la Baye Boucaut, & ailleurs, encore par d'autres Navigateurs. On a descendu dans ces mêmes lieux & on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas? non, la conséquence n'est pas philosophique. Vous avez une, deux, ou trois maisons à la ville, & à la campagne, j'ai été & même plus d'une fois pour vous y voir, je n'ai jamais eu le bonheur de vous y trouver, d'autres ont été plus heureux que moi; j'en conclurai que votre existence n'est pas un conte, que les plaisirs, que vous avez procurés à ceux qui vous ont vû, le détail des fêtes que vous leur avez données ne sont pas des fables: j'en conclurai que vous ne faites pas votre demeure habituelle dans une de ces maisons, que vous en changez suivant les saisons, & que j'ai mal pris mon temps pour vous y trouver. L'homme sage, le philosophe doute, quand il ne pense pas avoir des preuves suffisantes pour admettre une chose, sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire; mais il ne nie pas. Une seconde espèce d'hommes nient tout ce qui a un air de merveilleux, pour se donner

70 DISSERTATION

un réliet de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confondu avec le peuple ignorant , toujours enthousiasmé du nouveau , toujours disposé à adopter les choses les plus extraordinaires.

L'existence d'une race humaine gigantesque est de ce nombre. Depuis le commencement du seizième siècle on nous débite l'avoir trouvée , vers le détroit de Magellan : des Navigateurs nous racontent avoir vû ces Géants , leur avoir parlé , avoir bû & mangé avec eux , font la description de leurs vêtements , de leur figure , de leurs armes , qu'ils ont apportés & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages se sont renouvelés successivement depuis 1519. jusqu'à nos jours , que Mr. de la Gyraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de ces Colosses ; ont fait présent de quelques-uns à Mr. Darboulin fermier général des Postes de France , chez qui je les ai vûs & mesurés ; & chez lequel vraisemblablement on peut encore les voir. L'existence de ces Patagons Géants est cependant encore un problème pour beaucoup de personnes. Comment le résoudre ? la solution n'est pas difficile. Que quelques Philosophes accrédités de nos jours se transportent sur les lieux : qu'ils parcourent le pays , & y fassent un séjour assez long , pour le visiter dans les différentes saisons , qu'ils s'informent des habitans du Chiloé & des environs , du terrain qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Choucahues* , avec lesquels ils communiquent de temps à autre. Si ces philosophes à leur retour , nous disent que toutes leurs

recherches ont été vaines, l'existence de ces Géants deviendra pour lors plus que douteuse : on sera du moins fondé, en quelque façon, pour la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui subsistent du contraire, que l'on trouve dans les relations des plus célèbres Navigateurs. En attendant le retour de ces Philosophes d'un voyage au moins aussi intéressant que tant d'autres, on peut, ce me semble, croire, sans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-dessus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, le nom que Magellan leur a donné & qu'ils conservent encore parmi nous; toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractère de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire & prouver à Mr. de P. que la race humaine n'est pas si dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le persuader. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans les mesures de la taille de ces Colosses; mais si l'on doit les regarder comme estimées, & non prises à la rigueur; on verra qu'elles diffèrent peu entre elles.

Pour nous convaincre de cette existence, Mr. de P. dit qu'on auroit dû nous en amener quelques-uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques squelettes de ces Géants; Mr. Guyot que j'ai cité, ainsi qu'un autre Capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux Isles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre dernière, une tempête l'obligea de relâcher à la côte des terres

Magellaniques; qu'il y trouva un squelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce squelette devoit avoir eu dans son vivant, au moins douze à treize pieds de haut. Qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce squelette dans une caisse, l'avoit porté à son bord, pour le montrer en Europe. Mais que quelques jours après son vaisseau ayant été assailli d'une nouvelle tempête plus violente que la première, l'Archevêque de Lima, passager sur son Navire, pour retourner en Espagne, persuada l'équipage que les ossements de ce Payen, que Mr. Guyot avoit mis dans son vaisseau, étoient cause que Dieu les punissoit par cette tempête, & qu'il falloit contraindre le Capitaine de les jeter à la mer : ce qui fut exécuté malgré toutes les raisons de Mr. Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade, mourut presque subitement, & fut aussi jetté à la mer. Mr. Guyot prit occasion de cette mort, qu'il dit aux Espagnols être une punition du ciel, de ce que l'Archevêque avoit soulevé contre lui Capitaine l'équipage du Navire, pour un squelette, qu'il n'y avoit mis que pour satisfaire la curiosité des Européens, & convaincre les incrédules de l'existence de cette race gigantesque. Ce fait prouve encore contre Mr. de P. non-seulement la réalité des Patagons Géants; mais que les Espagnols ne sont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre, ou un squelette humain, gardé dans une navire traîne avec lui la tempête & le mauvais temps.

Mais quand Mr. Guyot, ou quelqu'autre Navi-
gateur

gateur auroit apporté un ou deux squelettes entiers de Géants, ou même en eussent amené de vivants, en auroit-on été moins incrédule sur l'existence d'une race composée d'hommes de cette espèce? non, on auroit dit en les voyant, ce sont des Géants; mais tels que la Nature en fait naître quelquefois en Europe, & dont l'existence ne prouve pas une race d'hommes gigantesque dans notre Continent.

Quelque convaincante que puisse être une race d'hommes plus grands, plus gros, & plus robustes que ceux de notre Continent, pour prouver que la nature humaine n'est pas dégradée, ni dégénérée en Amérique, les incrédules à cet égard exigent d'autres preuves que celles de l'existence de ces Géants; puisqu'elle est encore au moins un problème pour eux. Ces preuves seront fondées sur le rapport, je puis dire unanime des Auteurs, qui nous ont donné des relations des peuples du nouveau Monde.

En montrant contre Mr. de P. la bonté, la beauté & la fertilité du Sol de l'Amérique, nous l'avons suivi du Nord au Sud: retournons sur nos pas, & voyons si les Voyageurs ont vû les peuples de ce pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont trouvé la race humaine essentiellement viciée dans toutes ses facultés physiques: si la dégénération avoit atteint les sens & les organes des hommes: si ces hommes sont encore aujourd'hui une espèce dégénérée, lâche, impuissante, sans force, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, sans mémoire, incapable d'enchaîner ses idées & supérieure enfin aux animaux, mais seulement par l'usage de la langue & des mains: inférieure

74 DISSERTATION

d'ailleurs au plus foible, & au moins spirituel des Européens.

Les Américains du Chili sont de bonne taille, dit Frézier; (k) ils ont les membres gros, l'estomac & le visage larges, sans barbe: les cheveux gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit gueres d'hommes dans les autres parties du monde, qui en approchent pour la légéreté, pour la force à soutenir la fatigue, & pour l'adresse à monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débauches, ils vivent des siècles sans infirmités, tant ils sont robustes.

Leur couleur naturelle est bazanée, tirant sur celle du cuivre rouge. Cette couleur est générale dans toute l'Amérique, tant méridionale que septentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce n'est point un effet de la qualité de l'air qu'on y respire, mais d'une affection particulière du sang; car les descendans des Espagnols, qui s'y sont établis & mariés avec des Européanes; & conservés sans mélange avec les Chiliennes, sont d'un blanc & d'un sang plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même maniere & ordinairement allaités par les naturels du pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge bazanée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puisqu'elle est commune à tous les habitans des deux extrémités du nouveau Monde, & à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le froid & le chaud n'y contribuent donc en rien, &

(k) P. 61. & suiv.

les observations de Mr. de P. portent par conséquent à faux ?

Sont-elles plus exactes par rapport au degré de chaud & de froid si différent en Amérique en deça de l'Equateur, & sous le même parallèle dans notre Continent (1) ? il l'ignore. Mais je sçai qu'il n'est pas vrai que le froid soit plus vif dans l'Hémisphere Austral; au même degré qu'en deça de l'Equateur. Les deux freres Pierre Duclos, & Alexandre Guyot ont doublé deux fois le Cap Horn au cinquante fixieme degré de latitude Auftrale, au milieu de l'Hyver du pays; & même pour éviter les courants violents, & les vents contraires, que l'on rencontre ordinairement près de ce Cap, ils furent obligés de s'élever jusqu'au soixantieme degré, ou environ. Ils m'ont assuré n'y avoir pas ressenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante huitieme.

Les François que nous avons établis aux Isles Malouines, sous le cinquante deuxieme parallèle, y ont passé trois Hyvers consécutifs. Mrs. de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'Hyver au détroit de Magellan. Ils m'ont également assuré que le froid y avoit été très modéré & même si doux aux Isles Malouines que sur les eaux dormantes, la glace n'avoit pas été assez forte pour porter sans se fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

Au Chili comme dans presque toute l'Amérique, le Sexe a une si bonne constitution de corps, qu'il ne semble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandise & la défobéissance de la pre-

(1) Tom. I. p. 11.

miere mere du genre humain. Les Américaines se délivrent du fardeau naturel sans le secours des sages femmes, & mettent leurs enfants au monde avec une facilité que nos Européanes auroient peine à concevoir. Le temps même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours. (m) Si c'est là une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités & la foiblesse seroient donc une perfection : alors Mr. de P. aura raison d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élèvent leurs enfants de manière qu'on les voit marcher sans appui dès l'âge de six mois : & l'on ne trouve gueres parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre si communément chez nous. La durée de leur vie passe ordinairement le terme de la nôtre ; leur vieillesse est extrêmement vigoureuse ; (n) à quatre vingt dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous assure même avoir vû des sauvagessees fécondes encore à quatre vingt.

Les Caraïbes vivent cent cinquante ans & quelquefois davantage. Mr. de Laudonniere & les sept François qui échapperent dans la Floride aux cruautés des Espagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturicova* âgé de plus de cent cinquante ans, & qui avoit chez lui ses petits fils jusqu'à la cinquieme génération inclusivement. (o) Vincent le Blanc donne une vie aussi longue aux Canadiens & à ceux du Royaume Casubi. Pirard dit la même chose des Brésiliens, d'autres

(m) La Hontan p. 138.

(n) Hist. Nat. des Antilles.

(o) Ibid.

des Péruviens, & des autres peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'est pas une preuve d'une bonne constitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à Mr. de P. pour l'en convaincre.

§. III.

Des qualités du cœur & de l'esprit des Américains.

Le sentiment des Auteurs n'est pas moins unanime sur les qualités du génie, de l'esprit & du cœur des naturels de l'Amérique, qu'il l'est sur la bonne constitution de leurs corps. Nous avons vu qu'en quelque canton que l'on aille, l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille & d'une constitution si robuste qu'elle est à l'épreuve de tout. Mr. de P. nous les avoit cependant présentés comme une race d'homme énervée, & viciée jusques dans ses principes. Il nous dit avec la même assurance, mais avec aussi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le sont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les peuples du nouveau Continent par les Péruviens qui habitent aujourd'hui avec les Espagnols, ou dans leur voisinage, mais il se seroit bien trompé.

Ce que les naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres, c'est qu'ils ne sont pas moins yvrognes, ni moins adonnés aux femmes, (p) & qu'ils vivent néanmoins des siècles. Ils sont également sans ambition pour les richesses, qu'ils

(p) Frezier p. 56. & 76.

tirent des entrailles de la terre, pour satisfaire notre cupidité. Mais ils en diffèrent beaucoup quant à la bravoure & la hardiesse.

Les Péruviens d'aujourd'hui sont timides, pusillanimes, au reste malins, dissimulés & fournois; c'est l'appanage de la foiblesse, & des ames subjuguées. Les Espagnols en ont toujours agi, & agissent encore avec ces Indiens comme avec des vaincus opiniâtres, contre lesquels on employe la force supérieure que l'on a sur eux, & avec une barbarie tyrannique, qui égale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours soutenue par les mauvais traitements que les Péruviens en effluent, les rend craintifs : la timidité est toujours lâche & sans cœur. Mais les peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyanne & du Mexique ont conservé leur ancienne bravoure qui les a soustrait jusqu'à présent à la domination Espagnole.

Mr. de P. l'ignoroit peut-être, ainsi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouissent encore tous les peuples de l'Amérique septentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorsqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'opposer à l'esclavage, ni celui de travailler à s'y soustraire.

On ne doit pas être surpris s'il y a aujourd'hui si peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitants de ce grand Empire avant la conquête qu'en firent les Espagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des Curés & des Corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les nations voisines, qui ne

sont pas conquises.... Ceux-ci savent très-bien s'accorder sur leurs intérêts communs. C'est par leur bravoure, & leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, & qu'ils ont borné les conquêtes des Espagnols à la rivière de *Biobio* & aux montagnes de la Cordiliere, où l'on trouve une infinité de mines de toutes sortes de métaux & de minéraux, le fer excepté. Mais on y supplée dans ce pays-là par la fonte (q) & le gui-vre. Ce dernier s'y trouve même pur, & en masses si considérables, qu'on y a vû des *Pepites*, ou morceaux de plus de cent quintaux. Don Juan de Mé-lendes a donné le nom de St. Joseph à la montagne d'où on le tire. Il en montra à Mr. *Frézier* un morceau du poids de quarante quintaux, qu'il employoit pendant mon séjour à la Conception, dit cet Auteur, (r) à faire six Canons de campagne de six livres de balle.

Ces montagnes me rappellent d'avoir lû dans l'Ouvrage de Mr. de P. (s) que l'élévation du terrain de la Tartarie orientale forme la bosse la plus élevée, & la plus énorme de notre Globe. Il avoit oublié sans doute, que depuis qu'on a mesuré les montagnes de *Cimboraco*, la hauteur & l'étendue des Andes ou Cordilières, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même d'après les observa-

(q) *Frézier*, ib.

(r) *Ibid.*

(s) Tom. II. p. 343.

tions de Mrs. de la Condamine & Bouguer. Ce seroit donc en Amérique, & non en Tartarie, suivant son système, qu'il faudroit chercher les plus anciens peuples de l'Univers : il traite cependant les Américains de peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothese Mr. de P. nous les représente comme des hommes dont les facultés sont encore tellement engourdies qu'on n'a pu jusqu'à présent, les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu longtemps avec eux, ils ne manquent pas d'esprit, & il n'a besoin que de culture. (t) Ils raisonnent fort bien, & ne font rien qu'ils n'y aient mûrement pensé. Ils consultent toujours entr'eux avant que d'entreprendre quoi que ce soit, prennent l'avis des anciens, auquel ils déferent beaucoup, à cause de leur expérience.

Nous reconnoissons la bonté de leur esprit, dit le Baron de la Hontan, dans leur façon de traiter avec nous, & surtout dans leurs ruses de guerre. Ils sont même dissimulés; & souvent lorsqu'ils vous caressent le plus, c'est alors qu'il faut s'en défier. Ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend très-circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions; (v) cependant ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie; mais les jeunes gens sont gais, & trouvent les manieres françoises assez de leur goût.

(t) Voyage de la France équinoxiale, p. 351 & suiv.

(v) P. 303 & suiv.

Lorsqu'ils font avec des amis fans témoins, ils raisonnent très-bien, & avec autant de hardiesse que lorsqu'ils font dans le conseil. Ce qui paroîtra extraordinaire aux personnes qui ne les connoissent pas sous d'autres idées que celles de *Sauvages*, c'est que n'ayant pas d'études, & suivant les pures lumieres de la Nature, ils soyent capables de fournir à des conversations souvent de plus de trois heures, sur toutes sortes de matieres, & dont ils se tirent si bien, qu'on ne regrette jamais le temps que l'on a passé avec ces philosophes rustiques.

Les Mexicains font bien partagés du côté de l'esprit; (x) ont du génie pour la musique instrumentale, & pour la peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiseau *Cincon*; & ils excellent en ciselure d'orfèvrerie, comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent: leurs ouvrages sont admirés des connoisseurs.

Quoique les Sauvages n'aient pas appris la Géographie, ils font les Cartes les plus exactes des pays qu'ils connoissent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord, suivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anes, les rivieres, les côtes des lacs, les montagnes, les bois, les marais, les chemins, les prairies, &c. en comptant les distances par journées, demi journées de guerriers; chaque journée valant cinq lieuës. Ces Cartes chorographiques particu-

(x) Atlas & Dissert. de Guedeville. Tom. VI. p. 102 & suiv.

res sont faites sur des écorces d'arbres. (y) Ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est à leur portée, ayant acquis leurs connoissances par une longue expérience, & par le raisonnement. On les voit traverser des forêts de cent lieuës sans s'égarer; & connoissent exactement l'heure du jour & de la nuit, lors-même que le temps est couvert à ne voir ni le soleil, ni les étoiles. Leur vue est si bonne & leur odorat si fin qu'ils suivent la piste des hommes ou des bêtes sur l'herbe & sur les feuilles. On ne sauroit donc disconvenir, continue *la Hontan*, que les Sauvages n'ayent beaucoup d'esprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts & ceux de leurs nations. (z)

Sans avoir de Licurgues pour Législateurs, les Caraïbes, & en général tous les Américains respectent infiniment les vieillards, les écoutent avec attention, déferent aux sentimens des anciens, & se régulent sur leurs volontés. Ils sont naturellement francs, véridiques, & ont donné dans tous les temps des marques de candeur, de courtoisie, d'amitié, de générosité, & de gratitude. Ceux qui les ont pratiqué long-temps leur rendent plus de justice que Mr. de P. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le mensonge, la perfidie, la trahison, le libertinage, & plusieurs autres vices, on doit s'en prendre aux pernicious exemples des Européens, & aux mauvais traitemens que ceux ci ont exercés con-

(y) *La Hontan* p. 203.

(z) *Ib.* p. 112.

tre eux. A chaque page des relations, on voit combien ceux de l'ancien Continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils savent si bien, de tromper vilainement. On y voit la foi promise, faussée lâchement dans toutes les occasions ; les Européans toujours pillant, brûlant impitoyablement les maisons & les villages des Américains, violant leurs femmes & leurs filles, & se laissant emporter à mille autres excès inconnus à ces peuples avant que les Européans les eussent fréquentés.

Mr. de P. accuse les naturels du nouveau Monde d'une indifférence hébétée à l'égard de tout, & d'une insensibilité stupide, qui font, dit-il, le fond de leur caractère, au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur eux, pour ébranler leur ame, (a) que c'est un vice de Nature, une foiblesse d'esprit & de corps. Mais l'en croira-t-on plutôt que ceux qui les ont fréquentés long-temps ? Il est vrai qu'ils ne sont pas jaloux, & se moquent des Européans à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle, que nous appellons amour. Leur amitié, leur tendresse quoique vive, & animée, ne les entraîne jamais dans ces emportemens & ne les portent pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont occasionné de désordres chez eux. Les femmes sont sages & les maris aussi : non par indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer quand ils veulent le lien du mariage. Les filles sont libres, maîtresses

(a) Tom. II. p. 154.

de leurs corps & de leurs volontés ; ainsi que les garçons , elles usent de cette liberté , comme bon leur semble , sans que pere , mere , frere ni sœur ayent droit de leur faire des reproches à ce sujet. (b)

Mais les Américains ne sont pas indifférens sur la gloire ; ils se piquent même de valeur. Quand Mr. de P. a parlé d'eux comme il l'a fait , il ignoroit leur amour pour la gloire , & que leur vanité est le vrai mobile de presque toutes leurs actions.

L'aventure du Pere Feuillée prouve bien que ces peuples ne sont pas si insensibles que le dit Mr. de P. Un seul mot , le terme de *pauvre femme* manqua à lui couter la vie. Recevez *pauvre femme* , cette Piaïtre , dit le Pere Feuillée à une vieille Indienne , qu'il croyoit dans la misere. „ Je n'eus pas achevé de „ prononcer ces paroles , dit-il , (c) que s'élevant „ de rage sur ses pieds , elle se jetta sur moi avec „ furie , prête à m'égorger ; de plus elle m'accabla de mille injures , & de mille différentes malédictions , dont la langue Indienne est toute remplie ; me reprocha les cruautés atroces que les Européens avoient exercées sur eux , en ravissant leurs biens , & leurs trésors ; elle me fit sentir que je ne devois pas la traiter de *pauvre femme* , disant que je n'étois moi-même qu'un gueux , contraint d'abandonner mon pays , & d'entreprendre de si longs & de si pénibles voyages pour venir enlever

(b) La Hontan p. 131.

(c) P. 386.

„ leurs trésors; qu'au reste les Indiens possédoient
 „ plus de richesses dans un petit coin de leur Em-
 „ pire, que les Européens dans toute l'étendue de
 „ leurs plus grands Royaumes. Les deux Indiens
 „ qui étoient avec elle, se contenterent de me chaf-
 „ ser de cette cabane, par ordre de cette mégère,
 „ qui ne voulut jamais entendre raison, & me jetta
 „ ma piastra au nez. Je la ramassai, quoiqu'assez
 „ mortifié d'avoir donné de l'argent pour me faire
 „ accabler d'injures, & me voir même exposé à
 „ perdre la vie. Je me trouvai fort heureux d'être
 „ échappé de leurs mains à si bon marché.”

Cet exemple entre mille autres prouve combien
 Mr. de P. a tort de dire, que rien n'est capable d'é-
 mouvoir leur ame. D'ailleurs ils sont très-jaloux de
 passer pour vaillants & courageux. Cette ambition
 les porte à souffrir les plus cruels tourmens sans se
 plaindre. Aussi les naturels des Isles Antilles & de
 la terre ferme qui les avoisine, aiment à être ap-
 pellés *Caraïbes*; parce qu'en leur langue ce terme
 signifie *brave & belliqueux*. Ils ne sont cruels qu'en-
 vers leurs ennemis reconnus: par la douceur & les
 bonnes manieres on gagne tout sur eux. J'admire
 la réflexion de Mr. de P. à cet égard. Est-elle bien
 philosophique, quand il en conclut que les Améri-
 cains, n'en sont que plus stupides, & par là se rap-
 prochent davantage des enfans & des animaux que
 l'on apprivoise par la douceur? Pense-t-il donc que
 pour être homme, on doive être inaccessible aux
 sentimens d'honneur, aux impressions de la douceur
 & de l'humanité; ou que tous les hommes sont du

caractère des Nègres & de quelques autres nations, qui veulent être menés rudement & à force de coups, sans quoi ils deviennent insolents, paresseux & infidèles ? Ce seroit par là même qu'ils ressembleroient bien mieux aux anes & autres animaux domestiques qu'on ne fait obéir qu'à coups de bâton.

Non, non les Américains sont des hommes, & des hommes susceptibles de sentimens de gratitude. Ils sentent le bien qu'on leur fait, ne l'oublient pas dès qu'ils n'ont plus besoin de vous, comme la plupart des peuples civilisés de notre Continent ; & ils se conduisent par principes d'honneur & de reconnaissance.

Les richesses ne les tentent pas ; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or & de l'argent ; mais si en conséquence de leur indifférence à cet égard ; Mr. de P. a raison de les traiter de stupides, nous avons donc été jusqu'à présent de fots admirateurs de Bias & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de *sages* & de *philosophes*. Ceux-ci méprisoient les richesses, & ceux qui avoient l'ambition d'en amasser. Les Américains reprochent à tous propos aux Européens leur avarice & l'ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui n'en jouissent pas, & pour leurs enfans, qui les prodiguent ensuite. Ils se moquent de nous, dit l'Auteur de l'Histoire naturelle & morale des Antilles, ils se moquent de nous, & disent que, puisque la terre est si capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devraient s'occuper simplement de sa culture. Aussi ajoute le Chevalier de Rochefort, font-

ils libres des foudes des choses qui appartiennent à la vie & incomparablement plus robustes, plus sains, plus gras que les Européens. Ils vivent sans chagrin, sans inquiétudes, méprisant l'or & l'argent, comme les Lacédémoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes réduits à la dernière misère ; mais ils sont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curiosités & les commodités superflues, qui deviennent des besoins pour nous, & que l'on recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en passent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'est point troublée par les subsides & l'inégalité des conditions. Ils ne souhaitent pas cette magnificence de logements, de meubles, d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition sans la satisfaire, & flattent quelques moments la vanité, sans rendre l'homme plus heureux. Ce qui est encore plus remarquable, dit Frézier, c'est qu'ils sentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voyent chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de choses pour ranimer leur fierté naturelle ; & comme ils sont fort orgueilleux, ajoute le même Auteur, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces peuples que nous appellons *Sauvages*, autant de police, & plus de bonne foi que chez les nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la chasse ou à la pêche, s'ils abattent des arbres pour faire des maisons, ou clore un jardin, ils le font autant par divertissement que par le besoin

de nourriture, & par la nécessité de se garantir des bêtes féroces. Ces peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur causé la préférence que les Européans donnent à l'or & à l'argent sur le verre & le cristal, qui ont, disent-ils, bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux Chrétiens une pièce d'or en leur disant : voilà le Dieu des Chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs pays; pour ceci ils viennent nous persécuter, nous chasser de nos habitations; pour ceci ils se tuent; pour ceci ils sont toujours dans l'inquiétude & les soucis. Quand ils voyent un Européan triste & pensif, ils lui en font doucement la guerre, & lui disent : Compere (terme d'amitié) Compere tu es bien misérable d'exposer ta personne à de si pénibles voyages, de te laisser ronger à tant de soucis. La passion des richesses te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandises ne foyent englouties par la mer : ainsi tu vieillis en peu de temps; tes cheveux blanchissent, ton front se ride, mille incommodités te tourmentent; & au lieu d'être gai & content, ton cœur rongé par le chagrin te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chasser de notre pays, & tu nous menaces sans cesse de nous ôter le peu qui nous en reste: que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe? faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poissons? ta terre est donc bien mauvaise, puisque tu la quittes pour venir prendre la mienne; ou tu as bien de la malice de venir ainsi de
gayeté

gayeté de cœur me persécuter. (d)

Cette plainte, ce doux reproche font-ils d'un stupide & d'un hébété? je le demande à Mr. de P. & à ceux qui adoptent son opinion: ou plutôt n'est-ce pas une leçon donnée à des gens, qui ont en effet besoin d'aller à l'école de la raison & du bon sens?

Oui les naturels de l'Amérique en ont beaucoup. Ils aiment & estiment leur pays plus que celui des autres. Ont-ils tort? que viendroient-ils chercher en Europé pour les besoins de la vie; & la conservation de leur existence, unique objet de leurs desirs? plus sensés, plus sages que nous ils sont comme Socrate, de qui Platon disoit, qu'il étoit moins sorti d'Athènes pour voyager, que les aveugles & les boiteux: qu'il ne desira jamais de voir d'autres villes que la sienne, ni de vivre sous d'autres loix.

Nos ambitieux à qui la passion des richesses tourne la tête, & leur ôte la faculté de réfléchir philosophiquement, taxent, avec Mr. de P. cette indifférence de foiblesse d'esprit & de corps. Ne devraient-ils pas la regarder comme une vertu? elle est d'autant moins étonnante chez les Américains, que le Sol des pays qu'ils habitent, leur fournit de lui-même, non seulement tout ce qui est de nécessité, mais encore mille agréments, dont nous ne jouissons chez nous qu'à force de peines & de travaux. Ulysse le plus sage des Grecs, dit Cicéron, (e) préfera Ithaque à l'immortalité.

(d) Histoire naturelle & morale des Isles Antilles.

(e) Tanta vis patriæ est, ut Ithacam illam in asper-

Ces peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriser, sont heureux au moins en ce qu'ils ignorent le *tien* & le *mien*, ces deux mots si funestes à la société, & desquels ont pris naissance toutes les divisions, toutes les querelles qui s'élèvent parmi les hommes. L'intérêt ne cause point de procès parmi eux. Tout ce qui est à l'un est à l'autre; & les secours mutuels qu'ils se prêtent en toutes occasions, font voir que, si leurs mœurs manquent de culture, & de ce qu'il nous plaît d'appeller du beau nom de *politesse*, les principes naturels d'humanité sont encore plus entiers parmi eux, que chez les peuples civilisés, qui les méprisent. Cette indifférence des Américains pour les richesses n'a pas la religion pour principe, puisqu'on convient presque unanimement qu'ils n'ont aucun culte, & que l'on ne trouve pas même dans leurs langues un terme pour exprimer la Divinité. C'est une vraie philosophie naturelle, & non une apathie générale pour tout. Extrêmement ambitieux de gloire, quand il faut aller à la guerre, les chefs les exhortent tous à se bien comporter. Ils leur remontent la gloire qu'ils recevront, s'ils se font remarquer par des actions de courage & de bravoure; & au contraire l'infamie éternelle qui les attend, s'ils sont lâches & poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être respecté comme anciens à cause de leur expérience. Le Chef ou Capitaine ne doit le choix que l'on fait de lui qu'à son courage, sa

rimis Saxulis tanquam nidulum affixum sapientissimus vir immortalitati anteponeret. Cic. Lib. I. de Orat.

bravoure, sa bonne conduite & ses belles actions. Anciennement celui qui aspirait à cette dignité étoit obligé de passer par des épreuves capables d'en faire perdre l'envie au plus intrepide : Il devoit tout endurer, sans faire paroître le moindre signe de douleur. On peut voir le détail de ces épreuves dans les relations de Laet, de Lery, de Biet, dans les dissertations de Gueudeville, &c. aujourd'hui presque toutes les nations du nouveau Monde choisissent pour chefs, ceux qui se sont acquis beaucoup de réputation de force, de bravoure, & de courage dans les guerres qu'ils ont soutenues contre leurs ennemis.

Mais le Chef ou Cacique n'a d'autres fonctions que de marcher à la tête de ses Camarades pour le temps de la guerre : d'en exposer le sujet, après avoir convoqué l'assemblée ; de prescrire les jours de pompe & de réjouissance : mais il n'a aucun pouvoir sur ceux de la nation.

Ces peuples si idiots suivant nous conservent cependant un tel sentiment de liberté qu'ils traitent les Européens de vils esclaves sur ce qu'ils se soumettent aveuglément aux volontés d'un seul homme, qui dispose d'eux comme d'un troupeau de moutons & de marionnettes qu'il fait mouvoir à son gré.

Où Mr. de P. trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Américains ? en ce qu'ils font la guerre par surprise : comme si parmi les Européens on ne se fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruse pour surprendre son ennemi. Ignoroit-il l'axiome, *virtus an dolus quis in hoste requirat* ? La ruse & la surprise ne sont pas donc toujours des preuves de lâ-

cheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes font, il est vrai, la guerre par surprise; mais tout le monde sçait qu'ils sont braves, (f) courageux, qu'ils veulent toujours vaincre ou mourir; & se font plutôt hacher en pièces que de se laisser prendre. Ils se jettent même avec fureur au milieu des ennemis, pour culbuter tout ce qui leur fait résistance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades blessés ou prisonniers. Les Icaques s'estimeroient deshonorés, si, lorsqu'ils arrivent sur le territoire de leurs ennemis, ils ne leur donnoient avis de leur arrivée (g) & ne les sommoient de prendre les armes pour se défendre.

Les Américains voisins du Chili, peuple belliqueux, qui ont souvent vaincu les Espagnols, & n'en ont pu encore être subjugués, leur font déclarer la guerre & leur dire : *nous irons te trouver dans tant de lunes*. Les Incas faisoient de même avant l'invasion des Espagnols. Presque tous ces peuples ont la gloire & la bravoure en si grande recommandation, que pour en réveiller & nourrir les sentiments dans le cœur de la jeunesse, ils ne peuvent se marier qu'au retour de la guerre. Ceux qui ne s'y sont pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles, qui veuillent les épouser. Une femme est le prix du courage & des sentiments généreux. Chez les Brésiliens il faut avoir tué quelques ennemis, & en montrer les dépouilles : cet usage est encore en vigueur dans quelques Cantons de la Tartarie & de la Carma-

(f) Hist. Nat. des Antilles.

(g) Garcilasso. Liv. 5. Chap. 12.

nie. (h) Qui ne sçait que Saül exigea de David les têtes de cent Philistins, comme une condition préalable pour lui accorder sa fille en mariage ?

Non, il n'est pas vrai que les naturels de l'Amérique soient toute une race d'hommes lâches, pufillanimes, sans force & sans vigueur de corps & d'esprit. Les Anglois en firent une triste expérience dans la dernière guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le Fort Edoward, ne purent résister à l'assaut qu'y donnerent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglois. Mr. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort, vouloit la confier aux François qu'il commandoit; & laisser les Sauvages pour le camp de réserve. Ceux-ci l'ayant appris, sentirent leur amour propre très-mortifié : leur orgueil se réveilla, ils se crurent méprisés. Dans cette idée ils vont trouver Mr. de Moncalm, lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'assaut, ou qu'ils se retireroient chez eux. Pour ne pas les rebuter Mr. de Moncalm y consentit, les Iroquois donnerent l'assaut & emportèrent le Fort, malgré la vigoureuse résistance des Anglois.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains se sont laissés subjugués pour une poignée d'Espagnols ? j'ai de la peine à le croire d'après les relations des Espagnols mêmes. Ceux-ci employèrent tout ce que la fourberie, la trahison & l'inhumanité furent capables de leur inspirer contre des peuples

(h) Vincent le Blanc 1. Part. Chap. 30. & Alexandre d'Alexandre Liv. I. Chap. 24.

remplis de bonne foi ; qui loin de se défier des Espagnols, les reçurent dans leurs Villes & dans leurs Palais ; leur firent l'accueil le plus gracieux, leur donnerent des présents, comme à des amis ; leur montrèrent tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus superbe, & ne se mirent en défense que quand la trahison des femmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précédés d'instruments qui imitent les éclairs & le tonnerre, & en produisent les tristes effets. Le ciel & la terre paroissent avoir conjuré leur perte. Avec la même simplicité des Américains quel Européan n'eût pas été si saisi de la même admiration & de la même crainte ? Mr. de P. a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable & par stupidité qu'ils se sont plongés dans l'esclavage ! (i) ceux qui n'ont pas subi le joug des Européans, nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les naturels de l'Amérique nullement au fait des arts, enfants de notre ambition, de notre convoitise, de notre méchanceté & de notre luxe, & connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude & l'expérience ont rendu familières aux nations civilisées, ayent été saisis d'étonnement à la vûe d'objets extraordinaires, & de mille choses

(i) Tom. II. p. 154.

dont ils n'avoient point d'idées. La simplicité dans laquelle ils étoient, & font encore élevés, en est la véritable cause. Lorsque Mr. de P. nous la donne pour une vraie stupidité, y avoit-il bien réfléchi? la simplicité rend crédule; l'ignorance fait prendre le change; mais elles n'ôtent ni la mémoire, ni le bon sens.

L'imagination en est, il est vrai, moins féconde, moins variée, faite d'une mémoire exercée & meublée d'images infiniment différentes, d'où pullulent une prodigieuse quantité d'idées; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a?

Les idées des peuples du nouveau Monde se bornent presque à leurs besoins. Comme ils sont en petit nombre, parce qu'ils se réduisent à ce qui peut contribuer agréablement à la conservation de leur être; l'ambition, l'avarice, la sensualité, le luxe & tout ce qui en est une suite, ne les dominant point, leur esprit ne se donne pas l'effort & ne s'exerce pas à trouver des moyens de satisfaire des besoins qu'ils ignorent, & qui ne sont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette simplicité Américaine à la stupidité! par la première ils sont étonnés, ils admirent; hé combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne sont pas en Amérique!

Par la stupidité on est incapable de suivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'est pas par où pèchent les naturels du nouveau Continent, malgré le ton affirmatif avec lequel Mr. de

P. nous l'affure. Si l'ignorance de nos sciences & de nos arts les prive de beaucoup de commodités & de plaisirs, ils sont en revanche exempts de beaucoup de soucis, de beaucoup de peines, qui se multiplient chez nous à proportion de nos connoissances, & de notre ambition. Nous sentons très-bien quel bonheur ce seroit de nous rapprocher de cette simplicité; puisque nous nous plaignons sans cesse de ce que notre état & nos besoins fictices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons sans relâche ce bonheur que nous reconnoissons dans la médiocrité; nous sommes des hypocrites, avouons-le de bonne foi, nous sommes des fourbes qui agissons en Européens & pensons en Américains. N'y a-t-il pas plus de stupidité à se tourmenter l'esprit & le corps, pour satisfaire des besoins fictices, fruits de notre imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainsi que l'art & l'industrie de les satisfaire? la misère, la gêne donnent de l'industrie & de l'esprit. *Vexatio dat intellectum.* Voilà où en sont réduits les Européens; & ils ont la folie de se croire au milieu de la misère plus heureux que les Américains. Il me semble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Espagnol à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave & méprisant, croire & dire que toute la terre est à lui, & ne reconnoître au-dessus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous estimerons mieux les choses ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la Géométrie, c'est que ne connoissant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas besoin de placer des bornes pour marquer les limites des

des usurpations. Ils savent très-bien compter les années & les mois par des astres, sans le secours de cette Astronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaisseaux, pour aller envahir un or qu'ils méprisent; & sans laquelle ils prennent comme nous les saisons telles que se présentent; sement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainsi contents de leur pays & de ses productions, ils ne sont ni curieux d'envahir celui des autres; ni affez fous pour aller courir les dangers & les risques de la vie, inséparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus sur des peaux d'animaux, ou sur des nattes, le sommeil vient à eux aussi-tôt qu'ils le desirent: pendant qu'ennemi juré des soucis & des inquiétudes, compagnons inséparables de l'ambition, de la mollesse, & de la cupidité, Morphée fuit loin de ces appartements où l'or enlevé à ces philosophes rustiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfants de la Nature sentent mieux que nous les prérogatives & les droits de l'humanité, ils ne savent ce que c'est que de se donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité & stupidement portés par la foiblesse. Ces idiots Américains savent défendre leur vie, sans avoir l'idée d'arracher les hommes du sein de leur famille, & de la culture des terres; pour leur apprendre l'art inhumain & cruel de s'entre-tuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition sommeille, des esclaves fainéants dans certain pays, & dans d'autres des marionnettes misérables.

Autre preuve de la stupidité des peuples de l'Amérique, suivant Mr. de P., mais aussi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne sauroient, dit-il, compter au delà de vingt; & sont réduits pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds & de leurs mains.

Ce sentiment est celui de quelques Auteurs & adopté un peu trop légèrement par Mr. de P. lui qui réfléchit si philosophiquement, a-t-il pu se persuader que ces Peuples ne sauroient réellement compter au delà du nombre vingtième? ils se trouvent souvent dans le cas de faire des calculs plus étendus ils le font; comment donc s'y prennent-ils? ils ont donc une manière de les faire, une Arithmétique inconnue à Mr. de P. & aux Auteurs qu'il cite pour ses garants.

Quand les Caraïbes se proposent de faire une chose au bout d'un temps dont le terme est très-éloigné, ils mettent dans une callebasse la quantité de poison de petits cailloux qui exprime le nombre des jours au bout desquels ils doivent faire la chose proposée: à la fin de chaque jour, ils ôtent un pois de la Callebasse, le dernier pois ôté, ils font ce qu'ils avoient dessein de faire.

D'autres peuples font à une ficelle autant de nœuds ou sur un petit bâton, autant de crans qu'il doit s'écouler de jours jusqu'à celui qu'ils ont en vûe. Tous les jours ils dénoient un nœud ou effacent un cran, jusqu'au dernier; alors ils partent pour la guerre, si c'étoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient proposé.

Dans leurs langues, je l'avoue sur la bonne foi des Auteurs, nous ne connoissons point de termes qui expriment des nombres au delà de vingt; mais parce qu'ils nous sont inconnus, devons-nous en conclurre qu'il n'y en a pas? chez nous deux fois dix ou vingt sont des termes équivalents comme trois fois dix est le synonyme de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt, trênte, on en concluroit fort mal que nous ne sçavons pas compter jusqu'à ces nombres puisque nous pourrions y suppléer par deux fois dix ou trois fois dix, & ainsi des autres nombres supérieurs.

Pour calculer jusqu'à dix, les Américains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main: ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix: ils connoissoient donc également les nombres depuis un jusqu'à dix, savoient en faire l'addition, & même le répéter comme nous pour compter jusqu'à vingt: pourquoi ne l'auroient-ils pas sçu faire jusqu'à trente & au delà?

N'ayant pas l'usage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européens qui ne sçavent pas écrire. Les doigts sont pour les uns & pour les autres des signes distinctifs, des caractères mémoratifs, dont le nombre est déterminé comme celui de nos caractères arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pousser leur calcul au delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois

fois cinq : & l'expriment en montrant tous les doigts des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent ensuite ce nombre de cinq & en expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en montrant tous les doigts des mains & des pieds.

Mais dira-t-on, n'ayant que vingt doigts, ils ne sçauroient donc exprimer tel nombre supérieur à celui-là. Pourquoi ne le feroient-ils pas ? nous n'avons que neuf chiffres & le zero ; nous exprimons bien avec eux, tous les nombres possibles : en doublant, triplant, quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caractères ; & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, soit pour nous servir de mémorial, soit pour communiquer ces idées à nos semblables. Les muets de notre Continent en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente ; qui doutera que les Américains n'en puissent faire autant ? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité précise de pois ou de cailloux ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même qu'il passe vingt. Le nombre de jours, après lesquels ils se proposent de faire quelque chose équivaut souvent à celui de deux ou trois de nos mois ; il est donc constant, qu'ils ont l'idée des nombres soixante & quatre-vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils sçavent pousser leur calcul jusques-là ; j'ai droit d'en conclure qu'ils le poussent bien plus loin, que leur Arithmétique nous est inconnue, & qu'elle leur suffit pour leur usage.

Quelques-uns de ces peuples font leurs nœuds à des ficelles de différentes couleurs, & font à chaque fi-

SUR L'AMERIQUE. ici

celle le nombre de nœuds nécessaire pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes ? ne seroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle expriment des nombres différents de ceux qui sont exprimés par les nœuds d'une autre, & que chaque nœud a sa valeur déterminée ? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités, les nœuds de la rouge signifieroient des dizaines ; à la bleue seroient des centaines & ainsi des autres. L'Arithmétique palpable de Mr. Anderson, qu'il exerçoit avec des épingles de différentes grosseur & longueur, fichées dans une table, sur différentes lignes, étoit une Arithmétique dans le goût de celle des Sauvages. Les Apalatchites faisoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns & des autres, enfilés comme des grains de pate-nôtres ; & ces coquillages leur tenoient aussi lieu de monnoye. Parmi nous on calcule bien avec des jettons.

Mais sans entrer dans le détail des différentes suppositions de cette espèce, on ne sauroit nier que puisque les naturels de l'Amérique font dans le cas de faire des calculs déterminés fort au-dessus de vingt & qu'ils les font en effet, on a eu tort d'affurer qu'ils ne sauroient pousser le leur au-delà.

En France & dans d'autres pays, les Boulangers & Bouchers, emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faisant des hoches ou crans de trois sortes, sur un bâton fendu. Avec le secours de ces crans ils poufferoient leur calcul à des millions. Auroit-on raison de conclurre de leur usage, qu'ils ne sauroient compter au-delà de vingt ?

Mr. de P.(k) trouve une autre preuve de stupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas sçu faire usage du fer forgé, & ils n'en avoient point; & celui de la monnoie, qui leur étoit si inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent presque pas toucher les métaux monnoyés. C'est, disent-ils, un serpent que les Européans nourrissent dans leur sein; qui empoisonne tous les plaisirs, leur ronge le cœur peu à peu, & les conduit promptement au tombeau (1); Il s'ensuit de cette preuve, dit Mr. de P. que les peuples du nouveau Monde sont inférieurs en sagacité & en industrie aux nations les plus grossières de notre Continent.

Lorsqu'il s'exprimoit ainsi, avoit-il fait réflexion que la terre leur fournissant d'elle-même les grains & les fruits, & la chasse des animaux pour se nourrir & se vêtir, la monnoye leur étoit plus que superflue; puisqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire; qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange, dans les pays où le tien & le mien causent tant de désordres, où les hommes sacrifient à l'ambition & à la fortune jusqu'à leur propre repos; où la soif des richesses altère jusqu'à ceux qui sont préposés pour maintenir l'ordre dans la société; leur ferme les yeux sur le crime, & leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non usage de la monnoye met les Américains au niveau des Circassiens & des Tartares, qui

(k) Tom. II. p. 184.

(1) Atlas historique de Gueudeville. Tom. VI. p. 86.

les avoient. Allez chez eux, vous les trouverez vêtus de peaux, buvant le lait aigri de leurs juments, ou de l'eau pure, vivant de fruits & de la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Il vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont, du cœur le plus généreux, & sans retribution. Ils se donnent mutuellement les choses qui leur font plaisir, ou dont ils ont besoin, sans faire usage de la monnoie. Si on leur fait présent de quelques bagatelles, ils les reçoivent avec actions de grace; & si vous leur donnez de l'or, ou de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à titre de monnoie, & les employent à faire des crochets ou des agraphes. (m) En conclurons que les Tartares & les Circassiens sont les peuples les plus stupides de l'univers.

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation, autant que les Circassiens & les Tartares. Nous les admirons; & avec notre urbanité prétendue, dont nous faisons tant de parade, nous nous contentons malheureusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoie, ils deviendroient peut-être, aussi intéressés, aussi avares, & aussi peu généreux que nos Européens. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour propre, au point de traiter de stupides, ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font, quel titre faut-il nous donner?

(m) Vincent le Blanc, Carpin, & la Mottraye.

Dès qu'on n'est pas ennemi déclaré, on peut être assuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance, & une courtoisie dont la comparaison avec notre empressement intéressé, devroit nous faire rougir. Envain se présenteroit-on à eux sous les dehors de la bienveillance & de l'amitié, si l'on est d'un nombre de leurs ennemis. La perfection de leurs sens les garantit des pièges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On assure que les Péruviens, les Brésiliens & ceux du Canada ont l'odorat si fin, qu'au flair ils distinguent un François d'avec un Espagnol & d'avec un Anglois. Les Caraïbes connoissent un François à sa voix, & le distinguent d'un Anglois & d'un Hollandois. Etes-vous reconnu pour ami, on vous aborde, (n) on vous conduit au Carbet; chacun s'empresse de vous faire la bien venue. Le vieillard complimente le vieillard; le jeune homme & la jeune fille font toutes sortes de caresses aux hôtes de leur sexe & de leur âge; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la satisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom & vous disent le leur. En témoignage d'affection, il se nomment eux-mêmes du nom de leur hôte, & on les flatte beaucoup; quand on se nomme du leur.

Leur mémoire est si heureuse à retenir les noms des amis qui les ont visités, qu'au bout de dix ans ils s'en souviennent même sans équivoque, & récitent quelques circonstances de ce qui s'est passé de

(n). Histoire naturelle des Isles Antilles p. 258, & suiv.

remarquable dans leur dernière entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque présent, ils vous le rappelleraient, & s'il étoit de nature à être conservé, ils vous le montreraient en témoignage de gratitude & de reconnaissance.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur *Carbet* (lieu d'assemblée) un *Niouakaiti* ou Sauvage chargé d'accueillir, de recevoir les passants & de donner avis de leur arrivée.

Où Mr. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent absolument de mémoire, & qu'aucune passion n'est capable d'émouvoir leur ame ?

Je laisse aux gens sages à comparer nos auberges avec les carbets, & la conduite des Européens à cet égard, avec celle des peuples de l'Amérique.

Dans celle-ci je trouve les sentiments d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable noblesse.

Dans la nôtre je n'en vois que l'image grossière, avilie ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte

d'augmenter notre honte en présentant à nos yeux des objets de comparaison, qui ne seroient pas à

notre avantage, à nous, qui nous piquons si mal à propos de raisonner & d'agir philosophiquement,

je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les peuples du nouveau monde font à leurs hôtes.

D'ailleurs le cérémonial varie un peu suivant les Nations. Mais tous vous servent à manger & à boire

ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gayement qu'ils peuvent, tout le temps que

vous restez avec eux. Ils vous sollicitent, ils vous pressent amicalement, & vous les désobligeriez,

TROIS DISSERTATION

de ne pas emporter ce qui reste après que votre appétit a été satisfait.

Cet usage me rappelle celui de quelques Nations de notre Continent. Les Turcs remplissent leur mouchoir & quelques fois les manches de leur robe des morceaux de viande, & de pain du repas qu'on leur a servi & les emportent chez eux. (o) Les grands Tartares ne pouvant achever la viande qui leur a été présentée, donnent le reste à leurs domestiques. (p) Parmi les Chinois, les domestiques du convié emportent chez lui les mets qui sont restés sur la table.

Notre avarice introduira sans doute, cet usage parmi nous. La sensualité des Dames l'a déjà introduit en plusieurs endroits, à l'égard des sucreries & des autres friandises du dessert. Encore un pas nous voilà Turcs, Chinois, & Tartares. Mais chez les Américains la générosité en est le principe. Chez nous quel est-il? je le laisse à deviner.

Plus vous restez chez les peuples du nouveau Continent que vous visitez, plus leur plaisir augmente. A votre départ le chagrin succède au plaisir; la tristesse de leur cœur est peinte sur leur visage. Lorsqu'après bien des sollicitations, ils n'espèrent plus pouvoir vous retenir, la sincérité de leurs discours est scellée par les effets; ils vous font des présents de fruits & des autres choses qu'ils ont à leur disposition. Tacite dit (q) que les anciens Allemands ré-

(o) Buchequins, Liv. VI.

(p) Rubruquis Voyage de Tartarie.

(q) Livre des mœurs des anciens Allemands.

galoient les Européens, & leur faisoient quelques libéralités ; mais il ajoute , qu'ils exigeoient aussi quelque chose de leur part : en cela bien moins généreux & moins nobles que les peuples de l'Amérique : les Allemands d'aujourd'hui , & beaucoup d'autres ne me paroissent gueres disposés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus, de combien de grands sentimens d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition & le vil intérêt ; les Nations qui se disent civilisées, ne trouveroient-elles pas les modèles chez ces prétendus stupides Américains ? un Sauvage n'a-t-il pas réussi à la chasse, ses camarades le secourent, même sans en être priés. Si son fusil se creve, se brise, chacun s'empresse à lui en procurer un autre. Si ses enfans sont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Ils ne se querellent, se battent, ni ne se voient, & ne médissent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des sciences & des arts, tout le cas que nous en faisons, c'est qu'ils prétendent que leur contentement d'esprit surpasse de beaucoup notre luxe & nos richesses, & que toutes nos sciences ne valent pas une tranquillité parfaite.

Chez nous les Architectes s'étudient à faire des édifices superbes, & si solides en apparence, qu'ils semblent vouloir braver les siècles & faire disputer la durée de leurs ouvrages avec celle du Monde. Les Chinois nous taxent en conséquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous taxent de folie. Ils ne mesurent la durée de leurs logemens qu'à la

brièveté de leur vie, & la distribution sur leurs besoins. La raison qui les détermine aussi à ne pas construire des maisons belles & solides dans le goût des nôtres, est que quand la place leur déplaît, ils en changent, soit pour respirer un autre air, soit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un; parce qu'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Presque tous nos autres arts sont les enfants d'un luxe qu'ils méprisent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; aussi disent-ils que nous prenons perpétuellement le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils, on mesure son estime sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme, parce qu'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or & d'argent. Parmi nous, pour être homme il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une flèche ou un coup de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connoître parfaitement les forêts, vivre de peu, construire des cabanes, & savoir faire cent lieues dans les bois sans autre guide ni provisions que son arc & ses flèches.

On auroit cependant tort avec Mr. de P. d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les arts & les sciences. Ce que le Chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des Caraïbes dans son histoire des Antilles, & ce que nous lisons dans les relations du Mexique & du Pérou prouvent bien clairement le contraire: ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses; j'en ap-

pelle au témoignage de Mr. de la Condamine que j'ai déjà cité à ce sujet. Je ne sçai en effet si nous oferions entreprendre de faire un pont tel que celui qu'ils ont construit auprès d'Andaguelais, connu sous le nom du fameux pont d'*Apurimá*. Il s'étend en longueur sur une coupure de montagne d'environ cent vingt brâsses de large, & d'une profondeur affreuse, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un passage à une riviere. Cette riviere roule ses eaux avec tant d'impétuosité, qu'elle entraîne de fort grosses pierres; & qu'on ne peut la traverser à gué qu'à vingt cinq, ou trente lieues de là. La largeur & la profondeur de cette breche, jointe à la nécessité de passer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes, faites d'écorces d'arbres, large d'environ six pieds. Ces cordes sont entrelacées de traverses de bois. On passe dessus même avec des Mules chargées; non sans crainte à la vérité; comme on peut le voir dans les relations de Mr. de la Condamine & de Frézier; car vers le milieu on sent un balancement capable de causer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de six à sept journées, pour passer ailleurs, tout ce qui circule de denrées & de marchandises de Lima à Cusco, & dans le haut Pérou, passe dessus ce pont. Aujourd'hui le Roi d'Espagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge; ce qui lui produit des sommes considérables.

Comment Mr. de P. accordera-t-il la mal-adresse, dont il taxe tous les peuples de l'Amérique avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'esprit

110 DISSERTATION

des personnes mêmes accoutumées à voir les plus belles choses ? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverses couleurs, les tableaux de plumes des Mexicains, les sieges, les tables de bois poli des Caraïbes, leurs arcs, leurs flèches, & leurs carquois; les vases pour boire & pour manger, peints & enjolivés de mille grotesques; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili, les ciselures des Péruviens. Nous considérons toujours ces choses avec un nouveau plaisir; nous admirons la beauté de ces vases, la délicatesse, la légèreté de leurs arcs & de leurs flèches, l'adresse à y ajouter des plumes & des cailloux travaillés avec un poli admirable, les incrustations d'os de poissons, & de différents bois distribués avec goût sur leurs carquois; & dont les couleurs sont ménagées, & disposées de manière, que leur symétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous sommes de grands fots, plus stupides que ces Américains; ou Mr. de P. a grand tort de les traiter de gens hébétés.

Avant qu'ils eussent communication avec les Européens, ils creusoient le bois, & faisoient tous leurs ouvrages avec des pierres dures aiguës, & emmanchées à peu près comme le sont nos haches & nos outils: le travail étoit long & pénible; mais ils venoient à bout de faire sans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donné, ils en font usage sans avoir appris à s'en servir, de manière cependant à nous convaincre de leur aptitude, & de quoi ils seroient capables dans les arts,

SUR L'AMERIQUE. III

s'ils étoient instruits par de bons maitres. (r) Le Chevalier de Rochefort & Briffock, ne sont pas les seuls qui rendent témoignage à l'industrie des peuples de l'Amérique. J'ai déjà cité Mr. de la Condamine & je rapporterai encore ici ses termes; parce que cet Auteur ne sera pas suspect à Mr. de P...
" Le défaut de fer & d'acier les a souvent arrêté, dit ce Savant, (s) quelquefois ils ont heureusement surmonté ces obstacles. Mais souvent leur industrie s'est arrêtée, où finissoient leurs besoins...
" Ils ont réussi à fondre l'or & l'argent, & à les jeter en moule.. Le plus habile tailleur de pierre d'Europe, quelqu'adresse qu'on lui suppose, seroit sans doute fort embarrassé à creuser ainsi un canal courbe & régulier, dans l'épaisseur d'un granit, avec tous les secours de l'art, & les meilleurs instrumens de fer & d'acier. A plus forte raison sera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu réussir avec des haches de pierres dures, ou de cuivre, tels qu'on en trouve dans leurs anciens tombeaux ou avec d'autres outils équivalents, sans équerre ni compas... les vases & la vaisselle d'or & d'argent, les habillemens couverts de petits grains d'or plus fin que la semence de perles, & dont les Orphèvres de Séville ne pouvoient concevoir le travail, sont une grande preuve de leur industrie. J'ai vû plusieurs de ces beaux vases, ajoute le même Auteur,

(r) Hist. Nar. des Antilles, p. 454.

(s) Mémoires sur quelques anciens monuments du Pérou. Dans les Mémoires de cette Académie de 1746.

„ j'en ai même encore quelques-uns entre les mains ;
 „ d'une grande délicatesse ; & je regrette la perte
 „ d'un grand nombre d'autres.
 „ Il paroît par l'usage que les Espagnols ont fait
 „ de ces richesses, qu'ils estimoient beaucoup plus la
 „ matière que l'ouvrage. Il ne faut cependant pas
 „ en conclure, qu'aucun ne méritât d'être conser-
 „ vé : quelques morceaux précieux par leur matie-
 „ re, échappés depuis deux siècles au danger de
 „ changer de forme par l'ignorance & l'avidité des
 „ propriétaires, peuvent servir de preuve & de mo-
 „ nument, sinon de l'habileté des Indiens dans la
 „ sculpture, du moins d'une rare industrie, par la-
 „ quelle ils ont suppléé aux machines & aux outils.
 „ Dans mon voyage de Lima, continue Mr. de
 „ la Condamine, j'avois fait acquisition de diverses
 „ petites Idolés d'or & d'argent, & d'un vase cy-
 „ lindrique de même métal, de huit à neuf pouces
 „ de haut, & de plus de trois de large, avec des
 „ masques ciselés en relief. A en juger par ces ou-
 „ vrages, les Péruviens n'avoient pas fait de grands
 „ progrès dans le dessein ; celui de ces pieces étoit
 „ grossier, & peu correct, mais l'adresse de l'ouvrier
 „ y brilloit par la délicatesse du travail. Ce vase
 „ étoit sur-tout singulier par son peu d'épaisseur. Ce
 „ ne peut être la rareté de l'argent, qui y avoit fait
 „ épargner la matière ; il étoit aussi mince que deux
 „ feuilles de papier collées ensemble ; & les côtés
 „ du vase étoient entés d'équerre sur le fond à vive
 „ arrête, sans aucun vestige de soudure.
 „ J'ai saisi l'occasion de faire voir le prix de cette
 „ antiquité

„ antiquité à ceux entre les mains de qui ce vase
 „ peut être tombé; le peu de poids de la matiere
 „ pouvant avoir préservé le vase de la fonte.”

Sur ce que Mr. de la Condamine avoit vû, il fut moins incrédule que Mr. de P., & paroît croire avec Pietro Ciéca, que les Péruviens savoient très-bien imiter en or de relief, les plantes sur-tout celles qui croissent sur les murailles, & qu'il les y plaçoit avec tant d'art qu'elles sembloient y avoir pris naissance. Sans doute conclut Mr. de la Condamine, que les Péruviens les jettoient au moule, ainsi que les figures de Lapins, de Souris, de Lézards, de Serpents, de Papillons, &c. dont parlent les Historiens.

Ces vases, ces figures ornent aujourd'hui les cabinets des Curieux de l'Europe. J'ai vû à Monte-Video dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles Brodeurs se feroient honneur. Don Joachim Joseph de Viana, Gouverneur de cette Ville-là, nous montra un Puncho de cette espece, qu'il nous dit avoir payé mille piastras, & nous assura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

Pour prouver sa these, Mr. de P. oseroit-il se prévaloir de la simplicité des peuples de l'Amérique & de quelques-uns de leurs usages, qu'il nous plaît de regarder comme bizarres? si la simplicité de quelques Caraïbes leur a fait penser que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a poussé à en demander pour en semer, on a vû une

marchande de St. Malo, correspondante d'une Dame de la Martinique, lui mander de semer beaucoup de Caret (écaille de tortue, dont on fait les tabatières & autres ouvrages;) parce que ce fruit se vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne se pourriffoit pas dans le vaisseau pendant la traversée. (t) N'avons-nous pas vû des Magistrats d'une Nation Européane, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danser des Marionnettes. Comus, le célèbre Comus, si connu à Paris & à Londres par des expériences physiques, qui ont étonné les Savants, n'oseroit encore aujourd'hui aller les faire chez les Nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funestes effets d'un Enthousiasme inquisitorial; ni chez quelques Peuples de l'Allemagne même savante, parce qu'il redouteroit les suites de leur admiration.

Sur quoi donc Mr. de P. se fonde-t-il pour établir son paradoxe, que tous les peuples du nouveau Continent sont inférieurs en tout au moindre des Européans? nous avons vû qu'en général les Américains loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractérise la perfection; belle taille, corps bien proportionné, aucun bossu, tortu, aveugle, muet ou affecté d'autres infirmités, si communes dans notre Continent; une santé ferme, vigoureuse, une vie qui passe ordinairement les bornes de la nôtre: un esprit sain, instruit, éclairé & guidé par une philosophie vraiment natu-

(t) Histoire des Antilles.

SUR L'AMÉRIQUE. 115

relle, & non subordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation; une ame noble, courageuse, un cœur généreux, obligeant: que faut-il donc de plus à Mr. de P. pour être véritablement homme? aussi ces hommes qu'une vanité si mal fondée, fait traiter d'idiots, disent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendrait mieux qu'à eux; puisqu'en effet nos actions sont contraires à l'humanité, ou du moins à la sagesse qui devrait être le guide des hommes, qui se piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon dictée par les lumières de la pure raison, plus saine dans ces habitants de vastes forêts, ou de pays abandonnés à la Nature, que dans l'enceinte tumultueuse de nos Villes, où les passions autorisées obscurcissent la raison; & où la société est plus dangereuse que le séjour des déserts & des bois; où nos sciences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquille, où nos besoins se multiplient dans notre abondance même; & où cette abondance ne sert qu'à nous rendre plus pauvres & plus malheureux.

J'avoue que nous sommes faits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle résulte tout l'avantage de la société. Mais la première intention de cette union, ou Contract Social; a été d'obliger tous les contractants à se prêter des secours mutuels, & non de laisser tout usurper aux uns; de les autoriser même dans leurs usurpations & de laisser manquer de tout aux autres.

Les Sauvages Américains sentent trop bien ce que

c'est que l'homme pour se conduire suivant des principes qui heurtent ainsi la raison & le bon sens. La plupart au moins d'entre eux ne vivent point seuls; mais contents du commerce des hommes qui leur ressemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qu'ils regardent comme très inférieurs à eux. Prompts à se secourir dans tous leurs besoins, ils refusent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croient ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs sont éloignées de celles des peuples que nous appellons civilisés, plus elles paroissent conformes à la loi primitive, gravée par la Nature dans le cœur de tous les hommes. Accoutumés au joug sous lequel nous succombons sans nous en appercevoir, nous ne faisons pas réflexion que nous substituons à cette loi les fausses idées d'une raison enchaînée, & corrompue par une éducation vicieuse

En effet, que sont aux yeux d'un vrai philosophe ces Royaumes si florissans, & si riches? ce qu'ils sont aux yeux des Sauvages; des objets de mépris, & ceux qui les composent, des objets de pitié; parce que leurs richesses, & leur splendeur, ne servent qu'à exciter l'envie d'un voisin ambitieux; & des guerres cruelles dans le sein des Etats, pour la destruction de l'humanité: parce que ces richesses sont une pomme de discorde toujours présente, sources de querelles & de divisions, qui sont la peste de la Société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitants de notre continent eussent eu dans tous les temps, la même idée de l'or qu'en ont encore les Sauvages?

ne seroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laissé l'or & l'argent ensevelis dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, sacrifiés à la cupidité de leurs semblables, & pour ne trouver, au lieu du bonheur que l'on y cherche, avec tant de peines & de soucis, que la source funeste des maux dont nous sommes inondés?

Qu'on ne s' imagine pas que ces raisonnemens soient un jeu d'esprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'est le langage même, les sentimens des Sauvages, que divers Auteurs célèbres rapportent dans leurs relations, comme ayant entendu tenir ces discours aux différens peuples du nouveau Continent, avec lesquels ils ont vécu. Ils sont d'autant moins suspects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchise, ce qu'ils y ont remarqué de reprehensible, comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelque chose à ces Voyageurs, c'est d'avoir observé certains usages avec les yeux d'un préjugé national; de les avoir conséquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir assez réfléchi sur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifié de travers d'esprit; mais voyons si nous pensons mieux que les Américains. On pourra en juger sur le parallèle de leurs mœurs & de leur caractère avec ceux des Nations Européanes, & par la comparaison de quelques uns de leurs usages avec les nôtres.

Doués par la Nature d'une ame noble, d'un cœur

généreux & de cet esprit calme, qui voit les objets sans se passionner, & qui donne aux choses leur juste valeur, les peuples du nouveau Monde sont bien-faisants, officieux, prévenants, rendant aux Européens amis, comme à ceux de leur Nation, tous les services qui dépendent d'eux, sans attendre même qu'on les en prie. Ils ne se croient pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme n'est pas reconnu d'eux pour ennemi, ils ne soupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abusé de leur bonne foi, qu'on les paye d'ingratitude, & qu'ils se croient réellement offensés, ils ne pardonnent jamais & poussent leur vengeance aussi loin qu'elle peut aller. Cette passion furieuse, & non le goût décidé pour la chair humaine, est le motif qui pousse quelques Nations à devenir Anthropophages.

On a vu des Brésiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, & mordre les flèches qui les avoient blessés. D'ailleurs vivant sans défiance les uns des autres; ils ne portent d'armes que pour la chasse des animaux, qui leur fournissent leurs vêtements & une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que comme chez les grands Tartares, (v) leurs maisons n'ont ni portes ni fenêtres closes. Libres de leurs volontés & de leurs actions, ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir assez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & presque de penser autre-

(v) Voyage de Carpin & de la Mottraye.

SUR L'AMERIQUE. 119

ment qu'il ne lui plait. Contents de peu , ils trouvent dans leur prétendue pauvreté ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe , les richesses & les titres d'honneur , dont ils ignorent presque les noms. Ils se laissent aller tranquillement dans le bras du sommeil , sans souci & sans inquiétude pour le lendemain , & voient enfin arriver le terme de leurs jours sans crainte de la mort , & sans regret pour la vie.

Que penseroit un Sauvage des Européans , & quelle idée ne seroit-il pas fondé à avoir des Nations même de notre Continent , qui se prétendent les plus civilisées , si au milieu d'une Religion qu'il a fallu établir , pour leur persuader que tous les hommes sont frères , il voyoit la misere incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'à la faveur des flots de sueur du misérable à qui il le refuse ? s'il se voyoit toujours environné d'hommes armés , à qui l'honneur & le caprice seront à chaque instant un motif suffisant pour lui nuire ; d'hommes qui vivent de maniere à obliger de les conduire par des loix , qui , à la honte de l'humanité , les font regarder comme des brigands & des bêtes féroces , contre lesquels il faut toujours être en garde.

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques Peuples du nouveau Monde ? agissent-ils plus cruellement que les Espagnols ne l'ont fait à leur égard ? Que diroient ces prétendus Sauvages , s'ils voyoient des Anglais blessés & vaincus à Fontenoy , égratigner , mordre de rage les

Français, qui s'empressoient à étancher le sang de leurs blessures, à verser du baume dans leurs playes, & à leur donner tous les secours d'une humanité bienfaisante? y a-t-il rien de plus cruel que le soldat Européen? je rougirois d'en rapporter les actes de cruautés & de scélératesse. Tirons le rideau sur des paralleles si odieux & passons à d'autres objets, qui ne seront capables que d'exciter le rire des démocrates de nos jours.

On l'a dit, & on le dira long-temps : la moitié du monde se moque réciproquement de l'autre. On se passionne aisément pour les usages, comme pour les sentimens que l'on a adoptés ; & rien ne nous plaît qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penser & d'agir. Les Européens dont les climats qu'ils habitent, ne leur ont pas permis de se passer de vêtements, blament les peuples de l'Amérique qui vont nuds, parce que les habits leur seroient plus à charge qu'avantageux.

La plupart des Sauvages se peignent le corps d'une façon, qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques-uns d'une seule couleur, d'autres y employent le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & représentent sur leurs corps diverses figures de fleurs & d'animaux : d'autres s'oignent d'une espece de colle gluante, sur laquelle ils font souffler du duvet de diverses couleurs, par compartiments. Ils trouvent cet usage admirable, non seulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantissent des insectes, les rendent plus souples, & plus agiles : ils ont donc raison de les faire. Nous nous

en moquons cependant , sans faire réflexion qu'on voit dans notre Continent, des Pèlerins Turcs vêtus de robes longues , faites d'un millier de pieces de toute couleur , sans pouvoir en rapporter une bonne raison. On voit des hommes & des femmes dans tous nos pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter sur la tête des aigrettes de plumes , comme les Sauvages , & contraints de se vêtir , se rapprocher du goût des Américains, autant qu'il est possible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de fleurs, de papillons, d'insectes, distribués souvent aussi bizarrement que ceux des Sauvages.

En se peignant ainsi la peau, les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la Nature, pour la conservation de leur existence ; mais nos Européanes en employant le blanc & le rouge pour se farder le visage, la gorge, & les parties du corps qu'elles portent nues, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la Nature, ou imprimés par l'âge : ce qui est une hypocrisie & une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainsi que les Chinois, & se les oignent d'onguents & de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plupart des Dames Espagnoles & Italiennes teignent les leurs, les parfument de souphre, les humectent d'eau seconde, les exposent au soleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire en France, en Angleterre, en Allemagne & dans tous les pays du Nord, on voit des femmes s'arracher la moitié des sourcils, & peindre le reste en noir

pour paroître plus belles , elles imitent en cela des Sauvageſſes , qui ſe font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pommes de *Junipa*.

Au reſte la mode de ſe peindre tout le corps ou quelques parties ſeulement , fut celle de tous les temps & de tous les pays. Le prophete Jérémie l'a reproché aux Juifves , Tacite le dit des Allemands , (x) Pline , (y) Hérodien , (z) nous apprennent que certains peuples de la grande Bretagne , n'ayant l'uſage d'aucuns vêtemens , ſe peignoient le corps de diverſes couleurs , & y repréſentoient des figures d'animaux , d'où ils furent nommés *Pictes*. Les Gots ſe rougiſſoient le viſage avec du cinabre ; & les premiers Romains , ſi nous en croyons Pline , (a) ſe peignoient de *Minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes , on enluminoit auffi le viſage de Jupiter. Les Européanes faiſoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains , & ſurtout les Patagons. Les principaux d'Ethiopie ſ'en rougiſſoient tout le corps , & même les ſtatues de leurs Divinités.

En Amérique les Indiens portent des eſpeces de bonnets ou couronnes de plumes d'oifeaux très-bien tiffues & arrangées avec goût : les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent leurs chapeaux de plumets , & les femmes arborent auffi des aigrettes , & entrelacent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'A-

(x) Livre des mœurs des anciens Allemands.

(y) Liv. 22. Ch. 1.

(z) Vie de Severe.

(a) Liv. 33. Ch. 7.

mérique se percent les oreilles & y mettent des pendans d'os ou de pierre de couleur travaillés & polis. Les Péruviennes & les Brésilienues en ont d'or pur d'une grandeur démesurée, quelquefois décorés de pierres fines ou de cristal, ou d'ambre jaune, ou de corail, ainsi que les Apalachites. Nos Européanes les imitent encore à cet égard, en portant des pandeloques de perles, de diamants ou d'autres pierres, qui leur descendent jusqu'au bas de la mâchoire. Les Dames de notre continent portent aussi des bracelets comme les Américaines; vraisemblablement elles se peindroient aussi tout le corps, comme les Caraïbes, les Brésilienues, presque tous les peuples du nouveau Continent & de plusieurs Cantons de l'Afrique, si le climat qu'elles habitent leur permettoit de ne pas se vêtir. Nos Européanes se flattent cependant d'avoir du goût & de l'esprit: pourquoi donc mépriseroient-elles les Américaines, sur lesquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire? Quant aux autres usages, & aux idées relatives à ce que nous appellons agrément & beauté, chaque Nation les attache à diverses choses suivant le caprice, & le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'arrachent à mesure qu'elle croît. On assure même qu'ils ont le secret d'empêcher le poil de revenir, quand ils l'ont arraché. Ils pensent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chevres. Tous les peuples orientaux de notre Continent regarderoient comme la plus grande injure, & ne pardonneroit jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européans occidentaux d'aujourd'hui pensent comme les Américains sur l'usage de porter la barbe ; ils laissent aux militaires & aux cochers le plaisir de porter des moustaches & coupent la barbe le plus ras possible , pour se donner sans doute un air plus efféminé , tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénué de poil , pour des raisons que l'on fait. Ainsi varient les opinions sur la perfection & la beauté.

Chez les Maldivois plus un corps est vélu , plus il paroît beau. Ce seroit parmi nous , comme chez les peuples de l'Amérique , la beauté d'un Ours & non celle d'un homme. Par la même raison les Japonois , les Tartares , les Chinois , les Polonois , s'arrachent , ou se coupent presque tous les cheveux , pour n'en laisser croître qu'un toupet au sommet de la tête , tandis que les peuples occidentaux de l'Europe non seulement conservent leurs cheveux , mais en empruntent d'autrui , quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaisie.

De très petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares , ainsi qu'un nez extrêmement camard. Pour en reléver l'éclat les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Guinois aiment aussi les nez écrasés & les grandes ongles. Les Calécutiens & les Malabares veulent des oreilles allongées jusques sur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs , nos Dames Européanes y suppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin & les Européans aiment dans les femmes un petit nez retrouffé ; ils ont leur raison pour cela.

Les Ethyopiens préfèrent les levres épaisses & fail-

lantes, avec un teint de peau le plus noir. Les Nègres de la Mofambique aiment les dents aigues & pointues ; ils employent même la lime pour se donner ce trait de beauté ; tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du Betel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, & usent d'artifice pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la science des Chirurgiens Dentistes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font consister la beauté de la tête à l'avoir allongée & aplatie par les deux côtés. Dès la naissance les meres la pressent à leurs enfants pour leur donner cette forme. Ils se lient les jambes au dessus du mollet, & les serrent au-dessus de la cheville pour les faire enfler, parce qu'ils les aiment grosses. Les Européans, si l'on en excepte les Espagnols, préfèrent les jambes fines & les mollets d'une grosseur proportionnée.

Chez quelques Asiatiques, & dans plusieurs Cantons de l'Afrique, c'est une beauté aux femmes d'avoir des mammelles pendantes, & assez allongées pour être jettées par dessus l'épaule ; nos Européanes les trouveroient affreuses.

Un petit pied est admirable à la Chine ; pour l'avoir le plus petit possible, les Chinoises s'estropient au point de ne pouvoir presque se soutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer seulement le bout du pied, & découvrent aisément leur gorge ; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'Isle de Chio, les femmes se couvrent

exactement la gorge jusqu'au menton , & portent des Jupons si courts qu'à peine descendent-ils jusqu'au genouil.

Mais si les Chinoises s'estropient les pieds , si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des agréments & des appas , nos Européanes ne se mettent-elles pas le corps à la torture , pour se former une belle taille ? à quoi néanmoins elles réussissent si mal , que si on les examine de près , on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai point dans le détail des autres usages de l'Europe ; le goût pour la beauté , & les idées de la perfection y dépendent comme ailleurs , des loix , du Climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce seroit entreprendre l'impossible que de vouloir fixer tant d'opinions différentes ; de détruire des préjugés identifiés pour ainsi dire , avec nous. *Tot capita , tot sensus*. Ce proverbe dont l'expérience journaliere prouve si clairement la vérité , devoit nous rendre plus circonspects dans nos jugemens sur les usages des Nations. La raison , le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des défavantages réels , qui tendent à sa destruction ; ou ceux dont la Nature a lieu de se plaindre. Hé parmi nous combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front ?

Dans la plupart des cantons du vaste Continent de l'Amérique les naturels du pays ont , suivant nous , des travers d'esprit , d'inclination & de conduite. Mais si nous étions assez dénués d'orgueil , assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice , ne

trouverions-nous pas, que très-souvent nous agissons plus mal, & raisonnons aussi peu conséquemment qu'eux ? des réflexions un peu moins intéressées de notre part, n'en seroient que plus philosophiques ; nous verrions les objets dans leur véritable point de vue, & nous les estimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le nom seul de *Sauvage* nous présente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que Mr. de P. nous l'a dépeint d'après sa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit présenté comme un homme qui ne connoissant presque aucun excès, ne connoît presque aucune des maladies qui en sont une suite, & portent jusqu'à l'esprit la foiblesse qu'elles donnent au corps ; comme un homme dont l'esprit sain, calme & tranquille, marche sûrement à la lueur du flambeau de la Nature, & rend son corps déjà bien constitué, fort, vigoureux, robuste, vivant de peu, mais vivant un siècle ; parce que endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'est incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intemperie des saisons : comme un homme dont la vigueur du tempérament est le principe d'une constance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve de tout ; fermeté qu'il a plu à Mr. de P. de métamorphoser en indolence & en lâcheté, qui auroient leur source dans la dégradation physique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages incapables de s'élever dans la prospérité, comme de s'abattre dans l'adversité, sont parvenus naturellement à ce degré de Philosophie, dont les Stoïciens se vantoient avec si peu de fonde-

ment. Ces Philosophes rustiques reçoivent tous les événements avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un pere de famille Américaine que son fils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement, *voilà qui est bien*. Vient-on lui dire : *vos enfans ont été tués : cela ne vaut rien* dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée.

Pleins de la droiture que la lumière naturelle inspire, ils goutent ce qui est beau, ce qui frappe leur esprit ; mais ils ne saisissent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, soit parce que ignorant le génie de leur langue, on le leur explique mal, soit parce qu'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'est pas aisé de se défaire.

Le Baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup d'Auteurs rapportent des autres Peuples du nouveau Monde, des raisonnements si justes & si abstraits sur l'Être souverain, sous le nom du *grand Esprit*, qu'on les diroit puisés dans les écrits des Philosophes.

Mais enfin quoiqu'ils n'ayent ni culte, ni religion, ils disent que ce grand esprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoit est lui, qu'il subsiste sans bornes, sans limites, sans figures ; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raisonnements que l'on trouve fréquemment dans le recueil des voyages de l'Abbé Prévost, sont-ils ceux de gens hébetés & stupides ? Les Brach-

manes des Indes raisonnent à-peu-près dans le même goût. Apollonius de Thyane fut autrefois chez eux, pour s'instruire de la philosophie.

Non je ne sçaurois me persuader que Mr. de P. eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit sur le nouveau Continent, lorsqu'il nous en a tracé un portrait si différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vû que la Louisiane, la Virginie, &c. jouissent du plus beau climat du monde; (b) que tout y vient dans une abondance étonnante, comme dans le Chili, même sans le secours d'une pénible industrie; que le divertissement seul des naturels du pays suffisoit pour suppléer à leurs besoins, lorsque la douce tranquillité dans laquelle ils passoient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Espagnols & des Anglois, qui apprirent à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent passer de l'âge d'or à l'âge de fer? Il y auroit vû que la Nature n'a pas moins favorisé les hommes qui habitent ces beaux climats, puisqu'en général, ils sont droits & bien proportionnés, ont les bras & les jambes d'une tournure merveilleuse & n'ont pas la moindre imperfection sur le corps; que presque toutes les femmes y sont d'une grande beauté, qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux du teint; qu'elles sont pleines d'esprit, toujours gayer, de bonne humeur, & que leur rire a même beaucoup d'agréments.

(b) Dissertation de Guedeville, Tom. VI. p. 91. & suivantes.

Pour donner enfin des Peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit se la former, je croirois sans partialité qu'à beaucoup d'égards, ils sont plus hommes que nous dans toutes leurs manieres dignes de la simplicité primitive du vieux temps, qu'ils ne sont sauvages, suivant la rigueur du terme; que dans notre imagination & relativement aux préjugés des peuples ambitieux, avarés, adonnés au luxe & à la moleſſe, & que la miſere ou les ſoucis poignent au milieu de leur prétendue abondance.

Lorsque j'entre dans les tapagies, Angloiſes, Hollandoiſes, Flamandes, ou dans les Muſicaux Allemands, Danois ou Suédois, il me ſemble être transporté dans un Carbet de Caraïbes ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, eſt à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme & un eſprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oifif, phlegmatique, & ſérieux; ils fument paifiblement leur calumet; mais on y lit en même temps l'affection mutuelle qui les rasſemble, la ſatisfaction qu'ils éprouvent de ſe voir réunis.

Dans les tabagies de notre Continent on voit des gens aſſemblés pour paſſer des journées entières appuyés nonchalamment ſur le bout d'une table couverte de vaſes pleins de thé ou de biere, ou retirés dans un coin le verre à la main, la pipe à la bouche; regardant les autres avec des ſourcils rabatus, les étudiant dans un morne ſilence, examinant juſqu'à leurs moindres geſtes, avec des yeux obſcurcis par les vapeurs noires de la biere & de la mélancolie, & qui ne s'ouvrent que pour manifefter la dé-

france qu'ils ont de leurs voisins, avec les soucis & inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joye & le plaisir s'y rencontrent quelquefois, ils n'y sont amenés que par l'ivresse, qui alors en bannit la raison, pour y introduire la discorde, les querelles, & toutes leurs funestes suites. Voilà cependant ces Peuples civilisés. Hé, qui des Américains ou de nous mérite à plus juste titre le nom de Sauvages ?

Il ne me seroit pas plus difficile de justifier l'Amérique des fausses assertions de Mr. de P. au sujet des quadrupèdes naturels à ce Continent là, ou qu'on y a transporté du nôtre. Suivant cet Auteur, (c) par un contraste singulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains sont entièrement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux, mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique. Les animaux d'origine Européane y sont devenus rabougris; leur taille s'est dégradée, & ils y ont perdu une partie de leur force, de leur instinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout à fait pensé à cet égard, comme Mr. de P., & Mr. Muratori nous assure dans sa petite histoire du Paraguay, que les Tigres y sont plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Toutes les peaux de Tigres que j'ai vues à Monte Video étoient aussi belles & pour le moins aussi grandes que celles qu'on nous apporte de notre Continent. Quant à ces animaux vivants, je n'y en ai vu qu'un seul, dont le Gouverneur de Monte Video fit présent à Mr. de Bougainville, qui le fit por-

(c) Tome I. p. 8. & 13.

ter à bord de notre Frégate, où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune, attaché à la porte de la Cour du Gouvernement; & quoiqu'il n'eut alors que quatre mois au plus, sa hauteur étoit déjà de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquise, si on lui eût permis de croître jusqu'à sa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'Isle Ste. Catherine, & ceux de la côte de la terre ferme nous exhortoient à ne pas nous exposer dans l'intérieur des terres, & n'osoient eux-mêmes aller à la chasse sur la lisière des forêts; parce qu'ils regardent les Onces, les Tigres, les Léopards & les Lions de ce pays-là comme des animaux extrêmement dangereux & cruels. Les Ours de l'Amérique septentrionale, loin d'y être rabougris, y sont d'une grandeur effroyable.

Mr. de P. a sans doute confondu les Lions du Brésil, du Paraguay, du Mexique & de la Guyane avec un animal du Pérou & des frontières du Chili, plus petit, moins fort, moins courageux, & qui n'a pas la figure du Lion; mais auquel les Péruviens ont donné le nom de ce Roi des animaux quadrupèdes, nom qu'on lui a conservé dans les relations qu'on nous a données de ce pays-là.

A l'égard des quadrupèdes qu'on a transportés de notre Continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-uns dans certains Cantons, comme il arrive presque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliser chez nous. Mais Mr. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du

particulier au général. J'ai vu au Brésil & sur le rivage de Rio de la Plata, des Taureaux aussi gros & aussi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils sont ordinairement plus grands; puisque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle *Cuirverts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchand. Les Chèvres & les brebis y sont aussi de la plus grande taille. La race Espagnole des Chiens de chasse y est admirable & y a si peu dégénéré pour le corps, l'instinct & le génie, que les Chiens d'arrêt du gouverneur de l'Isle Ste. Catherine étoient hauts comme les plus grands Chiens qu'en France on appelle Danois, & gros comme des Limiers. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui arrêtoient déjà naturellement, & que Mr. de Bougainville conduisit en France.

Les Chevaux Espagnols qui se sont extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abâtardis, y ont acquis un degré de bonté si supérieur à ceux d'Espagne même, qu'ils font jusqu'à soixante lieues de suite, sans prendre aucune nourriture, & sont pour l'ordinaire à Buenos Aires, & à Monte Video, trois jours de suite sans boire ni manger. Ils sont malgré cela d'une vigueur, d'une légéreté & d'une allure au-dessus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves, dans le journal de mon Voyage aux Isles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réfléchis sur l'idée que Mr. de P. s'est efforcé de nous donner de l'Amérique, moins, je la

trouve conforme à celle que nous en avons. Cette partie du Globe est depuis sa découverte, le grand, le puissant, le riche aimant des Européens. L'Europe, la moindre partie de la terre dans le partage qu'il a plû aux hommes d'en faire, vise depuis ce temps-là à se dédommager de son peu d'étendue, & de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la nature lui a refusés, & dont cette mere commune, qui n'aime pas également ses enfants, a été prodigue à certains pays.

En effet, si les Européens pensoient comme Mr. de P., verroit-on cette émulation si vive, si empressée pour aller s'établir en Amérique & y chercher toutes ses productions? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rébute.

Quoique l'avarice & la cupidité ayent fait parcourir l'Asie & l'Afrique, ce n'est rien en comparaison de l'Amérique. Depuis qu'on connoît ce vaste Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ses dépouilles? on peut dire sans exagération, qu'il en est venu des richesses immenses dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux naturels du pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'est pas contenté de les dépouiller avec violence, des choses dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contre eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépositaires, sans le savoir, des trésors de la Nature, éprouverent les effets les plus

criants de l'injustice & de la violence; parce qu'ils employoient les moïens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invasion des usurpateurs. Il ne leur restoit que la qualité d'hommes, falloit-il que Mr. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller?

Non tout le spécieux de ses raisonnemens ne sauroit tenir contre la conduite des Européens. Elle prouve plus que tous les arguments; parce que le raisonnement, est toujours en défaut quand l'expérience est contre lui.

Si je m'étois proposé de relever toutes les autres propositions hasardées des réflexions philosophiques de Mr. de P. ces dissertations formeroient un volume presqu'aussi considérable que l'ouvrage même. J'ai de la peine à me persuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet Auteur, qu'il ait pensé & débité de bonne foi tout ce qu'on y trouve. Dans le délire presque général qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, Mr. de P. s'est laissé sans doute, emporter à la manie qui regne d'inonder le public de sarcasmes & de déclamations indécentes contre l'état religieux. (d) L'ordre des Bénédictins, ou plutôt les richesses dont ils jouissent avec des titres qu'on ne peut leur contester, ont réveillé la jalousie & l'envie : la cupidité dévorante de ces Déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagemens, & ne laisse aucune équivoque sur la nature des motifs qui les ani-

(*) Recherches philosophiques sur les Américains, Tom. II. pag. 224.

ment. Ils se montrent à découvert. La soif des richesses les dévore, & leur fait exhâler mille extravagances contre les possesseurs des biens des Abbayes, qu'ils seroient charmés de s'approprier. On diroit, à les entendre parler, que leurs ancêtres n'ont été occupés que du soin de doter des Monasteres; & Dieu fait quels seroient les titres de ces Déclamateurs pour en revendiquer les terres, comme un bien de famille ! Mr. de P. connoît bien peu les Bénédictins, puisqu'il leur rend si peu de justice. Trop occupé de son ouvrage, il n'aura lu que des Géographes, ou des relations de Voyageurs, ou absorbé dans ses réflexions trop souvent peu philosophiques, il s'est étourdi au point d'oublier que les Magistrats dans leurs plaidoyers, (e) les Ministres d'Etat, (f) tous les Savants, Mr. de Voltaire même, n'ont jamais parlé des Bénédictins, sans faire l'éloge de leur science & sans exalter les services qu'ils ont rendus & qu'ils rendent encore à l'Eglise & à l'Etat. Si Mr. de P. a donc pensé qu'il gagneroit des applaudissemens en se rendant l'Echo des sons bruyants de quelques trompètes méprisables, je laisse à penser le cas qu'il doit faire de ces applaudissemens. S'il rectifie au contraire son erreur à cet égard comme sur tant d'autres, il nous prouvera que ses réflexions sont quelquefois philosophiques.

(e) Mr. Joly de Fleury Avocat général du Parlement de Paris.

(f) Arrêt du conseil d'Etat & Déclaration du Roi de 1765 1766.

D É F E N S E
DES
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS.

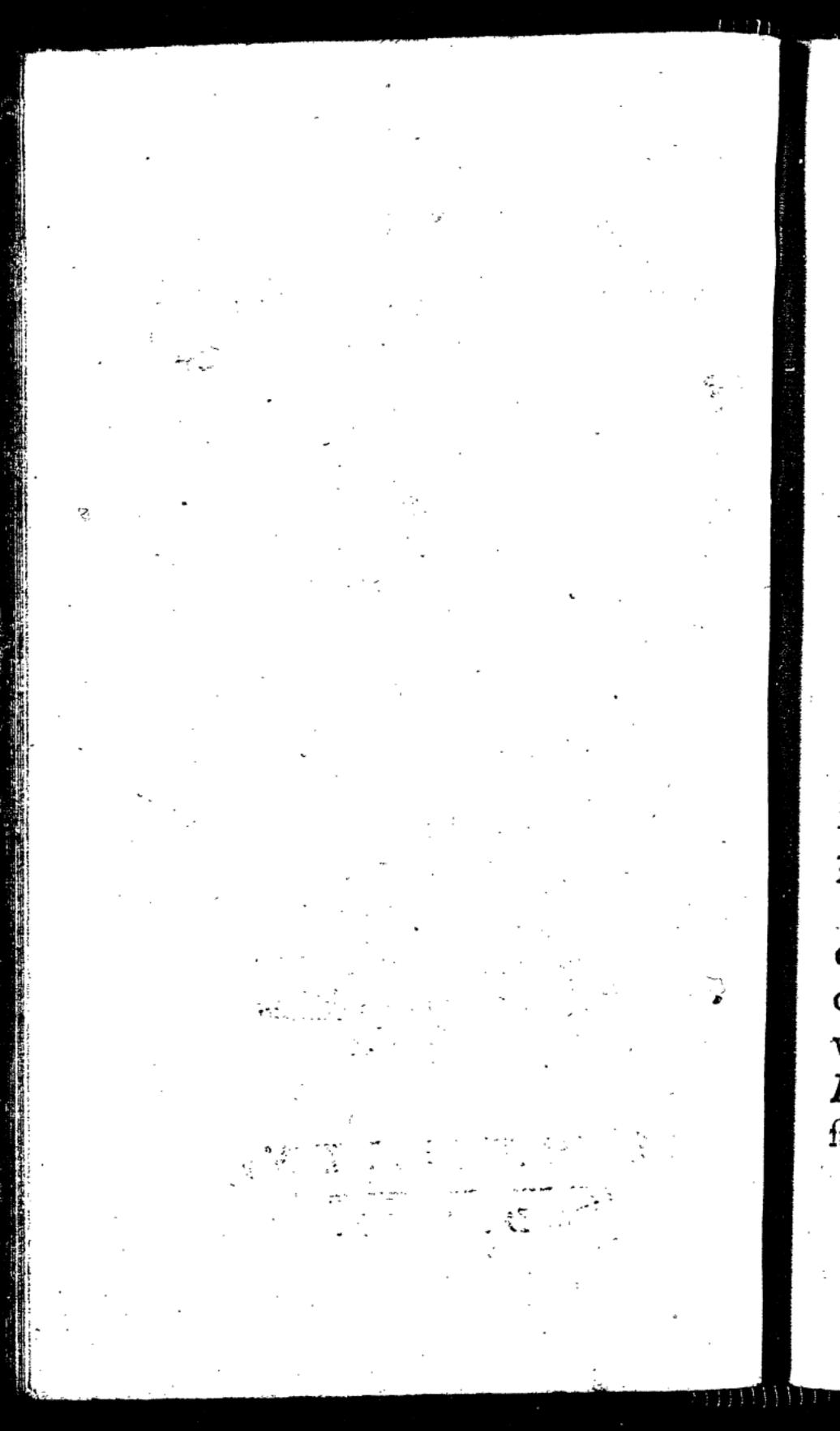
PAR MR. DE P***.

TOME III.



A B E R L I N,

M. DCC. LXX.





P R E F A C E.

SI l'on n'avoit pas attaqué les *Recherches Philosophiques* devant une Compagnie aussi illustre que l'Académie de Berlin, on auroit eu beaucoup de raisons pour ne jamais répondre; quand même on se seroit imaginé qu'on gardoit le silence, parce qu'on y étoit réduit.

Aujourd'hui on répond, parce qu'on respecte infiniment l'Académie de Berlin: si elle n'a pas désapprouvé le projet de réfuter les *Recherches Philosophiques*, j'espère qu'elle ne désapprouvera pas non plus le projet de

les justifier. Car enfin la défense est de droit naturel.

Le Public va être instruit : il pourra juger. (*)

(*) La critique que l'on se propose d'examiner, est intitulée : *Dissertation sur l'Amérique & les Américains, contre les Recherches Philosophiques de Mr. de P., par Dom Pernety, Abbé de Brügel, des Academies Royales de Prusse & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.* Elle contient, sans compter la Préface, 136 pages.





D É F E N S E
D E S
R E C H E R C H E S
P H I L O S O P H I Q U E S
S U R
L E S A M E R I C A I N S.

C H A P I T R E I.

Observations préliminaires.

I.

LE critique, qui a attaqué les *Recherches Philosophiques* avec tant d'aigreur, ou si peu de modération, a bien plus pensé à déclamer contre l'Auteur, qu'à citer des preuves contre son ouvrage. Cette manière de critiquer n'est point bonne, parcequ'elle n'est pas instructive.

Je citerai des preuyes , & éviterai les déclama-
tions : car quand on discute un fujet si vaste & si im-
portant , il faut au moins être modéré ; fans quoi on
ne difcerne plus les chofes ; on accorde tout à l'ima-
gination & rien au jugement.

Que feroit-ce donc fi l'on avoit autant d'animo-
fité à repouffer les coups qu'on en a eue à les porter ?
Alors on ne feroit que fe donner inutilement en
fpectacle par de vaines querelles littéraires : tandis
qu'on peut recueillir tant de faits intéreffans , bien
plus propres à éclaircir la difficulté que tant de mau-
vaifes raifons dites avec tant de dureté.

I I.

L'Auteur a travaillé pendant neuf ans à fon li-
vre : le critique a fait en deux ou trois heures une
Differtation contre ce livre , & il ne veut pas que le
public juge du livre tel qu'il eft ; mais tel qu'il le
dépeint dans fa Differtation. Ce qui paroît un peu
injuft.

I I I.

On accufe l'Auteur *d'avoir , par une noire envie ,
décrié les Américains , afin d'humilier l'efpece hu-
maine.* Enſuite on l'accuſe , à chaque page , *d'avoir
trop loué les peuples de l'Europe.*

Ainſi les peuples de l'Europe ne font pas partie
de l'efpece humaine , ou il n'eſt pas vrai que l'Auteur
ait voulu humilier l'efpece humaine. Il a voulu dé-
monſtrer l'avantage infini qu'a la vie ſociale ſur la
vie ſauvage , l'avantage infini qu'ont les habitans de
l'Europe ſur les indigenes du nouveau monde.

Les nations qui ont produit d'aussi grands hommes que Newton , Locke , Leibnitz , Descartes , Bayle , Montesquieu , S'gravensand , ne sont pas seulement supérieures , mais infiniment supérieures aux barbares de l'Amérique , qui ne savent ni lire , ni écrire , ni compter au-delà de leurs doigts. Si l'Auteur eût osé mettre la chose en doute , jamais son ouvrage n'eût mérité de voir le jour.

I V.

Voici les termes du critique.

Les Sauvages de l'Amérique sont parvenus naturellement à ce degré de Philosophie dont les Stoïciens se vantoient avec si peu de fondement. ()*

Ainsi Marc Aurele & Julien , qui étoient Stoïciens , n'étoient pas Philosophes ; & les Anthropophages du nouveau Monde sont Philosophes.

Je conçois que le critique a pris l'insensibilité brutale des Sauvages , qui est un effet de leur tempérament & de leur stupidité , pour un effet de leurs principes. C'est tout confondre.

V.

Mais voyons donc après tout , s'il est vrai que Mr. de P. ait autant *décrié les Américains* , qu'on le dit.

Au commencement du seizième siècle , comme l'observe Mr. de Bougainville , les Théologiens soutinrent , dans les écoles , que les Américains n'étoient pas des *hommes* , & qu'ils n'avoient point d'a-

(*) Pag. 127.

me. L'atroce Sepulveda foutint qu'on pouvoit les massacrer, sans commettre un péché véniel.

L'Auteur des *Recherches Philosophiques* ne cesse de répéter qu'on a eu tort de refuser aux Américains le titre d'homme, & qu'on a eu encore plus grand tort de les massacrer. Il n'a donc pas autant décrié les Américains, que ces terribles Théologiens du seizième siècle : il plaint le sort des Indiens abrutis, il gémit, à chaque page, sur leurs malheurs; il n'y a pas un mot, dans son livre, qui ne respire l'amour de l'humanité : il tâche même de pallier les crimes inouis dont on a accusé les peuples de l'Amérique les moins barbares : il dit qu'on ne doit pas croire que les Mexicains immoloient vingt-mille hommes tous les ans à une idole. Cependant qu'on lise l'*Histoire générale de l'Amérique*, publiée en 1768 & en 1769, par le Pere Touron, & on y verra que ce religieux ne forme pas le moindre doute sur ce nombre effroyable de victimes humaines, égorgées annuellement par les bourreaux du Mexique. Ainsi l'Auteur, loin d'avoir calomnié les Américains, comme le critique le dit, (*) a, au contraire, fait tous ses efforts pour les justifier sur bien des points : il tâche aussi de

(*) Pour prouver combien le critique est modéré dans ses termes & dans ses imputations, il suffit de citer ici un passage de sa Dissertation. Pag. 12.

„ A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le peintre
 „ a trempé son pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie, & délayé ses couleurs dans le fiel de l'envie; dont
 „ tous les traits semblent avoir été placés & conduits non
 „ par la philosophie qu'il annonce avoir présidé à son ouvrage; mais par un amour propre offensé, par un
 „ parti pris d'humilier la nature humaine.

démontrer

démontrer que tous les Auteurs des relations, & tous les Historiens ont exagéré le nombre des peuples Anthropophages qu'on a trouvés au nouveau Monde. Enfin il a rendu la mémoire des déprédateurs Espagnols, plus odieuse qu'aucun écrivain ne l'avoit fait avant lui : il n'appelle Pizarre qu'un voleur, il n'appelle Cortez qu'un brigand ; il assure que Vasco Nunnez étoit un monstre infame, digne du dernier supplice. Il est vrai qu'il nomme Christophe Colomb un grand-homme, & il le méritoit : la sévérité qu'on lui a reprochée, il en avoit besoin pour contenir les Espagnols ses mortels ennemis, & qui ne pouvoient lui pardonner d'être Italien, & d'avoir découvert un nouveau Monde : plus il s'intéressoit à la conservation des Américains, & plus on l'accusoit de trahir Ferdinand & Isabelle. Les Indiens pleurerent sa mort : ils perdirent en lui un protecteur, & trouverent dans Ovando qui lui succéda, le tyran le plus féroce & le plus dénaturé de tous les Castillans qui passerent de l'ancien Monde dans le nouveau.

L'Auteur devoit-il, après tout cela, s'attendre qu'un critique viendroit l'accuser d'avoir porté une noire envie aux Omaguas, aux Iroquois & sur-tout aux Hurons ? On voit par là combien il est difficile, avec les meilleures intentions, de satisfaire tout le monde. Au reste il me paroît peu probable que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* auroit envié le sort des Hurons. Voilà tout ce qu'on peut répondre à de pareilles imputations.

J'entre maintenant en matière.

C H A P I T R E II.

De la dégénération des Européans établis en Amérique.

L'Auteur a non-seulement soutenu que les Américains étoient une race d'hommes dégénérés par l'inclémence du climat; mais il a encore assuré que les Européans, qui vont s'établir en Amérique, y dégénèrent aussi. On connoît les preuves incontestables qu'il a citées, & voici une nouvelle preuve, tirée d'un ouvrage qui étoit sous presse à Paris; tandis qu'on imprimoit les *Recherches Philosophiques* à Berlin, sans que les Auteurs ayent été en correspondance les uns avec les autres.

„ Dans l'Amérique septentrionale les Européans
 „ dégénèrent sensiblement, & leur constitution s'al-
 „ tère à mesure que les générations se multiplient.
 „ On a remarqué, dans la dernière guerre, que les
 „ hommes nés en Amérique, ne pouvoient pas sup-
 „ porter aussi longtems que ceux qui étoient venus
 „ d'Europe, les travaux des sièges, & la fatigue des
 „ voyages de mer : ils mouroient en grand nombre.
 „ Il leur est pareillement impossible d'habiter un au-
 „ tre climat, sans être sujets à quantité d'accidents
 „ qui les font périr. ” (*)

(*) *Histoire Naturelle & Politique de la Pensilvanie*. P. 237. Paris 1768. Cet ouvrage n'est pas tiré des mémoires de quel-

DES RECHERCHES PHILOSOPH. &c. II.

Voilà donc cette dégénération progressive dans l'espece humaine, dont il est parlé dans les *Recherches Philosophiques*. Comme c'est un fait très-important, très-singulier; comme c'est un fait qui sert de base à l'hypothese de l'Auteur, le critique devoit s'attacher à démontrer qu'il est faux, ou il devoit, suivant l'équité, l'admettre comme vrai. Cependant il ne fait ni l'un ni l'autre. A l'entendre parler, il semble qu'il lui suffisoit de prendre la plume pour composer une réfutation dans les formes; mais qu'il me permette de lui faire observer qu'il a trop changé l'état de la question, & trop peu approfondi les choses, pour pouvoir les traiter avec quelque précision. Aussi ne donne-t-il aucune observation sur l'Histoire Naturelle de l'homme: il a mieux aimé employer la morale, des compilations extraites du compilateur Gueudeville, & enfin des raisonnemens à perte de vue.

Quand on attaque un livre écrit sur une science, il faut se servir d'arguments tirés de cette science, & non d'une autre.

CHAPITRE III.

Continuation.

L'Auteur a dit que les Créoles, ou les Européans nés en Amérique, qui ont étudié dans les Univerfités

ques voyageurs inconnus, mais des observations de deux célèbres Naturalistes Mrs. Bertrand & Calm.

de Mexico, de Lima, dans le College de Santa Fé, n'ont jamais écrit un bon livre.

Pour démontrer que cette assertion est fautive, il falloit absolument citer un bon livre écrit par des Créoles; mais le critique s'en est bien gardé: il n'a donc pas réfuté l'Auteur sur l'article des Créoles, qui se ressentiront encore long-temps de cet affoiblissement qu'essuie la constitution de l'homme sous le climat de l'Amérique. Je dirai, dans le Chapitre VII, que la précocité de l'esprit semble être la vraie cause du peu de capacité qu'ils ont pour réussir dans les lettres, & cela est d'autant plus probable que l'on a aussi-bien remarqué ce phénomène parmi les Créoles du Nord, que parmi ceux qui sont nés dans les provinces méridionales.

Il est bien étonnant que les sciences n'ayent jamais pu fleurir dans toute une moitié du Monde, dans tout un hémisphere de notre Globe. Les Américains avant la découverte de leur pays, étoient bien éloignés d'avoir fait fleurir les sciences dont ils ne connoissoient pas même les noms; & depuis la découverte elles n'ont encore fait aucun progrès sensible. On peut néanmoins assurer qu'elles commenceront à paroître plutôt dans l'Amérique septentrionale que dans les parties du Sud. Le contraire est précisément arrivé dans notre continent, où le Nord a été civilisé par les sciences venues du midi. La cause de ceci est que les Colonies Angloises travaillent avec une ferveur incroyable à défricher le terrain, à purifier l'air, à faire écouler les eaux marécageuses; tandis que les Espagnols & les Portugais, qui occupent

les meilleures provinces méridionales, y ont contracté toute la paresse des indigenes. Il est bien vrai, comme je le ferai voir dans la suite, que les Colonies Angloises avoient espéré de pouvoir, en moins de temps, changer beaucoup plus le climat du nouveau Monde; mais il n'y a pas de doute qu'elles n'y parviennent avec le temps.

CHAPITRE IV.

Caracteres de l'abâtardissement des Indigenes de l'Amérique.

LES premiers Espagnols qui allerent en Amérique débarquerent, comme on fait, dans l'Isle de St. Domingue qui se nommoit alors Hayti : ils furent bien surpris d'y trouver des hommes dont l'indolence & la paresse formoient le caractère dominant, qui étoient simples & sans ambition, qui ne s'occupoient pas du lendemain : après avoir mangé & dansé une partie du jour, ils passoient le reste du temps à dormir : le plus grand nombre n'avoit ni esprit, ni mémoire. Ils étoient presque nus, & s'enivroient souvent de Tabac. (*)

(*) Tel est le Portrait que le Pere Touron donne de ces Indiens, dans son *Histoire générale de l'Amérique*, qui vient de paroître; & il n'a rien dit qui n'ait été puisé dans Oviedo, dans Pierre d'Angleria & dans Charlevoix. Le critique se fâchera sans doute contre le Pere Touron, parcequ'il refuse l'esprit & la mémoire à ces Indiens, ainsi que l'a fait Mr. de P.

L'étonnement augmenta , lorsqu'en pénétrant plus avant dans le nouveau Monde on vit que tous les Américains étoient imberbes , que tout leur corps étoit dépilé comme celui des Eunuques , qu'ils paroiffoient presqu'insensibles en amour , qu'ils avoient du lait , ou une espece de substance laiteuse dans leurs mamelles , qu'ils ne pouvoient ni soulever , ni porter des fardeaux. La surprise augmenta encore , lorsqu'on s'aperçut malheureusement que les hommes & les femmes y étoient atteints du mal vénérien. On avoit vu , on avoit oui parler des pays sauvages ; mais on n'avoit jamais rien vu d'aussi sauvage que l'état où on découvrit l'Amérique. Les habitants y étoient non-seulement paresseux ; mais si ennemis du travail que la disette même n'avoit pu les forcer à devenir cultivateurs dans les cantons les plus stériles.

Ils voyageoient plutôt qu'ils n'habitoient dans leur pays ; tant ils s'intéressoient peu à l'amélioration & au défrichement de cette terre abandonnée à elle-même , où l'on les voyoit errer , attendant tout de la Nature , & rien de leur travail , & rien encore de leur industrie. Aussi le gibier , dit Mr. de Buffon , étoit-il infiniment plus répandu dans tout le Nord du nouveau Monde , que les hommes.

Cette dépopulation & ces symptômes dont je viens de parler , prouvent de la maniere la plus sensible que l'espece humaine y avoit essuyé une altération dans ses facultés physiques & morales. Il étoit du devoir du critique de démontrer que ces symptômes indiqués par l'Auteur , n'ont jamais existé ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il n'ait entrepris cette dé-

monstration. Jamais écrivain n'a examiné plus superficiellement que lui, les qualités corporelles & intellectuelles des Indiens occidentaux.

On a observé que, parmi toutes les peuplades qui s'étendent dans une longueur de plus de treize-cents lieues, depuis le détroit de Bahama jusqu'au détroit de Davis, on ne rencontre pas un homme qui ait de la barbe. Si c'étoit un effet du froid, de l'âpreté du climat, il faudroit trouver au moins des hommes barbus dans les provinces les plus tempérées de la Zone Torride; mais les Péruviens qui habitent sous la ligne sont tous aussi naturellement imberbes. (*) Ce caractère singulier servit d'argument à ces Théologiens qui soutinrent que les Américains n'étoient pas des Hommes. Il n'ont pas, disoit-on, le signe de la virilité que la Nature a donné à tous les peuples du Monde, hormis à eux seuls.

Il faut convenir que c'est là un phénomène extraordinaire, soit que la cause en existe dans le climat, comme quelques-uns l'ont prétendu; soit qu'elle réside dans le sang même de cette race pusillanime, ce qui est bien plus probable.

Quand ces Américains virent pour la première fois des Espagnols à longue barbe, ils perdirent dès-lors le courage: *car comment pourrions-nous résister, s'écrièrent-ils, à des hommes qui ont des cheveux dans le visage, & qui sont si robustes qu'ils soulevent des fardeaux que nous ne saurions seulement remuer?* Les Péruviens parurent le moins épouvantés à la vue des

(*) *Dom Juan, Voyage au Pérou, T. 2. p. 237.*

Espagnols : ils crurent même qu'ils étoient lâches & efféminés ; mais ils se détromperent bientôt.

Il faut observer que les Sauvages en général sont, indépendamment de l'altération de leur tempérament, moins forts que les peuples civilisés ; parce que ces Sauvages ne travaillent jamais ; & on fait combien le travail fortifie les nerfs : je croi aussi que la nourriture y influe beaucoup.

C H A P I T R E V.

De la tiédeur en amour des Américains.

Je ferai voir dans un autre Chapitre, que le critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué ; mais ce qu'il y a de bien pis, c'est que quand l'Auteur cite des faits, le critique les altere & en déduit des conséquences qu'on n'en sauroit déduire. Par là il est arrivé qu'il parle souvent du moral, lorsqu'il est question du physique.

L'insensibilité des Américains en amour est un fait très-surprenant, & dans lequel l'Auteur a trouvé, comme je viens de le dire, une nouvelle preuve pour démontrer l'affoiblissement de la complexion de cette espece d'hommes dégradés.

Le critique en admettant précisément le même fait, raisonne ainsi.

„ On ne voit jamais parmi les Américains cette
 „ fureur aveugle que nous appellons amour. Leur
 „ amitié, leur tendresse quoique vive & animée ne
 „ les entraîne jamais dans ces emportemens, & ne
 „ les porte pas à ces excès que l'amour inspire à ceux
 „ qui en sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont
 „ occasionné des désordres chez eux. Les femmes
 „ sont sages & les maris aussi; non par indifférence,
 „ mais par l'idée de la liberté qu'ils conservent de dé-
 „ nouer, quand ils veulent, le lien du mariage. (*)

Avant que de raisonner ainsi sur les effets, il falloit beaucoup mieux approfondir les causes.

Pourquoi l'amour, la plus violente des passions, la première passion des êtres animés, avoit-il beaucoup moins de pouvoir sur le cœur des Américains, que sur celui des autres hommes? Voilà la difficulté. Or l'Auteur l'a expliquée.

1. Parceque la vie sauvage ralentit cette passion plus ou moins, suivant le climat; comme Hippocrate l'avoit déjà observé de son temps, lorsqu'il nous a tracé cette admirable peinture des mœurs des Scythes, qu'on ne saurait voir sans étonnement.

2. Parceque les Américains étoient des hommes affoiblis, énervés, & par conséquent bien moins sensibles que les autres individus de notre espèce, que l'amour peut transporter hors d'eux-mêmes, qu'il peut conduire aux plus grandes actions, aux plus grands plaisirs imaginables, aux plus grands maux imaginables.

(*) *Dissertation sur l'Amérique &c. Pag. 83.*

L'indolence , la tranquillité des Américains , sont des phénomènes qui dérogent à la loi générale & à l'ordre naturel ; mais peut-on en découvrir les causes ailleurs que là où l'Auteur les a découvertes ? Voilà ce que je demande à tout homme éclairé.

Dire que les Américains ne sont jamais transportés d'amour , *parcequ'ils savent , en se mariant , qu'ils conservent la liberté de dénouer le lien du mariage* ; c'est dire une chose étrange , & c'est néanmoins ce que le critique a dit. On voit bien qu'il a parlé du moral , lorsqu'il s'agissoit du physique , & qu'il a tellement obscurci les notions les plus claires , qu'on ne fauroit se persuader qu'il ait connu le sujet sur lequel il a écrit.

L'Auteur a parlé de cet amour qui précède le mariage ; il a parlé de cet amour purement physique , qui ne tient absolument à aucune institution sociale , & qui n'en connoît aucune. Dans les pays de notre continent où la répudiation est établie , les hommes sont aussi sensibles à l'amour , & peut-être davantage , que dans les pays de notre continent où le mariage est indissoluble. Tout cela ne devoit pas être ainsi , suivant le critique , qui ne s'est pas apperçu qu'il alléguoit non seulement une cause fautive , mais une cause absurde.

Quand on aime éperdument , on ne lit pas les jurisconsultes comme Charondas , ni les casuistes comme Sanchez , pour savoir ce qu'ils ont dit pour ou contre la dissolution du mariage ; mais on aime éperdument. *Quis enim modus adfit amori ?*

Les loix sont des institutions humaines : ce sont les préjugés des peuples , ou ceux des législateurs ; mais l'empire de la beauté & cet invincible penchant qui réunit les sexes , est une institution de la Nature par où la société commence : ce grand principe de la sociabilité ayant manqué , ou s'étant affoibli dans l'ame des Sauvages , ils n'en sont tombés que plus avant dans l'abrutissement & dans un désordre qui comprend en lui tous les désordres possibles. Chez eux la condition des femmes est si malheureuse , qu'on ne peut y penser sans s'attendrir : ils les maltraitent , les outragent , les accablent de tout le fardeau d'une famille errante de forêts en forêts : ils les méprisent & les abandonnent très-souvent , lorsqu'elles sont enceintes. Le critique ne trouve aucun inconvénient dans cet affreux mépris où le sexe est tombé parmi ces barbares. Comment n'a-t-il pas vu que l'amour eût réparé tous ces maux , & que le désordre est toujours là où l'amour n'est point ?

Il n'est pas étonnant que de tels hommes ne connoissent d'autres mariages , que des associations fortuites , aussi faciles à rompre qu'à contracter ; & , par un autre malheur , la Nature n'a point donné aux femmes Américaines les charmes de la beauté : elles sont tellement disgraciées de ce côté là , elles ressemblent si fort aux hommes , que , sans de certaines marques , on a d'abord de la peine à les distinguer par leur physionomie. On a observé , que plus un peuple est sauvage , plus les femmes y ressemblent aux hommes ; & surtout en Amérique où ces hommes sont imberbes. Parmi les Dellawares , dit Mittelber-

ger, il est difficile de distinguer les sexes au visage. Il n'y a donc pas là de beau sexe,

C H A P I T R E V I.

De la dépopulation du nouveau Monde.

„ **E**N général, l'Amérique n'a jamais pu être aussi
 „ peuplée que l'Europe & l'Asie : elle est couverte de
 „ marécages immenses qui rendent l'air très-mal sain ;
 „ la terre y produit un nombre prodigieux de poi-
 „ sons : les fleches trempées dans le suc de ces herbes
 „ venimeuses, font des playes toujours mortelles. La
 „ Nature enfin avoit donné aux Américains beau-
 „ coup moins d'industrie qu'aux hommes de l'an-
 „ cien Monde. Toutes ces causes ensemble ont pu
 „ nuire beaucoup à la population. (*)

Ce passage de Mr. de Voltaire contient bien des choses en peu de mots : mais il ne contient pas une seule proposition qui n'ait été formellement contredite par Dom Pernety, & cependant Dom Pernety n'a pas démontré qu'une seule de ces propositions soit fausse. En effet, comment eût-il pu nier qu'il n'y ait en Amérique d'immenses marécages, d'où il sort nécessairement des brouillards qui y rendent l'atmosphère plus humide que dans les autres contrées

(*) *Philosophie de l'Histoire*, pag. 45.

du Monde? Comment eut-il pu nier qu'il ne naîsse en Amérique un nombre prodigieux de végétaux & de serpens vénimeux? Puisque ces plantes & ces reptiles sont connus & décrits par les naturalistes.

Mr. de Buffon rapporte que la dépopulation du nouveau Monde, étoit encore plus grande qu'on ne l'a cru: il assure que Mr. Fabri a parcouru, dans le Nord de l'Amérique, de très-vastes terrains, & que, quand il s'éloignoit des rivières, il lui arrivoit souvent de marcher plusieurs jours sans voir ni des habitations humaines, ni aucune trace, ni aucun indice qu'il y en ait jamais eu.

Ces considérations ont porté Mr. de Buffon à penser que les hommes ne s'étoient répandus dans cette partie du nouveau continent que depuis peu. Ce sentiment n'a point été adopté par l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui s'est fondé sur la différence essentielle qu'on observe entre les langues Américaines & les langues Tartares: cependant si les hommes s'étoient introduits récemment dans ces contrées, ce ne pourroit avoir été que par le Kamschatka; & alors on n'auroit pas trouvé, parmi tous les peuples Américains, la tradition constante de leur retraite sur les montagnes, pendant que les plaines & les vallées étoient inondées. On conçoit, pour peu qu'on y réfléchisse, qu'une telle tradition prouve absolument que les Américains avoient habité ce pays depuis une infinité de siècles.

Lorsque Mr. Bertrand montra à quelques Sauvages du Nord, des productions marines, & des coquillages fossiles, tirés des *Montagnes bleues* qui se

prolongent depuis le Canada jusqu'à la Caroline, ces Sauvages lui dirent que rien n'étoit moins étonnant, que de trouver des coquillages autour des *Montagnes bleues*; puisqu'ils favoient, par l'ancienne parole (*), que la mer les avoit environnées. Or, si ces peuples étoient venus d'ailleurs, ils n'auroient jamais pu donner de tels éclaircissements sur les révolutions arrivées chez eux, dans des temps qui ne peuvent être que très-reculés; mais qui sont néanmoins de beaucoup postérieurs à l'époque du dernier déluge, survenu dans notre continent. C'est à cette inondation que le nouveau Monde a éprouvée plus tard que l'ancien, que l'Auteur a rapporté comme à une source commune, & la dépopulation de l'Amérique, & l'état horrible où on l'a trouvé, & l'affoiblissement des nations qui y habitoient. Le critique, qui n'a pas discuté les choses, se contente d'accuser l'Auteur d'avoir soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu dans l'hémisphere opposé au nôtre. Je démontrerai jusqu'à l'évidence, que les *Recherches Philosophiques* ont été entreprises dans la vue de détruire ce système de l'organisation récente, & cependant le critique impute à l'Auteur cette même hypothese qu'il a combattue de toutes ses forces. Je souhaiterois qu'il eût mieux compris l'ouvrage qu'il a attaqué.

On a fait observer que c'est le destin des peuples Sauvages de s'éteindre, lorsque des nations policées viennent s'établir parmi eux : cela est très-vrai par rapport au Nord de l'Amérique : beaucoup de per-

(*) Ils appellent ainsi la tradition.

sonnes assurent que, si les Anglois continuent à y étendre leurs établissemens, on n'y verra plus de Sauvages. Car, au lieu de se mettre à cultiver la terre, ils reculent devant les habitations des Européens, s'enfoncent de plus en plus dans les bois, & se replient ou vers les Affénipoils, ou vers la Baye de Hudson : comme ils ne peuvent se rapprocher de la sorte sans se nuire les uns aux autres, ils dépérissent & dépériront de plus en plus, s'ils ne deviennent cultivateurs, ce qu'on n'oseroit pas même espérer. Les cinq nations confédérées du Canada, les Mohawks, les Senekas, les Oneydoes, les Onondagas & les Cayugas, qui faisoient la principale, ou pour mieux dire l'unique force de l'Amérique septentrionale, en 1530, temps auquel elles mettoient quinze mille hommes sur pied, ne sauroient aujourd'hui rassembler trois mille guerriers, dans un pays plus grand que l'Allemagne. Les François les ont souvent été chercher dans leurs retraites, & les ont détruites autant qu'ils ont pu. Ces Sauvages avoient jadis la mauvaise coutume de déclarer la guerre, lorsqu'ils étoient enivrés d'eau de vie ou de rhum qui leur donnoit tant de courage, qu'ils juroient solennellement d'exterminer jusqu'au dernier des Européens, mais comme cette bravoure artificielle ne se soutenoit pas, ils perdoient du monde dans toutes les expéditions qu'ils entreprenoient. Enfin, à force de s'enivrer de rhum, & de déclarer la guerre, ils sont réduits à rien. Ils ont eu aussi la simplicité de vendre leur pays : plus je réfléchis à ces ventes, & plus elles me paroissent nulles; car, comme je le dirai dans un

autre ouvrage, le Sauvage est mineur respectivement à l'homme policé, & quand il vend sa patrie, il ne connoit ni la valeur de ce qu'il reçoit, ni la valeur de ce qu'il donne : aussi les Dellawares & tous ceux qui, comme eux, ont vendu de vastes terrains, s'en sont-ils repentis quelquefois le jour même, quelquefois un mois après le contract.

C H A P I T R E V I I .

De la facilité à enfanter en Amérique, du terme de la vie parmi les Américains & les Créoles ; & du petit nombre d'hommes contrefaits qu'on rencontre chez les Sauvages.

EN Europe & dans plusieurs endroits de l'Asie, comme dans la Géorgie, la Mingrelie & la Circassie, où le sang est très-beau & l'espece humaine perfectionnée, les femmes accouchent avec douleur. En Amérique, où le sang n'est pas beau, & l'espece éternée, les femmes enfantent sans douleur & avec une facilité étonnante. (*)

En prenant les pays de l'Europe l'un portant l'autre, on trouve que, sur cent femmes en couches, il en meurt plus qu'une ; & en Amérique sur mille

(*) Voyez les *Recherches Philosophiques*. Tom. I. Pag. 54. femmes

femmes en couches , il en meurt à peu près une. Cependant notre ancien continent est fort peuplé, & le nouveau continent est un désert relativement à son étendue : ainsi cette grande facilité que les femmes y ont à enfanter est accompagnée d'une grande infécondité. C'est donc là un dérangement dans la constitution du sexe : car il y a des cantons aux Indes orientales & surtout dans les provinces les plus méridionales de la Chine, où les femmes se délivrent de leur fruit avec autant de facilité que les Américaines ; mais loin d'être stériles comme elles, leur fécondité surpasse celle des Européanes.

Ainsi l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a pris la facilité à enfanter pour un caractère d'affoiblissement, qu'en tant qu'elle est accompagnée de cette stérilité qu'on remarque parmi les femmes du nouveau Monde, qui cessent ordinairement d'avoir des enfants à 36 ans.

On ne peut attribuer la dépopulation de l'Amérique aux massacres des Espagnols ; puisqu'il a passé dans les Indes occidentales plus d'Européens qu'on n'y a détruit d'indigènes ; & si l'on comptoit les Nègres, on trouveroit que le nouveau continent a plus reçu d'hommes de l'ancien Monde, qu'il n'en existoit au moment de la découverte.

Le critique dit jusqu'à deux fois, que les *Américains vivent des siècles.* (*) A cela je répons que de telles exagérations peuvent être bonnes dans une Dissertation où l'on n'examine pas les choses ; mais

(*) *Dissertation sur l'Amérique, Pag. 50. & 77.*
Tome III. ○

qu'elles ne sauroient trouver place dans un livre où l'on s'attache à examiner les choses.

Comme les Sauvages ne savent pas compter, & qu'ils n'ont ni calendriers, ni époques, ils ignorent l'année de leur naissance, & il est très-difficile de connoître au juste leur âge. Chez quelques peuplades on met tous les ans une noix, ou un caillou dans un panier: c'est là le dépôt de leurs archives & de leurs annales, qu'on ne conserve qu'aussi longtemps que le village reste dans un même lieu; car quand la peuplade change de demeure, on fait un autre panier, & on commence de nouveau à y jeter des cailloux; mais chaque individu n'en ignore pas moins le nombre d'années qu'il a vécu, & en effet cette connoissance intéresse très-peu les Sauvages. Ils vivent en général, aussi longtemps que les autres hommes: le mal vénérien n'est qu'une affection de leur tempérament, qui ne les tue pas plus que la lepre tuoit les lépreux, lesquels parvenoient souvent à 80 ans, & pouvoient quelquefois leur carrière au-delà de ce terme.

Quant à la durée de la vie parmi les Créoles, elle paroît être plus courte qu'en Europe: car comme leur raison se développe plutôt, c'est une preuve qu'ils parviennent en moins de temps à la puberté; de sorte qu'ils perdent d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre.

C'est d'après les propres expressions de Don Juan, qu'il est dit dans les *Fecherches Philosophiques*, que les Créoles de l'Amérique méridionale acquièrent la maturité de ce qu'on peut appeller parmi

eux l'esprit, avant que les enfants de l'Europe y atteignent ; mais cette faculté s'éteint d'autant plus promptement, qu'elle se manifeste plus promptement. Et voila pourquoi on dit d'eux, qu'ils sont déjà aveugles, lorsque les autres hommes commencent à voir. Or cette observation de Don Juan sur les Créoles du Sud de l'Amérique, est exactement conforme à l'observation qu'on a faite sur les Créoles du Nord de l'Amérique, ce qui est sans doute très-étonnant.

„ Nous ne devons pas omettre une remarque singulière qu'on fait au sujet des habitants de la Pensilvanie. Il semble que la Nature agisse plus rapidement dans ces contrées qu'en Europe ; car l'on voit la raison dévancer la maturité de l'âge. Il n'est pas rare de trouver de petits garçons en état de répondre à des questions fort au-dessus de leur âge, avec autant de justesse & de bon sens, que s'ils étoient déjà des hommes. Il est vrai qu'ils ne parviennent pas à la même vieillesse que les Européens. Il est sans exemple qu'un habitant né dans ces climats, ait atteint quatre-vingts ou quatre-vingts-dix ans. On ne parle ici que des hommes d'origine Européenne ; car pour les Sauvages, qui sont les anciens habitants du pays, on voit encore des vieillards parmi eux ; mais ils sont en bien plus petit nombre qu'anciennement.” *Hist. Naturelle de la Pensilvanie*, pag. 236.

Cette précocité de la raison dans les Créoles de l'Amérique, explique naturellement pourquoi ils ne sauroient réussir dans les sciences : leur entendement baisse à mesure qu'ils avancent : ils ont trop d'esprit.

dans cet âge où les autres enfants apprennent à lire, & ils n'ont déjà plus d'esprit dans cet âge où les autres hommes étudient ce qu'on leur a enseigné dans leur jeunesse. Tout cela est un effet nécessaire de la dégénération que l'espece humaine éprouve chez eux.

L'Auteur a expliqué pourquoi on ne rencontre point parmi les peuples véritablement sauvages, des aveugles, des muets, des boiteux, & enfin des hommes contrefaits (*), puisqu'on y détruit les enfants qui naissent avec des défauts semblables. A Lacédémone on ne voyoit jamais de bossus, ni des personnes auxquelles il manquoit naturellement quelque membre. Cela n'est pas surprenant; puisqu'on y jettoit les enfants nés avec de telles difformités, dans cette voirie qu'on osoit nommer le *Lieu du dépôt* au pied du mont Taygete.

Il est vrai qu'il naît moins d'enfants difformes parmi les Sauvages, que chez les peuples policés; mais la raison n'en est pas dans la vigueur de la complexion de ces Sauvages, qui d'abord sont moins ardents dans l'amour, & qui vivant dans un état où le travail leur est inconnu ne disloquent pas leurs membres en soulevant des fardeaux, en conduisant des machines, en élevant des édifices; enfin, comme ils n'ont pas des arts, ils n'ont pas aussi les maladies des artisans. Les grandes courses, que les femmes enceintes y entreprennent à la suite des chasseurs, les font quelquefois avorter; mais il est rare que la violence du mouvement estropie l'embrion: nous obser-

(*) A l'article des *Hermaphrodites*, & de la *Circoncision*.

avons exactement la même chose parmi les femelles de certains animaux sauvages, & même de certains animaux domestiques, comme les chiens, dont on fait chasser les femelles pleines, sans qu'il en résulte aucun accident sensible par rapport aux petits dont elles se délivrent ; tandis que les vaches, qui se meuvent si lentement produisent fort souvent des veaux monstrueux, ou difformes ; & cela est très-rare parmi les chiens. (*)

Dès que les Péruviens sont devenus sujets de l'Espagne, on a été étonné de voir naître parmi eux plus d'individus estropiés qu'on n'en rencontre en Europe : cela est occasionné d'un côté par les travaux auxquels on les soumet, & de l'autre parce qu'on ne leur permet plus de massacrer les enfants, qui en venant au monde ont quelque membre de trop, ou de moins, ou la colonne vertébrale courbée.

Quant aux aveugles, il ne sauroit s'en trouver chez les peuples purement chasseurs & pêcheurs, où personne n'aide personne, & où l'on massacre même les vieillards qui manquent de forces pour se nourrir eux-mêmes. Là, dis-je, les aveugles meurent de

(*) Il se peut bien que dans les quadrupèdes le fœtus ne souffre pas tant par le mouvement de la mère que dans l'espèce humaine : aussi faut-il convenir que les femmes sauvages, dans les derniers mois de leur grossesse, ne peuvent suivre les chasseurs, & restent alors dans les cabanes, ou au fonds des bois. J'ai lu, dans une relation, que parmi les Tapuias, elles ne nouent pas le cordon ombilical à leurs enfants, ce qui m'a beaucoup étonné. Les voyageurs pourroient nous apprendre encore bien des choses curieuses sur les mœurs des Sauvages : si l'on ne noue pas le cordon à leurs enfants, il faut qu'ils se servent d'un ligament ou de quelqu'autre pratique semblable.

faim, ou bien on les tue : car, pour chasser & pour pêcher, il faut l'usage des yeux. Parmi les peuples bergers tels que les Lapons, on rencontre fréquemment des aveugles; mais comme il est très-aisé de les nourrir de chair, ou de lait de Rhénie, au fond d'une cabane, on est bien éloigné de les laisser périr de faim, & encore bien plus éloigné d'attenter à leurs jours, comme le font les Sauvages de l'Amérique, qui en courant dans des bois épais, ne sauroient conduire des vieillards & beaucoup moins des aveugles.

Cet état, où l'on sacrifie, où l'on abandonne les personnes infirmes ou décrépites, est le dernier des états où l'homme puisse être réduit. Mais le critique, qui voit tous les désordres imaginables parmi les nations civilisées de l'Europe, ne voit aucun désordre chez les Sauvages du nouveau Monde : cependant ce qu'il prend pour la vigueur de leur complexion, est l'effet de leur barbarie & de leur brutalité; ce qu'il prend pour leur force, est précisément leur foiblesse.

C H A P I T R E V I I I .

Du portrait des Américains.

LE portrait que l'Auteur a donné des Américains, a été fortement attaqué par le critique, qui semble avoir choisi ce sujet pour déclamer à son aise : il prend même un ton imposant, & cependant il se

trompe. Pour démontrer qu'il a tort, il suffit de mettre sous les yeux du Lecteur le passage suivant:

„ J'ai cru reconnoître dans tous les Américains
 „ un même fonds de caractère. L'insensibilité en fait
 „ la base. Je laisse à décider si on la doit honorer du
 „ nom d'apathie, ou l'avilir par celui de stupidité.
 „ Elle naît sans doute du petit nombre de leurs idées
 „ qui ne s'étend pas au-delà de leurs besoins. Glou-
 „ tons jusqu'à la voracité, quand ils ont de quoi se sa-
 „ tisfaire; sobres, quand la nécessité les y oblige,
 „ jusqu'à se passer de tout sans paroître rien désirer:
 „ pusillanimes & poltrous jusqu'à l'excès, si l'yvresse
 „ ne les transporte pas; ennemis du travail; indiffé-
 „ rents à tout motif de gloire, d'honneur ou de recon-
 „ noissance; uniquement occupés de l'objet présent
 „ & toujours déterminés par lui; sans inquiétude pour
 „ l'avenir, incapables de prévoyance & de réflexion;
 „ se livrant, quand rien ne les gêne, à une joye pué-
 „ rile, qu'ils manifestent par des sauts & des éclats de
 „ rire immodérés, sans objet & sans dessein: ils pas-
 „ sent leur vie sans penser, & ils vieillissent sans sortir
 „ de l'enfance, dont ils conservent tous les défauts.”

„ Si ces reproches ne regardoient que les Indiens
 „ de quelques provinces du Pérou, auxquels il ne
 „ manque que le nom d'esclaves, on pourroit croire
 „ que cette espece d'abrutissement naît de la servile
 „ dépendance où ils vivent; l'exemple des Grecs mo-
 „ dernes prouvant assez combien l'esclavage est propre
 „ à dégrader les hommes. Mais les Indiens des Mis-
 „ sions, & les Sauvages qui jouissent de leur liberté,
 „ étant pour le moins aussi bornés, pour ne pas dire

„ aussi stupides que les autres , on ne peut voir sans
 „ humiliation , combien l'homme abandonné à la sim-
 „ ple nature , privé d'éducation & de société , dif-
 „ fere peu de la bête. ”

Tels sont les termes de Mr. de la Condamine , dans son *Voyage sur l'Amazone* pag. 52 & 53.

Comme l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a rien dit de plus , ni de moins (*) que ce qui est contenu dans cet extrait , je ne conçois pas comment le critique a pu l'accuser devant une des premières Académies de l'Europe , d'en avoir imposé sans aucune retenue , sans aucun respect quelconque pour la vérité , & d'avoir fait des Indiens occidentaux un portrait qui est tout d'imagination.

Je souhaiterois pouvoir justifier ce procédé , où la bonne foi manque ; mais cela est bien difficile. Au reste , l'Auteur se repose sur le témoignage qu'il a à se rendre à lui-même : il fait que plus on lira l'Histoire de l'Amérique , & plus on s'apercevra qu'il n'a point avancé une seule proposition sans en avoir des preuves. Le plus grand reproche qu'on lui ait fait , est d'avoir relevé avec trop peu de ménagement , les erreurs où quelques voyageurs sont tombés ; mais ces voyageurs lui ont été inconnus , il n'a parlé que de leurs ouvrages qu'il connoissoit : s'il avoit eu plus d'indulgence pour eux , il eût pris moins d'intérêt à la vérité. Quand les voyageurs n'ont été ni natura-

(*) Il n'y a qu'à consulter l'ouvrage de Mr. de P. pour se convaincre qu'il a suivi fidèlement le passage qu'on vient de citer , sans s'en écarter en un mot.

listes, ni philosophes, on ne sauroit assez se défier d'eux. Mr. de P. a adopté le fait rapporté par le Pere Charlesvoix, dans l'*Histoire de la Nouvelle France*, touchant ce poil follet qui croît sur le corps des enfans sauvages, & qui se déracine vers le huitieme, ou le neuvieme jour, comme Charlesvoix le dit. Cette Observation lui paroît maintenant n'avoir pas été bien faite; parcequ'il soupçonne que ces prétendus poils ne sont que des *Crinons*, que les médecins & les naturalistes nomment *Vermes comedones* ou *crinnes*: il est d'autant plus porté à le croire, qu'en effet les Sauvages sont fort sujets à différentes especes de vers, & que des voyageurs malhabiles ont pu aisément prendre ces insectes pour des cheveux, ou des poils; car ils y ressemblent exactement, comme leur nom l'indique assez. Or comme les *Crinons* attaquent aussi les enfans en Europe, cela fait disparaître tout le phénomène. (*)

Je rapporte ce fait pour prouver, qu'on ne sauroit être trop en garde contre les relations, & que l'Auteur, après s'en être tant défié, auroit pu s'en défier davantage. Si le critique avoit fait de pareilles objections, on lui en eût été très-redevable; mais il ne s'est point du tout occupé de l'Histoire naturelle.

(*) Voyez les *Recherches Philosophiques*, pag. 39. T. I.

C H A P I T R E IX.

Continuation.

Voyons maintenant le portrait des Américains., tel que l'a fait le critique, qui y confond le physique & le moral. Voici ses termes.

„ Les Américains, loin d'être une race d'hommes
 „ dégradée & dégénérée de la nature humaine, *ont*
 „ *tout ce qui caractérise la perfection* : belle taille,
 „ corps bien proportionné, aucun bossu, tortu,
 „ aveugle, muet, ou affecté d'autres infirmités, si
 „ communes dans notre continent; une fanté fermè,
 „ vigoureuse, une vie qui passe ordinairement les
 „ bornes de la nôtre; *un esprit sain, instruit, éclairé*
 „ *& guidé par une philosophie vraiment naturelle,*
 „ *& non subordonnée comme la nôtre, aux préjugés*
 „ *de l'éducation; une ame noble, courageuse, un*
 „ *cœur généreux, obligant* : que faut-il de plus à
 „ Mr. de P. pour être véritablement homme? (*)

Il n'y a pas ici un mot qui s'accorde avec ce qu'on vient de lire dans Mr. de la Condamine, & cependant Dom Pernety ne nous apprend pas les motifs qui l'ont porté à démentir Mr. de la Condamine d'une façon si formelle. Pourquoi veut-il qu'on le

(*) *Dissertation sur l'Amérique.* II 4. & II 5.

croye sur sa parole, & qu'on refuse toute croyance à un philosophe qui a séjourné dix ans parmi ces Américains qu'il nous a dépeints tels qu'il les a vus ? Je pense que tout homme raisonnable ne balancera point entre ces deux témoignages : on en croira toujours Mr. de la Condamine ; quoiqu'en dise le critique (*), qui n'a été qu'aux isles Malouines où il n'a pas vu des Américains, ces isles n'ayant jamais été habitées.

Je vais examiner les choses plus en détail.

Ces Sauvages, qui ne sont affectés d'aucune infirmité, suivant le critique, ont néanmoins la lepre écailleuse, endémique dans le Paraguay & le Tucuman : ils ont le *mal de Siam*, qui est endémique dans la plupart des provinces méridionales de l'Amérique (**): ils ont le mal vénérien, endémique dans tout le nouveau Monde, son véritable foyer : ils ont le corps tout dépilé, sont insensibles à l'amour, & sujets aux vers dont ils nourrissent différentes especes dans leurs intestins : la petite vérole fait parmi eux d'horribles ravages, & ils ne sont, comme on le voit, affectés d'aucune indisposition.

On n'a pas trouvé une seule peuplade en Amérique, qui n'eût des médecins : ce qui est fort singulier ; car on s'imagine ordinairement que chaque Sauvage fait se guérir lui-même, comme les Hottentots.

(*) Je suis presque certain que Dom Pernety n'a jamais lu le voyage de Mr. de la Condamine, sans quoi il eût été plus réservé, ou eût parlé tout autrement qu'il n'a fait.

(**) C'est une inflammation au fondement, ou plutôt pour parler comme le Médecin Pison, *incendium & corruptio ani cum ulcere depaescente, sine vel cum sanguinis fluxu dolorifico.* Hist. Nat. & Med. Indiæ, L. II. Cap. 14.

On ne sauroit disconvenir que les Autmons, les Jongleurs, les Javas, les Boyés, les Alexis & les Piaïes, qui sont les médecins des Sauvages du nouveau Monde, n'eussent quelques connoissances des simples, & surtout des vulnéraires & des sudorifiques qu'ils employent contre le mal vénérien : ils assuroient avoir appris les propriétés de certaines plantes, en observant les animaux malades; mais cela paroît aussi incertain que ce que disoient les Péruviens sur les vertus du *Quinquina*, qui leur avoient été indiquées, à ce qu'ils soutenoient, par les Lions de leur pays, qui pendant leur fièvre alloient écorcher l'arbre du *Quinquina* (*). Quoiqu'il en soit, les médecins sauvages, & ceux mêmes qui savoient le mieux guérir le mal vénérien, n'ont jamais pu découvrir aucun spécifique pour arrêter les progrès de la petite vérole, qui tue tous ceux d'entre les Américains qui ne portent pas d'habits & qui se frottent de différents onguents : ces hommes ayant la peau très-dure & tous les pores bouchés par une couche de graisse, n'éprouvent pas comme les autres une éruption ; mais une espece d'effervescence, à cause des efforts que fait la maladie pour trouver une issue. La lepre écailleuse est aussi plus difficile à guérir parmi les Mayetes de la Guiane, qui vont nus, que parmi les Indiens habillés des Missions.

(*) Le Lion n'est pas suiet, comme on l'a prétendu, à une fièvre éphémère : il est vrai qu'il frugit tous les jours assez régulièrement aux mêmes heures, & c'est sans doute ce rugissement qui a donné lieu à ce qu'on dit de sa fièvre. Comme il mange beaucoup à la fois, il se peut bien qu'il lui survient un frisson lorsqu'il digère. Mais je ne croi pas que ce frisson ait fait découvrir au Pama du Pérou le *Palo de Calenturas*.

Quant à la *philosophie* de ces barbares, elle consiste à maltraiter d'une manière inouïe les femmes, à s'enivrer de *chica*, d'eau de vie, de *guldive*; à fumer du tabac, à se faire éternellement la guerre, à enlever des chevelures, à tourmenter leurs prisonniers, à manger des hommes, à ne point cultiver la terre par paresse, à se tenir dans des cabanes enfumées. Que le Ciel nous préserve de ces philosophes-là? Le critique assure, que *leur esprit est instruit & éclairé*. Oui, sans doute; puisqu'ils ne savent compter au-delà de leurs doigts, & qu'on ne peut leur apprendre ni à lire, ni à écrire. Il faut abuser étrangement des termes, pour oser mettre en fait que de tels hommes; brutalement poussés par leur instinct animal, ne sachant modérer ni leur voracité, ni leur insatiable soif des liqueurs spiritueuses, ni leur haine, ni leur vengeance, ont une meilleure philosophie que les nations policées de l'ancien continent.

Le critique assure, dans sa préface, qu'il veut apprécier l'Amérique & les Américains à leur juste valeur. Qui se seroit attendu alors, qu'il soutiendrait, dans le cours de sa Dissertation, que les barbares du nouveau continent sont des philosophes supérieurs aux philosophes de l'Europe? Voilà donc les Américains appréciés à leur juste valeur.

Ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est que le critique ne veut jamais que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* parle dans son système. Il lui dit sans cesse: *Vous ne devez pas penser d'après vous-même: vous devez penser comme moi: vous défendez vos opinions, vous devez les quitter, & adopter mes opinions:*

vous soutenez que les Sauvages de l'Amérique sont en tout inférieurs aux Européens. Et moi je prétends que les Sauvages du nouveau Monde sont très-supérieurs aux peuples de l'Europe ; je ne puis le prouver ; mais cela n'empêche pas que je n'aye raison, & que je ne vous procure de quoi vous guérir de votre prévention. ()*

A cela je répons que l'Auteur n'est pas opiniâtre ; mais il n'est pas aussi imbécile : il soutiendra toujours que les nations policées ont un avantage infini sur ces hordes de Sauvages qui errent dans les forêts obscures de l'Amérique , sans arts , sans industrie , sans se connoître eux-mêmes , ni leurs semblables ; & sans avoir une supériorité bien marquée sur les bêtes , comme l'observe Mr. de la Condamine.

J'ai expliqué au Chapitre VII. pourquoi on ne rencontre presque jamais des hommes contrefaits , parmi les peuples véritablement chasseurs & pêcheurs : j'ai aussi parlé du terme de la vie chez les Sauvages ; & ce que j'en ai dit , est plus que suffisant pour démontrer à cet égard les erreurs du critique.

C H A P I T R E X.

De la dispute entre les Missionnaires par rapport aux Sauvages du Nord de l'Amérique.

Dom Pernety parle , en passant , d'une dispute élevée jadis entre les Recollets & les Jésuites , touchant

(*) *Dissertation sur l'Amérique. Pag. 44.*

les Sauvages du Nord de l'Amérique ; mais il n'a point été informé de ce démêlé, & n'en a su que ce qu'en dit la Hontan. Or voici de quoi il étoit question.

Les Missions du Canada furent d'abord confiées aux Récollets François, qui firent de petits établissemens dans l'endroit où est de nos jours Québec : ils en firent aussi à Tadoussac & chez les Hurons. Ensuite ils catéchisèrent de leur mieux les Sauvages, & en baptisèrent quelques-uns ; mais ils s'aperçurent bien-tôt que ces hommes étoient si abrutis qu'on les catéchisoit en vain, & qu'en vain on les baptisoit. Cela les engagea à écrire à la Sorbone, afin de la consulter sur la conduite qu'il falloit tenir : ils demandèrent surtout s'il convenoit d'administrer le Baptême à des Sauvages, doués de si peu de conception qu'on ne pouvoit leur faire retenir, & bien moins comprendre les principaux points de la Religion. La Sorbone répondit qu'on ne devoit conférer le Baptême qu'à ceux d'entre les Américains qui paroïtroient être aussi instruits qu'on peut en toute rigueur l'exiger d'un néophyte en âge de discrétion. En conséquence de cet ordre, les Récollets continuèrent à prêcher du matin au soir, ennuyèrent les Hurons, & ne firent aucun progrès : cela les détermina à appeler à leur secours quelques Jésuites, qui n'eurent pas plutôt mis le pied dans la Nouvelle-France, qu'ils formèrent le projet d'en chasser, avant tout, les Recollets ; & ils y réussirent par le crédit de M^r. de Lauzon, surintendant & président de la Compagnie du commerce du Canada, qui défendit aux Franciscains d'y retourner sous peine d'être châtiés : ils lui intentèrent un pro-

cès ; mais ils le perdirent & dûrent encore payer les frais.

Dès que les Jésuites se virent possesseurs paisibles de la Nouvelle-France , ils publièrent , selon leur coutume , des *Lettres Edifiantes* , dans lesquelles ils soutinrent que les Récollets n'y entendoient rien , & qu'ils avoient eu grand tort d'affurer que les Sauvages manquoient d'esprit : ils les dépeignirent comme des hommes remplis d'un rare jugement , & dont la conversion étoit extrêmement facile. Enfin , un jour ils firent imprimer une brochure à Bourdeaux , par laquelle ils féliciterent Louis XIV , de ce que , sous son très-glorieux règne , le Ciel avoit daigné , par le ministère des Jésuites , convertir tous les Sauvages de la Nouvelle-France , sans même excepter les Affénipois. Cette nouvelle étonna beaucoup Messieurs des Missions étrangères , & surtout les Récollets , qui commencerent alors à entamer la dispute dont il est question , & ne cessèrent de répéter qu'on en imposoit au Roi & au public. On chargea des personnes instruites de prendre des informations sur les lieux , & voici ce qui fut constaté. On prouva que les Jésuites , suivant une conduite entièrement opposée à celle de leurs prédécesseurs , commençoient par baptiser , sans s'informer de la capacité des néophytes : on prouva , que parmi tous les Sauvages de ce pays , il n'y en avoit aucun qui ne se laissât très-volontiers baptiser dix fois par jour pour un verre d'eau de vie & une pincée de vermillon : on prouva que de tous les prétendus convertis aucun ne savoit le moindre mot de la Religion Chrétienne.

On assure que Louis XIV. fut fort irrité : mais ce qu'il y a de certain , c'est qu'on arrêta les exemplaires de la brochure , & qu'on défendit inutilement aux Jésuites d'en publier de pareilles à l'avenir. Ces religieux étoient fort conséquents , & entendoient leurs véritables intérêts : car s'ils avoient avoué , comme les Récollets , que les Sauvages avoient trop peu d'esprit pour comprendre le catéchisme , on leur auroit dit : que faites-vous donc en Amérique ? Quand ce grand prétexte des conversions n'a pas guidé les Jésuites , qui ont donné des relations particulières de quelques provinces de l'Amérique , ils ont dépeint les Sauvages comme les plus stupides des hommes : il n'y a qu'à voir ce que le Pere Charlesvoix rapporte des anciens habitans de St. Domingue , auxquels il refuse presque le titre d'hommes. En effet , tous ces insulaires avoient autant d'esprit & de conception que les Caraïbes , qui vendent le matin leur lit , & qui en sont très-fâchés le soir ; ce sont des philosophes , selon le critique.

Quand les Anglois se sont emparés du Canada , ils ont vu clairement que les Missionnaires Franciscains avoient agi de bonne foi , & que les Sauvages y étoient aussi peu convertis que du tems de Verrazan & de Jacques Cartier : on suppose que ce qu'ils nomment le *Manitou Messou* , a quelque rapport à ce qu'ils ont ouï conter du Messie , & que tout leur Christianisme se borne là.

Le critique assure que les dogmes religieux de ces Sauvages du Canada , sont les mêmes que ceux des Gentous ou des Bramines. Cela prouve évidemment

qu'il n'a point eu la moindre connoissance de la religion des Bramines : ceux qui ont lu la traduction du *Vedam*, à laquelle Baldeus a travaillé pendant trente ans, dans l'isle de Ceylan, & ceux sur-tout qui connoissent le précieux fragment qu'on vient de publier du *Shastah de Bramah*, seront bien étonnés de ce que le critique ait avancé une pareille proposition. On n'a point trouvé parmi tous les peuples Américains, la moindre trace de cet Etre à trois attributs, nommés *Bramah*, *Bistnoo* & *Sieb*, sur lequel a toujours été fondée la théologie des Bramines : cela étoit ainsi avant Pythagore : cela étoit ainsi lorsqu'il entreprit son voyage aux Indes : cela étoit ainsi du temps d'Apollonius, & est encore ainsi de nos jours. Quoique les compilateurs du *Vedam* aient fait, comme on le fait à n'en pas douter, de grands changements au *Shastah*, ils n'ont jamais porté aucune atteinte à ce dogme. Le critique, n'ayant rien examiné, rien approfondi, parle du *grand esprit* des Sauvages du Canada d'après la Hontan : cependant ce *grand esprit* est un Manitou, un être bizarre dont les Sauvages n'ont aucune idée claire : ainsi ils ont été bien éloignés d'en donner une notion, ni à la Hontan, ni à aucun voyageur : tantôt ils disent que ce Manitou, ou cet Atahocan, est dans une peau de castor, tantôt dans une peau de marte, & ils paroissent adorer les fourrures de ces animaux. On peut aisément insérer dans une relation, des raisonnemens sur la théologie des Iroquois ; mais on y distingue d'abord les idées & les préjugés du raisonneur, & non les idées des Sauvages, qui étant tombés dans le dernier abrutisse-

ment ne peuvent pas même s'expliquer sur de pareilles matières, faute d'avoir des mots abstraits pour désigner les êtres métaphysiques. Il n'en est pas ainsi d'un peuple très-anciennement policé, tel que les Gentous, qui ont des livres qui nous sont connus, & dont nous pouvons juger sans raisonner. Le lecteur ne fera peut-être point fâché que je prenne la liberté de mettre sous ses yeux un article du *Shastah* original, & tel qu'il étoit avant que d'avoir été corrompu par les Auteurs du *Vedam*. Il est question du grand Etre à trois attributs.

„ Cet Etre est Dieu — Dieu est un — Créateur de tout ce qui existe. — Dieu ressemble à une sphere parfaite qui n'a ni fin, ni commencement. — Dieu regle & gouverne tout ce qui est créé, par une Providence générale qui résulte de principes fixes & déterminés. — Tu ne cherches point à connoître la nature, ni l'essence de l'Eternel, ni par quelles loix il gouverne le Monde. — Une pareille recherche est vaine & criminelle. — Il doit te suffire de voir ses ouvrages jour par jour, nuit par nuit, sa sagesse, sa puissance & sa miséricorde. — Profites-en.” (*)

Mr. Holwell, qui vient de nous procurer une traduction du *Shastah*, observe très-bien que cette définition de l'Etre Suprême est à la fois simple, sublime & comparable à tout ce qu'on trouve sur ce sujet dans les codes religieux des plus anciennes nations de l'Asie; mais en vérité, ce n'est pas parmi les

(*) *Evénements historiques, relatifs au Bengale, & à l'Indostan*, par J. Z. Holwell. T. II. p. 38. Paris 1768.

Sauvages de l'Amérique qu'il faut aller chercher des notions sur la Divinité, qu'on puisse mettre en parallèle avec l'ancien culte des Bramines, ou des Parfis dont Mr. Anquetil vient de traduire les livres Zends.

J'ai observé que le critique ne cesse de faire dans son stile affecté & précieux (*), des déclama-tions mille fois répétées contre les sciences, les arts, les richesses, les commodités & le luxe des peuples civilisés : il a sans doute prévu qu'on ne se donneroit point la peine de réfuter de tels paradoxes, qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté. On a vu paroître en Europe plusieurs misanthropes, qui se sont déclarés hautement en faveur de la vie sauvage contre l'état social, & cependant ils sont restés dans l'état social; tandis que pour être conséquents, & pour justifier leurs principes par leur conduite, ils devoient aller vivre dans les bois, & se faire Hurons: mais il est plus aisé de mal raisonner & d'être en contradiction avec soi-même que de se faire Huron. Il est vrai qu'on a vu, depuis quelques années un hom-

(*) On pourra juger de la maniere d'écrire du critique, par le passage suivant. „ Dans notre continent, la beauté
 „ riante de la terre est l'effe, non d'une nature empressée,
 „ comme en Amérique, de satisfaire les desirs de ses enfans;
 „ mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulsive
 „ dont notre orgueil & notre amour propre ont su nous ap-
 „ prendre à nous contenter, qui plus est à la trouver belle.
 „ Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre,
 „ dont l'indolence mollement étendue sur le duvet nargue
 „ les injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur; qui
 „ n'ouvrent les yeux que pour être éblouis. &c. &c. Pag. 15.
 „ Ceux qui aiment le *Phœbus*, seront sans doute très-con-
 „ tents de ce stile-là.

Qui Bayium non odit, amet tua carmina, Mavi.

me, qui ayant été persécuté par les moines à cause de ses opinions & de son héritage, prit le parti de quitter l'Europe, & d'aller vivre avec les Iroquois & comme les Iroquois : il resta assez longtemps parmi eux, & revint enfin à l'occasion de la dernière guerre ; mais il avoit perdu l'esprit, & l'avoit perdu tellement qu'on a été obligé de l'enfermer. La même chose arriva, comme nous l'apprend Mr. Chevreau, au mathématicien Martial, qui trouvant le séjour de Paris trop bruyant pour pouvoir y cultiver la géométrie, partit pour le Canada : à son retour il avoit tout oublié, & paroïssoit être devenu imbécile, pour avoir vécu pendant cinq ans chez les Sauvages.

CHAPITRE XI.

De la lâcheté des Américains.

CE n'est point seulement d'après le témoignage des voyageurs, mais d'après les événements mêmes, qu'on a dit, dans les *Recherches Philosophiques*, que les Américains se sont très-mal défendus contre les usurpateurs de leur pays, & qu'ils n'ont jamais donné des preuves de courage, dans ces temps malheureux, où ils en avoient si besoin.

Le critique, pour n'être d'accord en rien avec l'Auteur, assure que les Américains ont toujours été & sont encore extrêmement braves. S'il avoit lu

plus attentivement l'histoire, il eût sans doute été mieux instruit de la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols, qui ont envahi, aux Indes occidentales, tous les pays qu'ils ont voulu envahir, & cela avec des armées si peu nombreuses qu'on en est étonné : aussi Mr. de Montesquieu observe-t-il qu'il n'y a point de petit Prince en Europe, qui n'eût pu conquérir l'Amérique; puisque l'Espagne, totalement épuisée d'argent, n'y envoya pas plus de forces que le moindre Prince y en eût pu envoyer. Le critique se trompe ouvertement, lorsqu'il dit que les Espagnols furent reçus au nouveau Monde comme des amis qu'on combla de présents, & auxquels on ne résista pas. L'Empereur du Pérou assembla contre eux toutes ses forces, & on étoit si peu résolu, dans son armée, à recevoir le voleur Pizarre, que la plupart des officiers assurèrent qu'ils feroient les Européens prisonniers de guerre, & que, s'ils ne vouloient pas se rendre, on les extermineroit. *Un gouverneur Indien, dit Zarate, avoit envoyé dire à Atabaliba que non seulement le nombre des Espagnols étoit fort petit; mais encore qu'ils étoient si paresseux, si efféminés & si lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant soit peu à pied sans se laisser, c'est pourquoi ils montoient sur de grandes brebis qu'ils nommoient des chevaux. (*)*

Quand il fallut combattre, les Péruviens ne montrèrent aucune ombre de courage, & on n'a jamais vu dans le Monde entier des hommes plus pol-

(*) Histoire de la conquête du Pérou. Liv. II. Chap. 5.

trons. Pizarre crut si peu qu'on devoit employer les armes à feu pour détruire cette race pusillanime, qu'il descendit de cheval, jetta son mousquet, & entra l'épée à la main lui seul dans l'armée ennemie, où il se saisit de l'Empereur, environné de plus de quarante mille hommes, qu'on chassa & qu'on massacra comme des bêtes. (*)

Le Pérou étant un pays de montagnes, où il faut continuellement marcher & tourner par des gorges & des défilés; où il faut sans cesse passer & repasser des rivieres & des torrents dont les bords sont fort escarpés & presque coupés à plomb; on assure que quatre ou cinq mille hommes peuvent y défendre le centre du pays contre l'armée la plus nombreuse : la lâcheté des Péruviens est donc d'autant plus remarquable, qu'il leur eût été très-aisé de disputer ce terrain qu'ils connoissoient, contre quelques brigands qui ne le connoissoient point.

Que les femmes Américaines se soient partout déclarées en faveur des Européens contre leur propre

(*) Garcilasso assigne cinq causes qui, selon lui, ont rendu la conquête du Pérou si facile qu'on a peine à le croire. 1. Huayna Capac avoit prédit qu'il arriveroit un jour des hommes barbus dont la religion vaudroit mieux que celle des Péruviens. 2. La ressemblance que les Péruviens remarquèrent entre les Espagnols & leur Dieu Viracocha. 3. Les armes à feu. 4. Les chevaux. 5. Les cruautés d'Atabaliba. *Hist. des guerres civiles des Espagnols aux Indes. Traduction de Baudoïn.*

On peut dire que la prédiction de Huayna est une fable; on peut dire encore que la ressemblance entre les Espagnols & le Dieu Viracocha étoit une chimere, & que les cruautés d'Atabaliba sont des faussetés, inventées par les Espagnols, pour rendre odieux un Prince qu'ils ont si inhumainement traité.

nation (*), c'est sans doute un fait bien étonnant ; mais la manière horrible dont ces Américains traitoient leurs femmes, avoit produit cette invincible aversion qu'elles avoient pour leurs compatriotes, & ce sincère attachement qu'elles montrèrent aux Espagnols, en qui elles crurent trouver des libérateurs, qui feroient cesser une tyrannie qui révoltoit la nature.

La conquête du Pérou n'étoit pas encore entièrement achevée, lorsqu'il se répandit un esprit de vertige sur les conquérants : leurs haines & leurs jalousies, qu'ils avoient su cacher jusqu'alors aux yeux du peuple vaincu, éclatèrent ; & on vit les Espagnols livrer bataille aux Espagnols à Chapas, près de Quito, aux salines à Guarina, à Xaquixaquana, & cela dans un pays à peine conquis. Si les Péruviens, échappés aux défaites, avoient eu la moindre bravoure, ils eussent sans peine massacré, pendant cette horrible discorde, jusqu'au dernier des Castillans : mais ces hommes, aussi foibles qu'abrutis, allèrent se faire eux-mêmes goujats, ou espions dans les petites armées Espagnoles, occupées à s'entredétruire avec une fureur & un acharnement dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire ; & le Pérou resta à l'Espagne.

Cortez en pénétrant dans le Mexique, à la tête de quatre cents hommes, fit égorger plus de quarante mille Américains, qui voulurent lui résister à Pontonchia & à Tlascala : le bruit de ces victoires, ou plutôt de ces massacres, épouvanta tellement l'Empe-

(*) Voyez les *Recherches Philosophiques*, T. I. p. 69. 170. & T. II. p. 181. & 182.

reur Montezuma, que, dans la consternation générale, il perdit jusqu'à l'espoir de pouvoir vaincre, & se laissa mettre aux arrêts comme un enfant : pour être délivré, il se démit de tous ses états, reconnut le Roi d'Espagne pour son Souverain, & calma ; autant qu'il put, ceux d'entre ses sujets qui paroissent vouloir se révolter contre les Espagnols. Cette démarche n'étoit-elle donc point celle d'un Prince incapable de penser en homme ?

Enfin, quelle qu'ait été la dépopulation de l'Amérique au quinzième siècle, il est certain que, si l'on y avoit trouvé des peuples vaillants & belliqueux, on n'eût pu en si peu d'années soumettre une moitié du Monde, & former des établissemens depuis la baie de Hudson jusqu'à l'île de Chilôë.

On n'a jamais pu, avec les armes à feu, exécuter la conquête de l'intérieur de l'Afrique ; quoique les Européens l'aient tentée tant de fois & avec tant d'acharnement. Cependant les habitans de ces contrées avoient aussi peu de connoissance de la poudre à canon, lorsqu'on les attaqua pour la première fois, que les Américains lorsqu'on les attaqua pour la première fois : aussi les Espagnols ne faisoient-ils aucun cas de leur artillerie, en comparaison de leurs chiens, qui n'ont été arrêtés, ni repoussés dans aucune action ; parcequ'on n'a pas rencontré un Indien, qui eût assez de bravoure pour terrasser ces animaux : ils les tuoient quelquefois de loin avec des fleches ; mais quand ils se laissoient atteindre, ils étoient indubitablement déchirés ; n'ayant point d'habits, chaque morsure leur faisoit une playe, & n'osant empoigner

es dogues, ils leur prêtoient la gorge. La mode qu'avoient alors les Espagnols & tous les Européans en général, de laisser croître leur barbe, eût seule suffi pour faciliter la conquête de l'Amérique : car les Indiens ne pouvoient supporter la vue ni des hommes barbus, ni des chiens, ni des chevaux. On a été plus de quarante ans au Pérou sans pouvoir, ni par menaces ni par promesses, engager les Péruviens à ferrer les chevaux : ils n'osoient les approcher de cinquante pas, & plusieurs tomboient en foiblesse en les voyant de loin. Les Romains furent sans doute un peu effrayés par les premiers Eléphants qu'ils virent pendant la guerre de Pyrrhus : ces animaux leur étoient si inconnus, qu'ils en ignoroient jusqu'au nom ; & ils les prirent pour une espece particuliere de bœufs (*); mais ils revinrent bientôt de cette frayeur, & les combattirent de pied ferme : tandis que les Américains, longtemps après que la conquête de leur pays fut achevée, continuerent à avoir une peur horrible des chevaux qu'ils avoient d'abord pris pour des moutons. Que feroit-ce donc si ces hommes-là avoient été attaqués avec des Eléphants?

Pour diminuer tout le merveilleux de ces événements, le critique dit que les Sauvages du Canada ont, pendant la dernière guerre, battu les Anglois. Mais les Anglois n'ont-ils donc pas conquis le Cana-

(*) Dans la plus ancienne inscription qu'on conserve à Rome, & qui est celle de la colonne rostrale de Duillius, on nomme encore les Eléphants *Boves Lucas*. Jamais aucun antiquaire n'eût soupçonné que cela signifioit des Eléphants, si heureusement Pline ne nous avoit instruits là-dessus. Voyez les *Annales Romaines de Pighius sur le consulat de Duillius*.

da, & malgré ces Sauvages, & malgré les François? Y a-t-il un seul Iroquois, qui ose aujourd'hui tirer un coup de fusil sans la permission du Gouverneur de Québec? Non sans doute: que peut donc servir une pareille objection? Voilà ce que je ne conçois point. D'ailleurs, la défaite du Général Braddock fut l'effet de son trop d'ardeur; il se renferma dans un terrain qu'il ne connoissoit pas assez, & d'où il ne put se dégager.

On fait que l'infériorité des François, dans cette guerre, provenoit de ce qu'ils avoient dans leurs troupes beaucoup de Sauvages & beaucoup d'hommes nés en Amérique: tandis que les Anglois employèrent, outre les *Rangers*, des troupes levées en Europe, qui auront une supériorité décidée sur les Créoles, aussi longtemps que continuera la dégénération dans l'espece humaine au nouveau Monde, comme on a pu assez le comprendre par l'extrait que j'ai donné de l'Histoire de la Pensilvanie. Il est vrai qu'il y a de certains cantons dans l'Amérique méridionale, où l'air est infiniment plus contraire aux Européens nouvellement débarqués qu'aux habitants. On en a eu un exemple lors de la prise de Carthage des Indes par Mr. de Pointis: il enleva cette place aux Espagnols sans aucun effort; mais le mauvais air lui tua tant de monde, que s'il ne s'étoit, pour ainsi dire, sauvé, il ne lui seroit pas resté un homme. Les maladies firent aussi presqu'échouer l'entreprise de Cromwel sur la Jamaïque; & on a vu ce qui est arrivé de nos jours aux Anglois dans l'isle de Cuba, au point qu'on est étonné que des troupes frappées par de si terribles fléaux, ayent pu prendre la Havane.

Il y a sans doute, dans le sein des plus vastes forêts de l'Amérique & dans les stériles rochers du Chili, de petites peuplades qu'on ne connoît point, ou dont on n'exige aucun tribut. Qui voudroit se mettre en devoir d'aller subjuguier des Sauvages qui ont à peine des cabanes, & qui ne payeroient pas les frais qu'il faudroit faire pour les battre? Leur misère profonde les met à l'abri de la servitude, dont leur bravoure ne sauroit les garantir. D'ailleurs, les Européens ont tant de terrain dans ce pays, que loin d'en desirer aujourd'hui davantage, ils ne sauroient faire valoir la milliême partie de celui qu'ils occupent.

Si dans le Nord les Sauvages ont quelquefois inquiété les colonies, c'est qu'ils faisoient de nuit des incursions, & mettoient le feu aux maisons des planteurs qui, ayant bâti dans les campagnes souvent à deux ou trois lieues les uns des autres, ne pouvoient se secourir mutuellement, ni arrêter ces incendiaires. Dès qu'on a rapproché les habitations, en conséquence des loix faites à ce sujet (*), la sécurité a beaucoup augmenté; & ce fut sans doute par une grande imprudence, qu'on laissa un jour tellement approcher les Sauvages de la ville de Montréal, qu'ils y mirent le feu & la réduisirent en cendres. Quand ils sont par-

(*) Dans la Virginie on a eu beaucoup de peine à rassembler les planteurs dispersés: la plupart le sont encore aujourd'hui. On a observé que plus on rapprochoit les habitations des Colons, & plus la population augmentoit: cet effet paroît être produit par le feu qui, dans une seule habitation isolée, ne peut influer sur l'air; mais les foyers d'un grand nombre de maisons rapprochées peuvent corriger l'air, comme je le dirai dans la suite.

venus à allumer une ferme, ou un fortin, ils affomment ceux qui se sauvent des flammes, & exercent des cruautés inouïes : ces barbares ne seroient certainement pas si atroces, ni si vindicatifs, s'ils avoient plus de courage; mais ils boivent le sang de leurs ennemis, & les déchirent en lambeaux. C'est cet horrible traitement qu'ils font essuyer à leurs prisonniers, qui a souvent fait pâlir & reculer d'effroi les troupes Angloises au milieu des bois, lorsqu'on trouvoit le corps de quelqu'Européen égaré, que les Sauvages avoient mutilé & découpé avec leurs scalpels & leurs couteaux à balafres : après avoir enlevé toute la chevelure avec la peau du front, ils emportent aussi souvent le crâne, & fuyent aussi promptement & vont se cacher si loin, que la difficulté est de les atteindre pour les punir.

Quoique ces barbares du Nord de l'Amérique ne soient rien moins que braves, quoiqu'ils fassent la guerre en se cachant, le Chevalier des Marchais assure néanmoins qu'ils sont des héros en comparaison des Sauvages qui habitent entre les Tropiques. En effet, qu'on considère l'état où les Jésuites avoient réduit les Indiens de leurs Missions, & qu'on juge de la bravoure de ces Indiens par celle de leurs conquérants : ces religieux ne sont pas les seuls qui aient subjugué de la sorte des peuplades entières; les Dominicains & beaucoup d'autres moines, attirés dans ces contrées par la soif des richesses, en ont fait tout autant : si les Américains avoient donc eu quelque espèce de courage, ils ne seroient jamais tombés sous la domination de ces hommes, qui ont tant de

force pour opprimer, & qui n'en ont aucune pour vaincre.

C A A P I T R E X I I .

De l'état de l'Amérique au moment de la découverte, & de son état actuel.

IL ne faut point confondre les époques, ni juger du siècle de Henri l'Oiseleur par le siècle de Louis XIV. Le critique confond à chaque instant l'état de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, avec l'état où elle étoit en 1767. Cette première faute l'a conduit à une infinité d'autres.

Au temps de la découverte du nouveau Monde, on n'y voyoit que des forêts : aujourd'hui il y a sans doute des terres cultivées ; mais elles le sont par des Africains & des Européans. Le terrain exploité est au terrain non exploité comme deux mille sont à deux millions, & cependant on peut dire qu'aucun pays n'a éprouvé de si grands changements en un semblable laps de tems.

Le critique a-t-il donc expliqué pourquoi l'Amérique, à l'arrivée des Espagnols, étoit une vaste solitude ; pourquoi l'espèce humaine y étoit si foible, si peu répandue, qu'on a traversé des forêts de deux à trois cents lieues sans rencontrer un homme ? Non

certainement, il ne l'a point expliqué, & c'est pourtant là le point de la difficulté. Comme l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tenté de résoudre cette difficulté, il devoit absolument faire connoître la situation où Colomb & Vespuce trouverent le nouveau Monde sur la fin du quinzième siècle : il devoit donc parler de cette époque, & non d'une autre; mais le critique, ayant entièrement changé l'état de la question, a par là tellement obscurci ses propres idées, que souvent on ne comprend pas du tout ce qu'il a voulu dire. Quand il parle des végétaux & des arbres transplantés, il ne s'informe pas s'ils ont toujours réussi comme ils réussissent aujourd'hui dans un terrain cultivé depuis près de trois cents ans. Cependant le lecteur conçoit aisément qu'il en est des plantes comme des animaux & des hommes: la mortalité, qui étoit d'abord très-grande parmi les enfants créoles, a sensiblement diminué. Le mal vénérien, si horrible, si destructif dans son origine, s'est beaucoup mitigé; & Mr. Astruc croit qu'il est presque parvenu à son dernier période: si cette maladie avoit conservé sa première violence & ses premiers symptômes, si elle avoit résisté au temps, ou l'Europe seroit dépeuplée, ou il auroit fallu se résoudre à ne plus aller en Amérique: car chaque voyageur rapportant sans cesse de nouveaux germes pris dans le foyer de cette épidémie, on auroit vu disparaître de dessus notre continent des nations entières. J'attribue au changement du climat du nouveau Monde, l'affoiblissement de la peste qui en sortit au quinzième siècle, & que Margarita & le moine Buellio de

l'ordre de Benoît en rapportèrent les premiers en Espagne.

En Amérique, la culture a opéré bien des changements dont je parlerai beaucoup dans les chapitres suivants.

L'observation d'Oviedo sur les arbres à noyau, a été faite du temps d'Oviedo, & elle est fort juste : aussi y a-t-il encore bien des endroits aux Indes occidentales, où les oliviers croissent sans qu'on y puisse extraire de l'huile des olives : il y a encore des provinces entières, comme la Pensilvanie, où l'on ne peut élever des pruniers. Quant à la vigne, on n'a encore pu nulle-part la faire prospérer, comme je le dirai dans la suite. Plus les colons travailleront, & plus ils forceront la Nature : dans la plupart des établissements on a détruit de plus en plus les insectes : il est vrai qu'on n'y a point si bien réussi dans d'autres ; car au Brésil les fourmis continuent leurs ravages, ainsi que les vers fabivores dans les possessions Angloises (*), les Kakerlaques à Surinam, & les crapauds à Porto-belo. Tout ceci est encore vrai par rapport aux serpents, dont on a éclairci toutes les espèces, en leur faisant une guerre continuelle, ainsi qu'aux bêtes féroces. Tout ceci est encore vrai par rapport aux eaux fluviatiles, qui deviennent plus saines, à mesure que le travail des hommes force les rivières à couler dans un lit plus étroit, & sur un terrain moins ombragé d'arbres : alors ces eaux plus exposées aux

(*) C'est le *Bruchus America septentrionalis*. Il n'existe pas dans notre continent ; mais un malheur singulier a manqué de le transplanter en Europe.

rayons du soleil, & plus battues par la rapidité du courant, acquièrent plus de légèreté, nourrissent moins d'insectes, dont les œufs sont entraînés; & ne forment plus de marais sur les rives, qui se dessèchent à proportion que le lit ou le bassin se creuse. Mr. Linnæus a très-bien observé que, dans tous les pays incultes & sauvages, les rivières sont, respectivement au volume d'eau, beaucoup plus larges, que dans les régions habitées depuis long-temps par des peuples policés. Je rapporterai dans l'instant une observation de Mr. Bertrand, qui confirme celle-là.

L'Amérique étoit un pays extrêmement sauvage, où il y avoit beaucoup à faire, & les Européens ont déjà beaucoup fait en abattant les forêts: par là les marécages ont commencé à avoir une évaporation que l'air, trop intercepté dans les bois, ne pouvoit y produire.

Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les Auteurs que le critique cite, dans sa Dissertation, pour se convaincre que ce n'est pas dans de tels livres qu'il a pu puiser des connoissances sur l'ancien état de l'Amérique: tandis que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tâché de s'instruire en lisant ce qui a été écrit depuis Pierre d'Angleria & Vespuce, jusqu'à nos jours; mais dit le critique, il a fait ses lectures rapidement & en se jouant. A cela je lui réponds qu'on n'est pas soupçonné de s'être trop hâté, quand on a employé neuf ans à faire deux petits volumes. En vérité, de pareilles imputations, hazardées par quelqu'un qui a écrit une brochure en trois heures, paroissent extrêmement déplacées.

Je vais continuer à examiner les choses.

C H A P I T R E X I I I .

Du climat de l'Amérique.

Q Uand le critique parle du climat de l'Amérique, d'où le mal vénérien s'est répandu sur l'Europe & le reste du Monde connu, il tombe toujours dans la même faute, parce qu'il confond toujours les époques.

On a observé, dans les colonies Angloises, que l'air s'est beaucoup purifié depuis environ 60 ans, tant par les défrichements que par les coupes de bois: ainsi le climat de ces provinces tel qu'il est aujourd'hui, n'est pas le climat de ces provinces tel qu'il étoit au moment de la découverte. Il faut donc bien distinguer ces choses, sans quoi on ne pourroit jamais se faire des idées claires là-dessus.

L'air de cette partie du Pérou, qui est la plus voisine de la ligne équinoxiale, n'est plus si funeste que du tems de Zarate, qui en donne une description effrayante, *Les peuples, dit-il, qui habitent sous l'équateur & aux environs, ont le visage barané; ils parlent de la gorge; ils sont fort adonnés au péché contre nature, c'est pourquoi ils maltraient leurs femmes, & en font peu de cas; ils se coupent les cheveux, & se font des couronnes à la tête à peu près comme les moines. Ce pays est fort chaud & fort mal sain: on y est particulièrement sujet à de certaines*

verruës, ou especes de fronces fort malins & fort dangereux, qui viennent au visage. & dans les autres parties du corps : ils ont des racines fort profondes & sont plus à craindre, que la petite vérole, & presque autant que des charbons de peste. (*)

Ces fronces, dont parle ici l'Auteur Espagnol, n'étoient que les effets du mal vénérien qui, au commencement de sa transplantation en Europe, y produisit exactement les mêmes symptômes, comme on peut le voir par un passage du poëte le Maire, qui le premier fit des vers François sur ce fléau, comme Fracastor en composa ensuite en Latin sur le même sujet. Voici quelques-uns de ces vers de le Maire.

Mais à la fin quand le venin fut meur,
 Il leur naissoit de gros boutons sans fleur,
 Si trez hideulz, si laits & si énormes,
 Qu'on ne vit onc visages si difformes;
 N'onc ne receut si trez mortelle injure
 Nature humaine en sa belle figure :
 Au front, au col, au menton & au nez
 Onc ne vit on tant de gens boutonnez.
 Ne ne sceut onc lui bailler propre nom,
 Nul médecin, tant eut-il de renom.
 L'ung la voulut *Sabafari* nommer
 En Arabie ; l'autre a pu estimer
 Qu'on la doit dire en Latin *Mentagra* ;
 Mais le commun, quand il la rencontra,
 La nommoit *Gorre* ou la *Vérole grosse*,

(*) Liv. I. Chapitre 4.

Qui n'épargnoit ne couronne, ne croffe.

Et dit-on plus que la puissante armée
Des fors François à grant peine & souffrance
En Naples l'ont conquise & mise en France. (*)

Telle étoit dans son origine cette maladie affreuse, qui se répandit de l'Amérique, sur l'ancien continent.

Dans les îles & en général dans toutes les provinces du nouveau Monde les plus fréquentées par les Européens, le labour, les abattis, le saignement des marais, les grands chemins, le feu des habitations ont plus ou moins changé la constitution de l'air : il faut néanmoins excepter de certains cantons, où l'on n'a pu corriger sensiblement la malignité du climat ; & cela est vrai par rapport à l'isthme de Panama, & surtout par rapport au terrain où sont situés Carthagene & Porto-belo : j'ai comparé une description de ce pays, publiée en 1530, avec une autre publiée en 1752, & je puis assurer qu'on y trouve précisément les mêmes symptômes dans les habitants, les mêmes maladies endémiques, la même quantité de crapauds qui y désolent les maisons, comme cela arrive aussi quelquefois en Ukraine ; enfin, des eaux aussi peu salubres qu'on y en avoit il y a plus de 200 ans. L'air de Porto-belo est le plus mal sain qu'on connoisse dans le Monde, & sur-tout pour les étrangers :

(*) Voyez les contes de Cupido & d'Atropos. Il est possible que cette facétie de le Maire a fourni à Fracastor l'idée de son beau Poëme intitulé *Syphilis*.

quand la grande foire s'y tenoit encore, il y mouroit toujours, dit Thomas Gage, six cents hommes en quinze jours. J'avoue que cet exemple est unique, & que si l'on n'avoit pas mieux réussi dans les autres parties de l'Amérique à purifier le climat, il seroit insupportable aux Européens, qui ne laissent pas de souffrir encore beaucoup à la Jamaïque, à la Barbade, à Surinam & dans plusieurs autres établissemens.

CHAPITRE XIV.

Du degré du froid plus grand dans le nouveau continent que dans l'ancien.

ON a cité, dans les *Recherches Philosophiques*, les expériences faites au thermometre dans les deux continents; par lesquelles il est avéré qu'il fait plus froid en Amérique, que dans l'ancien Monde sous les mêmes latitudes. Le critique, qui ne cite absolument aucune expérience dans toute sa Dissertation, révoque ces observations en doute, & accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit. (*)

(*) *Ses observations sont-elles plus exactes par rapport au degré du chaud & du froid, si différent en Amérique en deçà de l'équateur, & sous le même parallèle, de notre continent? Et l'ignare; mais je, sai qu'il n'est pas vrai, &c.*

Tels sont les termes du critique, pag. 75. On voit bien qu'il accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit; puisqu'il

En vérité, on est étonné que ce critique n'ait pas été mieux instruit sur un phénomène généralement reconnu, & qu'on enseigne aux enfants en Géographie : s'il n'a pas daigné consulter des livres, il n'avoit qu'à ouvrir son almanach, & il eût trouvé, dans celui de 1769, les observations de Mr. Francklin sur le degré du froid dans les deux continents.

L'Auteur, ayant sous les yeux les tables météorologiques, faites dans différentes provinces de l'Amérique, a tâché d'en déduire un calcul proportionnel pour indiquer à peu près la différence du froid dans les deux hémisphères, & il a cru pouvoir assurer que cette différence alloit à douze degrés de latitude, en prenant tous les pays l'un portant l'autre, & la côte orientale avec l'occidentale. Or, en cela il n'a pas *cavé au plus fort* : car à Philadelphie, au quarantième degré de latitude Nord, le thermomètre ne monte en été, qu'à 33 degrés, & dans notre continent, il monte à 33 degrés sous le soixantième parallèle de latitude Nord : ainsi il ne fait pas plus chaud en Amérique à 40 degrés de l'équateur, qu'à 60 en Europe.

lui reproche d'avoir ignoré ces mêmes observations qu'il a citées. Cela est bien merveilleux. Si ce critique avoit été tant soit peu versé dans la Géographie, il n'eût jamais dit *sous le même parallèle* ; ce qui rend son objection si obscure qu'on n'y conçoit rien : il falloit absolument parler au pluriel, & dire *sous les mêmes parallèles*.

Comme je ne puis point interrompre ici l'ordre des matières, je donnerai dans la suite un chapitre particulier par rapport à l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud. Le critique cite un certain Guiot, absolument inconnu dans la république des Lettres ; & qui croiroit qu'on se moque de lui, si on le prenoit pour un Physicien. Je lui opposerai des ouvrages connus & des Auteurs connus.

Cette observation donne, comme on le voit, une différence de 20 degrés, tandis que Mr. de P. n'a adopté qu'une différence de 12 degrés. Mais voici ce qui l'a déterminé, c'est que les étés dans l'Amérique septentrionale, sont presque toujours les mêmes, & que le thermometre monte au même point qui est, pour une partie du Canada, la Nouvelle-York, l'Albanie, la Pensilvanie, comme je l'ai dit, de 33 degrés (*); pendant qu'en Europe, il y a des étés où le thermometre n'atteint pas à ce point sous le soixantieme parallele; mais de trois ans il y parvient toujours une fois, & il y a des étés où il dépasse beaucoup cette hauteur, comme on peut le voir par les observations de Pétersbourg, qui est précisément bien situé pour servir ici de terme de comparaison; car plus avant dans la Sibérie le froid augmente trop, comme je l'ai vu par les expériences dont Mr. de l'Isle a rendu compte à l'Académie de Paris: il dit même qu'un jour le mercure se figea dans la boule de son thermometre; mais il y a bien de l'apparence que ce mercure, dont Mr. de l'Isle s'est servi pour ses expériences en Sibérie, étoit mêlé avec quelque matiere étrangere, & peut-être avec du plomb.

Cette différence qu'on remarque entre le degré du froid dans les deux continents, est la chose du Monde la plus facile à expliquer, & c'est un effet si nécessaire, que je ne cesse de m'étonner que quelqu'un ait pu en douter, & faire imprimer ses doutes. (**)

(*) Je parle du thermometre de Celsius.

(**) On peut voir, dans le voyage de Mr. de Chabert, fait par ordre du Roi en 1750 & 1751, dans l'Amérique septentrionale,

Notre continent est beaucoup mieux cultivé & habité : on fait que les habitations des hommes diminuent le froid, & corrigent l'air (*): on fait que les troupeaux & les engrais qu'on répand sur les terres, diminuent aussi le froid : on n'a plus en Europe des marais d'une étendue considérable : on n'y a plus des forêts, qu'on puisse comparer au moindre bosquet du Nord de l'Amérique. Toutes ces causes doivent absolument faire varier la température de l'air dans les deux hémisphères. Il n'y a encore qu'à prendre pour termes de comparaison Québec & Paris, dont le climat est aujourd'hui si différent, quoique la latitude soit à peu près la même. Cependant cela n'a pas toujours été ainsi : car quand la Gaule étoit remplie de bois, & beaucoup moins cultivée, il faisoit aussi plus froid à Paris qu'il ne fait aujourd'hui, comme on peut très-aisément s'en convaincre, en lisant ce que l'Empereur Julien dit du climat de Paris dans ses ouvrages.

Quant au terrain compris entre les Tropiques au nouveau Monde, il est très-élevé, plein de marécages, de lacs, de bois, de montagnes chargées de

une savante Dissertation sur les causes de ce froid rigoureux qu'on ressent dans le Canada, respectivement aux mêmes latitudes de l'Europe. Mr. de Chabert y rapporte les causes de ce phénomène à la quantité de terres incultes, aux lacs prodigieux, aux marais & aux forêts, ainsi que l'a fait dans son ouvrage, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*.

(*) Le Pape Benoît XIV crut pouvoir corriger l'excès du mauvais air dans les environs de Rome, en y faisant venir une colonie de familles Allemandes, qui par le seul feu de leurs foyers devoient diminuer les exhalaisons : mais comme on dispersa trop ces faufiles, au lieu de les réunir sur un même terrain, l'aria les a emportées, & il n'en est resté aucun vestige.

neige; enfin, il ne ressemble en rien aux pays situés dans la Zone Torride de notre continent: aussi y a-t-il eu des années où le thermometre de Réaumur est parvenu au septantième degré en Afrique sous la ligne équinoxiale; tandis qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ait jamais atteint à ce point dans la Guiane, ou dans le Pérou.

Cette différence, dans la disposition de l'atmosphère, a dû influencer beaucoup sur les hommes & les animaux du nouveau Monde, qui, par la culture, changera avec le tems entièrement de face. Mr. Bertrand a déjà observé que les rivières du Nord de l'Amérique contiennent moins d'eau de nos jours qu'elles en contenoient il y a 60 ans, comme on l'a vu par les anciens moulins que le courant ne fait plus marcher; ce que ce naturaliste attribue avec beaucoup de raison aux abattis & au saignement des terres. Quoique l'Amazone, le plus grand des fleuves connus, reçoive une immense quantité d'eaux qui découlent des montagnes, il n'y a cependant aucun doute qu'il ne diminuât beaucoup si l'on abattoit les immenses forêts qui l'ombragent depuis le méridien de Jean de Bracamoros, par le sein du continent jusqu'à l'isle de Marayo. Ce qui est vrai par rapport aux rivières, est aussi vrai par rapport aux lacs.

Un autre phénomène aussi surprenant que celui dont je viens de parler, c'est que plusieurs plantes du genre des *Astres* ou des *Bidens*, qui ne montoient jamais en graine dans le Nord de l'Amérique, parce que la fleur étoit trop tardive, commencent maintenant à produire des semences

fécondes (*). Malgré toutes ces améliorations du climat, on peut dire en général, que, dans les parties septentrionales du nouveau Monde, on s'étoit attendu à une révolution plus rapide, & qu'on ne voit pas encore tout le fruit du travail opiniâtre des colonies Angloises. Dans la plupart le froid n'a pas diminué en proportion de la quantité de bois qu'on a déracinée, & la dégénération dans le bétail d'origine Européane, est encore fort sensible, ainsi que la dégénération dans l'espece humaine.

La Nature ne peut sans doute opérer de grands changements dans un climat quelconque, que par une marche fort lente, & dont trois ou quatre générations ne peuvent s'appercevoir, qu'autant que des naturalistes laissent des observations, qu'on compare ensuite à celles qu'on fait de jour en jour. D'ailleurs, il reste autour des colonies, d'immenses terrains incultes & noyés; de sorte que l'air n'est pas également purifié dans un endroit comme dans un autre.

Plus je fais d'observations, & plus je m'apperçois que le critique n'a pas compris le sujet sur lequel il a écrit : car, comme il n'a point admis un plus grand degré de froid dans le nouveau continent que dans l'ancien sous les mêmes latitudes, il est impossible qu'il ait pu avoir des notions claires sur la nature du climat. C'est comme si l'on écrivoit sur la géométrie sans savoir l'arithmétique.

(*) Ces Plantes se perpétuoient par les racines & par les boutures; & la seve, au lieu de produire dans la fleur, produisoit dans le pied. Enfin elle donnoit des rejettons, au lieu de donner des semences.

 CHAPITRE XV.

De la famine qu'essuyèrent les premiers Européens qui pénétrèrent en Amérique.

QUand le critique ne peut ni altérer, ni contredire les faits cités par l'Auteur, il n'en parle point, & les regarde comme non-avenus. Cette manière de critiquer est non-seulement vicieuse, mais c'est la moins instructive qu'on puisse employer : car alors le lecteur ne voit les choses que d'un côté, ou il ne voit pas toutes les choses qu'il devoit voir, pour pouvoir en juger. Le fait dont il s'agit, est tel.

Les premiers Européens, qui entreprirent de faire des conquêtes & des établissemens en Amérique, furent tous, sans en excepter aucun, persécutés par la famine. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à François Pizarre au Pérou ; à Diégué Almagre, lorsqu'il voulut pénétrer au Chili ; à Orellana sur le Maragnon, à Gonsalve Pizarre dans la Canella, à Soto dans la Floride, à Cabéça de Vacca dans la Louisiane, à Barthélemi Colomb dans l'isle de St. Domingue : dès l'an 1494, dit Oviedo, les Espagnols essuyèrent une telle famine, qu'ils mangerent jusqu'aux quatre seules especes d'animaux quadrupèdes qu'il y eut dans cette isle. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à Montéga dans le Jucatan, à Jean Ribaud dans ce pays qu'on a appelé

ensuite la Caroline, à la colonie conduite par Green-
vil dans la Virginie, à Sarmiento dans la Magellani-
que, à la Roche, Chauvin, de Monts & Pontgravé
dans le Canada, à Morera dans la Californie.

La famine la plus célèbre, selon Pierre d'An-
gleria, fut celle qu'éprouva la nouvelle colonie Espa-
gnole, conduite par Nicuesa à Beragua. De sept-
cent-soixante-dix hommes on n'en put sauver qua-
rante : les vivres ayant entièrement manqué sur un
terrein dépourvu de tout, les colons voulurent ga-
gner la côte des environs de Porto-belo ; mais la di-
fette augmenta tellement, qu'ils commencèrent par
manger leurs chiens, ensuite des hommes sauvages :
les Sauvages leur ayant manqué, ils déterrèrent des
cadavres : les cadavres leur ayant encore manqué, ils
se nourrirent de crapauds, & finirent enfin par man-
ger le limon des marais & par s'entredévorer. La
même chose arriva aussi aux compagnons de Ribaud,
qui se voyant dans la dernière des extrémités, jette-
rent au sort pour favoir lequel d'entr'eux seroit man-
gé le premier ; le sort tomba sur le plus maigre, &
on le mangea.

Les vents contraires ayant retardé les vaisseaux
chargés de vivres, que l'Espagne envoyoit à ses petites
armées en Amérique, au commencement du seizième
siècle, les chefs crurent que tout étoit perdu, & que
la faim enleveroit jusqu'au dernier Espagnol envoyé
dans le nouveau Monde. La colonie Angloise de la
Virginie fut contrainte de retourner en Europe, faute
de vivres : celle de Philippeville, & plus de quarante
autres périrent entièrement par la famine.

On peut bien, après cela, se former une idée de l'état de l'Amérique au temps de la découverte : les Européens n'y auroient jamais effuyé de tels malheurs, s'ils y avoient trouvé des peuples cultivateurs ; mais dans un pays absolument inculte & occupé par quelques hordes de Sauvages, de tels malheurs étoient inévitables.

Le critique ne sauroit se mettre dans l'esprit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* parle presqu toujours de cet état où l'on trouva le nouveau continent à la fin du quinziesme & au commencement du seiziesme siecle. Peut-il donc nier qu'alors tout cet hémisphère ne fût presque couvert de forêts, où il falloit voyager avec le secours de la bouffole ? Car comme il n'y avoit point de chemins frayés, la plupart de ceux qui y pénétrèrent sans se munir de bouffoles, s'y perdirent ainsi que dans un immense labyrinthe. Le Comte Maurice de Nassau fit faire de grands abattis dans les forêts du Brésil, où il vouloit ouvrir des allées ; mais plus on avançoit, & plus on s'appercevoit que le bois devenoit épais & touffu, au point qu'on désespéra d'en voir l'issue, qu'on supposoit être à plus de trois cents lieues de l'endroit, où l'on avoit commencé à tracer les allées & les clairières. Dans le Nord de l'Amérique, il y avoit & il y a encore des forêts, qui couvroient, sans aucune interruption, des terrains plus grands que les Pays-bas & l'Allemagne ensemble. On peut donc affurer que le nouveau Monde n'étoit qu'un désert affreux, tandis que notre ancien continent étoit, comme je le dirai ailleurs, rempli de grandes villes & habité par des peuples policés.

Si le critique eût pensé en philosophe, il auroit sans doute avoué que rien n'est plus surprenant que cette différence entre les deux hémisphères d'un même Globe : il auroit avoué qu'il n'y a pas, dans l'histoire du genre humain, un phénomène comparable à celui-là ; mais le plaisir de noircir l'Auteur par des imputations odieuses, l'a emporté chez lui sur le plaisir de considérer les plus étonnans effets de la Nature.

C H A P I T R E X V I .

De la qualité des terres au nouveau Monde.

LE critique toujours occupé à faire des imputations, accuse l'Auteur d'avoir soutenu qu'aux Indes occidentales, toutes les terres sont d'une stérilité fingulière ; mais c'est une pure imagination de sa part. L'Auteur a dit qu'avant l'arrivée des Européens, la culture manquant entièrement aux terres de l'Amérique, la fécondité y étoit à pure perte, & cela équivaut à la stérilité. Voici ses termes.

„ Les troncs & les touffes de ces arbres y nour-
 „ rissent une multitude de végétaux implantés & pa-
 „ rasites, des Polypodes, des Guis, des Agarics,
 „ des Champignons, des Cuscutes, des Mouffes &
 „ des Lichens, provenus du sédiment d'un suc impair,
 „ que la végétation y pompoit de cette terre, qui n'a-

„ voit jamais été émondée par l'industrie, & où la
 „ Nature, faute d'être dirigée par la main de l'hom-
 „ me, succomboit sous ses propres efforts. ” (*)

L'Auteur a donc supposé que, quand la main de l'homme y dirigeroit les efforts de la Nature, la fécondité n'y feroit pas à pure perte : il a parlé de l'état où on découvrit l'Amérique, & le critique parle d'une époque postérieure de plus de deux siècles & demi à celle-là : non seulement il confond les temps ; mais il confond aussi les lieux, & en vantant la fertilité des terres au nouveau Monde, il ne distingue pas les provinces d'avec les provinces : cependant il ne faut pas juger du Canada par le Brésil, ni du Brésil par le Pérou, où il y a fort peu de bonnes terres : il ne croît point de mayz dans tout le pays de Collao à plus de cent-cinquante lieues à la ronde, à cause du froid. A Atica, à Atitipa, Villacori, Malla & Chillca, on n'engraisse les terres qu'avec une prodigieuse quantité de têtes de Sardines : les habitants ont beaucoup de peine à y faire leur récolte, à cause de la disette d'eau ; car il y a plus de sept cents lieues de côtes où il ne pleut jamais, & qui ne sont arrosées d'aucune rivière : la terre y est sablonneuse & brûlante. (**)

J'observerai qu'il est d'autant plus surprenant que le Pérou, situé dans la Zone Torride, ait des provinces où le froid empêche le mayz de croître, que l'on voit ce même grain réussir très-avant dans le Nord de l'Europe, & dans des bruyères défrichées

(*) *Recherches Philosophiques*. Pag. 9. & 10. Tom. I.

(**) *Histoire des Incas*. Pag. 85, 86, 87. Tom. II.

de la Poméranie. Ce froid est produit par l'élévation du terrain.

Si les terres sont, de l'aveu de tout le monde, mauvaises au Pérou, que peut-il donc servir au critique de rapporter l'observation du Pere Feuillée, sur une orange dont les pepins avoient germé dans le fruit ? Il seroit aisé d'expliquer ce phénomène ; mais ce phénomène, ni les vers de Virgile que le critique cite, ne rendent pas le terrain au Pérou, meilleur qu'il ne l'est en effet.

Je dis qu'il est absolument nécessaire de distinguer les provinces, puisqu'il s'en faut de beaucoup que la fertilité soit au même degré dans les unes que dans les autres. La prédilection des Jésuites pour le Paragouai, le Tucuman, les bords de l'Orenoque, la Californie & la Martinique, prouve sans doute que ces contrées valent infiniment mieux que la côte des Patagons & le Canada, où la France, lorsqu'elle en étoit encore en possession, devoit annuellement envoyer des vivres pour plus de 600 mille livres tournois ; & on fait bien que la France n'a jamais fait son grand & préjudiciable commerce de salaisons avec l'Irlande, que pour avitailler ses colonies de l'Amérique, qui occupées à des cultures secondaires, comme celle de l'indigo, du café, du sucre, ne pouvoient se procurer leur nécessaire physique : si la terre étoit donc aussi incroyablement fertile au nouveau Monde, que le critique l'affure, les colons se seroient trouvés dans un superflu qui les eût délivrés de la gêne de tirer toutes leurs provisions de l'Europe ; & cela seroit arrivé, malgré les précautions prises par les Métropoles

polés pour tenir leurs établissemens dans la dépendance : je parlerai de cela plus au long, dans un chapitre particulier, où j'examinerai la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique, où les terres ont aujourd'hui aussi besoin qu'ailleurs d'une culture pénible & d'un grand nombre de bras : une plantation n'y vaut précisément qu'en raison du nombre des Negres qu'elle possède.

Quand les Européens entreprirent de former des établissemens réguliers dans le nouveau continent, ils commencerent par abattre les forêts, ou par y mettre le feu : ces forêts s'étoient dépouillées tous les ans de leurs feuilles, dont on voyoit souvent des lits entassés à la hauteur de quatre à cinq pieds : l'humidité y séjournoit : il y avoit une putrefaction continuelle : les lits inférieurs se corrompoient & se convertissoient en fumier, à mesure qu'il s'en formoit de nouveaux à la surface. Quand ce terrain, ainsi engraisé par ses propres productions, fut dégarni de ses arbres pour la première fois, & couvert de cendres, on vit, dans plusieurs endroits, de certaines plantes croître & s'élever d'une manière étonnante, comme cela arrive ordinairement dans les terrains à bois qu'on défriche par le feu ; mais dans la suite cette grande fertilité cessa par degrés, parceque la terre s'épuisoit de ces engrais naturels, que des milliers d'années y avoient accumulés, & alors la culture est devenue plus pénible, ainsi qu'on s'en est apperçu à la Barbade & dans plusieurs autres colonies : mais à mesure que la culture est devenue plus pénible, l'air s'est corrigé, & les exhalaisons de la terre ont perdu cette

malignité, qui étouffoit les enfans créoles dans le berceau. Je pense que dans ces cantons de la Zone Torride, où la terre étoit si froide à l'intérieur, qu'elle faisoit mourir les graines semées trop profondément, elle a plus ou moins perdu cette qualité par les effets du labour, qui, en rendant le sol plus meuble, font que les rayons du soleil y pénètrent davantage. (*)

Il est surprenant que le critique ne veuille point admettre, que les eaux stagnantes étoient extrêmement nuisibles au nouveau Monde, pendant les premiers temps de la découverte; cependant cela est très-certain, & je ne connois aucun Auteur qui l'ait seulement mis en doute. On a été longtemps avant que de savoir discerner les eaux dont on pouvoit boire, d'avec celles dont il falloit s'abstenir; & les Européens, qui arrivoient nouvellement en Amérique, devoient là-dessus se faire instruire, par les personnes qui avoient déjà fréquenté le pays depuis quelque temps, & qu'on nommoit alors les *Vétérans*. Il en étoit de même des fruits; les Espagnols crurent pouvoir manger de tous ceux où ils voyoient les oiseaux venir

(*) Rien n'est plus singulier que ce grand froid de la terre en Amérique, & cela dans la Zone Torride. Voici ce qu'en dit le naturaliste Pison.

Quacumque profundius & quo radit solares non pertingunt, inhumant, in vita discrimen ea incurrunt; quod sub cute sua intente frigida terra, precipua estate, taleas & semina facile enect. Cujus rei advena & noviti experimentum non sine magna jaçurâ fecerunt. . . Indicarum arborum radices adeo à frigore subterranea abhorre deprenhenduntur ut nonnumquam solis destidio foras prorumpentes terrâ se condj via patiantur. De Aère & Locis Lib. I.

becqueter ; mais cette observation les a souvent trompés : car il y a des végétaux , venimeux pour l'homme , dont de certains animaux se nourrissent impunément , comme nous le voyons par la jusquiame qui ne tue pas les cochons : il y a d'autres végétaux qui ne nuisent pas aux hommes , & qui sont un poison pour de certains animaux , comme nous le voyons par les amandes ameres qui tuent différentes especes d'oiseaux , & par le lupin qui tue l'Hippopotame. D'un autre côté , les Européens ont aussi appris beaucoup des Sauvages , qui , dans presque toutes les provinces de la Zone torride , avoient l'usage de suspendre leurs lits à des arbres , ou à des pieux ; & d'allumer du feu pendant la nuit autour de ces *hamacs* ; & cela étoit absolument nécessaire : aussi les premiers Européens , qui voulurent coucher par terre dans les herbes , en furent-ils la victime ; on les trouvoit ordinairement morts le matin. Depuis que le défaut total de la culture a rendu les environs de Rome si malsains , il y a de certains mois de l'année , où on ne peut y coucher en plein air sans un danger extrême de ne jamais se réveiller.



C H A P I T R E X V I I .

De la Louisiane en particulier.

LA France a cédé la Louisiane à l'Espagne: donc, conclut le critique, la Louisiane est un excellent pays. La conséquence pourroit être juste; mais il faut néanmoins l'examiner, & voilà ce que le critique ne fait jamais; il évite soigneusement les discussions, & n'emploie que des arguments vagues qu'on pourroit employer pour attaquer tous les livres.

Voici ce qu'il en est par rapport à la Louisiane.

Feu Mr. des Landes, Inspecteur de la Marine, rapporte, dans son *Histoire de la Philosophie*, que beaucoup de personnes bien instruites & revenues de cette province de l'Amérique, lui avoient assuré que la terre y étoit infectée de bêtes venimeuses, les eaux mal saines, & qu'en un mot, ce n'étoit rien moins qu'un bon pays. Cette assertion de Mr. des Landes fut critiquée & non pas réfutée par Mr. le Page, qui avoit ses raisons pour en agir ainsi. Mr. le Page fut à son tour critiqué par Mr. du Mont. Enfin tous ceux qui ont écrit sur la Louisiane, depuis Hénepin, le Clerc & le Chevalier Tonti jusqu'à du Mont, se sont contredits les uns les autres, tantôt sur un article, tantôt sur un autre. Ainsi la chose est au moins très-douteuse; mais ce qu'il y a de certain,

c'est que tous les établissemens formés par la France dans la Louifiane, ont manqué; foit qu'ils ayent été fous la direction immédiate de la *Compagnie d'Occident*, foit qu'on y ait accordé des concessions particulières. On perfuadoit toujours aux intéreffés & à la Cour, que la terre n'y étoit pas mauvaife; & les établissemens languiffoient fingulièrement: on a vu des temps où l'on n'y mettoit point quatre cents Negres au travail: on a vu des temps où les exportations fe réduifoiént aux cuirs verts, & à des peaux de chevreuils qu'on déguifoié à Niort par l'apprêt, & qu'on vendoit pour des peaux de daims. Quant à la cire végétale dont on ne ceffoit de parler, je ne crois pas qu'on en ait jamais affez tiré de la Louifiane, pour en faire cent livres de bougies; & la France devoit alors, comme aujourd'hui, payer plus d'un million de livres tournois pour fe procurer de la cire d'abeilles, dans le Levant & dans d'autres pays: ainfi cette production de la Louifiane, étoit plutôt une curiofité qu'un effet de commerce; foit qu'on en ignorât la manipulation, foit qu'on n'eût pas affez multiplié les arbres qui produifent cette drogue. Enfin le dégoût fuyvit les efforts & les tentatives faites pour vivifier & animer cette colonie; on changeoit fouvent les directeurs; les uns faifoient plus, les autres moins, & la province n'a jamais fleuri; de forte que la France n'en pouvoit tirer aucun avantage, comme tout le monde fait.

Faut-il donc conclure néceffairement que la Louifiane eft un excellent pays? Voilà de quoi je laiffe juger le lecteur. C'eft un pays comme tout

autre : il faut y travailler beaucoup la terre : il faut y avoir beaucoup de Negres, & se bien garantir des bêtes venimeuses, & sur-tout des serpents à sonnettes; car, quoiqu'on en ait déjà détruit un nombre incroyable, l'espece est si peu éteinte, qu'on risque toujours à s'écarter beaucoup des habitations.

Je ne suis entré dans ces détails que pour prouver combien il est nécessaire, dans ces sortes de matieres, de discuter le pour & le contre; car l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a parlé de la Louifiane ni en bien, ni en mal. S'il avoit jugé à propos d'en dire quelque chose, il eût sans doute suivi les relations qu'il avoit sous les yeux : il eût tâché d'accorder les contradictions qu'on y rencontre, pour trouver le plus grand degré de probabilité possible.

C H A P I T R E X V I I I .

De la dégénération des animaux transplantés en Amérique.

MR. de Buffon a prouvé que la plupart des animaux de notre continent conduits en Amérique, y ont dégénéré. Là-dessus Dom Pernety assure que cela n'est point vrai: à l'entendre parler, il semble se donner pour un naturaliste, beaucoup mieux instruit que l'illustre Mr. de Buffon; mais ce qu'il y a de

bien singulier, c'est que, quand il parloit de la forte, il ne connoissoit pas seulement les premiers principes de la zoographie, ni les especes animales, ni les noms de ces especes. J'indiquerai ses erreurs, dans les chapitres du Puma, du Jaguar & du Couguar.

Je me contente ici de renvoyer à l'ouvrage même de Mr. de Buffon : on y verra, à l'article des *Chevaux*, s'il n'est pas vrai que les premiers qu'on a transportés au nouveau Monde y ont dégénééré.

On fait bien que les effets de la culture dont j'ai tant parlé, ont, dans de certaines provinces, influé sur les especes animales, qui y ont plus gagné, ou moins perdu. Aussi l'Auteur des *Recherches Philosophiques* dit-il, que la dégénération qu'elles essuyent, est moindre aujourd'hui qu'au commencement du seizieme siècle. (*) Mais que le critique me permette de lui faire observer, qu'il s'en faut de beaucoup que cette altération parmi les animaux ait cessé, puisqu'elle continue parmi les Hommes. Je ne m'arrête pas au rapport de ces voyageurs & de ces aventuriers, qui n'étoient ni philosophes, ni naturalistes, & qui déraisonnent sur des choses qu'ils n'ont pas connues & qu'ils n'ont pas même voulu connoître : dans tous les faits qui concernent l'Histoire Naturelle, on ne peut & on ne doit admettre que le témoignage des naturalistes. J'ai déjà cité Mr. Galm sur la dégénération des hommes, & je vais le citer encore sur celle des bêtes, pour que le critique n'impute plus aux autres ses propres erreurs.

(*) *Recherches Philosophiques. Tom. I. pag. 25.*

„ Tous les animaux domestiques qu'on voit ici,
 „ y ont été portés par les premiers Européens qui y
 „ ont abordé. Les Sauvages naturels n'en avoient
 „ point, & même à présent ils se soucient peu d'en
 „ élever.

„ Tout le bétail dégénere peu à peu, & devient
 „ beaucoup plus petit qu'il ne l'est en Angleterre;
 „ quoique les premières races aient été apportées
 „ de ce Royaume. Dès la première génération, les
 „ bœufs, les chevaux, les brebis & les cochons,
 „ perdent quelque chose de leurs peres; & à la
 „ quatrième, il n'y a presque plus de comparaison
 „ à faire entre les enfants & les ancêtres, pour la
 „ grosseur & la force. C'est vrai-semblablement dans
 „ le climat, dans la nourriture, & dans les qualités
 „ du sol, qu'on doit chercher la source de cette dé-
 „ génération. (*)

Il ne s'agit pas ici d'une seule espece de quadrupèdes, mais tout au moins de quatre sortes différentes, qui éprouvent toutes les mêmes accidents: il ne s'agit pas ici d'un affoiblissement subit dans la première, ou la seconde génération, & produit par un changement subit de climat; mais il est question d'un effet progressif qui ne cesse qu'après avoir dégradé toute l'espece, en la réduisant à un état où elle est presque méconnoissable, & d'où elle ne se relevera qu'avec le temps. J'observerai ici en passant, que quatre générations paroissent être la durée du temps que la Nature emploie pour opérer de certains changements dans les especes animales: il faut quatre générations

(*) Chapitre IV. Paragraphe 2. pag. 86. & 87.

de races croisées pour blanchir un Negre : il en faut tout autant pour noircir un Blanc ; & on voit , par ce que dit Mr. Calm , que le plus grand affaïssement survient dans le betail de la quatrième portée.

Il est arrivé aux animaux étrangers , portés en Amérique , la même chose qu'aux hommes qui , dans chaque province , ont rencontré des maladies endémiques , plus ou moins funestes. A la Jamaïque , les nouveaux débarqués sont sujets à une sueur extraordinaire ; à Panama , ils prennent la Chaperonade ; au Brésil , le mal de Siam , &c. &c.

Les Chiens , que le mal vénérien attaque au Pérou , n'en sont pas attaqués dans les provinces septentrionales ; les Cochons , qui se rabougrissent en Pensilvanie , changent dans d'autres endroits de forme sans perdre leur taille : dans les Colonies Angloises de terre ferme , les Brebis d'Europe deviennent plus petites sans perdre leur laine : dans plusieurs colonies Angloises des isles comme à la Jamaïque , les Brebis d'Europe perdent leur laine , & il leur vient un crin dur & rude , qu'on ne sauroit employer dans les étoffes les plus grossières. Le caractère de la métamorphose ou de la dégénération n'est pas le même dans les mêmes especes ; parceque l'air n'est point par-tout également mal sain , ou qu'il est plus purifié dans un endroit que dans un autre par le travail des hommes. Je pense que le froid doit être regardé comme une des causes principales , qui déränge la constitution du betail , venu d'Angleterre dans les colonies que ce Royaume a dans la terre ferme de l'Amérique.

Au commencement de la découverte du nouveau Monde, on observa que de certaines especes animales, transplantées, furent longtemps sans pouvoir y engendrer : cependant dans la suite elles commencerent insensiblement à se propager là-même où l'on avoit désespéré de voir leur postérité, comme cela arriva aux Poules d'Europe portées au Pérou; elles y furent pendant plus de trente ans sans pouvoir couvrir : c'est à dire qu'il fallut quatre ou cinq fois en reporter de nouvelles avant que d'en élever dans le pays; tandis que les Poules d'Inde, amenées de la Floride en Europe, y couvrent dès la premiere année de leur transmigration.

Il y a d'autres animaux d'origine Afiatique ou Africaine, tels que les Chameaux, qui n'ont pu absolument résister contre le climat de l'Amérique, même sous l'Equateur, & ils se sont éteints sans laisser aucune trace de leur apparition dans le nouveau continent.

Le critique peut-il donc nier ces faits que personne n'a jamais révoqués en doute? Cite-t-il donc un seul Naturaliste, dont le témoignage soit en sa faveur? Non certainement, il n'en cite aucun, dans toute sa Dissertation; & il avoit néanmoins bien besoin de s'appuyer sur des autorités d'écrivains connus: ce qu'il faut toujours faire lorsqu'on parle d'une science qu'on n'a pas cultivée, & où on est entièrement aveugle. Il croit qu'en parlant des Taureaux du Brésil, il détruit toute l'hypothese des *Recherches Philosophiques* sur la dégénération des animaux étrangers. Mais, encore une fois, s'il s'étoit instruit dans les

écrits des Naturalistes, il auroit trouvé que nos premiers Bœufs, conduits dans cette province de l'Amérique, y ont éprouvé une forte d'altération bien sensible : aussi Pison les compte-t-il parmi les especes qui, par leur transport au Brésil, ont perdu des qualités qu'elles avoient en Europe. (*) Il est ennuyeux de devoir sans cesse mettre sous les yeux du critique des extraits qu'il auroit pu lire & étudier avant que de composer sa Dissertation. Il assure que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a conclu du particulier au général ; mais quand on démontre que les animaux n'ont pas été plus exemts de l'altération produite par le climat du nouveau Monde, dans les parties méridionales que dans les provinces septentrionales, on ne conclut pas du particulier au général.

La différence qu'il y a entre les Taureaux du Brésil, de St. Domingue, & les nôtres, c'est que les premiers ont le cuir beaucoup plus épais, qu'ils résistent moins dans les attelages, & que leur chair est plus mauvaise, plus coriace, & surtout à St. Domingue ; aussi faut-il y porter des salaisons d'Irlande. L'Europe envoie une immense quantité de viandes de Bœuf fumées & salées dans la plupart des établissemens de l'Amérique, qu'on pourvoit de tout.

(*) *Inter alia animadversione digna circa Quadrupeda, non prætereundum puto; quod aliqua pecora Europæa in Indias inventa, præsertim Oves, Boves, Arietes etiam si ob aeris temperiem calidiorem satis prolifici; tamen macrores utique reperiuntur, carneque minus succidâ & tenerâ quam in natali quondam solo; vel quia ex insueto frigore nocturno, vel fervore diurno peculiaris terræ genius resultans, sicut tenerioribus Europæ vegetabilibus, ita quibusdam animalibus exoticis minus faveat.* Hist. Naturalis Brasiliæ Sectio III. pag. 97.

L'épaisseur & la dureté de la peau paroît être une qualité, qui caractérise & distingue les animaux sauvages d'avec leurs analogues soumis depuis longtemps à la domesticité : comme on le voit par le Sanglier & le Cochon qui ne font qu'une seule & même espece d'animaux dans deux états différens ; comme on le voit par l'Urus ou l'Aurochs des Allemands , & le Bœuf domestique. Cet effet s'étend même jusqu'aux hommes, ainsi que je l'ai dit en parlant de ces sauvages qui vont toujours nus, & que la petite vérole tue d'autant plus aisément que leur peau est plus épaisse.

Quant aux Bisons , ou aux Taureaux indigenes de l'Amérique, ils sont, comme l'observe Mr. Brisson (*), beaucoup plus petits que les nôtres , & la Nature leur a donné un mauvais instinct : on ne peut que difficilement les subjuguier. Lors même qu'ils sont nés & élevés dans des étables, ils reviennent à leur caractère fougueux & revêche, secouent le joug, & retournent, à la première occasion, dans les bois. Ce génie indisciplinable est celui de presque tous les animaux naturels de l'Amérique, si l'on en excepte le Glama, qui n'a pourtant point la patience du Chameau, auquel il paroît être plus apparenté qu'à la Brebis, avec laquelle on le confond communément.

On ne sauroit observer sans le plus grand étonnement, qu'au moment de la découverte du nouveau Monde, il n'y existoit entre les Tropiques, aucun grand quadrupede ; car outre le Rhinoceros & l'Hip-

(*) Voyez son *Régne animal*. Le Bison engendre avec nos Vaches.

popotame, il y manquoit les Chevaux, les Anes, les Bœufs, les Chameaux, les Dromadaires, les Girafes & les Eléphants : c'est-à-dire, sept especes principales, très-utiles à l'homme, & qu'on avoit depuis un temps immémorial apprivoisées & soumises à la domesticité dans notre hémisphere, si l'on en excepte le seul Eléphant, qui se laisse très-aisément apprivoiser, & il n'y a pas encore d'exemple qu'il soit jamais devenu domestique : on ne peut subjuguier que des individus, & non l'espece.

Le critique, au lieu de parler d'Ulyffe & d'Ithaque, auroit dû nous expliquer pourquoi il y avoit une différence si sensible entre le regne animal de notre continent, & celui du nouveau Monde : mais il a évité ces difficultés ; & quand il est dans la plus grande impuissance d'examiner les choses, c'est alors qu'il déclame le plus fortement contre celui qui a tâché de les examiner.

Comme le Tapir étoit le plus grand de tous les quadrupedes qu'on ait trouvés dans la Zone Torride aux Indes occidentales, j'en parlerai en particulier, après avoir fini les articles du Puma, du Jaguar & du Cougouar.



C H A P I T R E X I X.

Du Puma ou du Lion de l'Amérique.

IL est naturel, quand on veut écrire sur les animaux, de commencer par étudier la Zoographie, afin d'apprendre à connoître les genres, les especes & les noms des especes. Dom Pernety, n'ayant pas daigné étudier tout cela, a été bien éloigné de pouvoir donner au lecteur des notions claires qu'il n'avoit pas lui-même : il se contente de dire qu'il y a au Pérou & sur les frontieres du Chili, *un animal moins fort, moins courageux que le Lion* (*). S'il avoit su le nom de cet animal, il l'eût sans doute nommé, & ce n'étoit pas encore assez de le nommer; il falloit ajouter la phrase par laquelle les Naturalistes le définissent : cependant il est très-certain qu'il a voulu parler du *Puma* des Naturalistes (**), qui est le seul animal de l'Amérique auquel on ait donné le nom de Lion : il n'y en a absolument pas d'autre, ainsi qu'on peut le voir dans les ouvrages de Mr. de Buffon. (***)

(*) Dissertation sur l'Amérique. Pag. 132.

(**) *Puma, vulgò Leo Americanus, comâ carens: cauda non floccosa, parva. Pilis magis lutescentibus quam fulvis: corpore minor & invalidior quam Leones Africani & asiatici. Arboris scandit: ab homine fugatur, pecori infestus.* Telle est la phrase qui convient au Puma.

(***) Voyez à la suite de l'histoire du Lion de notre continent.

Comme le critique assure ensuite, d'un ton imposant, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé, lorsqu'il a dit que les Lions Américains sont moins grands & moins dangereux que ceux de l'Afrique, je vais démontrer la futilité de cette imputation, la plus extraordinaire que j'ai jamais vue; car il s'agit d'un fait que personne n'a pensé seulement à révoquer en doute.

La nouvelle de la découverte d'un autre hémisphère étonna extrêmement l'Europe, comme on peut aisément se l'imaginer: chacun voulut en voir des relations, & on en écrivit une infinité sans pouvoir assouvir la curiosité; mais Acofta & Oviedo se distinguèrent parmi les premiers qui en publièrent, parce qu'ils donnerent des observations sur le regne animal. Oviedo ne put, dans l'isle de St. Domingue, voir de ces animaux qu'on a appellés Lions d'Amérique; parce qu'il n'en existoit pas dans cette isle: mais Acofta, qui parcourut presque tout le nouveau Monde, en vit plusieurs, & il observa d'abord qu'ils étoient moins grands, moins terribles que ceux de notre continent; il s'explique là-dessus d'une manière si claire qu'elle ne laisse, comme je l'ai dit, aucun doute à former.

Voici ses termes que je traduirai mot pour mot.

Il y a en Amérique des Lions; mais ils n'ont ni la grandeur, ni l'audace, ni même la couleur fauve des Lions d'Afrique, auxquels ils sont très-inférieurs. ()*

(*) *Sunt in hac nostrâ Americâ ejusmodi feræ non pauca: sunt Leones, tamen si magnitudine & audaciâ & colore ipso haud ita fulvo Africanis illis longè inferiores. De Sit. N. O. Cap. XXI. pag. 55.*

Qu'on lise toutes les Relations qui ont paru depuis 1588, temps auquel Acoſta écrivoit, juſqu'en 1745, on verra qu'elles ſe confirment mutuellement.

Je n'ai rencontré, dit Mr. de la Condamine, que dans la province de Quito, & non ſur les bords de l'Amazone, l'animal que les Indiens du Pérou nomment en leur langue Puma, & les Eſpagnols d'Amérique, Lion. Je ne ſais ſ'il mérite ce nom : le mâle n'a point de criniere, & il eſt beaucoup plus petit que les Lions Africains. ()*

Le critique croit qu'on trouve dans le Bréſil, des Lions à criniere, auſſi éleyés, auſſi courageux que ceux d'Afrique; mais c'eſt encore une pure imagination de ſa part : il a pris des bruits populaires pour des faits, & des contes pour des obſervations; lorsqu'il lui étoit ſi facile de conſulter les ouvrages de Mrs. de Buffon, de Linnæus & des Naturaliſtes qui ont été ſur les lieux, comme Margrave & Piſon: il y auroit vu que dans tout le Bréſil il n'exiſte pas de grands Lions à criniere, & qu'on n'y rencontre même que très-rarement le Puma, qui eſt un animal poltron, au point qu'on l'a pris pour un Lion dégénéré : il ne ſeroit pas impoſſible, dit Mr. de Buffon, que le climat de l'Amérique l'eût ainſi dégradé, en réduiſant ſa taille, en le dépouillant de ſa criniere, & en lui ôtant le courage. Mais il paroît plutôt que c'eſt une bête d'une nature particulière, qui ne produiroit pas même de mulot avec la Lionne d'Afrique, laquelle auſſi n'a point de criniere, le caractère dif-

(*) *Voyage ſur le fleuve des Amazones.*

tinctif du mâle : d'ailleurs les mœurs du Puma diffèrent de celles des Lions de notre continent ; il grimpe sur les arbres, & on peut aisément le mettre en fuite , hormis qu'on n'ait la timidité naturelle des Américains, qui craignent bien plus les bêtes féroces de leur pays, que les Negres, les Maures & les Caffres ne craignent les vrais Lions & les vrais Tigres de l'Afrique, mille fois plus dangereux.

Le critique, faute de consulter les Auteurs qui ont écrit sur l'Histoire Naturelle, est tombé dans une erreur bien singulière, lorsqu'outre le Puma, il place encore en Amérique d'autres Lions à crinière, & comparables pour la grandeur à ceux de l'ancien Monde. Cependant il n'y en a pas d'autres que le Puma, qui paroît s'être répandu dans différentes provinces de la Zone Torride : Mr. Frézier dit qu'on en voit jusques sur la côte de Cobiya (*), où ils sont plus petits que dans les autres endroits de l'Amérique, comme cela s'observe aussi parmi les Lions de notre continent : ceux qui habitent dans le Monomotapa & vers le Cap de bonne Espérance, n'ont pas la taille de ceux qu'on rencontre dans les déserts du Zara & de la Bilédulgerid. (**)

Au reste, Don Pernety, pour s'appercevoir de l'erreur où il est tombé, n'avoit qu'à rechercher dans les voyageurs Naturalistes, qui ont parlé des animaux du Pérou, comme Nieremberg, la description du

(*) *Voyage de la mer du Sud.*

(**) Les plus grands Lions d'Afrique ont 5 pieds de haut, & 9 pieds de long : les plus petits Lions d'Afrique ont $3\frac{1}{2}$ pieds de haut, sur $5\frac{1}{2}$ de long, jusqu'à l'origine de la queue.

Lion de ce pays; & ensuite il auroit vu que cette description convient à tous les animaux Américains, auxquels on a donné ce nom dans les autres provinces; aux différences près que le climat peut produire dans la grandeur & dans la nuance du poil plus ou moins clair. C'est en ce sens que Garcilasso a pu dire, que parmi les Lions du Pérou il y a jusqu'à quatre variétés; mais il convient qu'aucun de ces Lions n'a ni la grandeur, ni la force des Lions d'Afrique (*). En effet, le Puma ne sauroit se servir de sa queue comme d'une arme; tandis que les Lions de notre continent terrassent un homme en le fouëtant de leurs queues, dont le floccon est comme une mèche qui enlève la peau, & brise souvent les os.

C H A P I T R E X X.

Du Jaguar & du Cougar.

Q Uand le critique a parlé des Tigres de l'Amérique, il n'a pas su, qu'il y a au nouveau Monde deux espèces d'animaux très-différentes, auxquelles on a indistinctement donné le nom de *Tigre*. Le premier est le Jaguar, qui, selon M. Linnæus & presque tous les Naturalistes, est une forte particulière

(*) Tom. II. pag. 267.

d'Once (*) : l'autre est le Cougar. Or il étoit absolument nécessaire de distinguer ces animaux, & faute de les avoir distingués on ne conçoit pas du tout ce que le critique a voulu dire. Il n'avoit qu'à consulter les Nomenclateurs du regne animal, & y joindre la lecture des ouvrages de M. de Buffon : il y auroit appris à connoître les especes, il y auroit appris que le vrai Tigre, & sur tout le Tigre royal, n'existe pas en Amérique, où l'on ne trouve point d'animal carnacier d'une grandeur qu'on puisse comparer à celle de ce Tigre royal, qui a presque la taille du Cheval.

Je ne conçois réellement point, qu'en critiquant un Auteur qui a traité des animaux, on ait eu en ses propres lumieres tant de confiance que de se croire dispensé d'ouvrir un seul livre d'histoire naturelle. Si Dom Pernety avoit seulement jetté les yeux sur quelques ouvrages fort répandus, & qui sont presque entre les mains de tout le monde, il eût compris, que ce qu'il a dit des Lions & des Tigres Américains, sont des erreurs palpables. Au lieu de recourir aux œuvres des plus célèbres Zoographes, il cite les lettres d'un Jésuite nommé Cataneo, & qu'on a imprimées, je crois, par inadvertance, à la suite de la méprisable histoire du Paraguay, attribuée à Muratori,

(*) *Onca Jaguar*. Marcgr. Bras. 235. *Habitat in America meridionali. Corpus lutescens, maculis ocellaribus nigris sæpe pupillâ nigrâ unâ alterâve instructis. Abdomen album maculis atris ut in pedibus, ubi minores. Cauda corpore dimidio brevior, maculis nigris longis. Linnæi Syst. Nat. Editio XII. T. I. pag. 61. Mammalia. Fera. Felis.*

La Jaguarette ne paroît être qu'une variété du Jaguar.

laquelle cependant n'est pas de Muratori; quoiqu'en dise le Journal de Trévoux. (*)

Il ne faut pas croire, qu'il soit si aisé d'écrire sur les animaux avec précision: cela exige un travail très-opiniâtre & une étude très-suivie; au point que les savants, qui ont été dès leur jeunesse initiés dans ces mystères de la Nature, ne laissent pas de trouver encore au bout de leur carrière, ou des doutes, ou des difficultés.

- Ces animaux, que Pison, Hernandez, M. de la Condamine & tant d'autres, nomment des *Tigres Américains*, sont les Jaguars, dont les plus grands ont à-peu-près la taille ordinaire du Tigre Africain, mais non pas celle du Tigre royal. La robe du Jaguar est mouchetée *maculis ocellaribus*, & non pas vergetée par anneaux ou par bandes transversales, *maculis virgatis transversis*. Ceux, qui ne sont pas Naturalistes, ne sauroient distinguer une peau de tigre parmi des peaux de Panthères, d'Onces & de Léopards: il n'y a rien de plus commun, que de s'y méprendre; au point qu'on a démontré, que les fourreurs même de Paris n'ont jamais eu une connoissance bien claire de cette partie de leur commerce (**). Je laisse à juger

(*) Le P. Berthier fit un jour un grand article pour démontrer, que le Prévôt Muratori étoit véritablement Auteur de cette compilation, qu'on a intitulée l'*Histoire du Paroqui*; mais cette démonstration n'a pas convaincu les personnes instruites.

(**) Les fourreurs appellent *peau de Tigre commun*, la robe de l'Once: ils appellent *peau de Tigre d'Afrique*, la robe du Léopard du Sénégal. La peau du Tigre n'est pas tigrée, ni tachetée, ni mouchetée; mais elle a de grands anneaux qui viennent se terminer au ventre: ces bandes ne sont pas si sensibles que les mouchettes du léopard.

après cela quel fond on peut faire sur ce que Dom Pernety rapporte des peaux de Tigres qu'il dit avoir vues : c'étoient des dépouilles de Jaguar, comme il auroit pu s'en convaincre dans les ouvrages de Mr. de Buffon, qui prouve clairement qu'au nouveau Monde il n'y a pas de véritable Tigre. Quant au Couguar, qu'on nomme tantôt *Tigre poltron*, & tantôt *Tigre roux*, c'est un animal absolument naturel à l'Amérique, & dont on n'a pas découvert l'analogie dans notre ancien continent : il a le poil fort ras, sans mouchetures, sans anneaux, sans taches, d'un jaune tirant sur le roux, qui fait la nuance que les Naturalistes expriment par le terme de *luteo-rufus*. J'en ai vu un sujet vivant chez du Cos, maître de bêtes étrangères : il avoit la tranquillité d'un Chien, & beaucoup plus que la corpulence d'un très-grand dogue : il est haut monté sur les jambes, ce qui le rend svelte & alerte : ses dents canines sont coniques & très-grandes : on ne l'avoit ni désarmé, ni emmuselé, & on le conduisoit en laisse : le nom de *Tigre poltron* lui a été bien donné ; il se laissoit flatter de la main, & je vis de petits garçons grimper sur son dos, & s'y tenir à califourchon. Ceux, qui connoissent le vrai Tigre de notre continent, savent que c'est un animal d'une férocité qu'on ne peut ni dépeindre, ni comparer à rien : il est impossible de le domter, & encore bien plus impossible de le discipliner comme les Couguars : on n'ose le toucher de la main : il faut le renfermer dans des cages bien grillées & doublement barrées, & avec tout cela il est rare qu'on en amène en Europe : aussi Mr. de

Buffon n'a-t-il jamais pu parvenir à en voir un individu en vie ; lui qui a passé presque tout le règne animal en revue , en faisant venir des extrémités de la Terre les animaux les plus rares : il faut attribuer cela à la difficulté & au danger de transporter une bête aussi formidable que le Tigre , qui rompt , dit Bontius , de grosses solives ferrées : s'il venoit à se détacher dans un navire , l'équipage courroit risque d'être déchiré.

Le Lion & le Léopard se laissent en quelque sorte apprivoiser , & dans leur captivité ils paroissent plus mélancoliques que méchants : on les domte & par la faim & par les coups souvent répétés , ce qui les fait ou ressouvenir de la supériorité de l'homme , ou oublier leurs propres forces ; mais le Tigre résiste à tout : la faim le rend plus terrible , les coups le rendent plus furieux , les caresses l'irritent , & celui qui le nourrit , est son premier ennemi. Dans son état de liberté , il attaque tout ce qui respire dans la Nature , en commençant par l'homme : il s'essaye avec les Crocodiles , ne recule pas devant l'Eléphant , ne craint point le Rhinoceros , brave le Lion , & emporte un Bœuf avec autant de facilité que le Loup enleve un Agneau. (*)

(*) *Denique robur hujus feræ incredibile est: nam occisum à se Bubalum, quamvis tribus partibus ipsa majorem, non secus ac festucam, in silvas trahit. Ac ut id magis credas, Nobil. D. Generalis P. Carpenterius, circa silvas insulas & decipulas Tigribus capiendis, ex solidis trabibus compactas locari curaverat, quibus intus alligatus Caper. balatu suo, Tigridem pelliceret: ac forte evenit, ut valvis reclusis ingens Tigris capta esset, quæ trabes quamvis ferreis clavis ligatas, unguibus, quibus plu-*

Ce n'est pas un tel animal, comme on voit, qu'il faut comparer pour la férocité & les forcés aux Jaguars Américains, qui perdent tout courage quand ils sont repus, & un seul Chien suffit alors pour leur donner la chasse (*); mais les Sauvages naturellement poltrons redoutent toujours leur rencontre; parcequ'ils s'imaginent, que ces bêtes préfèrent leur chair à celle des Européans; ce qui peut provenir, comme il est dit dans les *Recherches Philosophiques*, des drogues avec lesquelles ces Sauvages se graissent tout le corps, & dont l'odeur insupportable les fait éventer de loin.

C'est dans l'humidité & la température de l'air entre les Tropiques au nouveau Monde, qu'on aperçoit les causes qui y rendent les animaux carnassiers, moins féroces, moins dangereux que dans notre continent: car on ne fauroit croire combien la chaleur extrême de l'intérieur de l'Afrique, y aug-

rimum valet, à se invicem divulfit ac evasit. Bontius *Historia Naturalis Indiæ Orient.* pag. 53. Cap. de *Tigride*.

Il n'est question dans ce passage que du Tigre ordinaire de Java; car le grand, qu'on nomme le royal, est encore bien plus fort & plus terrible.

(*) *Hominibus æque ac bestiis infestæ, cum famelicæ sunt; alias enim à gregariis canibus, imo vel solo accenso rogo de nocte in fugam facile aguntur.* Hist. Nat. *Brasilæ.* Pag. 103.

Voyez aussi sur le Jaguar ou cette espece de Tigre Américain, Mr. de Buffon, & Mr. de Valmont. T. III. p. 120 au mot *Jaguar*. La *Tigris Mexicana* de Hernandez p. 298, est une espece de Léopard. Gesner paroît être le premier Naturaliste qui ait su distinguer le Tigre d'avec les Onces & les Pantheres. On doute que Pline ait connu le Tigre: aussi Bontius l'accuse-t-il de s'être manifestement trompé, lorsqu'il assure que cet animal est si léger à la course: le vrai Tigre ne court pas vite.

mente la soif du sang dans les Tigres & les Lions ; au point que ceux qui habitent hors de la Zone Torride, vers le Cap de bonne Espérance, ou sur les montagnes où l'air est moins brûlant que dans les plaines sabloneuses, paroissent à demi apprivoisés, en comparaison de la fureur & de l'impétuosité des autres. Il est bien étonnant sans doute, qu'une cause qui opère avec tant de force sur la constitution & le tempérament des animaux de ce pays, y produise un effet contraire dans les hommes : car les Nègres, généralement parlant, sont de très-mauvais guerriers & excessivement peureux : ce qui prouve combien la pusillanimité est grande dans les bornes étroites de leur ame, c'est qu'ils sont infiniment plus prompts que les hommes blancs à se détruire eux-mêmes : non dans un grand désespoir, mais seulement dans un grand chagrin. Quand ils ne peuvent ni se noyer, ni s'empoisonner, ils retiennent leur haleine, & s'étouffent au point qu'on a cru qu'ils se coupoient la langue avec les dents, & l'avaloiert. On a observé dans les vaisseaux Négriers, que rien n'étoit plus propre à les empêcher de se tuer, que la musique ; dès qu'ils l'entendent, ils osent vivre, & oublient qu'ils ont voulu mourir : tant le suicide est en eux une foiblesse qu'on corrige par une autre.

Je reviens aux animaux, & je dis, qu'on ne sauroit assez s'étonner de ce que Dom Pernety ait pu contredire les observations des Naturalistes sur la grandeur respectiue des especes animales qui habitent dans les deux continents : celles de l'Amérique sont généralement plus petites ; & je sai bien, que Dom Pernety n'eût

n'eût jamais nié cela, s'il avoit daigné lire seulement dans Mr. de Buffon l'histoire des Chats-cerviers, celle des Loups-cerviers, celle des Loups ordinaires & celle des Ours. Mais n'ayant rien examiné, il s'est imaginé pouvoir décider sur tout cela par quelques mots véritablement jettés au hazard. Il assure que les Ours de l'Amérique sont d'une grandeur effroyable : à quoi je réponds qu'il a encore été aussi mal instruit en cela qu'en tout ce qu'il dit des Tigres, dont il n'a pas seulement connu les especes & les noms.

Voici les propres termes de Mr. de Buffon : *les Ours des Illinois de la Louisiane paroissent être les mêmes que nos Ours ; ceux-là sont seulement plus petits & plus noirs.* (*)

C'est un fait qui n'a jamais été révoqué en doute par personne, que la plus grande espece d'Ours se trouve non pas en Amérique, mais en Moscovie. Je ne conçois pas, dis-je, que le critique ayant ignoré l'histoire des animaux, ait pu attaquer, avec tant d'aigreur, l'Auteur des *Recherches philosophiques*, qui n'a pas dit un mot qu'il n'ait puisé dans les écrits des Naturalistes les plus estimés.

(*) Voyez son *Discours sur les animaux communs aux deux continents.*



C H A P I T R E X X I .

Du Tapir.

Rien n'est plus inconcevable que la maniere dont la Nature a reparti & distribué les especes animales sur le Globe: il paroît, qu'on devoit trouver les mêmes especes sous les mêmes latitudes, & cependant cela n'est pas: il y a des quadrupedes qui ne sont affectés qu'à de petites contrées, & qu'on ne rencontre pas ailleurs.

J'avoue que les hommes, en se formant en société, en détruisant les bois, ont beaucoup influé en cela: plus ils ont défriché, plus ils ont fait fuir le gros gibier, tandis que les petits animaux ne fuyent pas: trop d'obstacles les arrêtent, une riviere peut les arrêter: ils restent constamment dans les mêmes régions, & soit par une providence particulière, soit par leurs propres ruses, ils échappent toujours à une destruction totale: on peut dans une isle, se délivrer des Loups; mais on ne sauroit s'y délivrer des Souris, des Grenouilles, des Taupes. Il n'y a pas de doute que, du temps de Jules César, il n'y ait eu, en France & en Allemagne, des especes animales qu'on n'y voit plus aujourd'hui. Les vicissitudes physiques ont aussi referré d'autres especes dans des isles, dans des pointes de péninsules d'où elles ne peuvent plus sortir: on conçoit bien, qu'on n'a pas été porter des Serpens venimeux & des Tigres à Java & à Madagascar; &

que ces animaux y existent, pour s'y être trouvés au moment que quelque révolution a séparé Madagascar & Java du continent, & en a fait des isles : il est bien certain, que c'est là l'origine commune de toutes les Bêtes insulaires, si l'on en excepte quelques Serpens de la petite espee, qui ont pu échapper au bec des Cicognes, & quelques autres animaux carnaciers qui ont passé à la nage dans des isles peu éloignées du continent; c'est un fait, que les Couguars ou les Tigres politrons dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, sont arrivés à la nage dans quelques isles où les Européens avoient porté du bétail. Mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est que dans l'Amérique on a découvert beaucoup d'animaux, dont les analogues ne sont point dans notre hémisphère; d'où on peut inférer que les deux continents ne se sont pas touchés sous l'Equateur, & qu'il y a toujours eu une ligne de démarcation & une barriere insurmontable, qui a empêché nos animaux indigenes de la Zone Torride, de pénétrer en Amérique, & ceux de l'Amérique de pénétrer dans l'ancien Monde. Il faut bien imaginer un grand obstacle, qui ait prévenu cette confusion; sans quoi elle se seroit faite: car si l'espace de mer entre la Guinée & le Brésil, eût jamais été une terre-ferme, les animaux de la Torride des deux hémispheres, se seroient trouvés sur un même continent. Il suit de ceci, que chaque climat a primitivement reçu les animaux qui lui sont affectés, sans qu'ils soient descendus les uns des autres, sans que les Fourmilliers de la Guiane viennent des Fourmilliers du Congo, ou ceux du Congo de la Guiane.

La Nature , après avoir produit , dans le nouveau Monde , tant de végétaux & d'animaux absolument inconnus dans l'ancien , n'a rien changé au règne minéral : plus on fait des recherches , plus on découvre , que les métaux & l'arrangement des couches terrestres sont les mêmes en Amérique que dans notre continent sous les mêmes latitudes ; au point que Mr. Guettard a prouvé que , dans le Canada , la disposition intérieure de la Terre est précisément comme en Suisse (*), tant pour les minéraux que pour les autres lits de matieres pierreuses & terreuses. On ne sauroit douter , que le centre de l'Afrique qui correspond au Pérou , ne renferme des dépôts d'or & d'argent aussi considérables que le Pérou , car l'immense quantité de paillettes que les fleuves d'Afrique charient , ne peut venir que des montagnes pleines de filons. C'est encore la même chose par rapport aux pierres fines , avec cette différence que celles de notre continent sont en général plus belles , plus vivement colorées , plus diaphanes & plus brillantes.

Je conviens qu'on a déterré en Amérique un métal anomale & absolument inconnu dans l'ancien Monde : c'est l'Or blanc de Choco ou la Platine : mais on connoît trop peu l'intérieur de l'Afrique , où de mémoire d'homme on n'a jamais , à ce qu'on dit , exploité aucune mine , pour pouvoir assurer , que la Platine ne s'y trouve point ; pourvu cependant que ce ne soit pas une concrétion fortuite , ou un Or aigri par une espece particuliere d'éménil.

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris à l'an 1752.

Quoiqu'il en soit, la Platine n'a pas empêché que les connoissances, qu'on avoit acquises dans la Métallurgie, n'ayent suffi pour nommer tous les métaux du nouveau Monde ; mais les notions qu'on avoit acquises dans l'histoire des plantes & des animaux de l'ancien continent, ont été absolument insuffisantes pour nommer & ranger en classes les nouvelles especes qu'on a trouvées en Amérique, & dont la plus frapante est le Tapir, car la Zone Torride des Indes occidentales n'a point d'animal plus grand que celui-là. On peut bien croire, qu'un être qu'on n'avoit jamais vu, dont on n'avoit pas soupçonné l'existence, a dû produire parmi les Naturalistes une grande variété d'opinions sur le genre auquel il faut le rapporter ; & ce qui prouve combien peu on a été d'accord, c'est qu'on en a fait un Bœuf, un Ane, & finalement un Hippopotame : il existe déjà des nomenclatures imprimées, où le Tapir est titré Hippopotame terrestre : mais en voulant introduire de nouvelles especes dans les anciens genres, on brouille bien plus les choses qu'on ne les arrange, par une méthode qui n'est fondée que sur des apparences trompeuses. Mr. Briffon a été le plus raisonnable des Méthodistes, il a fait du Tapir un genre qui ne renferme qu'une seule especes, & qui par là est très-remarquable.

J'avoue que j'ai été moi-même dans l'idée, que les animaux de l'Amérique ne sont pas essentiellement différents de ceux de notre hémisphère ; mais tellement métamorphosés par le climat, qu'on a beaucoup de peine à les reconnoître : j'avois été in-

duit dans ce sentiment par la grande analogie du Glama du Pérou avec le petit Chameau d'Afrique, au point que ces deux animaux ne me paroissent être qu'une seule espece; mais en faisant des recherches ultérieures sur le Tapir, je me suis bien désabusé: en 1762, je prenois encore cet animal, pour une sorte d'Hippopotame, & j'ai vu que d'autres Naturalistes ont été aussi de cet avis. Mais voici ce qui doit empêcher, selon moi, qu'on ne soutienne cette opinion.

Le Tapir a une Trompe par laquelle il respire, & qu'il tend & détend par le jeu d'un muscle très-fort: l'Hippopotame n'a pas de trompe, & respire par la gueule & les naseaux. Le Tapir a quatre dents de moins que l'Hippopotame, & il lui manque aux pieds de derriere une division, n'ayant à ces pieds que trois doigts, & l'Hippopotame en a quatre à tous les pieds avec un faux talon (*). Ces caracteres si tranchés séparent tellement ces animaux, que rien ne fauroit les rapprocher. Du reste, ils se ressemblent par leur vie noctambule, par leurs mœurs, par leur façon de se nourrir, de courir dans l'eau sans être de vrais amphibies, par leur ronflement, par leur queue pyramydale, & l'épaisseur de leur peau, qui sert aussi bien en Afrique qu'en Amérique à faire des boucliers impénétrables aux flèches, & même à l'épreuve de la

(*) Je fais bien que M. Klein, en prenant les caracteres par lesquels il distingue les animaux, de la conformation de leurs pieds, n'a aucun égard aux pieds postérieurs. Mais cette méthode est-elle bonne & juste? Voilà de quoi j'ose douter. Les pieds postérieurs ne sont sujets à des variations que dans de certaines especes, & jamais dans d'autres, jamais dans les solipedes.

balle d'un mousquet : ces animaux sont également chargés de beaucoup de graisse, comme toutes les grandes machines animées qui nagent à l'instar du Wal-Rofs & du Phocas. (*)

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que les Américains ne pouvoient tirer aucun avantage du plus grand quadrupede de leur Zone Torride : car le Tapir étant lucifuge, il ne se laisse ni apprivoiser, ni rendre domestique, & bien moins encore soumettre au travail : cela lui est commun avec l'Hippopotame, le seul de tous les grands quadrupedes de notre continent, dont on ne puisse tirer aucun service ; tandis que le Cheval, le Bœuf, la Giraffe, le Chameau, le Dromadaire, l'Eléphant, qui tiennent un rang si distingué dans le regne animal, sont tous soumis au travail, & assistent l'homme dans les besoins de la société. Je n'ai jamais pu concevoir pourquoi on a laissé en Asie le Rhinocéros dans son état sauvage, sans l'employer à aucun usage ; tandis qu'il est soumis en Abissinie, & y sert à porter des fardeaux & de petites citadelles comme l'Eléphant : aussi les Portugais nomment généralement le Rhinocéros Asiatique, *le Nipine des Indes* ; parce qu'il n'y travaille pas, & que la peau qui recouvre son garrot, imite assez bien un capuchon.

Quand on considère, que tous les plus grands quadrupedes, qui existent sur le Globe, sont tombés

(*) La meilleure figure qu'on ait du Tapir, est celle qui a été dessinée en Amérique par M. de la Condamine, & que M. de Buffon a fait graver : elle ne ressemble en rien à celle de Pison ; au point qu'on croiroit que ce sont deux animaux différens. C'est encore bien pis par rapport à l'Hippopotame, on n'en a aucune figure qui soit juste.

sous le joug de l'homme, on s'imagine que cette servitude est un effet de notre seule industrie & de notre supériorité sur les bêtes, quelque robustes qu'elles soient; j'avoue, que l'industrie y a eu beaucoup de part; mais il est certain aussi, que cela est entré dans le plan de la Nature, comme nous le voyons manifestement par le Chien, le seul de tous les animaux carnaciers avec le Chat, que nous ayons pu rendre domestique. Or je dis, que l'attachement que cet animal a pour l'homme, est dans son instinct, & non pas dans un caractère que nous lui ayons imprimé; ainsi il y a dans tout ceci des bornes que la Nature a fixées : les animaux, qu'elle a voulu délivrer de la servitude, ne seront jamais subjugués par toute l'industrie humaine, & les animaux, qu'elle a formés pour la servitude, seront subjugués toutes les fois que l'homme le voudra & l'éprouvera.

Ce qui rend cet état de liberté du Tapir & de l'Hippopotame d'autant plus remarquable, c'est qu'ils sont l'un & l'autre frugivores, & non carnaciers; & les animaux, que nous avons soumis, en exceptant toujours le Chat & le Chien, sont tous frugivores depuis la Brebis jusqu'à l'Elephant. (*)

(*) Il ne faut pas confondre les animaux soumis au travail & les domestiques avec les animaux simplement apprivoisés comme les Cenettes, les Rats de Pharaon, les Singes, &c. Quoique l'Elephant ne soit pas domestique, il est néanmoins soumis. On ne fait pas si le Rhinocéros est domestique en Afrique.

C H A P I T R E X X I I .

De la multiplication & de la grandeur des Insectes au nouveau Monde.

DANS les pays incultes, marécageux, couverts de bois, les insectes se multiplient; parce qu'ils envahissent, sans obstacles & impunément, toutes les productions de la Nature, qui a augmenté, comme on fait, le degré de la fécondité à proportion de la petitesse des animaux. Pour peu que la présence de l'homme n'arrête point cette propagation, ou plutôt ce débordement de matiere animée, en purifiant l'air par la fumée, la terre par le labour, les eaux par l'écoulement, toutes les especes d'insectes viennent s'y accumuler d'une maniere effroyable: comme l'ont vu les premiers Européens, qui ont pénétré dans les forêts de l'Amérique; ils faisoient à chaque pas lever des tourbillons de cousins & de moustiques, qui les enveloppoient comme feroit un nuage.

Le critique en conclut que le *principe de la vie* étoit, dans ce pays, plus actif & plus fécond qu'ailleurs: il falloit en conclurre que ce pays étoit resté inculte depuis un temps immémorial; puisque cette multiplication d'insectes est un effet nécessaire, & qui arrive dans tous les endroits de la Terre, qui ne sont pas habités par des hommes, ou qui ne sont habités

que par des Sauvages. Si ces déserts se trouvent situés sous un climat chaud, ou seulement sous un climat tempéré, alors les Serpents & les Lézards se joignent aux insectes.

On prétend que, si l'Egypte restoit inculte pendant quarante ans, le Nil, en aplanissant ses digues, en feroit un prodigieux marais, où les Grenouilles, les Crapauds, les Scinques, les Caméléons, les Crocodiles, les Couleuvres, se multiplieroient à l'infini : car malgré la culture, malgré tous les efforts de l'homme, on a beaucoup de peine à y arrêter la génération des animaux immondes. Que feroit-ce donc, si cette contrée étoit abandonnée à elle-même, ou s'il n'y avoit que quelques troupeaux de Sauvages errants comme les Américains du Nord, qui étant paresseux & dépourvus d'instruments de fer pour faire de grandes coupes dans les bois, avoient pour toujours renoncé à l'agriculture ? ils n'osoient pas non plus mettre le feu aux bois ; de peur de tuer le gibier, comme on l'a vu en Sibérie, le long de la Léna, où la fumée des forêts qu'on a brûlées dans les défrichements, a fait mourir les Zibelines à plusieurs lieues à la ronde. Il ne restoit aux Américains d'autres ressources, que de couvrir leur peau d'une couche de graisse, & de fumer du Tabac & d'autres herbes âcres, pour être un peu moins persécutés par les insectes ; mais leur nombre ne diminueoit point.

Il est difficile de savoir au juste, ce que c'est que l'activité du *principe de la vie*, dont parle le critique ; mais quelles que soient les idées vagues qu'on attache à ces termes vagues, on ne sauroit admettre

que ce principe étoit dans une grande force aux Indes occidentales, le pays le plus dépeuplé de la Terre, où les hommes étoient aussi rares que les Fourmis y étoient incroyablement multipliées.

On conçoit bien que ce qui peut être favorable aux insectes, ne peut qu'être nuisible à l'espece humaine & aux animaux quadrupedes : aussi n'en existoit-il aucun de la premiere, ni de la seconde, ni de la troisieme grandeur dans tout le nouveau Monde. Je pourrois tirer, de l'objection qu'on a faite, une objection contraire ; mais je ne raisonne pas sur des raisonnements. Le critique, en admettant l'existence des Géants Magellaniques, croit que la cause, qui fait grandir une Chenille à Surinam, ou une Grenouille dans les marais de la Louisiane, est cette cause même qui produit des Géants à la baye Grégoire, ou à la baye Famine : il ne faut pas attaquer des faits très-réels par des faits très-douteux, ni conclure d'un fait à un autre fait fort différent. Mr. Linnæus a découvert, en Lapponie, de certains insectes dont la taille surpasse de beaucoup celle de leurs analogues qui vivent dans des pays cultivés ; cependant les Lapons seroient les plus petits des hommes, s'il n'y avoit pas des Eskimaux.

La corruption, qui résulte de l'entassement des végétaux décomposés dans des terrains ombragés & humides, favorise la propagation des insectes : comme l'air ne peut circuler dans ces retraites, ni le vent s'y introduire, les œufs de ces petits animaux n'y sont pas dispersés, ni écrasés par le choc & l'agitation de l'atmosphère sur elle-même. Aussi a-t-on observé

que, sur de certaines plages découvertes le long de la rive droite du Maragnon, on ne voit jamais des insectes; tandis que la rive opposée en est entièrement remplie; parce que le vent ne peut s'y faire sentir, ni éparpiller les essaims de moucheron qui s'y tiennent immobiles, & comme suspendus dans l'air, d'où ils tombent sur le premier animal dont ils sentent l'approche; & à-peu-près comme les Chauve-fouris tomberent sur le bétail que les Missionnaires avoient porté à Borja : les Bœufs les plus puissants, ne purent se garantir contre ces ennemis, qui détruisirent successivement tous les troupeaux.

On n'est pas encore assez avancé dans l'histoire naturelle des insectes, pour pouvoir parler pertinemment sur ce qui leur arrive dans les pays chauds, où la culture a manqué depuis une infinité d'années; mais il n'y a pas de doute, que de certaines especes n'y grandissent; parce qu'elles y trouvent une nourriture abondante, & qu'elles s'y nourrissent paisiblement au sein de la Nature sauvage, & à l'abri des poursuites de l'homme, qui en fait une destruction bien plus grande que ces animaux mêmes qui s'en nourrissent; & outre qu'il les détruit, il les empêche encore de naître. Je ne puis à cette occasion omettre une observation assez singulière : c'est que, parmi tous les quadrupedes à poil, il n'y a qu'une seule especes qui ne vit que d'insectes, sans pouvoir prendre absolument aucune autre nourriture : cet animal singulier, qui n'a pas des dents, est le Fourmillier. Or il falloit nécessairement que cette créature fut placée dans les endroits de la Terre, où les Fourmis abondent le plus :

elles abondent le plus dans le Brésil, & dans le Congo jusqu'au Cap de bonne Espérance, & c'est aussi précisément dans ces deux pays-là, que l'on trouve le Fourmillier, comme si la Nature avoit craint que, sans eux, les Fourmis ne multipliasent à un certain excès, qui pût occasionner quelque dérangement, s'il est permis de parler ainsi, dans l'équilibre des êtres (*); & cela aussi bien dans le nouveau continent que dans l'ancien.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans le défaut de culture, & dans la nourriture abondante, les causes de cette grandeur qu'avoient les insectes en Amérique au temps de la découverte. Cela arrive aussi à quelques Serpents, & à quelques Lézards, auxquels la Nature a accordé une longue vie; parcequ'ils font longtemps à croître, tellement que, dans de certaines especes, la grandeur augmente avec l'âge: au contraire des quadrupedes à poil, où le terme de la vie est d'autant plus court, que celui de la croissance est moins long; ces deux périodes étant toujours dépendants l'un de l'autre.

On ne peut pas positivement assurer, qu'on ait trouvé au nouveau Monde, des Serpents plus grands

(*) Il y a jusqu'à quatre especes de ces Myrmécophages qui ne paroissent être que des variétés. Le plus grand a six pieds & demi depuis le bout de la queue jusqu'au museau. d'où on peut conjecturer de quelle quantité de Fourmis cet animal a besoin tous les jours. Les anciens n'ont pas connu les Fourmilliers: & cependant ils ont bien su que de certains cantons de l'Afrique étoient si remplis de fourmis, qu'elles y prenoient souvent le dessus sur les hommes, comme on le voit par ce que dit Plinè des *Salpuges*, sorte de Fourmis Africaines.

que ceux que Mr. Adanson a vûs dans les déserts de l'Afrique, où il a pénétré en remontant le Sénégal en chaloupe ; mais en Amérique leur multiplication étoit plus rapide, plus prodigieuse, & ils couvroient tellement la terre dans de certains endroits, qu'on désespéra de pouvoir s'en délivrer : ils attaquèrent avec tant de fureur la colonie naissante de la Martinique, qu'on fut trois ou quatre fois sur le point de l'abandonner.

L'auteur des *Recherches Philosophiques* a parlé de cestemps-là, & si le critique eût lu plus attentivement l'ouvrage contre lequel il a tant déclamé, il y a toute apparence qu'il seroit resté dans les bornes de la question. Car qui doute, que les François de la Martinique n'ayent détruit, dans cette isle, depuis cent-trente-cinq ans qu'ils y sont établis, au moins la millième partie de toutes les especes de reptiles qu'on y trouva au commencement du seizième siecle ? cependant il en reste encore, dit Mr. de Chanvalon, un très-grand nombre, échappé à la guerre continue des planteurs ; mais cela ne peut être autrement, vu l'extrême fécondité de ces animaux : il y a tel Serpent vivipare de la Martinique, qui produira en une seule année soixante-dix Serpenteaux ; les especes ovipares sont encore plus fertiles.



CHAPITRE XXIII.

Des Végétaux transplantés en Amérique.

Parmi les plantes étrangères, portées par les Européens au nouveau Monde, quelques-unes ont d'abord pris, sans que le changement de climat les ait affectées. Tel est surtout le riz, dont on avoit été chercher la graine au Levant : les colons de la Caroline ont fort étendu les rizieres; mais c'est la plus mauvaise culture qu'ils pouvoient embrasser, ou la moins propre à purifier le climat. On ne fait pas encore quelles sont les précautions qu'employent les Chinois, les premiers agriculteurs du Monde, pour n'être pas sujets aux grands inconvénients qu'occasionne en Europe, l'air des rizieres : tous les payfans, qui y travaillent dans le Milanez, prennent une espece d'hydropisie; & en France, il a fallu sévèrement défendre cette culture, à cause des maladies qu'elle produisoit. Il se peut que, dans les pays chauds de l'Asie, le desséchement étant plus prompt dans les campagnes qui ont été submergées il en sorte moins de vapeurs, ou des vapeurs moins nuisibles.

Quant à notre froment, semé dans les meilleurs défrichements entre les Tropiques au nouveau Monde, il n'a donné pendant les premières années qu'une herbe épaisse & stérile; parcequ'il puisoit trop de suc: il a fallu dans la suite y diminuer les efforts de la végé-

tation par le fable, ou renoncer entièrement à cette culture, comme on a fait dans l'isle de St. Domingue & aux Antilles. Le froment & le seigle n'ont pas effuyé de tels accidents dans les provinces septentrionales, où ils ont donné d'assez bonnes récoltes; mais qui cependant n'étoient pas comparables à celles qu'on a obtenues des féveroles & des pois. Enfin l'industrie & le labour ont par-tout changé la nature des terres, en fumant les unes, & en ameublissant les autres: ces causes, qui ont déjà tant agi, agiront encore de plus en plus; de sorte qu'au bout de trois-cents ans, l'Amérique ressemblera aussi peu à ce qu'elle est aujourd'hui, qu'elle ressemble aujourd'hui peu à ce qu'elle étoit au temps de la découverte.

Dans quelques provinces, où de certains arbres à noyau, tels que les cérifiers d'Europe, ne voulurent pas prendre (*) dans le seizieme siecle, on est ensuite parvenu à les faire fructifier, en travaillant & en préparant le terrain. On peut en dire autant de nos mûriers, qui eurent aussi beaucoup de difficulté à venir, & aujourd'hui ils sont fort multipliés; quoiqu'on fasse d'ailleurs peu de soie en Amérique: on a remarqué que la mortalité enlevoit les vers, dans les contrées où il y a beaucoup de lacs & de maré-

(*) Il est surprenant que les arbres à noyau, transportés d'Europe en Amérique ayent d'abord moins cru & moins produit que les autres especes à pepins ou à osselets.

On voit par un passage de Garcilasso qu'il ne croyoit pas que les cerifiers pourroient jamais être élevés au Pérou. *En 1580*, dit-il, *un riche marchand Espagnol, nommé Gaspar Dalcocer, apporta des cerifiers au Pérou; mais ils n'ont pu réussir.* T. 2, Pag. 334.

rages; ce qui prouve évidemment que ces insectes n'aiment pas les pays humides.

Au reste, l'observation la plus étonnante qu'on puisse faire sur les végétaux transplantés; c'est que, dans toute l'étendue du nouveau Monde, on n'ait pas encore réussi à faire de bon vin. L'Historien des colonies Angloises dit que, dans aucun de ces établissemens, les vignobles n'ont prospéré, non plus que dans la Louisiane; & cela sous des latitudes beaucoup plus méridionales que celle de la France: les raisins y contiennent en abondance un suc aqueux, foible, incapable de faire une liqueur de garde, & qui ait du corps: aussi les colons font-ils contraints d'aller chercher des vins aux Canaries, aux Açores & à Madere qui est, comme on fait, une isle seulement défrichée depuis l'an 1430. (*)

A St. Domingue & aux Antilles, ni la vigne, ni le blé, ne veulent pas se laisser élever. Au Pérou, on exprime des grappes une liqueur trouble & un peu salée. Enfin, on fait, dans différents endroits, du vin en quantité, qui est non seulement inférieur, mais pas même comparable aux especes médiocres de notre continent: celui de Loretto & Saint Lucar, passe aujourd'hui pour être le moins mauvais de l'Amérique. Les Anglois, en conquérant la Floride, avoient compté d'y découvrir des côteaux tellement

(*) Il est vrai que Madere fut découverte en 1420. Cette isle étoit inhabitée & toute remplie de bois, auxquels on mit le feu, & tous les Auteurs disent que les forêts brûlèrent pendant sept ans, ce qui est incroyable. Je suppose qu'on employa sept ou huit ans pour préparer le terrain, avant que d'y apporter de la vigne de Candie.

exposés, que les vignes y produifissent une liqueur plus vineuse, qu'en Pensilvanie; mais jusqu'à présent ces essais n'ont pas réussi.

Dans les provinces, où il y a beaucoup de bois qu'on n'a pu déraciner, faute de bras, comme dans la Géorgie, on a observé qu'il en sort annuellement des nuées d'insectes, qui viennent ravager les raisins: les Fourmis commettent les mêmes dégâts dans le Brésil, & si les chalumeaux des cannes à sucre n'étoient pas recouverts d'une gaine fort épaisse que ces petits animaux ne peuvent percer, il seroit aussi impossible d'y faire du sucre, que du vin.

La grande humidité de l'air, au nouveau Monde, est sans doute une des principales causes du peu de succès que les vignobles y ont eu: plus les pays où l'on les plante, sont dégarnis de bois, & exemts de marais, plus le vin qu'on y fait, a de force: car, quand les vignes sont dans le voisinage d'une grande forêt, les brouillards, qui s'en élèvent, sont, indépendamment des insectes, avorter les raisins, ou en rendent la seve aqueuse. Voilà ce que l'expérience a enseigné à tous les cultivateurs Américains.

Outre les observations générales, il y a des observations particulières qui ne concernent que quelques provinces: par exemple, à Surinam la pellicule extérieure, que quelques-uns nomment la peau des raisins, devient fort épaisse, les pepins fort gros, & les vignobles blancs donnent dès la seconde année une liqueur rouge & trouble. Je dis que cette observation est d'autant plus surprenante, que Mr. du Hamel assure, dans son *Traité des Arbres*, que le mê-

me accident survient aux vignes qu'on a voulu élever aux environs de Québec; soit qu'on eût fait venir les plants de France, soit qu'on eût été chercher des lambruches dans les bois. Outre cette dégénération, le froid est si grand au Canada, qu'il y a peu d'années où la vigne y parvienne à un certain degré de maturité.

On peut assurer que c'est un très-grand bonheur pour la France & pour le Portugal, que les vignobles n'ayent pas du tout réussi en Amérique; car l'Angleterre, extrêmement éclairée sur ses intérêts, eût appliqué toutes ses colonies à cette culture, & se feroit ainsi délivrée de l'énorme tribut qu'elle paye aux François & aux Portugais pour leurs vins; comme cela eut été naturel. Mais les terres & le climat du nouveau continent ne seront peut-être pas encore en état, au bout de deux siècles, de produire des vins comparables à ceux de Bourgogne, ou de Constance au Cap de Bonne-Espérance.

Parmi les autres arbres exotiques, qui ont dégénéré en Amérique de l'aveu de tout le monde, on doit compter les Caffiers originaires de l'Arabie: ils donnent abondamment des fèves, tant à Surinam qu'aux isles; mais ces fruits sont d'une qualité si inférieure à ceux de l'Yemen, de Java & même de Bourbon, que les gens riches en Europe, & les Turcs ne veulent pas boire de ce café de l'Amérique: on l'a souvent mêlé avec celui de Moka, dans l'espérance de tromper les Levantins; mais on n'y a jamais pu réussir, & on ne le tente plus: car, outre qu'ils distinguent le mélange au goût, ils le distinguent en-

core à l'œil. Aussi les Hollandois ne portent-ils pas aujourd'hui une seule balle de leur café de Surinam en Turquie, où l'on n'en veut pas à tout prix.

On peut en dire autant des cannes à sucre : c'est un fait incontestable que celui qu'on fait aux Canaries, que celui qui se fabrique à Tcheou-Fou à la Chine, que celui enfin qu'on tire d'Egypte par la voye du Caire, sont supérieurs en qualité au sucre du Brésil, qui passe pour être le meilleur de l'Amérique. Il semble que la sève des cannes de l'Asie, est plus cuite & plus élaborée : le sucre de St. Thomé en Afrique, seroit comparable aux meilleures especes qu'on tire d'Egypte, si les Portugais le rafinoient mieux ; mais ils le laissent à demi-brut : cependant cela n'empêche point qu'il ne soit préférable à tous les autres, pour les usages de la médecine.

On a remarqué dans beaucoup d'endroits de l'Amérique, que les cannes à sucre ne produisent presque plus rien sur ces mêmes terrains où, à la première exploitation, elles se remplissoient de miellat. Ce malheur est arrivé à quelques colonies Angloises des isles, où l'*humus* n'étant pas profond, il s'est d'autant plutôt épuisé de ses engrais naturels que le feu des défrichements y avoit répandus. Rien n'est moins connu jusqu'à présent que l'origine du sel sucreux, qui paroît être réparti sur toute la surface du Globe ; au point qu'on peut assurer que ce n'est qu'un acide déguisé par l'action du soleil sur de certains végétaux : presque tous nos pommiers à fruits aigres, transplantés en Espagne, y donnent, dès la seconde année, des pommes douces : cela arrive aussi dans

beaucoup de provinces d'Italie : cependant dans ces mêmes pays, les Citroniers conservent leur acide (*) :

(*) Presque tous les fruits & même beaucoup de racines contiennent plus ou moins de sucre : les raisins en contiennent beaucoup ; mais on ne conçoit pas comment un des plus célèbres Chymistes d'Angleterre a pu soutenir que ce sucre faisoit la base du vin. Plus un fruit est aigre avant sa maturité, plus il devient ordinairement doux après la maturité naturelle, ou artificielle : je ne dis pas qu'il n'y ait des exceptions à cette règle ; mais elles sont en petit nombre. Quand on n'auroit jamais fait que cette seule observation, on auroit déjà assez fait pour pouvoir dire que le suc n'est qu'un véritable acide végétal, mêlé d'une certaine quantité d'huile, & déguisé par l'action de la chaleur. Quand le sucre est exprimé des cannes, il faut promptement le cuire, sans quoi il se change de lui-même en vinaigre ; après que le sucre liquide, que les Portugais du Brésil nomment *Caldo*, a reçu une certaine cuisson, on peut encore le changer en vinaigre, en y versant une goutte d'acide : après que le sucre est fait, après qu'il est raffiné & cristallisé, on peut encore le changer en vinaigre par une certaine opération chimique, dans laquelle on le dépouille, par l'antimoine, de sa partie huileuse. Or comme il n'y a absolument aucune différence entre le sucre des cannes & celui qu'on peut tirer des raisins, de tant de fruits, de tant de racines, de tant de seves d'arbres, comme les érables & les bouleaux ; on voit que ce qu'on nomme sucre, n'est que le véritable acide végétal ; ainsi la difficulté tombe sur l'origine de cet acide, bien plus que sur celle du sel sucré, qui n'en est qu'une modification manifestement produite par l'action de la chaleur : aussi un tonneau de vinaigre, qu'on transporte d'Amsterdam à Cadix, n'y conserve-t-il pas l'aigreur qu'il avoit en Hollande ; & reporté au Nord, il reprend cette aigreur dans le même degré qu'il l'avoit avant le premier transport.

On conçoit maintenant, pourquoi dans les pays chauds, les fruits sont ordinairement si sucrés, & pourquoi les cannes à sucre, quand même elles pourroient croître dans nos pays, ne s'y rempliroient pas de miellat : on conçoit encore que ce qui fait la base du vin, est l'acide végétal, plus cuit dans les vins doux, & moins cuit dans les vins verts ; aussi les premiers reçoivent-ils presque tous, outre l'action du soleil où ils croissent, une cuisson artificielle qui détruit le principe de la fermentation, qui tend à faire reparoître l'acide végétal sous sa forme primitive.

la cause en est peut-être dans l'épaisseur de l'écorce, & dans l'huile de l'écorce, qui empêche que l'action de la chaleur ne convertisse l'acide.

Un phénomène aussi surprenant que ceux que je viens de rapporter sur la dégénération des végétaux, c'est qu'on a remarqué, dans tous les ports de mer, que les navires construits avec du bois de chêne, crû dans le Nord de l'Amérique, ne durent pas la moitié du temps que dure un navire bâti avec du bois de chêne crû en Europe. On seroit fort charmé, en Angleterre, de pouvoir découvrir quelque secret, pour garantir des vers le bois de construction qu'on tire du Canada : un constructeur a proposé de le laisser macérer dans de vastes réservoirs; mais ce procédé paroît long & coûteux. Pour ce qui est de communiquer au bois de chêne de l'Amérique, la solidité qu'a le nôtre, il faut y renoncer; il croît dans un pays trop humide, & outre que les vers & la putréfaction en dévorent en un instant l'aubier, le cœur ne résiste pas comme dans nos chênes, qui n'ont pas d'autres vers à craindre que ces terribles insectes à tarière, qu'on nous a apportés des mers du nouveau Monde.



CHAPITRE XXIV.

De la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique.

NE point trouver dans un livre ce qui y est, & y trouver ce qui n'y est pas, c'est encore une mauvaise maniere de critiquer un livre.

Dom Pernety s'imagine qu'en disant quelques mots au hazard, du commerce que les Européens font en Amérique, il a suffisamment réfuté les *Recherches Philosophiques*; mais il faut beaucoup mieux examiner les choses qu'il ne l'a fait.

C'est une vérité incontestable, que, si les Européens avoient laissé le nouveau Monde dans cet état affreux, dans cette désolation où ils le découvrirent, ils n'y commerceroient pas aujourd'hui. Mais comme ils firent d'abord venir des Nègres & des Colons pour y défricher les terres, ils y recueillent maintenant le fruit de leur travail; & ce n'est qu'autant qu'ils travaillent qu'ils recueillent: car, si l'Angleterre laissoit l'Albanie, la Caroline, la Pensilvanie, dans la même situation où la France avoit laissé la Louisiane, elle en retireroit précisément ce que la France retireroit de la Louisiane; c'est à dire rien.

Il faut de plus distinguer, entre les productions du nouveau continent, celles qui ont une valeur

réelle, d'avec celles qui n'ont qu'une énorme valeur fictive.

D'abord les mines d'or & d'argent ne prouvent pas que l'Amérique soit un excellent pays : ceux qui travaillent à ces mines, n'ont pas de souliers ; ils n'ont pas de chemise. Enfin ces richesses sont si mauvaises qu'elles ont appauvri l'Espagne & le Portugal, qui les regardoient comme un patrimoine.

Le Pérou seroit infiniment plus heureux, si au lieu de contenir des veines de métaux, il avoit une population suffisante, de bonnes terres labourables, bien arrosées, & sur-tout des grands chemins. Mais comment les Espagnols, qui n'ont pas encore fait de grands chemins dans leur propre pays, & chez qui le projet d'établir des chariots de postes n'a jamais pu réussir ; comment, dis-je, ces Espagnols pourroient-ils se déterminer à faire de grands chemins au Pérou ? Ils aiment mieux se faire hisser au-dessus des torrents avec des cordes, que d'y bâtir des ponts. Tant il est vrai que tout l'or & l'argent du Monde, entre les mains d'un peuple indolent, ne produit rien ; & que le travail produit tout, indépendamment de l'or & de l'argent. (*)

Parcequ'on pêche des perles à Panama & à la Californie, parcequ'on tire de la terre des saphirs &

(*) Il n'y a que sept ou huit ans qu'on forma le projet d'établir en Espagne des diligences ou des chariots de postes, tant pour faciliter la communication entre les villes du Royaume, que pour transporter les voyageurs étrangers ; mais ce projet ayant été fait, & les grands chemins n'ayant pas été faits, on peut croire qu'il a fallu y renoncer, & continuer à voyager comme on peut, & à transporter les marchandises

des émeraudes dans la Nouvelle Castille, cela ne prouve encore rien en faveur de la bonté d'un pays. Ces richesses sont comme les mines; elles ne valent rien, s'avilissent en se multipliant, & au lieu d'augmenter la population, elles la diminuent: le luxe qu'elles entraînent, est véritablement destructif, & pour ainsi dire absurde: aussi voit-on à Mexico des hommes, qui portent à leurs souliers des boucles de diamants, & qui vont le soir coucher sur la paille. C'est ainsi qu'on trouve à Rome des Abbés superbement habillés en soyè, & qui dînent dans un hôpital, & soupent dans un autre.

J'ai dit que ces richesses s'avilissent en se multipliant, & cela est si vrai; que celui qui auroit eu en 1593 pour un million en pierreries, se trouveroit à peine riche aujourd'hui de quatre-cent-mille livres. Le Roi de Portugal ayant, au commencement de ce siècle, envoyé plusieurs caisses de diamants en commission à des marchands Hollandois, ils lui répondirent que, pour pouvoir en vendre une moitié, il falloit jeter l'autre moitié à la mer, ou tellement la tenir secreta qu'il n'en fut pas parlé. Il y avoit, en 1754, pour cinquante millions de pierreries dans les boutiques des diamantaires de Lisbonne, & c'étoit la capitale du plus pauvre Royaume de l'Europe: pour ju-

chandises sur les mules. Quand on réfléchit à la quantité d'or & d'argent qui a circulé en Espagne, on ne conçoit pas comment ce Royaume manque encore, dans le dix-huitième siècle, de grands chemins: tandis que l'Allemagne & sur tout la Bohême, où l'on s'est toujours plaint du défaut d'argent, a de très-beaux chemins, dont la plupart ont été faits par l'Empereur Charles VI. Travail vaut mieux que richesse.

ger du délabrement où les choses y étoient, suivant la maxime du Chevalier Child (*), il suffit de dire, que l'intérêt de l'argent étoit à 9 pour cent.

De ce qu'on recueille de la Cochenille au Mexique, il s'ensuit, que dans ce pays-là, on trouve une infinité d'insectes, ou de petites punaises rouges, qui étant avivées avec de forts acides, donnent une belle teinture. Cependant on comprend aisément, que cette Cochenille est une richesse plus réelle que les mines & pêcheries à perles : car elle occupe les hommes, & ne les détruit point. Tout ce qui tend à diminuer la population, est pour l'Amérique plus que pour tout autre pays, une chose extrêmement préjudiciable, & j'en dirai bientôt la raison.

Parcequ'il croît au nouveau Monde du Tabac, cela ne démontre pas encore, que ce soit un excellent pays : on ne dit pas, que l'Europe est un bon

(*) Cette fameuse maxime du Chevalier Josias Child, a été rendue en ces termes par le traducteur François du *Traité sur le Commerce*.

Pour savoir si un pays est riche ou pauvre, dans quelle proportion il est de l'un ou de l'autre, quel est le degré de ses connoissances & de son habileté dans le commerce, il ne faut pas faire d'autre question que celle-cy; quel est le prix de l'intérêt de l'argent.

Voyez aussi sur cette matiere un Discours du Chevalier Bernard.

Le taux de l'intérêt commun, n'est dans aucun pays du Monde plus bas qu'en Hollande; en Angleterre il est presque toujours d'un pour cent plus haut. Les Anglois ont fait des progrès si rapides, qu'en 1580 l'intérêt étoit chez eux à 9. en 1600 à 8. & ainsi de suite jusqu'à 4. En Espagne l'intérêt étoit monté à 10 en 1500: en 1550 l'or de l'Amérique le fit tomber à 5 & ensuite à 4. Cela n'est jamais arrivé que dans ce pays-là, par une importation subite d'une immense quantité de métal.

pays uniquement parce qu'il y croît de la sauge ; quoiqu'on la vende quelquefois fort cher aux Chinois.

Les Européens ayant pris, on ne fait comment, un grand goût pour le Tabac, il est fort naturel qu'on l'aïlle chercher en Amérique, où on le cultive pour ne pas occuper à une telle culture les bonnes terres de l'Europe. Avant l'ingénieuse invention de la Ferme, on faisoit croître en France du Tabac égal à celui de la Virginie. L'Espagne a aussi sévèrement défendu chez elle l'exploitation de cette plante, & il n'y a que les Chartreux de Xerez, qui ayent conservé leur plantation, où ils font du Tabac supérieur à celui de la Virginie, & comparable à celui de la Havane.

Comme le goût du Tabac a commencé, il pourra finir, & aïors it ne tombera plus dans l'esprit de personne de dire, que l'Amérique est une heureuse contrée, parce qu'il y naît une espede de Jusquiame, que les Sauvages aiment à la fureur, & que les Européens ont aimée presqu'autant que les Sauvages.

Parce qu'on fait un très-grand commerce de pelleteries & de bois de construction, dans le Nord de l'Amérique, il s'ensuit, que le Nord de l'Amérique ressemble parfaitement à la Sibérie, où l'on fait le même commerce, & où le bois de construction & les pelleteries sont supérieures à celles du nouveau Monde : il n'y a pas de comparaison entre le Martre brun de Petzora & celui du Canada.

Quand les Castors peuplent dans un pays, comme ils ont peuplé dans l'Amérique septentrionale, c'est une preuve, que ce pays-là est un immense désert : car ces animaux ne peuvent absolument former de

grands assemblages de Cabanes & de Républiques que là où les hommes manquent, & où la Nature abandonnée à elle-même, est aussi sauvage qu'elle peut l'être. Voilà pourquoi il n'y a peut-être plus dans tout l'ancien continent une seule habitation régulière de Castors : ceux qu'on voit le long du Pont-Euxin, sur le Rhône, sur la Lippe, sur le Rhin, & dans tant d'autres endroits, sont tous solitaires, terriers, où réunis seulement en petites familles. Ces bêtes sont si dangereuses, dans les contrées habitées, & sur-tout dans celles où il y a des digues & des gabionnades le long des rivières, qu'on met toujours leur tête à prix, & à un prix plus haut que celle du loup : il y a des provinces en Allemagne où l'on paye jusqu'à onze écus à celui qui tue un Castor. Quoique cet animal ne pêche pas comme la loutre, il fait de si horribles dégâts, que je ne l'aurois jamais cru, si je ne l'avois vu : il ruine les sauffayes & les oserrayes, ronge les pilotis, & perce les digues les plus fortes ; son instinct le porte toujours à inonder les terres que l'homme tâche de préserver de l'inondation. On conçoit bien après cela, qu'il ne se peut multiplier que dans des régions désertes comme l'Amérique, où les Sauvages ne s'intéressoient pas du tout à la culture de la terre, ni à la direction des rivières dans des lits fixes. (*)

(*) Je ferai observer ici en passant une chose assez singulière ; c'est que le *Castoreum* des Castors d'Europe est beaucoup meilleur, & a plus de force que celui des Castors du Canada. *Europæum præstantius Canadensi*, dit Mr. Linnæus. Cela provient de ce que nos peupliers & nos saules ont un suc moins aqueux qu'en Amérique.

On sent donc que les pays, d'où on tire les pelleteries, sont dépeuplés; parce qu'on ne sauroit tirer des pelleteries d'un pays peuplé.

Le café & le sucre, que les Européens font croître en Amérique, forment deux prodigieuses branches de commerce. Ces végétaux ne se laissent cultiver que dans des terres situées entre les Tropiques, ou voisines des Tropiques; les Européens étant maîtres de tout le nouveau continent, ils y choisirent les meilleurs terrains pour cette culture; & comme l'Amérique n'avoit ni Cannes à sucres, ni Caffers, on les y porta des Canaries & de l'Arabie. Or pour qu'on pût tirer de tout ceci une preuve convainquante en faveur de l'excellence du sol, il faudroit démontrer, que le café & le sucre de l'Amérique, sont supérieurs ou comparables en qualité à ces mêmes productions crûes dans notre ancien continent: ce qui est bien éloigné d'être vrai. Si les Turcs n'avoient pas laissé chez eux périr l'agriculture, & tout ce qui en dépend, on ne porteroit pas du sucre des Indes occidentales en Turquie, non plus qu'on n'en porte à la Chine: parce que les Chinois en font eux-mêmes d'excellent.

Qu'on examine bien la nature de ce commerce que l'Europe fait avec le nouveau Monde, & on trouvera.

I. Que parmi tous les articles d'exportation il n'y en a pas un seul qui concerne le nécessaire physique; car le produit de la pêche de Terre Neuve n'est point compté au nombre des produits du nouveau continent.

2. Que les principaux articles d'exportation, comme l'or, l'argent, les perles, les émeraudes, la cochenille, le cacao, le tabac & les pelleteries, ne prouvent absolument pas que le pays d'où on les tire, soit un excellent pays.

3. Que tout ce qu'on importe en Amérique, concerne au contraire le nécessaire physique, le vêtement, & les besoins qui suivent immédiatement les premiers besoins, & qu'on pourroit appeller de seconde nécessité : on y porte des farines, des salaisons, du beurre, des huiles (*), des vins, des eaux de vie, des draps, de petites étoffes de laine, des chapeaux, des bas, des foyeries, du papier, des meubles, des ustenciles de fer, du verre soufflé & coulé, une immense quantité de mercerie & de cannetille, du thé, des épiceries des Indes orientales, des toiles blanches & peintes, des cotonnades, & j'ai presque honte de le dire, des Negres; mais enfin ces Negres sont une marchandise aussi nécessaire à l'Amérique que les farines : ce pays est si mauvais qu'il faut y aller vendre des hommes, & y faire à la nature humaine le dernier des affronts. Cette denrée est, comme on peut bien le croire, celle dont le débit est le plus assuré : aussi tout le commerce interlope ou de contrebande se fait en portant secrètement des

(*) La quantité de grains, de farines, de viandes salées que l'Europe envoyoit en Amérique, étoit bien plus grande avant que les Colonies Angloises du Nord ne fussent si florissantes : à force de cultiver leur terrain, elles sont parvenues au point de faire des envois de denrées dans l'Amérique méridionale. C'est là le premier pas vers l'indépendance des métropoles.

Africains dans les possessions des Portugais & des Espagnols, qui donnent en échange des articles dont la sortie est prohibée. Ces Espagnols & ces Portugais, étant à la fois très-ennemis du travail & très-avides du gain, n'ont d'autre industrie que celle qui consiste à multiplier le nombre de leurs esclaves. On dit, que les Quakers de la Pensilvanie viennent de donner la liberté à tous leurs Negres ; je ne fais si cette nouvelle est vraie ; mais je fais bien, que, si les Espagnols étoient forcés à les imiter, ils mourroient tous de faim.

On aperçoit maintenant la source de l'erreur où le critique est tombé par rapport au commerce : il n'a pas su pourquoi celui qu'on fait avec l'Amérique, est si avantageux : tandis que celui qu'on fait avec les Indes orientales, est si défavorable. C'est que l'Amérique manque de tout ; pendant que les Indes orientales ont un immense superflu : ainsi on conçoit, que les productions du terroir & des manufactures Européennes, qu'on reçoit en Amérique par nécessité, ne sont pas reçues aux Indes orientales. De là il arrive que l'Europe envoie dans les seuls établissemens de l'Amérique Espagnole tous les ans pour cinquante millions de productions de son terroir & de ses manufactures, & pour une somme encore plus considérable dans les établissemens du Nord de l'Amérique : tandis qu'on ne peut négocier à la Chine, au Japon, aux côtes de Coromandel & du Malabare, qu'en soldant en argent comptant les exportations qu'on en fait ; ce qui est une opération destructive.

Comme il faut fournir l'Amérique de tout , on comprend , qu'on gagne sur tout ce qu'on lui fournit , & qu'on attire insensiblement son or & son argent. (*).

Si , par une espece de miracle , l'Amérique parvenoit tout à coup à avoir des manufactures , des terres bien cultivées , des cultivateurs indigenes , de bons bestiaux , de bons vignobles , le commerce qu'on fait avec elle , tomberoit à peu près de trois quarts. La disette des matieres œuvrées , de beaucoup de productions naturelles , & surtout d'une population suffisante , fait de l'Amérique , politiquement parlant , le pays le plus malheureux du monde ; car par-là il est entièrement à la discrétion des étrangers. Supposons que , par un autre miracle , on ne pût plus trouver la route du nouveau Monde , & que tout commerce avec lui cessât ; alors on verroit clairement lequel est le meilleur pays , ou notre continent ou l'autre. D'abord la traite des Negres étant interrompue , les colons , faute de bras , abandonneroient leurs plantations : les huit millions d'Espagnols & de Portugais , créoles & autres qui sont en Amérique , faute de recevoir des

(*) La quantité d'or & d'argent que les gallions & les flottilles apportent de l'Amérique , diminue d'année en année , & diminuera de plus en plus , Comme on peut aisément se le figurer ; de sorte qu'à cet égard-là le commerce des Européens en Amérique est aussi ruineux pour elle que celui de l'Asie pour l'Europe On voit souvent à Cadix décharger des lingots d'or d'un vaisseau venu du Pérou , sur un autre vaisseau qui part pour Canton. Cet or ne fait que passer par l'Europe , & n'y reviendra jamais , sinon par une révolution , dont il n'y a pas encore d'exemple.

étoffes d'Europe, iroient nuds pendant les premières années : leur or tomberoit au-dessous de la troisième partie de sa valeur actuelle, & la moitié mourroit de faim. Tout le Brésil, où on ne fait pas une livre de sucre sans employer la main d'un Africain, retomberoit dans l'état sauvage où Cabral le trouva.

Il n'y a précisément que les colonies Angloises de Terre-ferme, excepté la Virginie, qui pourroient se soutenir; mais le défaut de certaines manufactures les incommoderoit extrêmement pendant les premières années. Quant aux isles qui ne cultivent qu'avec des Negres qu'il faut sans cesse recruter, on conçoit ce qui leur arriveroit.

L'Europe au contraire resteroit exactement dans le même état où elle se seroit trouvée avant cette révolution; parcequ'elle n'emploie pas au travail de ses fabriques, ni à la culture de ses terres des bras étrangers, mais ses propres bras. Il résulte de ceci, que l'Amérique, vu le besoin qu'elle a de l'Europe, ne pourroit s'en détacher entièrement: la politique l'a liée par tant de chaînes, & la Nature l'a encore liée par tant de chaînes, que son entière indépendance est une chose moralement impossible; mais elle ne le fera plus avec le temps.

Quand, après cela, on veut découvrir le véritable principe de la foiblesse du nouveau Monde, on le trouve dans sa dépopulation, dans le besoin qu'il a de Negres, dans le besoin qu'ont les colonies Angloises d'Allemands. On peut mettre en fait que l'Angleterre a tiré, en différents temps, du Palatinat, de la Souabe, de la Baviere, des Electorats Ecclesiast-

tiques, plus de cinq-cent-mille hommes pour ses établissemens d'Amérique. Mittelberger étant à Philadelphie, en 1750, 51, 52, 53, assure que, pendant son séjour, il arriva dans cette setle ville vingt-quatre-mille hommes achetés en Allemagne, pour être appliqués à la culture des terres en Pensilvanie.

Il y a quelques années que la Baviere & d'autres Etats ont fait des loix extrêmement rigoureuses pour empêcher ces émigrations, & il paroît que l'Angleterre tâche aujourd'hui de recruter en Suisse pour ses colonies; mais si la Suisse use de la même précaution que la Baviere, il est difficile de savoir où l'on pourra trouver des colons dont on a encore si besoin: lorsque Mr. Elliot, qui a succédé à Mr. de Vaudreuil, dans le Gouvernement du Canada, étoit en Europe, il disoit qu'il falloit tout au moins cent-mille hommes pour commencer à peupler le Canada, & la Cour de Londres prit alors différentes mesures pour se procurer cette somme d'émigrants, sans qu'on puisse savoir si elle y a réussi ou non.

On a souvent agité en Angleterre cette question: *les colonies de l'Amérique n'ont-elles pas occasionné quelque dépopulation dans la mere-patrie?* Ceux qui soutenoient l'affirmative, étoient bientôt désabusés par les calculs mêmes qu'on leur mettoit sous les yeux. Mais si l'on alloit chercher les colons en Allemagne, il est bien aisé de voir que la métropole n'en souffroit rien: tandis que l'Espagne & le Portugal se sont dépeuplés par leurs colonies. Il n'est pas même permis à un étranger de s'embarquer pour

le Pérou sur un vaisseau Espagnol : c'est justement faire le contraire de ce qu'il falloit faire ; mais les Puissances minières , sont toujours jalouses , & défiantes.

On a observé , dans les *Recherches Philosophiques*, que les Negres esclaves ne peuplent pas beaucoup en Amérique ; puis qu'on est si souvent contraint à les recruter : la même chose n'arrive pas dans la même proportion aux familles Allemandes , conduites au nouveau Monde ; mais il est certain qu'elles ne propagent pas en raison de leur nombre , & que la destruction ou la mortalité est parmi elles plus grande qu'ailleurs : le changement de climat, la misere , enlèvent beaucoup d'individus ; le désespoir en enleve , & , comme dit Mittelberger , on n'y fait pas grand cas de la vie d'un homme ; parceque la maniere qu'on employe pour se les procurer , les avilit aux yeux de ceux à qui ils se vendent. Les personnes , qui se croient en droit de pouvoir donner des avis aux émigrants d'Allemagne , leur ont souvent représenté , & même démontré jusqu'à l'évidence , qu'en cultivant bien la terre où le Ciel les a fait naître , ils seroient plus heureux , ou moins à plaindre , qu'en allant cultiver la terre de l'Amérique ; mais on éblouit ces infortunés par des promesses : ils ouvrent les yeux quand il ne leur importe plus de voir : ils doivent alors se soumettre à leur sort , ou surmonter leur sort par le désespoir. Cependant s'il y avoit encore dans le Saltzbourg , des Evêques aussi intolérants que Firmian , je ne fais pas si après tout , il ne vaudroit pas mieux d'être dans la Pensilvanie , que dans le Saltzbourg.

On conçoit maintenant , qu'aussi longtems que la population sera si foible , & principalement dans l'Amérique méridionale , ce pays restera dans la dépendance de l'Europe , qui est maîtresse des côtes de l'Afrique , la pépiniere des cultivateurs.

C H A P I T R E XXV.

Du défaut des monnoyes chez les peuples de l'Amérique avant la découverte.

L'auteur des *Recherches Philosophiques* a dit , qu'aucun peuple de l'Amérique n'étoit véritablement policé. Qui croiroit qu'une pareille proposition eût exercé la critique ? Qui croiroit qu'une pareille proposition eût pu être révoquée seulement en doute ? (*)

„ Aristipe , ayant fait naufrage , nagea & aborda au rivage prochain : il vit qu'on avoit tracé sur le sable des figures de Géométrie : il se sentit ému de joie , jugeant qu'il étoit arrivé chez un peuple Grec , & non chez un peuple barbare.

„ Soyez seul , & arrivez par quelqu'accident chez un peuple inconnu ; si vous voyez une piece de monnoye , comptez que vous êtes arrivé chez un peuple policé. ” *Esprit des Loix* , Liv. 13. C. 16

(*) On peut voir dans la Dissertatiôn de Dom Pernery aux pages 102 & suivantes , ses argumens singuliers qu'il employe contre cette proposition.

Ainsi Dom Pernety, pour être d'accord avec lui-même, auroit dû ou ne pas parler du tout des monnoyes, ou prouver que les Américains en connoissoient l'usage. Mais il convient que ces peuples n'ont jamais eu, & qu'ils ne veulent pas encore avoir des monnoyes. De tout cela, il infere qu'ils sont supérieurs aux Européens; pendant qu'il falloit inférer qu'ils ont toujours été & qu'ils sont encore barbares.

Pourquoi, voulez-vous, dit-il, que ceux qui n'ont pas besoin de monnoyes, s'en servent? C'est justement parce qu'ils n'en ont pas besoin, qu'ils sont barbares. Cela est si clair, que je n'insisterai pas davantage là-dessus. Le passage de Mr. de Montesquieu dit tout.

*Testis mearum centimanus Gyas
Sententiarum.*

Quand on se trompe sur un fait important, on tombe dans autant d'erreurs que ce fait a de conséquences. Le critique, après avoir dit des choses si peu réfléchies sur le défaut de monnoye, en conclut que les Sauvages de l'Amérique méprisent l'or & l'argent, par le même motif que beaucoup de Philosophes l'ont méprisé: ensuite il met Socrate & Bias en parallèle avec les Caraïbes & les Topinamboux. Mais encore une fois, c'est tout confondre, c'est confondre la plus sublime sagesse avec la dernière stupidité.

L'or & l'argent ne sont pas des richesses pour les peuples qui n'ont pas de monnoye: ils méprisent ce dont ils ne sauroient jouir, tout comme les bêtes;

mais les objets dont ils peuvent jouir, soit par un effet de leur imagination, soit par un effet de leurs besoins, ils les recherchent avec la même avidité, avec la même inquiétude que les autres hommes recherchent des richesses d'une autre nature.

Le vermillon, le minium, les petits miroirs, les peignes, les ciseaux, la verroterie, les petites clochettes, les brasselets & les colliers de raffade, tout cela entre dans le luxe des Sauvages : ce sont-là les objets de leur cupidité : c'est cela qui fait vendre au Caraïbe son lit. On leur porte de telles bagatelles pour de grandes sommes, & une partie du commerce de Livourne, consiste en la seule raffade qu'on débite aux Sauvages de l'Amérique, qui, pour acquérir ces richesses, donnent leurs plus belles pelleteries. S'ils payent si cher des choses qui n'entrent que dans leur parure barbare, on peut bien s'imaginer ce qu'ils donnent en échange contre le tabac, l'eau de vie & les liqueurs spiritueuses, pour lesquelles ils se vendroient eux-mêmes; mais ceux, qui achètent des pelleteries, ne veulent pas acheter des Sauvages.

Si ces barbares méprisoient les richesses *par un principe de Philosophie*, comme le critique le dit, auroient-ils jamais vendu leur pays aux Européens? Les Chouanons n'ont-ils pas indignement vendu d'immenses terrains au Quaker Guillaume Pen? qui les a eus à si bon marché qu'il n'a jamais osé dire le peu qu'il avoit donné. Mais, m'objectera-t-on, ces Sauvages ont eu grande raison de vendre ce qu'on leur auroit pris de force. En vérité, c'est parler comme Sepulveda, dans son abominable livre *De ju-*

stis belli causis adversus Indos. D'abord je doute que Guillaume Pen eût jamais pris par force aux Chouanons une lieue de terrain ; mais les Américains sont-ils pour cela excusables d'avoir vendu leur patrie, qu'ils devoient plutôt se laisser ravir mille fois que vendre une fois ? N'est-ce point la maxime de l'homme, de mourir pour sa patrie ? Est-ce donc une chose bien commune de mettre sa terre natale à une honteuse enchere ? Il ne faut pas être pour cela barbare ; mais stupide, & si stupide qu'on rend le contract qu'on fait, nul. On a beau dire que ces Sauvages-là avoient de grands terrains : oui sans doute ; mais des peuples chasseurs, suivant un calcul fort juste, ont précisément besoin de huit-cent arpents, là où un peuple cultivateur a besoin d'un demi-arpent : un demi-arpent labouré rend en grains ce que huit-cent arpents rendent à peine en gibier : il faut donc que les peuples chasseurs ayent de grands terrains, & les peuples pasteurs des terrains moins grands : les peuples cultivateurs peuvent vivre sur le plus petit terrain. Tout cela est compensé, ou plutôt tout cela est réglé sur la mesure du travail. (*)

La Compagnie Angloise de la Baye de Hudson traite année par année dix-mille peaux de Castor, que les Américains chasseurs viennent apporter à ses factoreries, de cent & cinquante lieues de loin : si ces Américains méprisoient les richesses *par un principe de*

(*) Les Américains chasseurs, après avoir vendu tant de terrain, & perdu encore tant de terrain, devoient naturellement devenir cultivateurs, & ils ne le sont pas devenus pour leur malheur.

Philosophie, comme Dom Pernety le prétend, ils resteroient dans leurs cabanes & dans leurs forêts. Plus on commerce avec eux, & plus ils rehaussent le prix de leur marchandise : il a été un temps où ils donnoient une peau de Castor pour un miroir, & actuellement ils veulent pour une peau douze miroirs, ou quatre bouteilles d'eau de vie.

Je ne puis souffrir que des voyageurs ignorants comme Struys, & qui favent à peine lire & écrire, prodiguent dans leurs relations, le titre de *Philosophe* aux Sauvages de l'Amérique. J'ai lu une de ces mauvaises relations ; où le compilateur, pour prouver que ces barbares ont une bonne *Philosophie*, cite en témoignage l'Iroquois qu'on amena en France en 1666. Il n'admira pas Versailles ; mais il admira beaucoup la boutique d'un rôtiſſeur à Paris : il y tomba sur les viandes avec une avidité incroyable, & on ne put jamais le tirer de cette boutique. Le compilateur en conclut, que cet Iroquois étoit *Philosophe* : il estimoit, dit-il, les choses utiles, & non les choses inutiles. A cela je répons qu'un Loup du Canada, en eût fait tout autant.

Les Sauvages de l'Amérique ne font ni méchants, ni vertueux ; mais je ne saurois jamais m'imaginer que ceux qui en font des *Philosophes*, le soient eux-mêmes.



C H A P I T R E XXVI.

De l'Hospitalité chez les Sauvages.

REgle générale : les peuples brigands , & les peuples sauvages exercent l'hospitalité. Le critique pense que cela est au nombre de leurs vertus ; mais cela n'est qu'au nombre de leurs besoins. Les peuples errants ne travaillent point , & parce qu'ils ne travaillent point , ils n'ont pas de monnoye. Or comme ils voyagent sans avoir de monnoye , il faut bien qu'ils se logent les uns les autres , ou plutôt ils se prêtent mutuellement très-peu de chose , ce qu'ils donnent n'est presque d'aucune valeur , & ce qu'on leur rend , n'est presque d'aucun prix.

C'est ainsi que les Moines mendiants , qui sont censés ne rien posséder , exercent continuellement l'hospitalité dans tous les pays catholiques de l'Europe : leur ardeur à faire des quêtes est si grande , ou la charité à donner est si immodérée , qu'on leur donne toujours infiniment plus qu'ils ne peuvent consommer ; de sorte que tout leur superflu , qui consiste en des choses comestibles qui ne se conservent point , est distribué aux pauvres de l'endroit , ou aux gueux étrangers qui vont loger dans les couvents. La paresse de ces Moines entretient la paresse des pauvres qui ne sont pas Moines : les uns ne travaillent point , parce qu'ils mendient : les autres ne travaillent point , par-

ce qu'ils mangent le reste des mendiants. C'est-là le mal du mal : c'est introduire chez les nations civilisées les besoins & les ressources des peuples sauvages, & encore ceux des peuples brigands. En Asie où il y a une infinité de Pèlerins, une infinité de Derviches, de Fakirs & de Moines gyrovagues, on recommande sans cesse l'hospitalité : aussi n'y trouve-t-on pas des auberges ; mais des caravenseras où il n'y a rien. C'est par la même raison qu'en Espagne on ne trouve pas des auberges ; mais des hôpitaux presque aussi vuides que les caravenseras de l'Asie. Tant il est vrai que l'hospitalité, d'un si grand besoin chez les Sauvages, n'est qu'un manque de police ailleurs.

Les Missionnaires, qui ont fréquenté les Américains du Nord, nous ont donné une bonne idée de ce que c'est que l'hospitalité parmi ces gens-là : un voyageur y entrera le soir dans une cabane, & personne ne s'en inquiétera, on ne lui demandera pas même d'où il vient, ni où il va : s'il veut s'approcher du feu, il faut qu'il aille s'y asseoir entre les Sauvages & leurs chiens, couchés pêle-mêle par terre : personne ne se leve pour lui faire place. Quand la sagamite & les viandes sont cuites, on les sert : chacun va y prendre ce qu'il veut & mange à part, *sua cuique mensa* (*) : le voyageur y cherche sa portion tout comme un autre, sans qu'on s'en informe : après le souper, on se recouche encore autour du feu, & on y passe la nuit. Si l'étranger reste un jour ou deux, on ne s'en inquiète pas encore ; mais dès

(*) C'est l'expression de Tacite de *Moribus German.*

qu'on s'apperçoit qu'il séjourne plus longtems, on l'éconduit, & on lui montre une autre cabane. Ceci est bien dans les mœurs d'un peuple errant, où l'on suppose que l'hospitalité ne doit pas s'étendre au-delà du temps dont des voyageurs ont besoin pour se reposer : cette hospitalité n'est donc pas celle que les Romains exerçoient à l'égard de leurs amis. Chez les peuples civilisés, les affaires pour lesquelles on voyage, exigent souvent un long séjour ; chez les Sauvages, on n'a point d'affaires qui exigent un long séjour : un Huron qui est à la chasse, & un Tartare qui est en course, ne s'arrêtent gueres au-delà d'une nuit & d'un jour dans le même endroit.

Les Missionnaires ne sauroient assez nous dépeindre les incommodités qu'on souffre en logeant chez les Sauvages : leurs mets font bondir le cœur : leurs huttes sont toujours remplies d'une fumée insupportable : les chiens y foulent les gens qui couchent à terre : ceux, qui n'ont pas encore sommeil, chantent, prennent du tabac, ou se font entr'eux des contes ennuyeux jusqu'à ce qu'ils s'endorment (*). Quand il survient quelque alarme pen-

(*) Mr. Adanson dit, que les Nègres du Sénégal, se font aussi le soir, dans leurs huttes, des contes jusqu'à ce qu'ils s'endorment tous vers minuit ou deux heures. On croit que les Maures ont apporté cet usage en Espagne, & que c'est là l'origine de ce que les Espagnols nomment des *Nouvelles*, qui sont de véritables contes à dormir debout : aussi voit-on dans leurs Romans que la narration de ces *nouvelles* est ordinairement interrompue à l'approche de minuit, & recommencée le lendemain. Comme tout ceci est dans les mœurs d'un peuple paresseux que le travail n'endort pas, tout ceci doit aussi être dans les mœurs des Sauvages.

dant la nuit, ils délogent tous dans le plus profond silence, sans avertir le voyageur, sans même l'éveiller : le matin il est bien étonné de ne pas trouver une ame dans tout le hameau. Chez les Sauvages du Nord de l'Amérique, qui sont continuellement en guerre avec leurs voisins, ces alarmes se donnent souvent : car parmi eux il est presque toujours question de se surprendre les uns les autres avant la pointe du jour ; & ceux qui se laissent surprendre, ne résistent jamais, quelque grand que soit leur nombre, & quelque petit que soit celui des assaillants. Parmi les Tartares on n'est pas sujet, dit-on, à de tels inconvénients ; car, quand il y a quelque chose à craindre de la part de l'ennemi, ils mettent leurs hôtes sur leurs chevaux, & les emportent avec eux.

Comme les peuples sauvages ne peuvent séjourner fort avant dans les terres où il n'y a point de rivières ; & comme ils doivent néanmoins traverser souvent ces déserts, ils suppléent à l'hospitalité par les poudres nutritives : nos anciens Sauvages d'Europe connoissoient aussi très-bien l'art de préparer ce s'poudres ; ainsi qu'on le voit par un passage de l'abréviateur de Dion Cassius, lorsqu'il parle des Bretons : *ils préparent, dit-il, une certaine nourriture si propre à soutenir les forces, qu'après en avoir pris en quantité égale à celle d'une fève, ils ne sentent plus de faim, ni de soif. (*)*

J'avois d'abord cru qu'il étoit impossible aujourd'hui de savoir de quoi cette poudre des anciens

(*) Voyez Jean Xiphilin, de la traduction du Président Cousin, Pag. 408.

Bretons étoit composée ; mais je l'ai découvert dans la *Scotia illustrata* de Sibbaldus, qui nous apprend qu'on la faisoit du *Karenyle*, qui est une espece de truffe noire & rondê, dont les Ecoffois modernes se servent encore aujourd'hui pour le même usage. Or il me paroît que le *Karenyle* des Ecoffois n'est que le *Lathyrus radice tuberosâ, esculentâ*, d'où l'on tire un aliment extrêmement compacte, & que Sibbaldus a pu prendre pour une espece de truffe : je ne doute nullement que la poudre nutritive qu'on en pourroit faire, ne l'emportât sur toutes celles dont la composition est connue jusqu'à présent.

Tant il est vrai que les Sauvages ont eu, dans tous les temps & dans tous les pays, les mêmes besoins & les mêmes ressources.

CHAPITRE XXVII.

Du défaut des mots numériques chez les Américains.

Le critique a beaucoup disserté sur les mots numériques (*) : il tâche de prouver, que le défaut de ces mots n'est pas, dans les Américains, un effet de leur stupidité, comme l'auteur le dit : il prétend ensuite que ces peuples font de grands comptes en se servant de leurs doigts, de cailloux, de noix, ou de cor-

(*) Dans sa Dissertation depuis la pag. 98. jusqu'à 102.

dons. Mais comment est-il possible qu'il n'ait pas mieux saisi le point de ma difficulté? qui se réduit à ceci.

Les Américains ne savent compter jusqu'à vingt sans employer continuellement des signes matériels ou représentatifs pour suppléer aux idées des valeurs.

Les peuples de notre continent comptent des millions sans employer des signes matériels.

Otez à un Américain ses instruments; & il ne fera plus compter au-delà de trois: il n'aura aucune idée de la valeur de mille, hormis qu'on ne la lui montre par des objets sensibles jusqu'à la millième unité; afin d'exciter en lui autant d'idées qu'on lui fait éprouver de sensations.

Le critique s'imagine que la difficulté ne concerne que le défaut de mots; mais elle concerne bien plus le défaut de conceptions; & cela est si clair, que, si ces barbares avoient eu des notions précises des valeurs numériques, ils auroient inventé les termes pour les exprimer, aussi bien que nous. Or comme ils n'ont pas inventé ces termes, il s'ensuit qu'ils n'ont pas eu les notions requises pour cela. C'est une véritable stupidité.

Le critique s'imagine encore que nous aurions pu nous passer d'inventer des mots pour compter au-delà de dix, puis qu'on auroit pu dire *trois fois dix*, au lieu de *trente*, comme les Sauvages. Oui, si nous n'avions pas de grands comptes à faire; mais quand il s'agit de mille, million, milliard, il faut nécessairement des termes; sans quoi on seroit réduit à employer sans cesse les signes matériels, & alors nous n'au-

rions sur les Sauvages aucune supériorité ; mais comme nous avons cette supériorité sur eux , il faut avouer que nous l'avons , & ne pas disputer sur des choses incontestables.

Le critique s'imagine encore pouvoir justifier les Américains , en assurant que pour faire nos calculs , nous n'employons que dix signes , ou dix notes d'Arithmétique écrite ; mais qu'importe le nombre des chiffres dont nous nous servons ? puisque nous avons des mots numériques pour compter une somme quelconque ; & que les Américains n'ont pas des mots numériques. La différence qu'il y a entr'eux & nous , est telle qu'ils doivent chiffrer lorsqu'ils comptent jusqu'à vingt , & que nous comptons sans chiffrer : nous n'employons nos notes d'Arithmétique , que quand nous calculons : car hors de l'opération du calcul , nous pouvons écrire nos mots numériques tout comme nous les prononçons.

Nous voyons par un passage de Vitruve & de quelques autres , que les anciens avoient déjà observé que la progression décuple que toutes les nations policées de notre continent ont adoptée , est une preuve que l'on a commencé par employer les doigts , comme le font les Américains , qui en sont restés là ; & dans l'ancien Monde , l'Arithmétique a été si tôt perfectionnée , & les mots numériques sont si anciens , qu'aucun Auteur n'a jamais su ni quand , ni par qui ils ont été primitivement inventés ; ils existent donc de temps immémorial. Dans un des plus anciens livres que nous connoissons , & qui est indubitable-

ment le *Shastah* (*), on trouve déjà des mots numériques, portés au-delà du terme de *million* dans la pro-

(*) *Paar*, mille, *Lac* cent-mille, *Dix lacs* million. *Paar* par *Paar* mille de mille. *Suites* chaque période de 32 *lacs*; de sorte que dans l'Indien moderne on peut exprimer en un seul mot un terme de 3, 200, 000 ans.

Il est surprenant que des Savants, en faisant l'analyse d'un fragment de l'*Histoire des Hindous* par Mr. Alex. Dow, ayent non seulement attaqué l'antiquité de ce que Mr. Dow nomme le *Schaster*; mais qu'ils ayent encore attaqué l'antiquité des Indiens en général; en soutenant qu'ils n'ont reçu leur Philosophie que des Grecs, & que leur législateur n'a vécu que 300 ou tout au plus 1000 ans avant notre ère. Tout cela est vrai, disent ils, puis qu'Hérodote ne parle pas d'eux comme d'un peuple fort célèbre, ni même fort connu. Hérodote n'avoit voyagé en Asie que jusqu'à Babylone: ainsi il n'a pu connoître à fond les Indiens: il s'est contenté de rapporter ce qu'il en avoit ouï dire. Or comme Hérodote ne parle pas du tout des Chinois, il s'ensuit, selon ces savans-là, que les Chinois ne sont pas fort anciens. Je dis que de pareilles conséquences sont absurdes.

Quant à la Philosophie des Grecs, les Indiens n'en ont entendu parler pour la première fois que du temps de Pythagore; c'est Pythagore qui a adopté les sentiments des Indiens, & non les Indiens ceux de Pythagore. Aussi Clément d'Alexandrie prouve-t-il bien que toute la Philosophie Grecque venoit de l'Orient. On voit dans Strabon & dans Pline, que du temps d'Alexandre, les Gymnosophistes se tenoient déjà sur un pied, & regardoient le soleil au bout de leur nez, comme ils font encore aujourd'hui. Or ils n'ont certainement pas appris ces spéculations-là des Grecs.

Quant au législateur des Indiens, on voit clairement que les savants dont je viens de parler, ont confondu Boudha ou Sommonacodom avec Bramah. Boudha vivoit vers l'an 1000 avant notre ère; mais il n'a été qu'un corrupteur de l'ancienne doctrine, & non un fondateur. Il est étonnant qu'on ne cesse en Europe de disputer aux Orientaux leur antiquité, & d'attaquer l'authenticité de leurs livres. Dès que les Zends furent apportés en Europe en 1762, Mr. Brucker les attaqua comme des livres apocryphes, sans les avoir jamais vus. Au reste, les Zends sont bien plus modernes que le *Shastah*.

gression

gression décuple ; pendant que les Américains n'ont pas encore des mots numériques, portés au-delà du terme de *trois*, dans la plupart des provinces, comme cela a été vérifié par les recherches de Mr. de la Condamine, qu'on a cru, à ce que dit Dom Pernetty, trop légèrement : mais a-t-il donc lui-même fait des recherches qui soient plus sûres ? Non sans doute ; il n'en a fait aucune, & il parle de tout ceci comme il a parlé des monnoyes, sans connoître seulement le point de la difficulté.

On a prétendu que la progression décuple, quoique généralement suivie, n'est cependant pas celle qu'il falloit suivre ; parcequ'elle ne renferme que deux divisions ; tandis que la progression par douzaine contient quatre divisions par 2, 3, 4, 6. Il est sûr que cela eût facilité de certaines opérations de calcul ; mais l'avantage en lui-même n'est pas assez grand, pour que jamais aucun peuple ait été tenté de changer pour cela sa progression ; ce qui seroit même, à ce que je croi, impossible.

Le critique, soit par inadvertance, soit par quelque motif particulier, assure que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, a dit, que les Américains, pour exprimer le nombre vingt, se servent des doigts des mains & des pieds. Il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches Philosophiques* : l'Auteur ayant fait, avant que de commencer son livre, quelques recherches sur l'état de l'Arithmétique chez différentes nations sauvages, n'en a pas découvert une seule, qui eût la progression par vingtaine : il n'y a pas non plus, dans le Monde entier, un peuple policé

qui se serve de cette progression-là ; preuve manifeste que l'on n'a jamais employé les doigts des pieds : car en ce cas, au lieu d'avoir la progression par dixaine, on auroit partout adopté celle par vingtaine : si dans une isle fort éloignée du continent, il eût existé une race d'hommes sexdigitaires, ces hommes-là auroient adopté, dans leurs calculs, la progression par douzaine.

Le critique se trompe encore, lorsqu'il parle des tailles du bâton fendu : il n'est pas vrai que ces instrumens soient employés en Europe uniquement pour compter. On les employe, afin que l'acheteur, qui prend beaucoup d'articles qu'il ne paye pas sur le champ, soit certain de la bonne foi du vendeur ; car ils ont chacun une moitié de cette espece de registre de bois : on ne peut marquer le signe de la dette, ou faire des entailures, que quand les deux parties du bâton sont exactement jointes : sinon, le vendeur frauduleux pourroit avoir sur la moitié de sa taille plus d'articles que l'acheteur ; & c'est justement pour prévenir cette fraude, qu'on se sert de ces instrumens, qui ont plus de force que les écritures, ou ils ont la même force que les chiffres entrelacés, ou les pataffes coupées par le milieu, & qu'on rejoint ensuite pour voir si les traits se rapportent avec justesse, comme on le pratique dans quelques Monts de piété, ou dans quelques Lombards d'Italie, & comme les Algériens le pratiquent aussi à l'égard des passeports des navires d'un pavillon avec lequel ils ne sont pas en guerre : le passeport de la Hollande avec Algèr a long-temps été un vaisseau avec tous ses agrêts & tous ses

cordages: on coupoit cette espece d'estampe par le milieu ; le corsaire en avoit une moitié, & le marchand l'autre : à l'exhibition, on ne faisoit que joindre les parties coupées, pour voir si les cordages & les agrêts, qui tenoient lieu de chiffre, se réunissoient. Les Algériens ne sachant pas lire les écritures Européennes, & les Européens ne sachant lire les écritures d'Algèr, on a employé la méthode dont je viens de parler ; & cette méthode, est ainsi que celle du bâton fendu, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus fort contre la fraude.

Le critique a donc eu tort de citer ces instrumens comme des instrumens de calcul : je ne fais même comment l'idée a pu lui en venir ; & pour rendre l'inadvertance complete, il ajoute qu'avec ces tailles on pourroit pousser le calcul à des millions ; comme s'il étoit surprenant de voir faire un million de crans dans des bâtons ? Quand il s'agit de faire le compte, il faut bien que le vendeur & l'acheteur se servent entr'eux des mots numériques : l'un pour énoncer le total de la dette, & l'autre pour énoncer le total du paiement.

Je laisse après cela à juger à tout homme raisonnable, si le besoin, où sont les Américains, de se servir de signes matériels ou représentatifs pour suppléer au défaut des mots numériques, n'est pas une grande preuve de leur stupidité.



CHAPITRE XXVIII.

*De l'état des arts chez les Péruviens , au temps
de la découverte de leur pays.*

Cette maniere de critiquer ne me paroît pas être bonne, là où l'on supprime les preuves dont l'Auteur se sert, & où on le combat ensuite, comme s'il n'avoit pas cité des preuves.

L'auteur a dit que, sous les Incas, il n'y avoit pas de villes dans le Pérou, hormis Cusco; & il cite Zarate dont voici encore une fois les termes.

Il n'y avoit, sous les Incas, dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville: Cusco étoit la seule. ()*

Mais, dit le critique, vous ne deviez pas citer ici Zarate; vous deviez citer le P. Feuillée, qui assure qu'il y a eu, dans ce pays, une ville plus grande que Paris, dont on ignore le nom.

A tout cela je réponds, qu'il faut préférer un Auteur contemporain, qui, par son emploi, étoit obligé de connoître toutes les habitations du Pérou; puisqu'il y devoit lever le tribut, à un voyageur tel que le P. Feuillée, venu à peu près deux-cents ans après Zarate. Je réponds encore, qu'il est difficile d'a-

(*) Chapitre IX. T. I.

jouter foi à l'existence des grandes villes dont on ignore le nom, & qui ne sont marquées sur aucune carte que nous ayons de ce pays-là. Le P. Feuillée a-t-il donc vu cette ville longue de cinq lieues entre Callo & Lima ? Non sans doute. Zarate, qui auroit dû la voir, ne l'a pas vue : Garcilasso, qui auroit dû la connoître ne l'a pas connue, & cependant il étoit né au Pérou ; c'est comme si un Normand n'avoit jamais ouï parler de Rouen : Don Juan, qui auroit dû en voir les ruines, ne les a point vues. Si à tout cela on ajoute, qu'Acofta n'a pas connu cette ville plus grande que Paris entre Lima & Callao, alors on comprendra au moins que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu de fortes raisons pour n'en rien dire.

Le P. Feuillée étoit un fort honnête homme qui cultivoit des sciences utiles ; mais il avoit conservé un grand reste de cet esprit de petitesse & de crédulité, que les jeunes gens puisent dans les ordres monastiques, où il faut tout sacrifier à son salut, jusqu'à une partie même de sa raison. Il n'y a qu'à voir ce que le P. Feuillée dit des *Césariens*, & de tant d'autres choses, pour se convaincre de sa facilité à croire, & de sa négligence à examiner tout ce qui n'avoit pas un rapport direct avec l'histoire naturelle.

Quand le critique parle des arts des Péruviens, il ne conçoit pas qu'il est impossible de se former là-dessus des idées claires, qu'en parlant toujours dans un sens relatif.

Si l'on compare les Péruviens aux Iroquois, alors on trouvera sans doute qu'ils étoient à de certains égards bien supérieurs aux Iroquois ; mais si

on les compare aux peuples de l'Europe du seizième siècle, alors on trouvera qu'ils n'avoient ni industrie, ni arts, ni sciences. Ils ne savoient ni lire, ni écrire: ils n'avoient pas découvert l'art de travailler le fer; *mais*, dit le critique, *ils n'en avoient point, comment l'auroient-ils donc travaillé?* A cela je répons, qu'il faut être peu versé dans l'histoire du Pérou, pour faire de telles objections: voyons donc si les Péruviens manquoient de fer, ou s'ils manquoient de l'art de le forger. Voici les termes de Garcilasso.

„ Les Indiens du Pérou n'avoient point de con-
 „ noissance dans les Arts, & se trouvoient privés de
 „ plusieurs choses nécessaires à la vie: ils avoient
 „ beaucoup de forges où l'on travailloit sans cesse;
 „ cependant ils mettoient mal en œuvre les métaux.
 „ Quant au fer, ils en avoient plusieurs mines; mais
 „ ils ne savoient pas en faire usage; au lieu d'en
 „ faire des outils, ils en formoient des pierres fort
 „ dures.” (*)

Ils avoient donc du fer; mais ils étoient si éloignés d'être parvenus à le rendre malléable, qu'ils ignoroient jusqu'au moyen de le purger de ses scories, en l'écumant dans des fourneaux de fonte: car ces pierres, qu'ils en formoient, étoient des masses de fer impur, & qui ne pouvoient pas leur être d'un plus grand usage que les cailloux ordinaires.

Si l'on observe, d'après le Docteur Krafft, que les Hottentots, sans sortir de la vie sauvage, savoient forger le fer, on sera d'autant plus étonné que les

(*) Chapitre VI. T. II. Pag. 60 & 61.

Péruviens réunis en une espece de société, n'ayent pas eu assez de pénétration pour découvrir une chose si facile à trouver : car toutes les nations de notre ancien continent, ayant une fois trouvé les mines de fer, ont d'abord eu l'industrie de le forger; & la recherche ou la découverte des mines a dû leur coûter beaucoup plus de temps, que l'art de travailler le métal.

Quand j'observe que les Péruviens avoient commencé par employer premièrement l'or, que de l'or ils étoient parvenus à fondre l'argent, que de l'argent ils étoient parvenus à fondre le cuivre, & que du cuivre ils étoient parvenus à connoître le fer sans pouvoir le fondre; alors il me semble que, si la progression de la Métallurgie a été la même dans notre continent, il ne faut pas chercher ailleurs que dans les époques de cet art, sans lequel les hommes ne sont rien, l'origine de la tradition sur les quatre âges du Monde, de sorte que le siècle ou l'âge d'or n'a été que ce temps où on ne connoissoit encore d'autre métal que l'or, ou qu'on ne savoit encore travailler d'autre métal que l'or. Quand les Poètes sont survenus, & qu'ils ont expliqué allégoriquement les progrès de la Métallurgie, il n'étoit plus possible d'y rien comprendre. Cependant il n'y a pas de doute que presque tous les peuples n'ayent connu le cuivre avant le fer, & l'or avant le cuivre: non-seulement l'or, étant le plus facile des vrais métaux à fondre, a dû être employé le premier; mais c'est encore le premier dont les hommes auront connu l'existence par les paillettes qu'ils en auront vues dans tant de rivières, dans tant de fleuves qui en charient. Je sais bien,

que ceux qui suivent le sentiment du Poëte Lucrece, attribuent la découverte des métaux aux volcans, aux incendies fortuits, qui ont mis par hazard en fusion des filons ou des veines métalliques; mais cela me paroît être une pure imagination : car qu'on ait commencé par ramasser les paillettes des rivieres avant que d'ouvrir des mines, c'est un fait indubitable, & attesté dans le langage des Poëtes même, par la Toison d'or.

Quand les hommes n'ont encore eu d'autre métal que l'or, il n'est pas possible qu'ils ayent été quelque chose de plus que Sauvages : aussi toutes les peintures, que les Poëtes ont faites de leur âge d'or, ne sont dans le fond que des descriptions de la vie sauvage, c'est-à-dire, du pire de tous les états où l'espèce humaine puisse être reduite; mais comme ces Poëtes n'avoient jamais vu de vrais Sauvages, il n'est pas étonnant qu'ils soient tombés, en décrivant leur siecle d'or, dans des contradictions puérides, comme Ovide, qui commence par dire que les hommes vivoient alors de glands de chêne, de mûres de ronces, de cornouilles, de fraises & d'arbusés, & ensuite il ajoute, comme s'il avoit oublié ce qu'il venoit de dire, qu'alors les terres incultes se couvroient d'elles-mêmes de moissons abondantes, & que des fleuves de nectar & de lait couloient par-tout. Et cependant on broutoit des glands, ce qui est vrai à la lettre; car, sans le fer ou le cuivre, on ne peut guere, dans les pays du Nord, cultiver les terres.

Je ne dis pas que les âges des métaux ayent été les mêmes pour tous les peuples : cela est absolument absurde;

absurde, & on a vu par la découverte de l'Amérique, que les Péruviens étoient à peine entrés dans leur siècle de cuivre.

Les Chinois, connoissant déjà le fer & la castine du temps d'Yao, étoient dans leur âge de fer, lorsque de certains peuples d'Occident n'étoient peut-être encore que dans leur siècle d'or. Hérodote assure que de son temps il y avoit une immense quantité d'or dans ce pays qu'il appelle le Nord de l'Europe (*): ce qui seroit étonnant, si Hérodote avoit été bien instruit: mais il y a toute apparence qu'il entendoit parler de l'Espagne qu'il ne connoissoit pas, ou que de certains fleuves du Nord de l'Europe charioient alors plus de paillettes d'or qu'aujourd'hui: cependant le Rhin en charie encore beaucoup, & on vient d'y établir depuis peu de petites pêcheries qui, en raison du petit nombre d'ouvriers qu'on y occupe, ne laissent pas de rendre; mais c'est une mauvaise occupation.

J'espère qu'on me pardonnera cette longue digression. Je reviens aux Péruviens. Si le fer seul leur eût manqué, & que l'esprit & l'intelligence ne leur eussent pas manqué, ils se seroient élevés, indépendamment de ce secours, à un certain point dans les sciences; mais leur peu de progrès dans les sciences, est attesté par le défaut des mots nécessaires pour exprimer les notions morales & métaphysiques: ainsi que leur peu de progrès dans la législation & la police, est attesté par le défaut de la monnoye.

(*) *Libro III.*
Tome III.

Si, après tout cela, on considère l'état des arts & des sciences chez les peuples de l'Europe & de l'Asie au seizième siècle, on verra que les Péruviens étoient en toutes choses très-inférieurs aux nations policées de notre continent. Tel est le phénomène qui a tant surpris l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, & qu'il a tâché d'expliquer dans son livre.

Mais, dit-on, il a supprimé des faits favorables aux Péruviens (*). Je réponds que cela n'est pas vrai, & d'ailleurs quand il auroit dit tout ce qu'il savoit, quand il auroit compilé tout ce que les Historiens du Pérou ont dit de vrai & de faux, il en résulteroit toujours que les Péruviens ne savoit ni lire, ni écrire, qu'ils ne connoissoient pas l'art de forger le fer, qu'ils n'avoient pas de mots, dans leur langue, pour exprimer *l'espace*, *la durée*, *la matière*, &c. & qu'ils ne savoit compter sans employer des signes matériels ou représentatifs, pour suppléer aux termes numériques qui leur manquoient. Cependant ils habitoient une partie de notre Globe, ils ressembloient parfaitement aux habitants de notre hémisphère, par la figure extérieure, à la barbe près; & ils étoient

(*) Je ne conçois rien aux imputations du critique : il veut absolument que l'Auteur ait supprimé des faits pour rabaisser d'autant mieux les Péruviens, tandis que cet Auteur a revendiqué à ce peuple le secret de durcir le cuivre, que le Comte de Caylus lui a disputé, en assurant positivement qu'un tel secret ne pouvoit avoir été en usage parmi une nation aussi abrutié que les Péruviens. Ou le critique n'a pas compris cela, ou il ne l'a pas lu dans l'ouvrage qu'il a attaqué : il n'y a absolument pas de milieu. Que seroit-ce donc, si l'Auteur avoit adopté le sentiment du Comte de Caylus? Alors il eût réduit l'industrie des Péruviens à rien du tout.

néanmoins infiniment plus stupides, infiniment moins industrieux, infiniment moins inventifs, que les habitants de notre hémisphère, qui savoient tout ce que les Péruviens ignoroient, & qui savoient encore mieux qu'eux, ces choses mêmes qu'ils savoient.

Je dis qu'on ne peut mettre en parallèle ces deux especes d'hommes; puisque tout l'avantage est d'un côté, comme l'événement ne l'a malheureusement que trop démontré. On ne vit jamais tant de force contre tant de foiblesse, ni tant de courage contre tant de pusillanimité. En vain le critique se tourmente-t-il à objecter sans cesse que les Américains devoient succomber, parce qu'ils n'avoient pas nos épées, nos fusils, nos canons, nos vaisseaux de guerre, nos fortifications, nos mécaniques. Oui sans doute, c'est précisément parce qu'ils étoient très-inférieurs aux Européens. Ainsi on revient, par un cercle vicieux ou une pétition de principe, au point d'où on est parti; & la difficulté consiste toujours à savoir, pourquoi les peuples de notre continent avoient tant d'industrie, pendant que les Américains en avoient si peu ou presque pas du tout. Or comme la difficulté est toujours la même, la solution est aussi la même: les Américains étant une race d'hommes dégénérée de l'espece humaine, ce qui étoit possible aux Européens, étoit impossible pour eux. Si les Caraïbes étoient venus, dans leurs canots, attaquer l'Espagne, comme les Espagnols ont été attaquer l'Amérique, ces Caraïbes eussent été exterminés jusqu'au dernier, avant que d'avoir vu les clochers de Séville.

Quand on lit attentivement les écrivains Espagnols, on voit qu'ils ont très-bien compris, que le plus mémorable, le plus grand événement de l'histoire, étoit la découverte du nouveau Monde; mais quand ensuite ils ont réfléchi à la foiblesse où l'Espagne se trouvoit réduite, dans ce temps même qu'elle entreprit & exécuta ses immenses conquêtes en Amérique, le merveilleux les a tellement étonnés, qu'ils ont été chercher des causes surnaturelles : ils semblent n'avoir plus admis la puissance des hommes, mais la volonté immédiate d'un Etre qui gouverne les hommes. S'il ne s'agissoit que de la destruction de quelques Monarchies, ils n'en seroient pas surpris, disent-ils; mais que quelques Européens aient conquis & conservé jusqu'aujourd'hui sous leur joug une moitié du Monde, cela n'est pas, selon eux, dans l'ordre des événements que nous connoissons depuis que l'histoire est écrite, ou que la tradition a commencé.

Où sans doute cet événement-là ne pouvoit arriver qu'une seule fois, & en ce sens, il n'est pas dans l'ordre de ceux que nous connoissons : car quelle époque y a-t-il dans les annales de notre Monde, qu'on puisse opposer ou comparer seulement à la découverte du nouveau continent ? Mais d'un autre côté il ne faut pas tellement faire influencer la Divinité dans les actions des hommes, que les hommes seroient innocents, & la Divinité coupable : comme si ce n'étoit pas une absurdité impie de croire que le Ciel eût inspiré Pizarre, ou que Dieu eût conduit Fernand Cortez sur le trône ensanglanté de Montezuma, par une suite de crimes sans exemple. C'est encore une autre

absurdité de ne pas s'étonner de la destruction de quelques Monarchies, & de tant s'étonner de la destruction d'une moitié du Monde.

Il faut observer que les peuples de l'Allemagne ont pris le moins de part, ou absolument aucune, à la découverte du nouveau Monde; & cependant ils sont parvenus aujourd'hui au plus beau siècle dont leur histoire fasse mention depuis *Thuison & Man*: les arts & les sciences y fleurissent à l'envi; tandis que tout l'or & l'argent du Pérou, du Mexique, du Brésil, n'ont pas fait fleurir les arts & les sciences en Espagne & en Portugal: ce qu'on doit beaucoup attribuer à la mauvaise conduite de Philippe II. Cet homme dépendit d'une manière inconcevable, des richesses inconcevables: il pouvoit tout créer chez lui, & il détruisit tout: l'armement de la flotte qu'il perdit, avoit plus coûté que la fondation de toutes les Académies des sciences actuellement subsistantes en Europe: s'il n'avoit pas fait élever un bâtiment, qui n'est que grand & massif, il ne seroit resté en Espagne aucune trace des trésors qu'il dissipa, sans jamais avoir eu la réputation d'être généreux. Après sa mort, la foiblesse de l'Espagne alla en augmentant jusqu'en 1681: cette année-là, dit Madame d'Aunoi dans ses Mémoires, le Souverain du Mexique & du Pérou, ne put plus payer ses domestiques: la livrée de l'écurie, ayant attendu ses gages pendant deux ans, déserta le palais de Madrid; & il n'y resta pas même un seul palefrenier pour panser les chevaux: la table des Gentilshommes, qui est la seule que le Roi Catholique entretienne, manqua absolument: la Reine n'avoit ni

argent pour payer ses domestiques, ni pour faire des aumônes; ce qui, dans un pays si pauvre, est d'un aussi grand besoin que l'hospitalité parmi les Sauvages: on ne pouvoit compter sur cinq millions de livres tournois pour tout revenu annuel. Il ne restoit dans cette détresse, que de faire un Auto da fé, & on en fit un, en 1682, dont les Juifs d'Espagne se souviennent encore aujourd'hui.

Voilà en peu de mots l'histoire des richesses entre les mains d'un peuple indolent & dévot.

CHAPITRE XXIX.

Des ruines d'Atun-Cannar & de la forteresse de Cusco.

A entendre parler Dom Pernety, il semble que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a été occupé pendant neuf ans, qu'à travestir la vérité, dans les moindres choses; ainsi que dans les plus grandes: comme s'il lui eût importé beaucoup de fixer le jugement du lecteur sur les ruines d'Atun-Cannar. Cependant on lui fait un grand crime, pour n'avoir pas prodigué des éloges à ces mesures.

Je n'ai point le temps de parler des ruines d'Atun-Cannar, & tout ce que j'en pourrois dire seroit inutile; car quand on veut juger d'un bâtiment

qu'on ne sauroit voir, il faut en consulter le plan : ainsi je supplie le lecteur de jeter un coup d'œil sur le plan de ces décombres, que Mr. de la Condamine a fait inférer dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*. On verra que les Moines du Pérou, trop paresseux pour aller chercher ailleurs des pierres, ont beaucoup défiguré ces *Incas Pircas*, ou ces monuments des anciens Péruviens : ils ont même bâti, dans celui d'Atun-Cannar, une espece d'auberge ou de ferme ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse reconnoître encore l'ancienne structure ; & très-bien s'appercevoir que les Péruviens n'ont pas eu assez d'esprit pour imaginer des fenêtres. Si l'on n'est pas encore content du plan de Mr. de la Condamine, on pourra consulter celui de Don Juan, gravé en Hollande.

Garcilasso, après avoir parlé longtems de la forteresse de Cusco, que Pizarre prit sans tirer un coup de fusil ; finit par ces termes, qui décideront non pas de ce qu'il faut croire de cette forteresse ; mais de celui qui l'a décrite.

Quant à moi, dit-il, je mets cet ouvrage au rang de tout ce que l'on a célébré dans l'antiquité : car l'exécution en paroît impossible, même avec tous les instruments & toutes les machines connues en Europe : aussi plusieurs personnes ont cru qu'il n'avoit été fait que par enchantement, à cause de la familiarité que les Indiens avoient avec les Démons, & je ne suis pas fort éloigné de ce sentiment.

Il me paroît après cela, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu des raisons pour se défier de tous les Historiens qui écrivent de cette maniere-là ;

car cette maniere d'écrire pourroit perdre un homme dans l'esprit de tous ses lecteurs.

L'Historien le plus véridique & le plus raisonnable que j'ai consulté, dit que, dans cette forteresse de Cuzco, on voyoit des pierres dont les plus grosses pouvoient peser depuis 25 jusqu'à 30-000 livres. Or la maniere qu'employent les Péruviens pour transporter ces pierres, étoit si peu merveilleuse; que je m'étonne qu'on y ait fait intervenir les Fées, ou les Démons, qu'il faut réserver pour de plus grands exploits, suivant les maximes de la Poétique.

*Nec Deus interfit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.*

1. Comme les Péruviens n'avoient pas de bons instrumens pour découper les rochers en éclats ou en quarraux, ils se voyoient très-souvent dans la nécessité de se servir de pierres beaucoup plus grosses qu'elles ne devoient l'être.

2. Quand ils vouloient transporter de semblables masses, ils y attachoient des cordes, & une foule d'hommes se mettoit à tirer, à pousser, à rouler le fardeau. En vérité, si l'on admire une telle manœuvre, je ne fais ce qu'il y a d'admirable: l'industrie consiste à faire avec peu de bras, ce que beaucoup de bras pourroient faire sans l'industrie. On nous parle d'une pierre tirée par vingt-mille Péruviens, qui eurent si peu d'esprit & encore si peu d'adresse, qu'ils firent pencher cette masse sur le côté; dès qu'elle eût penché, ils ne purent la retenir, ni la rétablir dans son équilibre; au point qu'ils la laisserent rouler dans

une vallée, où elle écrasa, dit-on, trois mille hommes; & on ne put jamais depuis la conduire à sa destination.

On conçoit qu'il y a encore, dans ce récit, une exagération puérile; car enfin trois-mille hommes écrasés sous une pierre, & vingt-mille hommes attachés à cette pierre ne me paroissent pas des choses bien communes: hormis qu'on ne suppose que les Péruviens s'étoufferent à force de s'embarraffer les uns les autres, pour avoir employé trop de monde au transport d'un gros caillou, que quelques Européens auroient charié sur des rouleaux avec des cabestans. Ainsi la stupidité de ces Indiens est bien remarquable, en ce qu'ils n'avoient absolument inventé aucune machine pour faciliter le transport des pierres: tandis que, dans notre continent, on faisoit voguer sur la Méditerranée le plus grand des obélisques qu'il y eût en Egypte (*), & qui pesoit, à ce que dit Kirker, un million, trois-cents-dix-mille-quatre-vingt-quatorze livres. On assure qu'on va transporter à Pétersbourg, pour le piédestal de la statue de Pierre I., une pierre qui pèse deux millions, trois-cents-mille livres: si cela est vrai, je crois que c'est la plus grosse qu'on ait employée en Europe: car Perrault dit qu'une des plus grosses qu'il ait fait élever, est

(*) C'est celui de St. Jean de Latran: l'Empereur Constance l'avoit fait venir à Rome, comme on le fait par Marcellin, & par l'inscription trouvée sur cet Obélisque.

*At Dominus Mundi Constantius, omnia fretus
Cedere virtuti, terris incedere jussit
Haud partem exiguam montis, Pontoque rumentis.*

celle de la façade du Louvre, & qui ne pèse pas deux millions à beaucoup près.

Outre que les Péruviens n'avoient pas la moindre idée des mécaniques, ils ignoroient encore l'art de faire de la chaux, & de cuire les briques au feu, comme Garcilasso en convient lui-même. Ce défaut de la chaux les obligeoit de se servir de gros cailloux que leur poids ferroit les uns dans les autres. On peut bien croire que n'ayant point de poulies, ils n'élevoient pas leurs bâtimens fort haut, & c'est parce qu'ils ne les élevoient pas fort haut, qu'ils ont résisté aux tremblemens de terre qui ont renversé les maisons des Espagnols : la terre y est dans une agitation presque continuelle, & les moindres secouffes suffisent pour briser les vitres, ce qui a fait grand tort aux verreries de Venise d'où les Espagnols tiroient leur verre soufflé pour les vitrages du Pérou, où aujourd'hui on ne veut plus de vitrages. La belle Architecture est dans ce pays-là impossible ; mais cela n'empêcheroit pas qu'on ne pût y bâtir des ponts.

C H A P I T R E X X X .

Des ponts de cordes qu'on voit dans le Pérou.

JE n'avois pas prévu, que, pour prouver l'industrie & l'esprit inventif des Péruviens, on eût cité pour exemple, le pont de cordes, ou de lianes, qui fut

fait sur la riviere d'Apurimac, sous le regne de Mayta-Capac quatrième des Incas.

Avouez, dit gravement Dom Pernety, que ce peuple a eu beaucoup d'industrie, & qu'il pourroit même nous disputer l'avantage sur bien des choses; (*) puisqu'il a fait un pont de cordes sur une riviere. Quand on passe sur ce pont, on manque à chaque pas d'être englouti, & l'homme le plus intrépide y tremble: donc un pont de cordes est un ouvrage d'architecture bien supérieur à un pont de pierres: donc les Péruviens ont eu de l'industrie. Il n'y avoit pas un seul pont de pierres dans toute l'Amérique au temps de la découverte: donc les Américains étoient de grands Architectes, comparables au Bramante, à Michel-Ange, à Bernin & à Perrault, qui, à la vérité, n'ont jamais fait de ponts de cordes; mais c'est qu'ils manquoient de cet esprit d'invention qui caractérise les Sauvages du nouveau Monde, dont les cabanes sont de véritables chefs-d'œuvre: on ne peut entrer dans celles des Chiquites, qu'en se couchant sur le ventre, & en marchant à quatre pattes: il est vrai que, pour entrer dans les huttes des Caraïbes, on n'a besoin que de se courber un peu; car les Caraïbes surpassent les Chiquites, en ce qu'ils font leurs portes un peu plus grandes, & cependant ils ne les font pas encore aussi grandes qu'elles devroient l'être, pour qu'on y pût passer commodément.

Pour revenir à ce monument de l'architecture des Péruviens, il faut savoir, qu'il leur étoit absolu-

(*) *Dissertation sur l'Amérique, Pag. 108.*

ment impossible de bâtir un pont de pierres, parce qu'ils ignoroient l'art de faire des voutes; & quand ils auroient connu cet art, le défaut de la chaux le leur eût rendu presqu'impraticable. Cependant, comme leur pays est tout entrecoupé de torrents qui roulent par des routes si tortueuses, qu'il y en a quelques-uns qu'on doit passer en ligne droite vingt-une fois, tel que celui de Chuchunga, ils furent forcés à inventer quelque moyen pour passer ces rivières, qu'on trouvoit à chaque pas devant soi, & qu'il falloit traverser encore, après les avoir traversées déjà tant de fois. Or voici par quelle gradation de découvertes, les Péruviens parvinrent enfin à faire une espèce de pont de cordes, monument éternel de leur stupidité & de leurs efforts. On commença par passer les rivières à la nage, & ceux, qui ne savoient pas nager, se faisoient attacher au dos des nageurs, en tenant dans leurs mains des paquets de roseaux: de ces roseaux, on parvint aux Calebasses évidées: on en attachoit plusieurs ensemble: celui qui vouloit passer l'eau, devoit s'y asseoir, & un nageur entraînoit la machine: de ces Calebasses flottantes, on parvint à faire de petits radeaux de joncs: des radeaux, on auroit dû naturellement parvenir à la découverte des batteaux ou des canots: mais cela n'arriva pas au Pérou, par une fatalité que Garcilasso attribue au défaut du bois: des radeaux, on parvint à étendre d'une rive à l'autre une longue corde filée d'écorces d'arbres, ou de ces osiers qu'on nomme des Lianes: à cette corde bien tendue, & bien attachée, on suspendoit un grand panier, qu'on faisoit glisser le long de

la corde, en le tirant à droite ou à gauche. Ceux, qui vouloient passer la riviere, se mettoient au nombre de trois, dans ce panier: les Espagnols se font encore aujourd'hui suspendre de la sorte à des cordes, pour traverser quelques torrents du Pérou, où toute autre nation que les Espagnols, feroit bâtir des ponts.

Comme cette manœuvre de la corbeille glissante, est d'une si grande lenteur, qu'une armée de vingt-mille hommes employeroit une année à passer une riviere, l'Incas Mayta-Capac conçut l'idée de joindre plusieurs cordes ensemble; de sorte qu'en y mettant des claies en traverse, un homme pourroit y marcher droit. Or c'est cette pitoyable machine qu'on voit encore aujourd'hui sur l'Apurimac: non qu'elle ait subsisté depuis Mayta, jusqu'à nos jours; mais elle se trouve dans le même endroit où ce Prince la fit faire, & on l'a peut-être réparée depuis, plus de mille fois. Telle est la paresse des Espagnols, ils aiment mieux faire toujours un petit ouvrage, que d'en commencer un grand qui dureroit des siècles. On comprend que la seule pesanteur des cordes, courbées vers le milieu de la riviere, fait ressembler cette machine beaucoup plus à une balançoire qu'à un pont: on comprend encore que la seule pesanteur des cordes les use en très-peu de temps, & pour peu qu'une des maîtresses cordes soit sur le point de se casser, il faut démonter la machine, & remettre de nouveaux cables aux jointures des claies, qui sont au nombre de cinq; de sorte que si trop de personnes vouloient passer à la fois, le pont pourroit se rompre en cinq endroits; car les claies ne cèdent pas;

mais bien les attaches : le plus grand danger est toujours vers le milieu & aux deux côtés. Aucune espèce de voiture ne peut y passer.

Le critique, avant que de donner une description très-superficielle de cette balançoire de l'Apurimac, s'exprime de la sorte : *Je ne sais en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui-là.* Non sans doute, les Européens n'entreprendront pas de faire des ponts de cordes, aussi long-temps qu'ils sauront en faire de pierres & de bois. En vérité, je ne conçois pas comment on peut juger des choses d'une manière si bizarre, & s'éloigner si fort des notions communes.

C H A P I T R E X X X I .

De la peinture des Mexicains, des ouvrages des Caraïbes, &c.

LE critique, grand exagérateur des prétendues merveilles du nouveau Monde, assure que les Mexicains font de très-beaux tableaux, que les Caraïbes font de jolis paniers de jonc, & que les Sauvages du Chili brodent d'une manière admirable. De tout cela, il conclut que ces Mexicains ont égalé le Titien, Rubens, ou tout au moins Paul Véronèse ; que ces Caraïbes égalent nos plus habiles artistes, & que ces

Sauvages du Chili font comparables à tous nos brodeurs, & surtout au célèbre Frumeau, qui ne s'atendoit pas à être mis en parallèle avec ces Chiliens.

On peut voir des échantillons de la prétendue peinture des Mexicains, dans l'*Histoire générale des Voyages*, où on les trouvera gravés en taille douce : si l'on veut les voir gravés en bois, il faut consulter la *grande collection de Thevenot, in folio*, & ne pas disputer sur des choses qu'on peut résoudre par la seule inspection. L'Auteur des *Recherches Philosophiques* l'a dit, & je le répète : les Mexicains, loin d'avoir jamais su peindre, n'ont pas même connu les premiers éléments du dessin. Tous les Américains & tous les Créoles ensemble ne sont pas en état de faire un tableau digne d'être placé dans la moindre collection d'un particulier : le nouveau Monde est une terre ingrate pour les beaux arts, & ce n'est certainement pas là qu'il faut chercher des chefs-d'œuvre. Cependant je ne nie pas au critique que les Caraïbes ne sachent faire des paniers de joncs, & tirer la pulpe des courges, pour s'en servir en guise de bouteilles : je ne nie point que des curieux ne puissent avoir, dans leurs cabinets, de petits vases travaillés par les anciens Péruviens, & qu'on achete des Moines de Cusco, qui passent toute leur vie, dit Dom Juan, à fouiller dans les tombeaux des Incas. Mais les cabinets des curieux renferment aussi des pierres à peine taillées, & qu'on nomme Idoles de la Lapponie : on voit par la relation de Mr. Regnard, qu'il rapporta quelques-unes de ces pierres en France : les cabinets de quelques curieux renferment aussi des marmousets

de terre cuite , faits par les Tunguses , & de petits chauderons de pierre ollaire faits par les Groenlandois. Enfin un homme peut rassembler toutes les curiosités qu'il juge à propos; mais il ne s'ensuit point que les Péruviens eussent quelque idée des beaux arts, parce qu'ils se servoient de gobelets à deux anses pour boire la chica (*). On recherche les monuments des peuples grossiers pour les faire contraster avec les monuments des peuples industrieux, & cet amusement est déjà une espece d'étude, d'où il peut résulter quelque utilité.

Le critique assure encore, que les Sauvages du Nord de l'Amérique, font de très-bonnes cartes géographiques & topographiques; quoique les longitudes & les latitudes y manquent, dit-il, elles n'en sont pas moins exactes, ni moins fidèles; parce que les distances y sont ponctuellement marquées par journées. Il a copié tout cela dans la Hontan, sans examiner le moins du monde si un pareil récit mérite quelque croyance. Les Voyageurs, & les Missionnaires qui ont vécu longtemps avec les Sauvages, n'ont jamais pu tirer d'eux d'autres éclaircissements sur la situation de l'intérieur du pays, que ce qu'ils en disoient de bouche: d'ailleurs ils ne savent point assez dessiner pour faire des cartes, ni rien de pareil. Tout leur savoir en ce genre se borne à graver, d'une maniere extrêmement grossiere, sur des écorces d'arbres, des especes de figures de castor, de tortue, de renard, &c. Ces emblèmes servent à distinguer

(*) Voyez la planche XVI du Voyage au Pérou de Don Juan.

les hordes : j'ai vu des personnes qui s'étonnoient beaucoup de ce que les Américains du Nord eussent de ces especes d'armoiries ; mais cela n'est pas du tout étonnant : car il faut bien que des tribus continuellement en guerre , se reconnoissent à de certains signes , comme en ont aussi les Amiaks Tartares , & les Clangs Arabes. Il n'y a pas de doute que les armoiries Européennes n'ayent pris leur origine en Allemagne , où les mœurs & les usages avoient tant d'analogie avec ceux des peuples de l'Amérique septentrionale , & de la Scythie : les premiers Francs , qui pénétrèrent dans les Gaules , avoient dans leurs armoiries des abeilles ; mais comme ils ne dessinoient gueres mieux que les Hurons , les Gaulois prirent ces abeilles mal faites pour des crapauds ; & pour qu'on ne les prît plus pour des crapauds , on en fit des fleurs de lis , sans cependant beaucoup changer la forme d'abeille , qu'on y reconnoît encore bien sensiblement. Il étoit naturel que des barbares , qui sortoient de leurs forêts comme un essaim , & qui avoient un Chef ou un Roi , prissent pour leur emblème des abeilles : cette allusion devoit leur tomber dans l'esprit.



CHAPITRE XXXII.

Des Apalachites.

LE critique accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir ignoré que les Apalachites avoient formé dans leurs montagnes un Empire comparable à ceux d'Atabaliba & de Montezuma. Oui sans doute, l'auteur l'a ignoré, & tous ceux qui ont lu l'histoire du nouveau Monde, savent que les Péruviens & les Mexicains étoient les deux seuls peuples de l'Amérique, qui fussent policés; en comparaison de cet état de barbarie & d'abrutissement où végeoit le reste des Indiens Occidentaux. C'est un fait si incontestable, qu'il n'a jamais souffert & ne souffrira jamais aucune atteinte de la part des écrivains instruits.

Le critique est bien éloigné d'avoir approfondi les choses : il ne cite aucun Auteur, & tandis qu'il pouvoit consulter Linscot, Laët & tant d'autres historiens respectables, il ne fait que compiler César Rochefort, le plus inexact & le moins estimé de tous les Voyageurs qui ayent écrit au siècle passé. (*)

(*) Son *Histoire Naturelle & Morale des Antilles* de l'édition de Paris 1660, est remplie d'exagérations & de récits romanesques; ce qui n'est pas étonnant quand on sait que Rochefort n'avoit jamais étudié : il ne savoit ni latin, ni grec, & en parlant de l'Histoire Naturelle, il démontre qu'il ne connoissoit ni les plantes, ni les animaux.

Ce César Rochefort avoit , de son côté , compilé une relation attribuée à un certain Bristock , homme obscur , homme absolument inconnu dans la République des lettres. On a inséré dans les premières éditions du Moréri , un extrait de Rochefort ; mais on l'a fait avec plus de ménagement & moins de crédulité que le critique , qui en remplit plusieurs pages de sa dissertation : cependant il ne fait point si cette prétendue Monarchie des Apalachites subsiste encore , ou si elle a été détruite ; ce qui n'est pas surprenant : car n'ayant d'autres relations que celle de Rochefort , il n'en pouvoit rien savoir du tout. La vérité est , que cette prétendue Monarchie n'a jamais existé : j'en appelle ici au témoignage de tous les savants ; j'en appelle ici au témoignage des Anglois , qui connoissent aujourd'hui les deux Florides , dont ils ont publié des relations en 1766 (*) : ils connoissent encore depuis très-longtemps la Géorgie & la Caroline , où ils ont fondé dès l'an 1662 cette colonie si célèbre par les loix qu'a daigné lui dicter le Philosophe Locke. Or les Anglois de cet établissement commercent avec les Apalachites , qui sont & qui ont toujours été de vrais Sauvages : aussi ne peut-on tirer d'eux que des pelleteries & de la résine de *Labiza* , peu connue en Europe , & qui découle par incision d'un arbre résinogommeux. Ces barbares des Apalaches n'avoient , à l'arrivée des Anglois , aucune idée des poids , ni des mesures , non plus que les Cherakis &

(*) Voyez *A Concise account of North America. By Major Robert Rogers.* Il vient de paroître une traduction Française de cet ouvrage en Hollande.

les Creeks auxquels ils ressemblent parfaitement : ils portent comme eux des *Wampons*, ou des brasselets de coquilles, ils sont comme eux distribués en petites hordes, soumises à un Chef, que les anciennes relations nomment *Paraouffis*; mais il y a bien de l'apparence que ce mot est aussi corrompu que ceux de *Sagamos* & de *Satigamos*, qu'on donne ordinairement aux Capitaines des Sauvages du Nord, qui se nomment, en leur propre langue, *Sachems*.

Quoique les Apalachites ayent entre leurs montagnes quelques vallées très-propres à être cultivées, ils préfèrent tellement la chasse à l'agriculture, qu'on est obligé de leur porter des grains récoltés dans la Caroline : on leur porte aussi de petits miroirs, du vermillon à farder, des peignes, & de cette menue mercerie, avec laquelle on obtient tout des Sauvages. Ces peuples se servent, dans leurs maladies, de l'infusion des feuilles de la Cassine, ou *Cacina Floridanorum* des Botanistes, & qui paroît être une espèce du fureau; au point que je doute que ce soit réellement un meilleur sudorifique que notre fureau commun. (*)

(*) Mr. Ludwig, dans ses *Definitiones generum Plantarum*, No. 160. range la Cassine, qu'on appelle aussi Thé des Apalaches, parmi les Monopétales régulières, & Mr. Linnæus, dans sa XII. ED. No. 368, en fait une fleur Pentapétale. Quoiqu'il en soit, c'est une espèce de fureau. On s'en est servi en Europe, mais ses vertus n'ont guère répondu à tout ce qu'en ont écrit Laët & Kîmenes. Les Anglois de l'Amérique lui préfèrent le Thé de la Chine : ils ont même tenté de transplanter des Théiers dans leurs colonies; mais on assure qu'ils n'ont pas pris, & ils sont obligés de faire venir leur Thé de Londres.

Les Apalachites ont toujours habité dans des cabanes faites comme des fours : ils environnent quelquefois ces cabanes d'une palissade , & cela s'appelle un village ; car il n'y a jamais eu de ville dans toute cette partie de l'Amérique , avant la fondation de Charlestown , comme on peut aisément s'en convaincre en consultant les plus anciennes cartes : car les différents établissemens , que les Espagnols firent dans la Floride quelque temps après la malheureuse expédition de Sotta , n'ont été dans leur origine que des hameaux. Celui de St. Marc de l'Apalache fut détruit en 1704, par les Anglois de la Caroline, qui accompagnés des Sauvages Alibamons, vinrent battre & défaire les Espagnols & ceux d'entre les Indiens qui tenoient leur parti.

On a dit que les Apalachites alloient tous les ans en procession visiter une caverne du mont Olaymi, où ils s'étoient cachés pendant un déluge , survenu par le débordement du lac Théomi : on ajoute que, dans cette grotte, ils donnoient la liberté à quelques oiseaux, comme l'on fait dans l'église de Notre-Dame à Paris, quand les Rois de France y entrent. Mais tout cela paroît être un tissu de fables, auxquelles la relation de ce Bristock, tant compilée par Rochefort, a apparemment donné lieu. Je crois bien que les Apalachites avoient, ainsi que tous les Sauvages du nouveau Monde, quelque tradition sur les anciennes vicissitudes physiques ; mais les eaux d'un lac ne peuvent occasionner un déluge assez mémorable, pour qu'on en conservât le souvenir par une Hydrophobie.

Voilà ce qu'il y a de vrai dans l'histoire de cette nation : car tout le reste ressemble à ce qu'on a conté du Royaume de Quivira, de l'Eldorado, de la ville de Manoa, du lac d'or de Parimé, de l'Empire des Sevarambes, & surtout de la République des Australiens imaginée par cet ennuyeux romancier, connu sous le nom de Jacques Sadeur, qui bâtit chez les Australiens, un temple tout de crystal, & presque aussi magnifique que celui que Dom Pernety place chez les Apalachites, que Linscot appelle des barbares sans mœurs comme sans religion (*) ; & qui, au lieu de prêtres, avoient des forciers que les relations nomment indistinctement Juvas, Jouas & Joanas.

J'observerai ici qu'il n'y a rien de plus facile à exagérer, que la description d'un temple ; ce sujet est pour le vulgaire des faiseurs de relations, ce que la description d'une tempête est pour les Poètes. Que n'a pas dit Garcilaffo du temple de Cutachiqui dans la Floride ? Et cependant tout cela a été démenti par un Portugais témoin oculaire. Que n'ont pas dit Tonti & le Page de ce temple de la Louifiane où l'on gardoit le feu sacré ? Et cependant on fait, à n'en point douter, que tout cela est fabuleux de l'aveu même de Mr. du Mont. Ce prétendu temple de la Louifiane, étoit une cabane, & comme les Sauvages alloient quelquefois y fumer du tabac, on avoit cru qu'ils y gardoient le feu sacré ; & malheureusement cette méprise a été consignée dans un livre que je ne nomme pas par respect.

(*) Traduction de Linscot, Cap. I. Pag. 72.

Si Dom Pernety avoit daigné réfléchir, que les Apalachites manquoient d'instruments de fer, il eût peut-être compris qu'il leur étoit impossible de *creuser dans le roc* (*), un appartement long de deux-cents pieds, & large à proportion, qui recevoit le jour par un œil de la voute comme le Panthéon. Une telle fabrique étoit non-seulement au-dessus des efforts de ces Sauvages; mais elle eût même été impraticable aux Péruviens, quoiqu'ils connussent le secret de donner un certain degré de dureté au cuivre.

Il faut observer que toutes les grottes, toutes les excavations, qu'on a trouvées dans les montagnes de l'Amérique, telles que celles qu'on nomme *trous des Géants*, dans la chaîne des *Apalaches* & des *Monts bleus*, sont des ouvrages ou des jeux de la Nature, & non des monuments de l'industrie humaine. Mr. Bertrand, en ayant bien considéré la structure, a envoyé à la *Société Royale* de Londres, un savant Mémoire, dans lequel il explique de la manière la plus claire, l'origine de ces cavernes qu'on voit dans les rochers de l'Amérique. Or il est, selon moi, beaucoup plus prudent d'ajouter foi à ce que dit un Naturaliste tel que Mr. Bertrand, que de compiler aveuglément la relation d'un Romancier tel que Briftock, qui en bâtissant son temple, n'avoit pas pensé

(*) Ce sont là les termes du critique à la page 24. Tant il est vrai qu'en compilant des relations suspectes, il faut examiner au moins si ce que ces relations disent est possible ou impossible, vrai ou faux, probable ou non, absurde ou sensé, naturel ou surnaturel. Or creuser dans le roc sans instruments de fer, cela est surnaturel.

au défaut du fer; mais c'est une bagatelle dans un roman.

Je ne conçois pas comment le critique a été assez peu instruit, pour assurer que Jean Ribaud, en débarquant sur les côtes de ce pays qu'on appelloit alors la *Floride septentrionale*, y trouva des Apalaches policés & réunis en une Monarchie. Cette assertion renferme deux erreurs palpables.

1. Ribaud & ses compagnons restèrent sur les côtes & n'osèrent même s'en éloigner.

2. Ces côtes n'étoient pas peuplées, & on ne vit jamais un pays plus sauvage; au point qu'on ne put y amasser assez de vivres pour en charger un seul navire, qui reporta la colonie Française, affamée, en Europe.

L'expédition de René la Laudoniere fut aussi extrêmement malheureuse: la disette persécuta constamment les François, errants sur les côtes depuis la riviere May jusqu'au Port Royal. Ribaud avoit bâti son fortin sur la plage septentrionale: on crut mieux faire que lui, en bâtissant dans la partie du Sud; mais tout cela fut inutile: les François, abattus par la famine, ne purent résister à une poignée d'Espagnols qui vint les exterminer. Après les tentatives de la Laudoniere & de Dominique Gourgues, la France ne voulut absolument plus entendre parler de ce pays, ni équiper une seule barque pour s'en mettre en possession; ce qui lui eût été très-facile, vû le peu de forces que l'Espagne y entretenoit: d'ailleurs la France ne reconnoissoit alors *aucun traité de paix, aucune alliance, aucune amitié, aucune possession légitime d'aucune*

d'aucune Puissance, au de-là du premier Méridien, que les Géographes Espagnols faisoient passer pour la plus Occidentale des Açores, apparemment pour le faire coïncider dans la ligne de démarcation d'Alexandre VI. (*)

Quand au milieu du dix-septième siècle, les Anglois survinrent dans cette partie de la Floride, ils furent bien éloignés d'y découvrir cette prétendue Monarchie, imaginée par Bristock, ou par Rochefort. Ce pays étoit dans le plus grand délabrement: les Espagnols n'y avoient rien défriché, & l'avoient laissé à peu près en cet état où l'on a trouvé, après le Traité de Fontainebleau, la Péninsule de la Floride & même la Floride Française, où les Anglois n'ont pu compter huit mille habitants; & tout étoit rempli de gibier, comme dans un pays neuf: la quantité des Serpents & des bêtes venimeuses égaloit celle qu'on voit dans quelques cantons de la Géorgie; où l'on n'a encore pu étendre la culture.

Le critique n'avoit qu'à combiner les dates, pour s'appercevoir qu'il ne pouvoit y avoir une grande Monarchie dans cette région en 1653; puisqu'en 1662.

(*) Les Espagnols avoient encore des raisons particulières pour placer le premier Méridien aux Açores, au lieu de le placer aux Canaries, & ils faisoient accroire que la boussole ne décline pas sous le Méridien des Açores, ce qui est absolument faux: car elle décline par-tout. Au reste, on continua en France à adopter la position du premier Méridien à la mode des Espagnols, jusqu'au règne de Louis XIII. Ce fut le Cardinal de Richelieu qui fit porter l'Édit, par lequel il est sérieusement défendu à tout Géographe, faiseur de cartes, & graveur, de placer le premier Méridien aux Açores; & il seroit difficile de trouver des Mappemondes Françaises où cela ne soit observé.

époque de l'arrivée de la colonie Angloise ; on n'y vit que quelques Sauvages qui vivoient de la chasse.

Je me suis apperçu que le critique cite, à chaque instant, les *Dissertations* de Gueudeville, ce Moine défroqué, qui compiloit en Hollande, pour gagner sa vie, quelques relations de voyages. On conçoit que, quand on veut connoître l'histoire de l'Amérique, il faut recourir aux Originaux ; & non pas citer Gueudeville, dont l'*Atlas historique* ne peut pas même servir aujourd'hui, & surtout pour l'Amérique, dont nous avons des cartes bien plus exactes, publiées par M. M. de l'Isle, Danville, Green & tant d'autres. Je parlerai encore ailleurs du mauvais choix des Auteurs cités par *Dom Pernety*.

C H A P I T R E X X X I I I .

Des Patagons

ON accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir fait tous ses efforts pour détruire l'existence des prétendus Géants de la Magellanique. A cela je répons, que, quand on entreprend de détruire une chose, il faut être au moins persuadé, que cette chose existe, & l'Auteur n'a jamais été, & n'est pas encore aujourd'hui persuadé de l'existence des Géants : il a même plus de motifs, qu'il n'en avoit en 1767, pour n'y pas croire. Il est très-libre à un chacun

d'en penser ce qu'il veut; mais ceux, qui ont lu l'histoire des *Toupi* de la Grece moderne, des *Brucoliques* & des *Timpanites* de l'isle de Santorino, & surtout l'histoire des *Wampires*, sont un peu plus réservés dans leur crédulité que les autres hommes. N'a-t-on pas vu des personnes respectables par leur caractère, & des milliers de témoins venir à Vienne, jurer sur leur damnation éternelle, qu'ils avoient vu des *Wampires*.

Si bientôt on n'amene pas des Géants de la Magellanique en Europe, le peuple même n'y croira plus: *nec pueri credent*; & au bout de cinq ou six ans, on en parlera aussi peu qu'on parle aujourd'hui des *Wampires*, qui ont intrigué, allarmé, effrayé une grande partie de l'Europe, & c'étoient des Farfadets, ou tout au plus des Chauve-fouris. Aussi les Naturalistes donnent-ils aujourd'hui le nom de *Wampire* à la Chauve-fouris Asiatique.

Le critique qui n'a point vu de ces Géants, n'est pas peu embarrassé, lorsqu'il veut démontrer leur existence par de vains raisonnemens. L'embarras où il s'est trouvé, provient de ce qu'il n'a jamais pu répondre à l'objection suivante.

S'il y avoit une race gigantesque au Sud de l'Amérique, on en auroit montré des individus morts ou vivants en Europe.

Le critique se fâche contre celui qui a fait l'objection, & contre l'objection même.

On assure, que le Pere Delrio se mit un jour si fort en colere contre un homme qui avoit nié l'existence des Démons, qu'on fut obligé de le saigner de

peur d'accident. Il faut discuter ces sortes de choses avec modération, & ne pas imiter le Démonographe Delrio.

D'abord le critique rapporte que Mr. Guyot, qui n'étoit ni Anatomiste, ni Naturaliste, mais un très-habile Marin, ayant trouvé sur un rivage de l'Amérique les os d'un *Géant haut au moins de douze à treize pieds*, les mit fort proprement dans une caisse (*); mais au lieu de rapporter cette caisse en Europe, il la jeta dans la mer, pour calmer la tempête qui s'éleva: un Evêque Espagnol, qui se trouvoit présent, assura, qu'on savoit par expérience qu'il s'élevait toujours des tempêtes, quand on mettoit des os de Géant dans une caisse, & qu'alors il n'y avoit d'autre remède que de précipiter ces dépouilles au fond de l'Océan. Là-dessus l'Evêque Espagnol mourut, & on le jeta lui-même dans l'eau.

Quand ce conte seroit vrai dans toutes ses circonstances, il prouveroit moins que rien: car ces os avoient apparemment appartenu à quelque quadrupède, à quelque Cheval, ou à quelque Taureau. Le Marin Guyot, n'étant pas anatomiste, a pu sans doute se tromper si grossièrement; puisque Turner, qui étoit Chirurgien, ramassa, dans le Brésil, quelques ossements qu'il prit pour les débris d'un squelette humain, gigantesque: mais lorsqu'on les examina bien attentivement en Angleterre, on se convainquit, qu'ils avoient appartenu à un quadrupède.

Je demande après cela à tout homme judicieux si le conte de Mr. Guyot, rapporté par Dom Pernety,

(*) Differtation du critique. Pag. 72.

prouveroit quelque chose , quand même il ne seroit pas faux dans toutes ses circonstances.

Combien de personnes n'ont pas cru avec Mariani, Valguarnera & Fazelli, qu'il y a eu autrefois des Géants en Sicile, où on a déterré des squelettes d'une grandeur étonnante? Celui qu'on trouva, en 1516, près de Mazara, avoit vingt aunes de long; mais malgré ces contes de Valguarnera & de Fazelli, tous les savants sont aujourd'hui d'accord que les os qu'on découvre en Sicile, & dont l'imagination a fabriqué des squelettes humains, sont des restes de grands animaux terrestres ou marins.

Quand on lit l'Histoire, on trouve des traditions sur l'existence d'une prétendue race gigantesque, dans presque tous les pays du Monde, & même, dit Mr. Bertrand, parmi les Sauvages du Canada. Que n'a-t-on pas dit des Géants de la Thessalie, de l'Isle de Crète, & surtout de ceux de la Palestine, qui étoient tous sexdigitaires, à ce qu'assure le savant Mr. Huet, qui n'a jamais rêvé?

L'Auteur des *Recherches Philosophiques*, après être entré dans de longues discussions sur les grands os fossiles qu'on rencontre presque par tout en creusant, auroit pu faire une réflexion qu'il n'a point faite : il ne découvre pas, dit-il, l'origine de cette antique tradition sur l'existence des Géants, si-universellement adoptée. Cependant n'est-il pas naturel d'attribuer cette tradition à la découverte même des grands os fossiles? qui étoient aussi connus aux anciens qu'à nous, comme on peut le voir par le Chap. XVIII du 36^e Livre de Pline, où il traite de

l'ivoire foffile, & de ce qu'il appelle les pierres offeufes, *lapides offei*. Or l'ignorance de l'Anatomie, jointe au penchant pour le merveilleux qui accompagne toujours l'ignorance, a porté les hommes à attribuer ces dépouilles plutôt à des corps humains, qu'aux carcasses des quadrupedes & des cétacées. Il falloit donc néceffairement que cette tradition sur les Géants, fe répandit par-tout où on exhumoit par hazard de ces reliques d'animaux, dont notre Globe contient peut-être de grands dépôts à des profondeurs où les hommes ne creuferont vrai-semblablement jamais, & en effet on ne voit pas qu'ils ayent jamais creufé fort avant, au point qu'on peut affurer qu'il n'y a nulle part au Monde une excavation profonde de 3000 toifes, faite de main d'hommes.

C H A P I T R E X X X I V .

Des animaux rares amenés, en différents temps, en Europe.

ON a amené en Europe, en différents temps, des Negres blancs, des Eskimaux avec leurs barques, des Orangs-Outangs, une femme de la côte de Melinde, des Diabes de Tavoyen, ou des Lézards écailleux, les plus jolis animaux qu'on puiſſe voir. On amena, du temps de Montaigne, trois Floridiens à Rouen,

dont il parle beaucoup dans ses *Essais*, à l'article des Cannibales. On a conduit en Europe deux Siamois olivâtres, qui se disoient être Ambassadeurs; mais qui étoient certainement les plus grands voleurs qui soient jamais venus de l'Asie en Europe; où on a encore vu un Algonquin, cinq ou six Rhinocéros & plusieurs Chinois, dont l'un fut mis, comme on fait, à la Bastille, & dont quelques autres ont travaillé, à la Bibliothèque du Vatican, à la traduction de certains livres pour les Missions. On a encore amené en Europe un Malabare à longues oreilles, une Nègresse, prétendue hermaphrodite, & plusieurs Eléphants, dont le dernier est mort à la ménagerie de Versailles. On amenoit du temps des Romains, des Hippopotames; mais ils sont devenus si rares sur le Nil, qu'on n'en montre plus que fort rarement en Europe, où l'on a fait voir des Singes-Belzébuts, des Cafoars, plusieurs Autruches, un Brésilien infibulé, deux Groenlandois, qui, à ce que dit Crantz, ont voyagé pour des affaires inconnues. On nous a amené des Crapauds de Surinam, qui accouchent par le dos, des Pareffeux ou des Aïs, des Opossums, des Fourmilliers empailés, une fille Patagone, qui n'étoit pas haute de quatre pieds, des Anes rayés du Cap, des Caméléons, des Crocodiles, des Serpens à sonnettes, des Serpens épineux, & enfin un Hottentot qui étoit *Monorchis*, & qui ne s'en maria pas moins à Amsterdam.

On attend, depuis deux-cents-cinquante ans, des Géants de l'Amérique, & personne n'en amène: plus on les attend impatiemment, & plus on s'opiniâtre à n'en pas amener. De sorte que leur existence,

qui étoit douteuse en 1540, étoit encore plus douteuse en 1640, & encore plus douteuse en 1767. On voit donc, comme je l'ai dit, que le merveilleux se détruit lui-même de jour en jour, d'année en année.

Si tout ce qu'il y a de singulier parmi les hommes, parmi les animaux, parmi les productions du regne végétal & minéral, a été apporté des extrémités de la Terre pour être montré en Europe aux Princes, aux curieux, au public, peut-on concevoir que, s'il y avoit des hommes d'une très-grande taille en Amérique, on n'en eût pas conduit quelques uns dans l'ancien Monde ? non pour convaincre les incrédules, mais pour gagner l'argent du public, toujours porté à payer, lorsqu'on lui offre des curiosités dignes d'être vues.

Caianus étoit un homme de fort grande taille, & peut-être de la plus grande qui ait paru de longtemps : or l'espece de fortune qu'il fit en se montrant, peut nous donner une idée de l'empressement avec lequel on iroit voir un Géant de l'Amérique : on peut, dis-je, juger de cet empressement, si l'on se rappelle ce qui arriva en Angleterre, lors de l'arrivée de la frégate *le Jason*. Le bruit se répandit tout à coup dans Londres, que ce bâtiment, qu'on supposoit revenir des Terres Magellaniques, avoit à son bord un Géant Patagon : aussi-tôt le grand chemin, qui conduit à Plimouth, fut couvert d'une foule de curieux qui, dans leur impatience, prétendoient aller au devant de ce Monstre du nouveau Monde ; mais, comme les gens sensés s'y étoient attendus, on avoit

trompé le public; & les curieux retournerent chez eux, sans rien voir, & furent hués bravement par la populace.

Si on m'objectoit qu'il est impossible de prendre de ces énormes Patagons, non plus que des spectres & des revenants qui ne se laissent aussi jamais prendre, je répondrois que, suivant Pigafetta, on en enchaina jusqu'à trois qu'on conduisit à bord du vaisseau la Victoire, où il en mourut deux, & le troisieme s'échappa. On voit par-là que ceux qui admettent l'existence de ces Géants; admettent aussi qu'on peut en prendre. Il est vrai que le sincere Pigafetta ajoute, qu'il fallut employer jusqu'à neuf hommes bien forts, & bien déterminés, pour terrasser un seul de ces Patagons: encore brisa-t il les plus grosses chaînes dont on le garotta; quand on lit de pareils récits, on croit lire l'histoire de Picrocole, ou de Pantagruel.

En supposant que la difficulté de saisir un prétendu Patagon colossal, fût aussi réelle qu'elle l'est peu, on comprend bien qu'il resteroit la ressource d'apporter leurs squelettes; mais on a eu soin d'amener aussi peu des individus morts que des individus vivants; tandis que les Eskimaux du détroit de Davis, furent montrés en Europe, la premiere année qu'on découvrit le détroit de Davis. On ne douta point de leur existence; parce qu'on ne laissa aucun moyen à personne d'en douter: voilà, dit-on, ces Nains du Septentrion: on peut mesurer, à une ligne près, leur hauteur, & examiner attentivement leur constitution.

La cause qui dégrade la taille ordinaire de l'homme sous le soixante-neuvième degré de latitude Nord, est une cause sensible & palpable; de sorte que nous connoissons & le phénomène, & ce qui produit le phénomène; mais il n'en est pas ainsi par rapport aux prétendus Géants de l'Amérique: ils nous sont absolument inconnus, & la cause de leur existence nous est aussi absolument inconnue. Quel Naturaliste pourroit rendre raison de ce que sous le cinquantième degré de latitude Nord, on ne trouve que des hommes de la taille ordinaire, & que sous le cinquantième degré de latitude Sud on rencontre à la fois des hommes de la taille ordinaire & des Géants? comme Dom Pernety & Pigafetta le disent.

Un fait, qu'on pourroit si aisément prouver, s'il étoit vrai, & qu'on a si mal prouvé, sera toujours à mes yeux revêtu des caractères de la fable quoiqu'en disent Dom Pernety & Pigafetta.

Si un jour on démontre jusqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé, on avouera au moins que les raisons, qui l'ont induit en erreur, n'étoient pas mauvaises: si au contraire, on ne démontre pas qu'il s'est trompé, alors on avouera encore que les raisons, qui lui ont fait rejeter cette fable, n'étoient pas mauvaises.

Tout ce que le critique a écrit en faveur des Géants de l'Amérique, est absolument inutile: car on ne peut répondre aux objections de l'Auteur qu'en amenant des Géants même en Europe; mais si deux siècles & demi n'ont pas suffi pour cela, il ne faut plus y penser.

Loin que la Differtation du critique m'ait convaincu de la réalité de ces énormes mortels, elle m'auroit ôté jusqu'au dernier doute, si j'en avois eu quelques-uns sur leur existence; enfin elle m'eût rendu plus incrédule que jamais, si j'étois du nombre de ceux qui ont cru qu'on trouvoit, au Sud du nouveau Monde, des hommes hauts de douze à treize pieds.

CHAPITRE XXXV.

Observations sur les prétendus Géants de la Magellanique.

I.

QUand Mr. le Président de Maupertuis a voulu connoître la véritable taille des Lappons, il les a mesurés. Quand feu Mr. l'Abbé de la Caille a voulu connoître la véritable taille des Hottentots, il les a mesurés. Mais les prétendus Géants de la Magellanique n'ont jamais été mesurés par ces Voyageurs mêmes, qui attestent leur existence. Or j'ose dire que cela est inouï.

Le critique, toujours porté à noircir l'Auteur des *Recherches Philosophiques* par les imputations les plus odieuses, l'accuse d'avoir falsifié la relation de Biron, & d'avoir fait débarquer Biron dans un en-

droit où il ne débarqua point (*). Mais qu'importe-t-il à l'existence de ces prétendus Géants qu'on les ait vus dans la terre Del Fuego, ou sur le bord septentrional du Détroit? puisque l'Auteur convient, que Biron dit avoir vu des hommes hauts de neuf pieds; mais je nie que Biron dise qu'il les a mesurés.

Quand un Géant est trouvé, la chose du monde la plus facile est de le mesurer.

I I.

Qui croiroit que les différents Voyageurs, qui parlent des Patagons, varient entr'eux de quatre-vingt-quatre pouces, sur leur taille? Cependant cela est aussi vrai que cela est inoui.

(**) Selon la Giraudais, ils sont hauts d'environ	—	—	—	6 pieds.
Selon Pigafetta,	—	—	—	8 —

(*) L'Auteur des *Recherches Philosophiques* dit expressément dans une note à la page 306. T. I. qu'il n'a pas connu la latitude de l'endroit où Biron a cru voir des Géants. S'il avoit connu exactement la latitude & la longitude de cet endroit, il l'eût indiqué par le moyen de ses cartes, à une minute près. Or le critique n'indique pas lui-même la position de cet endroit, parcequ'il ne l'a pas sue. On a publié jusqu'à trois relations du voyage de Biron, qui ont toutes été inconnues à Dom Pernety, & parcequ'elles lui ont été inconnues, il dit qu'on les a falsifiées. Il y a plus de cent & cinquante Auteurs qu'il étoit absolument nécessaire de consulter sur l'Amérique, qui lui ont été inconnus, & après cela il n'est pas étonnant qu'il ait eu recours à l'Atlas historique du compilateur Guedeveville.

(**) Le 31. Mai 1766, ayant relâché dans la baye Boucaut avec trois hommes de son équipage, Mr. de la Giraudais vit un grand nombre de Sauvages, il y en avoit jusqu'à 7 à 8 cents, y compris les femmes & les enfants, tous d'une très-grande taille, plusieurs d'environ six pieds. Relat. de la Giraudais.

DES RECHERCHES PHILOSOPH. &c. 189

Selon Biron ,	—	—	9 pieds.
Selon Aris ,	—	—	10 —
Selon Jantzon ,	—	—	11 —

(*) Selon Dom Pernety , ils font au moins hauts de 12 à 13 pieds, ce qui donne pour la hauteur moyenne $12\frac{1}{2}$ —
 Selon Argensola , — — 13 —

Il résulte de ce calcul qu'à 12 pouces par pied , ces Voyageurs varient entr'eux de 84 pouces, ce qui fait déjà beaucoup plus que la taille d'un homme ordinaire. Or, pour trouver lequel de tous ces Voyageurs mérite le plus de croyance, il faut bien supposer, que c'est ou la Giraudais, ou Argensola

III.

De tous ceux qui doivent avoir vu des Géants en Amérique, aucun n'a su dire s'ils ont de la barbe, ou si à l'instar des autres Américains; il ont le menton naturellement ras. Au reste je ne suis pas étonné que, personne n'ayant pensé à mesurer ces prétendus Monstres, personne n'ait aussi pensé à les observer.

(*) Je fixe ici la hauteur des Géants de Dom Pernety d'après le squelette dont il parle à la page 72 de sa Dissertation. Car s'il s'est imaginé, qu'on a réellement trouvé en Amérique un homme mort dont la taille étoit haute au moins de 12 à 13 pieds, il s'est sans doute aussi imaginé, qu'on rencontre en Amérique des hommes vivants de cette hauteur-là. Tout ceci est fort conséquent : là où les corps morts ont la stature gigantesque, il faut bien qu'il y ait des Géants; mais si malheureusement ce squelette avoit appartenu à un Cheval, alors tout ceci ne seroit plus si conséquent. Je dirai dans la suite, qu'en ne supposant ce squelette que de douze pieds & demi de haut, il se trouveroit qu'il avoit appartenu à un individu qui étoit plus que *Géant*. Ainsi il y a dans la narration de Dom Pernety un double merveilleux, & il n'a laissé après lui qu'Argensola, comme on le voit par mon calcul.

IV.

Parmi les Voyageurs qui ont attesté l'existence de cette espece d'hommes colossale , on ne trouve malheureusement aucun Philosophe , aucun Naturaliste , aucun Médecin. Il s'agit d'un fait d'Histoire Naturelle , & ce fait n'est rapporté que par des Auteurs de relations qui n'avoient pas étudié cette science ; car enfin Pigafetta , le commis Aris , le romancier Argensola , ne sont pas des Buffon , des d'Aubenton , des Hans-Sloane. Mr. le Commodore Biron lui-même n'a jamais aspiré à la réputation d'être *Anatomiste* , non plus que Mr. Guyot.

Le Voyageur le plus respectable par son caractère , par son mérite personnel , enfin feu Mr. le Lord Anson n'a pas daigné seulement faire insérer dans la relation écrite par son Chapelain , le moindre mot sur les prétendus Géants.

Quant à Mr. Frézier , il n'a jamais vu aucun homme en Amérique d'une taille extraordinaire ; mais il en a seulement ouï parler , tout comme on en entend parler en Europe.

V.

On ose bien nous dire que , dans de certaines îles , dans de certains cantons de la Magellanique , on voit aujourd'hui des Géants , & le lendemain des hommes de taille ordinaire : comme si l'espece humaine y étoit tour-à-tour enchantée & désenchantée par la voix des Fées ou celle des Magiciens de l'ancienne Chevalerie , qui faisoient paroître & disparaître un Géant , quand ils vouloient.

Mais, dit-on, ces Géants de la Magellanique ne font qu'errer : & en outre il y a parmi eux des hommes de taille ordinaire, pêle-mêle ; de sorte qu'il arrive qu'on voit tantôt les Géants, & tantôt les hommes de taille ordinaire dans le même lieu. J'avoue que cette invention est fort ingénieuse, pour ne laisser voir ces Géants qu'à ceux qui ont les yeux faits pour cela : car quand quelques jours après, il survient un homme qui a cultivé l'histoire naturelle ; & qui a, par conséquent, de bons yeux, on lui dit : vous venez trop tard & fort mal à propos ; car les Géants, qui étoient ici hier, sont partis, & personne ne fait où ils sont allés. Si ensuite ce Naturaliste revenoit en Europe faire son rapport, Dom Pernetty lui diroit comme il l'a dit à l'Auteur *des Recherches Philosophiques* : *Vous n'êtes pas du tout Logicien ; puisque vous vous servez contre l'existence des Géants de preuves négatives : or il est clair comme le jour que tous ceux qui se servent de preuves négatives, ne sont pas Logiciens, & qu'un homme, qui assure n'avoir pas vu des Géants & des Démons, est un homme qui raisonne très-mal : car ces Géants ont plusieurs maisons de plaisance dans les sables de la Terre Del Fuego ; quand ils ne sont pas dans une de ces maisons, ils sont sans doute dans une autre, & laissent après eux des hommes de taille ordinaire, pour garder leurs châteaux.*

Que répondroit à cela le Naturaliste ? il hausseroit les épaules, & ne répondroit rien.

J'observe, que cette confusion de deux races d'hommes si différentes, sous le même climat, sur la même terre, est un fait qui, à mon avis, choque

les loix de la Nature autant qu'elle nous est connue : il n'y a pas d'hommes naturellement blancs parmi les Negres, ni des Negres parmi les Blancs de l'Europe, ni de très-petits hommes parmi les Suédois, ni des hommes grands comme les Suédois parmi les Eskimaux. Ce mélange de Géants & d'individus de taille ordinaire dans le Sud de l'Amérique, est cependant un fait dont conviennent ceux mêmes qui attestent l'existence des Géants : ils ont vu, disent-ils, indistinctement, dans les mêmes isles, des Sauvages de cinq pieds, & des Sauvages de douze pieds & demi. Ils ont cru par là diminuer le merveilleux ; mais au contraire ils ont par là rendu ce merveilleux encore plus incroyable : c'est étayer une fable par une autre.

Si l'on disoit que ces Sauvages de stature colossale & de taille commune, ne constituent pas deux races distinctes ; alors j'en conclurois, qu'il y a parmi eux des individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robustes, comme parmi tous les autres hommes.

V I.

Dom Pernety assure que, *pour détruire les Géants de l'Amérique, il faut les foudres de Jupiter. (*)*

Cet admirable raisonnement me fait ressouvenir de celui des Hongrois : lorsque la Cour de Vienne envoya chez eux une commission & des troupes pour calmer l'affaire des Wampires : *la Cour, dit-on, veut inutilement détruire ces Etres. Il n'y a que Dieu seul qui puisse les détruire.*

(*) *Dissertation sur l'Amérique, Pag. 71.*

Il seroit assez difficile, selon moi, de foudroyer des Géants qui n'existent pas, & qui n'ont jamais existé.

Au reste, il est ridicule de parler de Jupiter, lorsqu'il est question des Sauvages de l'Amérique; comme il est impie de parler de Dieu, lorsqu'il est question des Wampires. C'est mêler des choses infiniment respectables, avec des fables infiniment absurdes.

VII.

La grandeur des insectes du nouveau Monde ne prouve-t-elle donc pas de la façon la plus formelle, la réalité de ces monstrueux mortels qu'on doit avoir vus à la baye Boucaut? ces insectes ont autant de rapport avec les barbares qu'on voit errer sur la côte déserte des Patagons, que les mouches qu'on voit en Frise ont de rapport avec les chevaux de la Frise, & les vers à soye de la Provence avec les Provençaux.

VIII.

Le critique a si peu été en état de démontrer l'existence des Géants, qu'il s'est lui-même à la fin aperçu de la futilité de ses raisonnemens; puisqu'il propose de faire voyager les plus illustres Philosophes de l'Europe aux terres Magellaniques pour y examiner les choses. A cela je réponds, que ces terres Magellaniques sont si horriblement stériles, & habitées par des nations si brutales & si barbares, qu'au lieu d'exposer la vie de quelques Philosophes, de quelques hommes précieux qui ne naissent pas tous les ans, & pour la conservation desquels nous ne saurions former trop de vœux, il seroit infiniment plus com-

mode, & même plus sensé d'amener des Géants en Europe. Premièrement ils sont sujets nés de l'Espagne par la prise de possession de Sarmiento, ou par le droit du plus fort, qui, selon Sepulveda, est une espece de droit divin : ainsi on ne feroit pas à ces Géants un bien grand tort d'en enlever quelques-uns sous le bon plaisir du Roi d'Espagne, qui ne refuseroit pas cette permission, si on lui remontrait que le Roi de Suède a bien daigné accorder aux Académiciens François la permission d'enlever deux Lapons, un mâle & une femelle. En second lieu, ces Géants feroient une fortune si rapide en Europe, qu'ils ne se repentiroient jamais d'être sortis de leurs déserts. Mr. Guyot assure qu'ils mangent volontiers des chandelles de suif, & qu'ils boivent volontiers de l'huile : en ce cas leur entretien ne coûteroit pas beaucoup ; mais ce qui me fait le plus de peine, c'est que le même Mr. Guyot ajoute qu'ils sont fort dévots & fort jaloux : *il y en avoit un entr'eux*, dit-il, *qui marmotoit continuellement ; on en demanda la raison, le Chef fit entendre qu'il prioit, en montrant le Ciel.*

Mr. de la Giraudais, autre Voyageur aussi exact & aussi éclairé que celui que je viens de citer, dit au contraire, que les Patagons ne sont pas du tout jaloux : *leurs femmes étoient très-blanches, jolies & avoient l'air d'être très-modestes ; quoique leurs maris même engageassent les François à leur faire des caresses. (*)*

(*) *Relation de la Giraudais. On y reconnoît bien le génie d'un Marin, qui faisoit à sa guise des dissertations sur les mœurs des Sauvages.*

Ces Patagons connoissoient bien peu les François, qui se sont fait chasser neuf fois d'Italie, dit Mr. de Montesquieu, à cause de leurs libertés avec les femmes, & de leur insolence avec les filles. (*)

IX.

Après avoir tant parlé des Géants, il faut bien finir par rechercher ce qu'on entend par ce mot de *Géant*.

On assure qu'un Auteur Allemand a prouvé par des raisons physiques, qu'il n'y a point de Géants dans l'espece humaine, & que ces hommes, que nous voyons paroître de temps en temps, & dont la taille excède de beaucoup la stature commune, sont des Monstres. Comme je n'ai pas vu cet ouvrage, je n'en puis apprécier les preuves; mais cet Auteur a pu employer des raisons admissibles. D'ailleurs, on connoît aujourd'hui tous les pays habités du Globe, hormis l'intérieur des Terres Australes: on a vu néanmoins sur les côtes de ces Terres, des hommes qu'on suppose ressembler au reste des habitants: Dampierre en a rencontré quelques-uns, ainsi que Pelsart: ceux qui ont été vus par Pelsart, étoient de la hauteur ordinaire, & n'avoient rien de singulier, sinon qu'ils marchaient quelquefois droits & d'autrefois sur leurs mains & sur leurs pieds, comme les Négrillons se traînent dans le sable avant qu'ils sachent se tenir-debout. Corneille de Bruin nous a aussi donné le portrait d'un homme des Terres Australes, qui étoit plutôt petit que grand. Or dans tous les pays connus du Globe on n'a pas

(*) *Esprit des Loix. Livre X. Chap. XI.*

trouvé une seule espece d'hommes qui excédât la taille ordinaire; mais on en a trouvé quelques especes au-dessous de la grandeur commune: tels sont les Samoiédes, les Lapons, les Scrélingers du Grœnland, & les Innuits que nous nommons Eskimaux. Ne seroit-il pas bien étonnant après cela, que la Nature si uniforme, si constante, si invariable par-tout où le genre humain est répandu, eût précisément violé cette regle, & rompu ce modele dans un très-petit canton à l'extrémité de l'Amérique: & cela non pas à l'égard de tous les habitans, mais seulement à l'égard d'un très-petit nombre; de sorte qu'elle n'y auroit pas produit une race de Géants, mais seulement quelques familles de Géants.

Dans les especes animales, la Nature n'a pas entièrement observé cette uniformité: mais elle l'a plus observé qu'on ne pense: car la plus petite espece de Chiens est une race factice & artificielle, que l'homme, qui agrandit ou rapetisse ces animaux à sa volonté, a ainsi réduite: abandonnée à elle-même dans les bois, elle reprendroit insensiblement la taille du Chien berger, qui est le prototype de tout le genre.

Quant aux autres especes de quadrupedes, on peut assurer qu'il y a parmi elles des variétés: cependant le plus grand Cheval de Hollande, n'est pas un Géant respectivement au plus petit Cheval du Nord, ou de la Chine: non plus qu'un Suédois, ou un Allemand n'est un Géant respectivement à un Lapon ou à un Grœnlandois. Mr. de Buffon assure qu'un homme de dix pieds seroit un Géant; par la raison qu'il auroit le double de la taille d'un homme ordi-

naire, qu'on suppose être de cinq pieds (*). Pour étendre cette proposition au point qu'on puisse en faire une règle pour savoir ce que c'est véritablement qu'un *Géant*, il faut établir que la taille ordinaire est de cinq pieds trois pouces : ainsi un individu de dix pieds & demi, seroit un *Géant*, dans toute la rigueur des termes.

Cet énorme humain dont parle Doni Pernety, & dont Mr. Guyot mit les os dans une caisse, avoit, à ce qu'on ose nous dire, douze à treize pieds de haut ; ainsi il se trouve qu'il étoit plus que *Géant*. En supposant qu'il avoit, comme j'ai dit, $12\frac{1}{2}$ pieds, alors il auroit eu, depuis les talons jusqu'à la bifurcation du tronc, six pieds trois pouces : en sorte qu'un grand Européen auroit pu passer entre ses jambes debout. C'est bien faite de réflexion qu'on donne dans un tel merveilleux.

Si l'on met cet horrible colosse sur un petit cheval, on voit qu'on augmente le merveilleux de beaucoup ; mais si l'on veut encore l'augmenter davantage, il n'y a qu'à faire faire à ce colosse & à ce cheval vingt lieues par jour sans boire ni manger : ce qui ne seroit pas beaucoup pour un de ces Chevaux jeûneurs de l'Amérique, qui, à ce que dit le critique, restent trois jours & trois nuits sans prendre aucune nourri-

(*) Quand on porte la taille ordinaire de l'homme à 5 pieds 3 pouces, on ne fait qu'adopter la mesure la plus modérée ; car en prenant toutes les nations les unes parmi les autres, on trouveroit peut-être qu'on pourroit aller au-delà, & si on alloit jusqu'à 5 pieds 6 pouces, alors la taille gigantesque seroit de 11 pieds : le grand Arabe qui se montra à Rome sous l'Empire de Claude, n'avoit pas cette hauteur là.

ture, & fans s'abreuver; & cependant, ajoute-t-il, ils font bien plus beaux que les Chevaux d'Espagne, & font foixante lieues d'une feule courfe, fans s'arrêter.

Quand on nous amenera de ces hommes de l'Amérique, hauts de 12 à 13 pieds, alors on croira volontiers tout ce que Dom Pernety dit des chevaux; mais il exagere en parlant des bêtes, comme il a exagéré en parlant des hommes.

C H A P I T R E X X X V I .

Observations sur les Voyageurs.

IL est naturel de faire l'objection fuivante.

Ceux qui difent avoir vu des Géants de dix pieds & demi de haut, n'ont eu aucun intérêt à mentir fi étrangement. Donc ils n'ont pas menti étrangement.

Paul Lucas n'avoit aucun intérêt à dire, qu'il avoit vu le Diable dans la haute Egypte; ni Tavernier à affurer, que les femmes Turques font des forçieres qui favent nouer & dénouer l'aiguillette: cependant ils ont dit cela. Quand une fauffeté est découverte, il est affez inutile d'en découvrir les motifs.

Au refte, on peut établir comme une regle générale, que fur 100 Voyageurs, il y en a 60 qui men-

tent sans intérêt, & comme par imbécilité; 30 qui mentent par intérêt, ou si l'on veut par malice; & enfin 10 qui disent la vérité, & qui sont des hommes: mais malheureusement ce n'est point encore tout de dire la vérité, il faut rapporter des faits intéressants; des observations dignes d'être connues, & ne pas tomber dans des détails qui n'en sont pas moins puérides pour n'être pas faux, & qui deviennent insupportables, lorsque l'ennui y est joint.

On s'est plaint depuis longtemps, & on se plaint encore tous les jours, de ce que dans cette foule importune de Voyageurs qui se mêlent d'écrire, il s'en trouve si peu qui méritent d'être lus; mais cela n'est pas étonnant, lorsqu'on réfléchit que ce sont ordinairement des Marchands, des Flibustiers, des Armateurs, des Aventuriers, des Missionnaires, des Religieux qui servent d'aumôniers sur les vaisseaux, des Marins, des Soldats ou des Matelots même: l'Histoire Naturelle, l'Histoire Politique, la Géographie, la Physique, la Botanique, sont pour la plupart d'entr'eux, comme les Terres Australes dont on entend toujours parler & qu'on ne découvre jamais. De tant de Religieux, qui ont décrit leurs longues pérégrinations, il n'y en a que très-peu qui se soient distingués, & pour ainsi dire élevés au-dessus du vulgaire des Auteurs de relations, sur lesquels ils auroient dû avoir, à ce qu'il semble, quelque supériorité; mais leur jeunesse est entièrement consacrée à la Théologie, la chose du monde la plus inutile pour un voyageur. Il y a dans chaque ordre monastique un degré de crédulité plus ou moins grand, & on doit cette justice

aux Jésuites, que leurs Missionnaires ont été plus dégagés que tous les autres des préjugés grossiers. Ce qui est vrai par rapport aux ordres monastiques, est encore vrai par rapport aux différentes nations : j'ai lu une certaine collection faite en Allemagne, où l'on a rassemblé tous les voyages écrits par des Juifs, dans le goût de l'itinéraire de Benjamin de Tudele, & je puis assurer n'avoir jamais lu de relations où il y ait plus de faussetés, que je n'attribue pas à la malice, mais à la superstition & à l'ignorance. Les Espagnols sont aussi dans leurs relations pitoyablement superstitieux, exagérateurs, & ce qui pis est, d'une prolixité affomante : aussi presque tous les voyageurs Espagnols, traduits en François, sont abrégés par les traducteurs : Mr. Eidous, en traduisant Gumilla, l'a réduit à la moitié de l'original. Les Italiens sont crédules & minutieux : ces deux défauts se font bien sentir dans Gemelli, qui passe pour un de leurs meilleurs voyageurs dans les pays lointains. Les Anglois ont en ceci, comme en beaucoup d'autres genres, réuni les extrêmes ; mais généralement parlant leurs voyageurs, si on en excepte Halley, Wood, Chau, Anson, Pooke, Dampierre, Adiffon, raisonnent plus profondément qu'ils n'observent avec exactitude. Les Hollandois ont toujours eu la réputation d'être véridiques, & on peut compter sur ce qu'ils disent, lorsque leurs voyageurs n'ont pas été, comme Aris & Struys, des hommes nés dans un état qui exclut toute éducation & toutes connoissances. Parmi les François, il vient de paroître un voyageur qui, s'il avoit plus écrit, auroit peut-être éclipsé les plus célèbres

Auteurs de son pays dans ce genre. Au reste, Mr. le Poivre a rempli son titre de *Voyageur Philosophe* & c'est beaucoup. (*)

Les Allemands ont produit des voyageurs très-estimables, tels que Kempfer, qui à un grand sens joignoit une étude profonde de l'Histoire Naturelle, si nécessaire pour écrire un bon voyage, que sans elle il me paroît presqu'impossible de réussir; & c'est une espèce de prodige, qu'avec le secours seul d'une grande lecture & de peu de connoissances physiques, Mr. le Chevalier Chardin ait pu produire un ouvrage tel que celui dont on lui est redevable: il est parmi les Voyageurs modernes ce qu'est Pausanias parmi les anciens, Polybe parmi les Historiens, & Strabon parmi les Géographes. Cet homme avoit un esprit si juste, & une pénétration si grande, qu'il devina les principes sur l'influence des climats; que Mr. de Montesquieu a développés; ainsi qu'il avoit deviné la véritable origine du Despotisme oriental que Mr. Boulanger a tâché de développer (**). Enfin il étonne autant par la force de son jugement, que le Voyageur Belon nous étonne par ses connoissances en Histoire Naturelle, & cela dans le seizième siècle, lorsque cette science

(*) Ce petit ouvrage de Mr. le Poivre, est intitulé, *Voyage d'un Philosophe, ou Observations sur les mœurs & les arts des peuples de l'Afrique & de l'Asie.*

(**) Le premier chapitre du gouvernement civil, qui, dans la grande édition de Chardin in 4to se trouve à la page 286 du Tome 3, renferme le germe de toutes les idées de feu Mr. Boulanger sur le Despotisme. Mr. de Montesquieu paroît plutôt avoir pris dans Chardin que dans la *Sagesse* de Charron, son principe sur l'influence des climats, ou il ne l'a pris nulle part.

ranimée par la voix de François I, sortoit d'une nuit profonde.

Il est fans doute bien surprenant, que de la seule Université d'Upsal il soit parti, depuis 1745 jusqu'en 1760, plus de Voyageurs Naturalistes que d'aucun pays de l'Europe : Ternstrœm, Calm, Montin, Hasselquist, Torenus, Osbeck, Lœfing, Kæhler, Solandre, Berg, Rolandre, Martin, Alstrœmer & Falk. Tous ces disciples de Mr. Linnæus ont presque parcouru le Globe entier : s'ils avoient aussi bien possédé l'art d'écrire élégamment, que celui d'observer avec justesse, leurs ouvrages seroient bien plus répandus; mais en excellant dans le fond, ils ont péché dans la forme.

CHAPITRE XXXVII.

Examen des motifs que peut avoir eûs l'Auteur des Recherches Philosophiques pour nier l'existence des prétendus Géants de la Magellanique.

ON a objecté, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a eu un intérêt tout particulier pour ne pas admettre l'existence des prétendus Géants : car, dit-on, s'il l'avoit admise, il eût détruit son propre système sur la dégénération de l'espece humaine au nouveau Monde.

Cette objection n'est pas commune, & celui qui l'a faite n'y a pas réfléchi. Pour que cette objection fût bonne, il faudroit que tous les Américains fussent des Géants; mais si ces Américains sont imberbes, si leur corps est entièrement dépilé, s'ils sont presque insensibles en amour, si la propagation est très-foible parmi eux, s'ils manquent de forces pour porter & remuer des fardeaux comme les autres hommes, s'ils se sont laissés subjuguier par les moindres petites armées Européennes, s'ils manquent d'esprit & de mémoire, si leur nom seul est une injure pour les Créoles, qu'importe-t-il donc à cette race pusillanime & abâtardie, qu'il y ait quelques Géants ou non dans un très-petit canton à l'extrémité de leur malheureux continent? Puisqu'il n'en est pas moins vrai qu'ils sont quant à eux une race foible & de taille médiocre.

Les Lapons en sont-ils moins des individus chétifs & dégradés; parce qu'à côté d'eux on rencontre des Suédois d'une stature imposante & d'une belle figure?

Pour que cette objection qu'on a faite, fût bonne, il faudroit dire, que la taille gigantesque est la taille ordinaire de tous les Américains, & que ceux, qui sont de petite taille, ne sont qu'une exception à la règle. Or, ce seroit dire la chose la plus absurde qui pourroit tomber dans l'esprit d'un homme malade: *velut agri somnia*.

Si au nouveau Monde il y a vingt-cinq à trente millions d'Américains tous imberbes & hauts de cinq pieds, & si outre cela il y a encore au nouveau

Monde deux ou trois-mille hommes élevés de dix pieds & demi; ce petit nombre de Monstres pourroit-il empêcher le grand nombre d'être ce qu'ils sont? c'est-à-dire, des mortels abrutis qui ne peuvent cultiver ni les sciences, ni les arts; qui sont, ou dans la misere de la vie sauvage, ou dans la misere de la servitude, le rebut de l'espece humaine, & le triste objet d'une stérile pitié.

Pour que cette objection qu'on a faite ne fût pas entièrement déplacée, il falloit tout au moins commencer par faire venir quelques-uns de ces Géants en Europe, afin qu'on eût pu les mesurer; car j'ai démontré qu'en Amérique ce n'est pas la coutume de mesurer les Géants. Attaquer des faits très-avérés par des faits plus que douteux, est une mauvaise maniere de raisonner. Mais que seroit-ce donc, si on attaquoit des faits très-avérés par des faits absolument faux? Alors on seroit comme cet Indien de Calécut, qui prouvoit que notre Globe ne tourne pas autour du Soleil: car, disoit-il, notre Globe est posé sur le dos d'une Tortue, & cette Tortue est soutenue par un Eléphant: je vous laisse à juger après tout cela, ajouta-t-il, si un Globe posé sur le dos d'une Tortue, peut tourner autour du Soleil, comme l'affurent ces Frangis qui n'ont pas le sens commun.

Pour démontrer jusqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a pas été guidé par les intentions qu'on lui prête, il suffit de placer ici ses propres termes.

„ Si la totalité de l'espece humaine est indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau conti-

„ nent , que-pourroit-on inférer de la découverte d'u-
 „ ne petite horde moins débile & moins altérée que le
 „ reste , , & qui est très-peu nombreuse , au rapport
 „ même de ceux qui en attestent la réalité ? Au lieu
 „ de recourir à la puissance créatrice , que nous ne
 „ connoissons pas , ne vaudroit-il pas mieux de dire
 „ que cette petite horde jouit d'un climat plus pur ,
 „ d'un air plus sain , d'une terre plus bénigne ; qu'elle
 „ use d'aliments plus succulents que les autres races
 „ Américaines ? ” (*)

On voit par là , que l'Auteur a été conyaincu ,
 qu'en admettant même l'existence des prétendus
 Géants Patagons , son système sur la dégénération de
 la totalité des Américains ne pouvoit souffrir aucune
 atteinte ; & cela est si vrai , que chacun est à portée de
 concevoir que l'affoiblissement dans une espece d'ani-
 maux , ne concerne pas le plus petit nombre des in-
 dividus , mais le plus grand nombre : on conçoit en-
 core qu'un individu qui est manifestement vicié dans
 son organisme , dans ses facultés intellectuelles , n'en
 est pas moins vicié , parcequ'il y a d'autres individus
 qui ne le sont pas. Ainsi le critique a eu tort de
 supposer là un motif auquel l'Auteur n'a pas pensé :
 car l'Auteur lui seul fait ce qu'il a pensé ; & quand
 on a ses expressions , il ne faut pas chercher ses idées ;
 mais il falloit absolument lui supposer un tel motif ,
 pour se procurer celui de le noircir mal-adroitement ,
 en l'accusant d'avoir falsifié des relations imprimées ,
 qui sont entre les mains de tout le monde , & qu'il

(*) *Recherches Philosophiques* T. I. pag. 307 & 308.

eût été par conséquent très-inutile de vouloir falsifier. D'ailleurs, si les Géants de 12 à 13 pieds existent, ils existent indépendamment des relations.

Comme la critique est une ostentation de ses forces, il faut nécessairement qu'elle soit soutenue par une supériorité de connoissances : car c'est se vouer à la risée, que de tomber dans des fautes infiniment plus lourdes que celles qu'on impute aux autres avec aigreur.

Il faut savoir que l'historien Laët n'a jamais été en Amérique ; & Dom Pernety le fait aller en Amérique, où il lui montre des femmes sauvages enceintes à l'âge de 80 ans, que Laët n'a eu garde de voir dans son cabinet d'Anvers ou d'Amsterdam. (*)

Je n'ai jamais trouvé dans tous les livres, une bévue plus plaisante : il en résulte, comme on voit, que le critique a cité par vanité des ouvrages qu'il n'a pas lus, ou qu'il n'a pas compris ; car il n'y a en cela aucun milieu. Il cite aussi Marcgrave & Pison, d'une manière qui prouve qu'il ne les avoit pas lus.

Au reste, sans prétendre faire ici des reproches au critique, je ne puis m'empêcher de lui représenter, que les Auteurs dont il s'est servi, sont si surannés par rapport aux pays de notre continent, ou si modernes par rapport à l'Amérique, qu'il n'étoit pas possible de faire un plus mauvais choix.

Quand il parle des Tartares, il cite le Moine Plan Carpin qui voyageoit en 1246, le Moine Rubrequis, fameux imposteur qui voyageoit en 1253,

(*) Dissertation sur l'Amérique. Pag. 76.

Buchequius , & les *Dies geniales* du Jurisconsulte Alexandre ab Alexandro ; qui n'a jamais été en Tartarie , mais en revanche il a composé deux savants chapitres ; l'un pour prouver qu'il y a des spectres , & l'autre pour prouver qu'il y a des hommes marins & des Sirenes , qui se sont souvent montrées , dit - il , aux Philosophes Théodore de Gaza & George de Trapezunte , dont elles étoient amoureuses à la fureur. Est-ce donc bien dans un pareil compilateur qu'on peut apprendre à connoître les mœurs des Tartares Mantcheoux & Mongols ?

Quant aux Auteurs sur l'Amérique , ceux que le critique cite le plus souvent d'après Gueudeville , ce sont le P. Feuillée & Frézier , qui venus près de deux-cents ans après la découverte de l'Amérique , n'ont rien pu dire sur la situation où elle étoit à la fin du quinzisième siècle , ils n'ont pu rien nous apprendre sur cette époque terrible & mémorable où une moitié du Monde fut subjuguée par l'autre.

Le critique assure qu'il a lu & relu une quantité de *Relations de l'Amérique*. Mais pourquoi donc ne pas citer ces relations ? Pourquoi donc recourir à l'Atlas historique de Gueudeville ? Ceux qui se connoissent en livres , ne pourront jamais comprendre cela. Ce qu'il y a encore de plus incompréhensible , c'est que le critique ajoute , que les Auteurs qu'il cite sont les mieux instruits & les plus dignes de foi : comme si le Moine Rubrequis & l'Avocat Alexandre ab Alexandro étoient croyables en ce qu'ils rapportent des Tartares.

Quant à moi qui n'ai jamais fait des *Dissertations critiques*, il me paroît, que je m'y ferois pris tout autrement : j'aurois cité les bons Auteurs, & non les plus meprisables qu'on connoisse : j'aurois cité les Auteurs contemporains, & non ceux qui sont venus deux siècles après l'époque dont il est question : j'aurois cité des Auteurs que j'aurois lus, & non des Auteurs que je n'aurois pas lus. Si j'avois été membre de quelque Académie, & que j'eusse jugé à propos de lire ma Dissertation devant cette Académie ; alors je n'aurois rien négligé pour donner à mon ouvrage toute la perfection dont la matière eût été susceptible, pour éviter, autant qu'il eût été en moi, ou les reproches de mes confreres, ou ceux du public.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'Organisation de la matière.

Je suis réellement fâché de devoir démontrer, que la critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. S'il ne m'importoit pas de faire cette démonstration, je m'en serois volontiers dispensé

Voici les termes du critique. Pag. 67

„ Que Mr. de P. moins timide que Mr. de Buffon, veuille soutenir avec lui, que la matière ne s'est organisée que depuis peu au nouveau Monde ;

„ que l'organisation n'y est pas encore achevée de nos
 „ jours , c'est une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de
 „ défendre tant qu'il lui plaira ; on ne fera pas obligé
 „ de l'en croire sur sa parole , puisque les faits dépo-
 „ sent contre lui. Mais qu'il enchérisse sur Mr. de
 „ Buffon , qui ne comprend dans son hypothese que
 „ les plantes & les animaux ; & que Mr. de P. veuille
 „ l'étendre sur toutes les races d'hommes en général
 „ Américains , alors on pourra lui dire ce qu'il dit au
 „ Docteur Maty : vos réflexions ne sont pas heu-
 „ res : on pourra même ajouter : vos arguments sont
 „ bien foibles ; & le comble du ridicule est de fermer
 „ les yeux à l'évidence , & de vouloir s'appuyer de
 „ phénomènes incontestablement faux. ”

Il résulte , comme on voit , de cette imputation que Mr. de P. a soutenu que la matière ne s'est organisée que depuis peu en Amérique. Mais le lecteur ne fera pas peu surpris d'entendre que Mr. de P. a soutenu précisément le contraire. Voici d'abord comme il s'exprime là-dessus. T. 1. P. 95.

La Nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage ou pour ne le compléter que par intervalles ? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différents de ceux qui vivent dans le reste de l'Univers connu : ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés de notre hémisphère ? On tomberoit dans l'absurdité , si l'on défendoit une telle hypothese , & si on admettoit une formation successive d'êtres organisés ; pendant qu'on est convaincu qu'il ne paroît pas même sur la scène du Monde un nouvel insecte. Les germes sont aussi anciens

que les especes, & les especes paroissent aussi anciennes que le Globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si longtemps les Philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais Physiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

On voit par ce passage si formel, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a rejeté, comme une absurdité insoutenable, la formation fortuite & spontanée: il a ajouté, qu'il ne paroît pas sur la scene de l'Univers un nouvel insecte: il a ajouté encore, que les especes sont aussi anciennes, selon lui, que le Globe qu'elles habitent. Il a donc absolument rejeté, comme une absurdité insoutenable, l'organisation récente de la matiere au nouveau Monde; car un enfant même conçoit, que celui qui n'admet pas la création spontanée, n'admet pas aussi une organisation récente de la matiere, & surtout lorsqu'il assure, que les germes sont aussi anciens que le Globe, ou les especes animales aussi anciennes que le Globe. Ces propositions rentrent l'une dans l'autre: ce qui est contenu dans l'une, est contenu dans toutes les deux. Ce n'est pas ici une chose dont les savants seuls puissent juger: c'est un fait dont tout homme qui sait lire peut juger. Le critique seul en a mal jugé.

Si l'on se rappelle tout ce que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a dit, dans plus de trente endroits, de la destruction des grands quadrupedes en Amérique, des os fossiles, des inondations & des vicissitudes physiques, de la retraite des Américains dans les montagnes, de leur tradition sur un Cataclysme; alors on verra qu'il a par-tout combattu ce

syftême même, que le critique lui fait un crime de défendre. Lorsqu'il a soutenu que les grands animaux ont été anciennement anéantis en Amérique par les déluges & les volcans, il ne prévoyoit fans doute pas qu'un critique viendroit l'accuser d'avoir soutenu l'organisation récente; puisqu'il est, dans son livre, exactement question du contraire. Il s'agit d'une ancienne destruction.

Je démontrerai par un autre passage encore plus formel que le premier, que loin d'avoir adopté ou outré le sentiment de Mr. de Buffon, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, n'a point du tout été d'accord avec cet illustre Naturaliste.

Voici encore une fois ses termes. T. I. p. 23.

La grande humidité de l'Atmosphère en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupissantes, répandues sur sa surface; étoient, dit-on, les suites d'une inondation considérable qu'on y avoit essuyée dans les vallées & les bas fonds; & dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au long: il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plupart des causes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitans: & il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficulté que l'hypothèse de Mr. de Buffon; qui suppose que la Nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivifié les Etres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, & qui heureusement pour nous sont inutiles. D'ailleurs, il n'est pas aisé de concevoir que des Etres quelconques seroient au sortir de leur création dans un

état de décrépitude & de caducité : il paroît au contraire , que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies , ils devraient jouir d'une vigueur d'autant plus grande que leur espece seroit plus nouvelle.

On voit par là évidemment , que l'Auteur n'a pas adopté du tout le sentiment de Mr. de Buffon , comme le critique se l'est mis dans l'esprit : il attaque un livre : il a ce livre sous les yeux & il ne voit pas ce qui y est , & y met des absurdités qu'il forge uniquement pour les réfuter. Je n'ai jamais vu un pareil procédé , ni si peu de bonne foi.

Quand même l'Auteur auroit adhéré aux opinions de Mr. de Buffon , il seroit bien éloigné de s'en repentir ; & s'il n'avoit eu , ou cru avoir des raisons très-fortes pour ne point embrasser , en quelques points , les idées de ce grand homme , il auroit senti autant de plaisir à le suivre qu'il a eu de peine à l'abandonner. Dom Pernety , qui n'a jamais lu les ouvrages de Mr. de Buffon , comme je l'ai démontré à l'article des animaux , s' imagine qu'il lui seroit fort facile de détruire le systême de l'organisation récente ; mais il se trompe , & s'il vouloit jouter en cette matière contre Mr. de Buffon , il éprouveroit une résistance où tous ses vains efforts échoueroient. Il se contente de dire , que *les faits déposent contre* ; mais quels sont ces faits ? Voilà ce que j'eusse été charmé de savoir. On ne peut opposer à l'hypothese de l'organisation récente que de très-fortes probabilités , & non des faits ; car , quand la Nature opère , elle opère en silence & pour ainsi dire , sans témoins. Je parle ici dans le systême de Mr. de Buffon.

J'ai prouvé que le critique lui seul a trouvé dans les *Recherches Philosophiques* des choses que personne ne fauroit y trouver : il n'a donc pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. Voilà ce que je devois faire voir.

Je me souviens que quelqu'un m'a un jour proposé le probleme suivant :

Est-ce un avantage pour un Auteur d'être bien ou mal compris par son Critique.

Je répondis qu'il n'y avoit pas à opter, & qu'un critique éclairé étoit sans comparaison préférable à un autre critique moins éclairé ; parce qu'il vaut infiniment mieux d'être assailli par cinq ou six objections bien faites, que de se voir accablé par un grand nombre de mauvaises raisons : alors on n'est pas blessé, mais fatigué. Je dis qu'une critique pourroit être si foncièrement mal faite, que je défierois l'écrivain le plus habile de la bien réfuter. Ceci ressemble beaucoup à l'aventure d'un avocat, qui, pour soutenir une cause manifestement mauvaise, avoit rempli son *Factum* de mille chicanes : là-dessus le défendeur attesta par serment, qu'il aimoit mieux perdre son procès, que de répondre de point en point à tant de mauvaises raisons ; & l'avocat triompha.



CHAPITRE XXXIX.

Des plus anciens peuples de notre continent.

Cette maniere de critiquer un livre, est absolument vicieuse, où l'on confond ce que l'Auteur distingue dans son livre.

L'Auteur a distingué les montagnes en pic ou pyramidales, d'avec les montagnes convexes ou, comme parle Mr. de Montesquieu, d'avec les *montagnes plates*.

L'Auteur a ensuite dit, que c'est sur les montagnes convexes de notre continent (*) qu'il faut chercher les plus anciens peuples de notre continent; & heureusement pour lui, ce sentiment étoit celui de Platon; ainsi qu'on peut s'en convaincre par un passage très-remarquable de Strabon : ce sentiment est encore celui de tous les Philosophes modernes qui ont fait des recherches sur l'histoire des nations. Or le critique objecte à cela; *mais, selon vous, on de-*

(*) „ Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de *notre Continent*, qu'on doit chercher les plus anciens peuples, il n'y a pas de doute que les Tartares ne l'emportent à cet égard sur tous les autres.” *Recherches Philosoph.* Tome II. Pag. 346.

Il est clair comme le jour, qu'il est ici question des peuples de notre continent, & non pas des peuples du nouveau continent. Le critique a confondu tout cela, & n'a pas laissé une seule idée sans la bouleverser.

vroit trouver les plus anciens peuples en Amérique sur le Chimborazo.

Voilà précisément ce que l'Auteur n'a eu garde de dire; car en ce cas, il eût dit trois grandes absurdités.

1. L'Auteur a parlé des peuples de notre continent, & le Chimborazo n'est pas dans notre continent.

2. Il a parlé des montagnes convexes comme celles de la Tartarie, & non des montagnes pyramidales comme le Chimborazo, ou le Pic de Tenerif, ou le Pic-Adam.

3. Il a dit que la tête de ce Chimborazo est trop élevée, trop aride, trop dégarnie de végétaux, pour que des hommes pussent y vivre avec leurs troupeaux, ou sans leurs troupeaux.

Ainsi Dom Pernety, pour combattre bien à son aise l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, commence par lui refuser le sens commun; alors il l'accable & prend un ton imposant; mais il ne faut pas croire que, quand il prend un pareil ton, cela empêche qu'il ne se trompe, & s'il ne s'étoit pas trompé, il eût été plus modéré dans ses expressions, & plus modeste.

L'Auteur a connu l'élévation du Chimborazo; puisqu'il l'a indiqué, non pas comme dit le critique d'après Mr. de la Condamine, mais d'après les observations d'Ulloa: il a connu encore la hauteur de cette espece de bosse qui est en Tartarie; car outre qu'il en avoit vu la mesure, estimée dans le quatrième vo-

lume du P. du Halde (*), il a dit que les rivières & les fleuves, qui en descendent, nous indiquent assez cette hauteur. Or, si après cela il avoit ajouté que les hommes, qui peuvent vivre sur une élévation convexe telle que celle-là, peuvent vivre encore beaucoup mieux à leur aise sur un rocher tout stérile, tout couvert d'une neige éternelle, comme le Chimborazo, il n'y auroit certainement eu dans tout son discours aucune trace de sens commun, & sa distinction des montagnes en convexes & pyramidales eût été tout à fait inutile dans son système. Le critique n'a pas compris ceci.

L'Auteur n'a pas été chercher les plus anciens peuples de notre continent sur le sommet des Alpes ou des Pyrénées; parce que ces pointes montagneuses, quoique très-élevées, manquent de plantes & de toutes les autres productions dont les hommes pourroient

(*) „ Cette région est fort élevée & pleine de montagnes.
 „ Il y en a une entr'autres sur laquelle nous avons toujours
 „ monté durant cinq ou six jours de marche. L'Empereur
 „ ayant voulu savoir de combien elle surpassoit les cam-
 „ pagnes de *Peking*, éloignées de là d'environ trois-cents
 „ mille : à notre retour, après avoir mesuré la hauteur de
 „ plus de cent montagnes, qui sont sur la route, nous
 „ trouvâmes qu'elle avoit trois-mille pas géométriques
 „ d'élévation au dessus de la mer la plus proche de *Peking*.
 „ *Voyage du Pere Verbiest dans la Description de la Chine & de*
 „ *la Tartarie. Par le P. du Halde. T. IV. pag. 100 & 101. in 4to.*

On conçoit bien que cette montagne n'étoit rien moins qu'en pic, puisque l'Empereur de la Chine y monta avec toute sa suite, qui consistoit en plus de soixante-mille hommes, & cent-mille chevaux. Il y a telles pointes des Alpes ou des Pyrénées où un Miquelet a beaucoup de peine à grimper avec des crochets. Au reste, ce n'est pas uniquement de cette montagne de la Tartarie, dont il est question; mais de tout le pays en général.

se sustenter pendant un déluge , & d'ailleurs le froid y est si rigoureux qu'on ne sauroit y vivre, quand même on y auroit en abondance des végétaux alimentaires, & du gramen pour faire paître les troupeaux, qui au défaut du gibier sont absolument nécessaires à l'homme dans les pays froids : les peuples chasseurs du Nord se couvrent des peaux des animaux sauvages : les peuples bergers du Nord s'habillent des peaux de leurs animaux apprivoisés. Il faut donc, dans les pays froids, ou qu'on ait du gibier ou des troupeaux : sans quoi l'homme ne sauroit y vivre, quand même il auroit assez de plantes pour n'avoir pas besoin d'être sarcophage ; mais dans toutes les contrées septentrionales les hommes sont ou Sarcophages ou Ichthyophages, & ces derniers se font des vêtements des intestins des poissons & des dépouilles des Phocas. Il n'y a que les nations déjà parvenues à la connoissance de certains arts, qui puissent tirer une partie de leurs habillemens du chanvre & du lin, deux plantes qui exigent de grands apprêts. Les peuples du Midi, qui ont le moins besoin de vêtements, ont reçu de la Nature des végétaux, tels que les cotonniers, dont la bourre n'exige pas autant d'apprêts que le lin & le chanvre.

Quand il a été question des peuples de l'Amérique, l'Auteur a dit que les premiers d'entr'eux, qui ayent été formés en une espece de société, ont été les Péruviens qui habitent sous un climat fort tempéré, & sur un terrain fort exhaussé.

Il n'a donc pas contredit par rapport aux nations du nouveau continent, les principes qu'il avoit

établis par rapport aux nations de l'ancien continent ; mais les grands bouleversements que l'Amérique a essuyés par les tremblements de terre, les volcans, les inondations, ne permettent pas qu'on adopte à son égard toutes les maximes & toutes les regles de la critique historique, dont on peut se servir pour éclaircir les antiquités des peuples de notre continent ; car les Américains manquant absolument du secours des lettres, n'avoient ni annales, ni registres, ni mémoires : tout le dépôt de l'histoire y étoit confié à une tradition défigurée par mille fables, aussi grossieres que l'esprit de ceux qui les contoient.

Quand l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a assuré, que les Tartares habitans d'une immense élévation convexe devoient être des peuples extrêmement anciens, il n'a pas cru que cela seul suffisoit pour démontrer leur ancienneté ; mais il l'a démontrée par le témoignage même de l'histoire écrite ; & l'Empire de la Chine, le plus ancien des Empires, formé dans le voisinage de la Tartarie, est une preuve parlante de ce qu'il a avancé.

Le critique, loin d'entrer dans la moindre discussion historique, loin d'avoir rien approfondi, rien examiné, n'a pas eu des notions claires de toutes ces choses, & il en parle véritablement au hazard, selon sa coûtume.

Quand il est question du teint des Negres & des hommes basanés, Dom Pernety, sans avoir fait là-dessus la moindre recherche, dit à l'Auteur : *tout ce que vous avez avancé à cet égard porte à faux.* Et voilà les seuls mots qu'on trouve dans toute sa Dissert-

tation par rapport à un si important article de la Physiologie. Je prendrai ici la liberté de dire à Dom Pernety que, quand il aura approfondi cette matiere autant que l'a fait l'Auteur à l'article des *Negres blancs, des Blafards*, & à celui qui traite de la *couleur des Américains*, alors cet Auteur sera très-charmé de lui répondre. Mais que peut-on jusqu'à présent répondre à un homme qui nie seulement des faits qu'il ne connoit pas, & auxquels il n'en substitue pas d'autres? Quand un Auteur établit une cause, il faut que le critique qui nie l'existence de cette cause, en ait une autre toute prête pour remplacer celle qu'il détruit; sans quoi il est absurde de vouloir détruire une cause; puisque tout effet en doit avoir une. Quand on a rejeté les tourbillons de Descartes, on y a d'abord substitué le systême de l'attraction, & ceux qui rejettent l'attraction, doivent à leur tour inventer une nouvelle hypothese ou bien en ressusciter une ancienne; car enfin on ne peut pas laisser un instant les effets sans cause. Les critiques, qui démolissent un bâtiment, & qui n'en bâtissent point, peuvent être fort contents d'eux-mêmes; mais je doute que tout le monde soit fort content d'eux.

J'ajouterai encore ici quelques observations pour développer davantage les idées de l'Auteur sur la distinction des montagnes en convexes & en pyramidales, par rapport aux effets qui peuvent en résulter en un temps de cataclyfme.

Les montagnes qui s'élevent perpendiculairement, vont toutes, cômme on voit, se terminer en pointes de la figure d'un cône dressé sur sa base, ou

d'une pyramide plus ou moins irrégulière : or plus les eaux s'élevent autour de ces montagnes, & moins il reste d'emplacement à leurs sommets, où les hommes pourroient se réfugier ; puisque la base, qui occupe le plus de terrain, est la première submergée : ces montagnes ainsi posées dans les eaux, forment des écueils & non des isles.

Qu'on imagine après cela une élévation convexe, & qu'on fasse monter les eaux tout autour de cette élévation jusqu'à un certain point, alors on verra que la partie qui est restée à sec, forme une isle & non un écueil. Les hommes peuvent donc trouver sur ces dernières hauteurs ce qu'ils ne sauroient trouver sur les autres ; puisqu'il est aussi possible de vivre dans une isle, qu'il est impossible de subsister sur un écueil.

J'avoue qu'il n'y a dans aucun pays des élévations géométriquement convexes, non plus qu'il n'y a des montagnes géométriquement coniques ; mais les irrégularités du terrain, quand la forme primitive existe, sont des infiniment petits : ainsi quelques rochers dont la Tartarie est parsemée, n'empêchent pas que le terrain ne s'y élève insensiblement ; & c'est cette élévation insensible qui fait la convexité, que Mr. de Montesquieu nomme très-bien une montagne plate, lorsqu'il parle de la Tartarie.



CHAPITRE XL.

De l'augmentation du froid vers le pôle antarctique.

JE suis très-persuadé que, si le critique eût lu les *Considérations Géographiques & Physiques* de Mr. de Buache, il n'auroit jamais attaqué les observations sur le degré du froid dans les deux continents sous les mêmes latitudes.

Je suis encore très-persuadé que, si le critique eût lu les Collections du Président de Brosse, celle de Barrow traduite par Mr. Targe, celle de feu l'Abbé Prévôt, il n'auroit jamais nié l'augmentation du froid vers le pôle antarctique. Mais quand on ne cite pas des Auteurs, & qu'on s'autorise du rapport vrai ou faux d'un Marin tel que Mr. Guyot, qui n'a jamais rien écrit, & qui n'a jamais eu la réputation d'être Physicien ou Géographe, alors on peut dire tout ce qu'on veut. Dans de telles matieres il faut absolument citer des Auteurs connus, & surtout lorsqu'il s'agit de détruire un fait généralement reconnu.

Selon Dom Pernety, *il ne fait pas plus froid en hiver sous le soixantieme degré de latitude méridionale, que sous le quarante-huitieme degré de latitude septentrionale.* C'est une chose, dit-il, qu'il fait, & que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a ignorée. En cela j'avoue qu'il ne se trompe pas; puisque l'Auteur l'a très-fort ignorée.

S'il fait si chaud sous le soixantième degré latitude Sud, & cela en hiver, pourquoi donc Mr. Halley marque-t-il dans son routier, sous les 52 degrés, une si prodigieuse quantité de glaces, qu'elle eût suffi pour boucher le canal de la Manche ? Cependant il est inoui que le pas de Calais se soit gelé. Or entre Mr. Halley & Mr. Guyot, il n'y a certainement pas à balancer : ils ont couru tous deux les mêmes mers ; mais une seule observation de Mr. Halley est plus précieuse pour les vrais savants, que tous les rapports de ce même Marin qui a mis des os d'un Géant, haut de 12 à 13 pieds, dans une caisse.

Je pourrais ici donner les routiers de plusieurs vaisseaux ; mais je me borne à celui de la *Marie* & de l'*Aigle*, qui ont découvert le *cap Circoncision*, qui, avec le *port de Drack*, est la Terre la plus Australe que nous connoissons. (*)

Les deux navires, que je viens de nommer, furent, en 1738, envoyés à la découverte des Terres Australes par la *Compagnie Française des Indes* : ils trouverent la brume dès les 44 degrés de latitude méridionale, & 344 de longitude. Cette brume les enveloppa & ne les quitta plus : le froid devint très-vif, & cela au cœur de l'été, puisqu'on étoit dans le mois de Décembre, qui correspond, comme on fait, pour ce climat, à notre mois de Juin. Quand ces vaisseaux parvinrent au 48 degré, 50 minutes, ils se trouverent entourés de glaçons hauts de trois-

(*) La relation de ces vaisseaux est dans la collection du Président de Brosse, & dans l'*Histoire Générale des Voyages*. T. XI. Edition de Paris.

cents pieds, & de trois lieues de tour ; au point qu'ils ressembloient à de grands écueils flottants : on manœuvra entre ces glaces en courant au Sud : mais sous le 54ime degré la brume devint si épaisse & les glaçons si serrés, que les vaisseaux y furent barrés, & ne purent jamais pénétrer au-delà : malgré tous leurs efforts pour continuer la route, il fallut retourner.

On voit que ces vaisseaux étoient encore à six degrés en deçà du point, où Dom Pernety assure qu'il ne fait pas plus froid pendant l'hiver austral, que sous le quarante-huitieme degré latitude Nord, où l'on peut naviguer en tout temps, & où l'on ne voit jamais des glaçons hauts de 300 pieds.

Dans notre latitude septentrionale les vaisseaux sont parvenus jusqu'au quatre-vingt-cinq, & même à ce qu'on prétend au quatre-vingt-huitieme degré : dans la latitude opposée aucun vaisseau n'a certainement dépassé le soixante-troisieme, & on doute même de la bonne foi de quelques Navigateurs qui prétendent y avoir atteint : ce qu'il y a de bien certain encore, c'est que nous ne connoissons aucune terre au-delà de ce qu'on nomme le *Port de Drack*. Je supplie le critique de nous expliquer d'une maniere satisfaisante, pourquoi on a été à 500 lieues tout au moins plus avant vers le pôle arctique que vers l'antarctique. Voilà la difficulté ; mais le critique s'est bien gardé de la résoudre ; de sorte que sa maniere de raisonner est sans cesse en défaut : il rejette l'explication d'un phénomène & d'un grand phénomène, & ne donne lui-même aucune explication, bonne ou mauvaise. Il faut donc persister à croire, que l'augmentation du

froid qu'on éprouve en allant au Sud, est la véritable cause qui a arrêté tous les Navigateurs, comme le font les Puissances maritimes qui ont envoyé des navires à la découverte des Terres australes, & comme un chacun peut s'en convaincre par lui-même en consultant les recueils de voyages que j'ai cités plus haut. On peut bien s'imaginer que, si l'on n'avoit pas été arrêté par quelque obstacle, on eût tout au moins été reconnoître le cercle polaire austral; mais on peut assurer que jamais aucun homme de notre continent n'y a été : au point qu'on ne fait si à cette latitude il y a des terres, des animaux, des hommes; tout cela est inconnu; tandis que les mers & les pays, qui gisent sous le cercle polaire boréal, sont exactement décrits dans les cartes, & parcourus tous les ans par les Marins & les Voyageurs.

Quand le critique parle du froid qu'on ressent aux isles Malouines, il dit que la glace n'y porte point de grosses pierres. A cela je répons, que des Physiciens, qui veulent connoître la nature d'un climat, ne se servent pas de grosses pierres, mais de bons thermometres bien sensibles. Ainsi, pour pouvoir parler du climat des isles Malouines, il faudroit avoir des tables d'observations météorologiques; & le critique n'a pas été en état de faire de telles tables, qui sont l'unique chose dont on pourroit s'occuper utilement dans ces isles: au reste, comme le terrain y est assez uni, & qu'il n'y a pas des futayes, cela diminue le degré de froid qu'on y éprouveroit, s'il y avoit de grandes forêts ou de hautes montagnes.

J'ai

J'ai dit que quand un critique rejette l'explication d'un phénomène, il doit en donner une autre : cependant Dom Pernety remplace un effet généralement reconnu par un effet qui choque toutes les notions qu'on a acquises par l'expérience & les observations des Physiciens. Non seulement il nie l'augmentation du froid vers le pôle austral ; mais il y substitue encore une augmentation de chaleur si grande, qu'elle répond précisément à douze degrés de latitude : car s'il fait aussi chaud en hiver sous le soixantième degré de latitude Sud que sous le quarante-huitième degré Nord, on voit qu'il y a dans les deux latitudes une différence de température qui équivaut à douze degrés, ce qui choque, comme je viens de le dire, l'expérience même.

En établissant un tel paradoxe, le critique devoit nécessairement entrer dans de longues discussions ; mais c'est en une seule ligne, en un seul mot, qu'il hardit une telle proposition, & cela d'une manière qui prouve qu'il n'a pas connu seulement les premiers éléments de la Géographie.

Rejeter une cause sans en dire la raison, & y substituer une cause contraire sans en dire encore la raison, c'est une manière de raisonner inconnue à tous les Physiciens du Monde.



C H A P I T R E X L I .

De la supériorité de l'ancien continent sur le nouveau.

DOm Pernety prétend que l'ancien continent n'a absolument aucun avantage sur le nouveau, & il accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, de s'être livré puérilement à des préjugés nationaux (*), lorsqu'il a loué l'Europe & les Européens. Selon le critique qu'on prendroit à ses discours pour un Américain, cette Europe est un mal-heureux petit pays où le Cacao & le Baume du Pérou ne veulent pas croître, & où les hommes n'ont pas plus d'industrie & d'intelligence que les Caraïbes & les Hurons.

On voit que je pourrois très-bien me dispenser de répondre à de telles absurdités : cependant je réponde, que l'Europe est la mere de tous les arts & de toutes les sciences ; que l'Europe est la patrie de tous ces immortels génies, qui ont honoré l'humanité, ou qui l'ont comblée de leurs bienfaits (**). Il faut être

(*) *Dissertation sur l'Amérique.* Pag. 13. & en général à toutes les pages.

(**) *Quique pii vates, & Phæbo digna loquuti :*

Inventas aut qui vitam excoluere per artes :

Quique sui memores alios fecere merendo :

Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ. *Ænei.* VI.

Les anciens mettoient dans leur paradis les Philosophes, les Poètes & les Artistes, par une gratitude envers la mémoire de ces grands hommes, qui contrafte singulièrement avec la bassesse de ces Moines ignorants qui ont damné Descartes, Newton & presque tous les Poètes.

un véritable critique pour ne pas avouer cela , ou pour ne pas le savoir.

Dans toute l'étendue de l'Amérique depuis le cap Hoorn jusqu'à la baye de Hudson, il n'a jamais paru un Philosophe, un Savant, un Artiste, un homme d'esprit, dont le nom ait mérité d'être inféré dans l'histoire des sciences, ou dont les talents ayent servy l'humanité.

Si aujourd'hui il y a en Amérique des hommes qui savent lire & écrire, c'est qu'ils sont venus d'Europe : car les Américains naturels ne savent ni lire, ni écrire : c'est un peuple abruti qu'on ne peut appliquer à aucune science, à aucun art. Les Hurons & les Iroquois sont encore aussi sauvages qu'ils l'étoient en 1525 ; ils logent encore dans de chétives cabanes, comme ils y ont toujours logé : ils n'ont jamais cultivé la terre, & ils ne la cultivent pas encore.

L'Europe a conquis l'Amérique, & elle la tient sous son joug avec autant de facilité que l'Empire Romain tenoit la Corse ou la Sardaigne. Si à tout cela on ajoute les conquêtes que les Européens ont faites en Afrique, en Asie & au centre même de ce formidable Empire du Mogol, alors il faut bien supposer, que ces Européens surpassent autant les autres nations du Monde par leur bravoure qu'ils les surpassent par leurs connoissances dans les arts & dans les sciences. L'Europe est le seul pays de l'Univers où on trouve des Physiciens & des Astronomes : car les Chinois, qui se vantent de tant de choses, n'ont pas un seul Astronome, ni un seul Physicien : ils n'ont ni Sculpteurs, ni Peintres, non plus que les autres peuples de

l'Asie (*). Quant à leurs Poètes, & surtout à leurs Poètes Dramatiques, ce sont des Troubadours, & il y a autant de distance de leur meilleure Tragédie *P'chao-chi-cou-Ell* à la Phedre de Racine, ou au Cinna de Corneille, qu'il y a de distance de l'Alaric de Scudéri ou de la Pucelle de Chapelain à l'Enéide.

Notre ancien continent depuis Cadix jusqu'à Jédo, depuis Goa jusqu'à Pétersbourg, renferme plus de grandes villes qu'il n'y a de misérables villages dans l'Amérique. L'Allemagne elle seule a sans comparaison plus de villes murées (2300) qu'il n'y a de bourgades au nouveau Monde. L'Empire de la Chine contient plus d'hommes que tout le nouveau Monde n'a d'indigenes d'une extrémité à l'autre. L'Amérique n'a que de grandes forêts, & des forêts si grandes qu'on peut y voyager par un pays de neuf-cents lieues en ligne droite sans rencontrer une ville : il n'y a pour cela qu'à s'embarquer à la source du Maragnon & le descendre jusqu'au Para.

Je laisse à juger après cela si notre ancien continent n'a aucun avantage sur le nouveau, ainsi que Dom Pernety le soutient dans la Dissertation qu'il a lue, à ce qu'il dit dans sa préface, à l'Académie de Berlin le 7 Septembre 1769 à ce que je suppose, car il n'y pas une seule date d'année dans son écrit, ni même au titre. Quoiqu'il en soit, j'ose bien lui

(*) Je publierai un jour quelques recherches que j'ai faites sur les causes qui ont toujours empêché les Orientaux de réussir dans la peinture, & cela avant l'établissement du Mahométisme, & dans des pays où le Mahométisme n'a jamais été dominant, comme à la Chine & au Japon, où on ne fait pas encore aujourd'hui dessiner correctement.

dire qu'il est le seul homme en Europe, qui ait jamais soutenu un tel paradoxe, & je doute qu'on pût trouver en Europe un autre homme assez prévenu pour défendre ce paradoxe.

Mais, objecte-t-il, dans notre continent il y a des Tartares, qui ne vivent que de chasse. A cela je répons encore, qu'il est le seul homme qui ait jamais fait des Tartares un peuple chasseur: s'il avoit consulté d'autres Auteurs que le Moine Plan Carpin & Alexandre ab Alexandro, il n'auroit pu ignorer que les Tartares sont un peuple berger. On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique; mais dans tous les pays connus de notre continent, il seroit difficile de trouver trois peuples véritablement chasseurs: car les Lapons, les Samoiédes, les Tunguses qui ont des Troupeaux de Rhennes apprivoisés, sont déjà des peuples pasteurs. Il ne faut pas confondre toutes ces choses & prêter aux nations des mœurs qui ne sont pas les leurs.

On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique: on assure qu'il y a des Antropophages; mais dans tous les pays connus de notre continent, il n'existe plus d'Antropophages: si en Espagne, en Italie & en France on nourrit quelques troupeaux d'hommes, ce n'est certainement pas pour les manger, comme le croyoit cet Iroquois dont j'ai parlé, & qu'on mena voir, en 1666, le réfectoire des Cordeliers.

Mais, objecte encore le critique, les terres de l'Europe ont besoin d'une culture continuelle; & en Amérique la terre donne tout d'elle-même.

En vérité, c'est s'opiniâtrer à confondre les climats, les pays & la Nature entière: car les contrées

de l'Amérique , qui ont les mêmes latitudes que les différentes parties de l'Europe , ont encore plus besoin que l'Europe d'une culture continuelle. Que seroit le Canada , l'Acadie , la Nouvelle - Angleterre , la Nouvelle-Yorck , si les Anglois n'y travailloient pas la terre , & s'ils ne la travailloient pas fans cesse ? Le critique dit avoir été à Monte-video : cela est possible ; mais il ne faut pas juger par Monte-video des bords du lac Huron , & des rivages du Labrador : c'est comme si l'on jugeoit de la Lapponie par la Provence & le Languedoc.

Au reste , c'est un bonheur inestimable pour la plus grande partie de l'Europe , d'avoir des terres qu'il faut sans cesse cultiver : cela entretient , pour peu que le gouvernement ne soit pas excessivement mauvais , l'amour du travail , & non l'amour de l'oïveté , l'amour de l'ordre , & non celui du brigandage. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur les plus belles provinces de l'Espagne comme la Valence , l'Estrémadoure & sur les meilleures terres du Royaume de Naples telles que celles de l'Apulie , & on y voit une misere que les paysans Anglois n'ont jamais connue , parcequ'on y a perdu l'esprit du travail ; on y compte plus de Moines que de Laboureurs ; preuve évidente qu'on y a perdu l'esprit du travail. Il est plus commode de lire du latin qu'on n'entend pas , que de conduire des herbes & de battre en grange : les laboureurs mêmes de ce pays-là , sont des fainéants qui se font promener dans leurs champs , assis sur un estrapontin de la charrie ; ce qui est la chose du monde la plus choquante aux yeux de ceux qui ont vu labourer dans nos pays

du Nord où l'on fait tant de récoltes uniquement pour nourrir le Midi. La Hollande a avitaillé pendant trois ans de suite l'Italie ; & elle pourvoit en tout temps une partie de l'Espagne : l'Angleterre entretient l'autre partie de l'Espagne & tout le Portugal. On peut bien croire qu'il n'en coûte pas peu à ces excellents pays du Midi pour être nourris ainsi par les septentrionaux. Dans les Etats du Pape, où l'on a essuyé tant de disettes, on a aussi vendu tant d'antiques qu'un jour on ira voir les raretés de Rome en Angleterre.

Quand le Nord de l'Europe étoit moins cultivé, il étoit précisément sans police : aussi longtemps qu'on continuera à bien cultiver les terres, on n'y retombera pas dans la barbarie : mais le dépérissement de l'agriculture sera le pronostic d'un siècle d'ignorance.

Ce n'est pas au reste que je pense avec presque tous les Auteurs agronomes modernes, qu'il faille très-bien cultiver ; il y a en cela comme en toutes choses un milieu qu'il faut garder, & qu'il faut toujours garder. Cette admirable maxime des anciens *optimè colere damnosum* (*) n'ayant pas été bien pesée, bien développée, que dis-je, pas même bien connue, voici ce qu'il en est arrivé : presque tous les Auteurs agronomes modernes ont écrit sur l'*Agro-*

(*) Il semble que les anciens avoient prévu que l'on donneroit un jour dans l'Agromanie ou dans un excès, un raffinement entièrement opposé à l'esprit de l'Agriculture. Quoi de plus sensé que ces paroles de Pline que je ne puis m'abstenir de citer ; *Imò hercule ! Judio modum rerum omnium utilissimum. Benè colere necessarium est, optimè damnosum.* Je supplie ceux qui écrivent sur l'Agriculture de peser ces paroles. *Lib. XVIII. C. VI.*

manie : tandis que Caton, Varron, Columelle, Plinè & Palladius, ont écrit sur l'*Agriculture*, parceque les anciens ont bien cultivé, & que ces Auteurs modernes ont voulu qu'on cultivât très-bien, ce qui est réellement une chose absurde : aussi aucun peuple de l'Europe n'oseroit-il se vanter d'avoir porté son agriculture au point où étoit celle des anciens Romains, qui s'instruisoient dans des livres qu'on ne daigne pas même lire aujourd'hui : il y a peut-être actuellement en Europe dix-mille personnes, qui ont lu Du Hamel, & qui n'ont pas lu Columelle.

Quoiqu'il en soit, je répète, que c'est un bonheur pour un pays d'avoir des terres qui, sans la culture la plus pénible, ne rendroient absolument rien, & qui, par une culture pénible, donnent un excédent considérable. Le critique a-t-il eu sur tout cela des idées bien claires ? J'en doute très-fort.

L'ancien continent a sur le nouveau une supériorité si grande qu'il est impossible d'imaginer une supériorité plus grande d'un pays sur un autre, & c'étoit encore bien pis du temps passé, & avant que l'Amérique eût reçu de notre Monde les Chevaux, les Bœufs, les Anes, les Cochons domestiques, les Chats domestiques qu'on vendoit si cher pendant tout le commencement du seizième siècle, qu'un matelot Hollandois fit une fortune singulière en Amérique en y vendant des Chats : on y a encore été porter des Chevres, des Brebis, plusieurs races de Chiens, des Poules, des Pigeons, du Ris, du Seigle, du Froment, la Vigne cultivée, les Grenadiers, les Cannes à sucre, les Caffiers, les Melons, les Citroniers, les Orangers,

les Pommiers, les Poiriers, les Oliviers, les Noyers, les Amandiers, les Pruniers, les Mûriers, les Cerisiers, les Abricotiers, les Pêchers. Enfin ce malheureux pays manquoit de tant de choses, & on y a porté tant de choses qu'on pourroit en faire un catalogue presqu'aussi grand que celui d'un cabinet d'Histoire Naturelle.

Je conviens très-volontiers, qu'on eût pu faire tous ces présents à l'Amérique sans massacrer un seul de ses stupides habitants; mais les infames excès de quelques voleurs Espagnols, doivent-ils réellement être imputés à tous les Européens, comme le critique l'a fait? Doivent-ils surtout être imputés aux peuples d'Allemagne, qui n'ont jamais été conquérir un pouce de terre en Amérique? Voilà ce que j'ose bien nier au critique. La plus saine partie de la nation Espagnole n'a jamais approuvé les actions de Pizarre, ni même le livre de Sepulveda, car on voit par l'apologie qu'il publia, combien ce livre avoit révolté les esprits. On trouve fort mauvais, que Charles-Quint ne voulût pas seulement donner audience à Fernand Cortez; mais il étoit plus facile de jouir des conquêtes de ce meurtrier que de le bien recevoir. Quant à Vasco Nunnez, qui étoit aussi méchant que Cortez & Pizarre ensemble, il fallut absolument que la Cour d'Espagne envoyât un ordre en Amérique pour le faire pendre: c'étoit l'unique moyen de faire cesser les déprédations inouïes de ce brigand. Il faut convenir encore, que les historiens Espagnols n'ont pas tous tâché de pallier les crimes de leurs prétendus conquérants: on voit que Zarate rapporte avec beau-

coup d'ingénuité la confession publique que fit Pizarre avant que de mourir : *il avoua d'avoir fait très-injustement, & sans aucune raison, étrangler l'Empereur Atabaliba, & d'avoir couché avec la femme de ce prince après sa mort & encore durant sa vie.* Le Moine de la Vallé Viridi lui donna la plus belle ab-solution qu'on puisse donner à un pénitent.

C'est avec bien du plaisir que je finis ce chapitre, dans lequel il me paroît, que j'ai démontré l'existence du Soleil à ces Sauvages du Pont-Euxin, qui soutiennent qu'il n'y a pas de Soleil.

C H A P I T R E X L I I .

Inadvertance du Critique.

IL me paroît, que Dom Pernety est tombé dans une espece d'inadvertance, lorsqu'il a inseré dans sa Dissertation le passage suivant, qu'il eût pu omettre sans affoiblir en rien les arguments & les raisons dont il se sert.

Voici ses termes. Pag. 130.

Lorsque j'entre dans les tabagiës Angloises, Hollandoises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois, ou Suédois, il me semble être transporté dans un carbet de Caraïbes, ou de Sauvages du Canada.

D'abord il n'est pas humainement croyable qu'il soit entré dans tous ces endroits dont il parle; &

quand il y feroit entré mille fois, il ne s'enfuivroit pas, que six nations très-respectables, les Anglois, les Hollandois, les Allemands, les Flamands, les Danois & les Suédois, ressemblent aux Sauvages du Canada & aux Caraïbes : cette comparaison est si basse & si outrée, que je ne fais comment on a pu y penser : car on ne fauroit dire, qu'elle est adressée à la populace ; puisque ceux, qui connoissent l'Angleterre & la Hollande, savent que les premiers seigneurs & les négociants les plus distingués y fréquentent ces endroits, qu'on compare ici à des carbets de Caraïbes où l'on rôtit des prisonniers, & où dans une joie brutale on mange les membres de ses semblables.

Le critique, en comprenant dans son énumération presque toute l'Europe, a eu grand soin de ne pas parler des François, ce qui feroit soupçonner qu'il est lui-même François : quand on l'entend faire l'apologie des Bénédictins, alors on s'apperçoit qu'il est lui-même Bénédictin. Je ne disconviens pas qu'il ne soit louable d'aimer l'ordre monastique où on est entré pour faire son salut, & d'aimer encore la nation où on est né ; mais il ne faut pas pour cela vouloir insulter les autres nations, parce qu'elles n'ont point chez elles des couvents de Bénédictins.

Voici maintenant d'autres traits que le critique a tâché de lancer contre les Allemands. Il assure, pag. 114, que Comus n'oseroit venir faire des tours de passe-passe chez les peuples de l'Allemagne savante, de peur d'être brûlé vif comme forcier, & il disoit cela en Allemagne. Moi, qui ai vu l'escamoteur Comus & Mr. le Pelletier son associé, j'ose bien répondre

d'eux, ils pourront, quand ils voudront, venir dans l'Allemagne favante; & il ne leur sera fait aucun mal.

Le critique s'étant ressouvenu, qu'il n'avoit pas médit des Suiffes, revient sur eux avec l'*aventure des Marionettes de Brioché*, qui, par parenthese, pourroit bien être un conte inventé à plaisir; mais pour quelqu'un qui veut médire, tous les contes vrais ou faux sont bons.

Il ne s'agit pas ici de défendre les autels de tant de nations; mais il s'agit d'apprendre au critique ce qu'il n'a pas su, ou ce qu'il n'auroit pas dû oublier.

Les premiers Imprimeurs Allemands, qui allerent porter des livres imprimés à Paris, faillirent à être brûlés vifs par arrêt du Parlement, comme forciers manifestes, & surpris en sortilege; mais ces Allemands, plus malins que leurs Juges, se sauverent si promptement qu'on ne put les attraper: on saisit leurs éditions, qui ne leur ont jamais été restituées dans l'état où on les leur avoit enlevées contre le droit des gens.

Il conste par les registres des Parlements de France, que les François ont eux seuls brûlé autant de forciers que tous les peuples de l'Europe ensemble. J'ouvre la premiere Histoire de France, qui me tombe sous la main, & j'y trouve, qu'en 1572, il y avoit à Paris seul, trente-mille forciers reconnus pour tels, & déferés comme tels à la justice par leur chef mis à la torture. Les annales de tous les peuples de l'Europe ne contiennent pas autant d'absurdités qu'il y en a dans la seule *histoire de la possession des religieuses de Loudun*, qui se termina par l'affassinat de Grandier.

Les Convulsionnaires, les Jansénistes, les Molinistes, les Fanatiques des Cévennes valent bien les Wampires de Hongrie. Au reste, il faut oublier tout cela; les François & les autres peuples de l'Europe n'en sont pas moins respectables. On ne reproche pas à un homme qu'il a eu la fièvre chaude ou le mal caduc: on ne doit pas reprocher à une nation policée la barbarie de ses ancêtres.

Ainsi tous les contes au sujet de Comus, rapportés par Dom Pernety, ne prouvent rien du tout, ni contre l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, ni contre son livre. Dom Pernety, dis-je, parle dans trois endroits différens de sa Dissertation, des *tabagies* & des *auberges* de l'Europe (*); & cela pour réfuter un ouvrage écrit sur l'Histoire Naturelle de l'homme. J'avoue, que cette manière de critiquer n'est pas commune, & que l'Auteur ne s'y étoit assurément pas attendu.

Quand on se déclare, pour ainsi dire, ennemi d'un livre, & qu'on attaque ce livre depuis la première page jusqu'à la dernière, en noircissant sans cesse l'Auteur, alors il est bien difficile de montrer un bon caractère; mais il faut alors absolument montrer un bon esprit, & ne pas tellement compter sur la malignité des hommes, que, sous prétexte qu'on fait une critique ou une satire, on se permette de dire des choses triviales, aussi inutiles à ceux qui les lisent qu'à ceux qui ne les lisent point.

Est-il donc bien intéressant de savoir que les pèlerins Turcs portent des habits de plusieurs pièces,

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, aux pages 105. 130. 131.

que les valets Chinois mangent les restes de leurs maîtres, que les femmes de Chio portent des jupes fort courtes, que David a été obligé de tuer cent Philistins, que le Gouverneur de Monte-video, avoit fait planter des Orangers dans une prairie, & que c'est par une fourberie & une hypocrisie véritable que les Dames mettent du rouge (*). Il me paroît que le critique, sans affoiblir les arguments dont il se sert, auroit pu passer sur de tels détails, qui n'ont absolument aucun rapport avec les matieres contenues dans les *Recherches Philosophiques*. Et cependant il faut bien qu'il y ait un certain rapport entre ce que dit un critique, & entre ce que l'Auteur a dit; sans quoi le lecteur ne conçoit pas même de quoi il est question; on lui parle de choses si différentes, qu'il lui est impossible de débrouiller un tel cahos.

(*) Pag. 121. Nous ne sommes plus dans le siècle du prédicateur Ménot, qui déclamoit en chaire contre les femmes qui mettoient du rouge. Ces déclamations, dis-je, sont un reste de barbarie qui n'est ni dans nos mœurs, ni dans notre façon de penser.

Je ne sais comment Dom Pernety a pu assurer, pag. 116. que les femmes d'Europe réussissent si mal à s'habiller, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

A-t-il donc examiné de près la moitié des femmes de l'Europe? Personne n'a jamais pensé à dire de telles choses où il n'y a aucune ombre de vérité. Etoit-il mieux instruit lorsqu'il assure, que les Dames de la première distinction ont la mauvaise coutume de voler le dessert? Et cependant il dit cela pag. 106.

Il est pardonnable à un Religieux de ne pas mieux connoître les mœurs des femmes d'Europe, mais alors il ne falloit en rien dire, & ne pas lancer contre elles des traits de satire si peu ingénieux. D'ailleurs une Dissertation sur l'Amérique n'est pas un ouvrage où l'on doit insérer de tels détails.

Je ne dis pas, qu'un critique doive tellement s'acharner contre un Auteur, qu'il ne le quitte pas d'un instant : il lui est sans doute libre de faire des digressions plus ou moins longues, plus ou moins ennuyeuses ; mais il me semble, que ces digressions mêmes doivent toujours avoir un rapport quelconque ; non pas au sujet que les critiques traitent, car ils ne traitent aucun sujet ; mais à celui que l'Auteur a traité.

L'art de la critique ne me paroît guere plus avancé que du temps d'Homere : c'est réellement une routine qu'on ne perfectionne pas, & dont on se fert toujours : cette routine est tellement connue qu'on fait d'avance comment un critique s'y prendra pour décrier tel livre, pour noircir tel Auteur : c'est ici l'histoire du hériſſon, qui n'a qu'une ruse ; mais elle est bonne, puisqu'elle consiste à piquer. Il est bien triste pour les lettres qu'un art, qu'on pourroit réduire en règles, ne soit jusqu'à présent qu'une calomnie mise en système. On s'étonne de ce que l'on oublie si-tôt tant de critiques faites contre tant de livres : j'en fais bien la raison, c'est qu'elles ne sont pas instructives ; car si elles étoient instructives on s'en souviendroit longtemps. Mais, malgré tout cela, les critiques écrivent toujours, & on leur répondra toujours, car on ne fait pas des critiques contre des Auteurs qui ne sont pas en état de répondre : on les laisse, pour ainsi dire, ensevelis sous leurs propres absurdités. Et cet Auteur, qui alla à la Sorbonne solliciter une condamnation contre son propre ouvrage, n'étoit pas absolument fou.

 C H A P I T R E X L I I I .

Observation sur quelques usages des peuples policés, & des peuples sauvages.

J'Ai dit que le critique auroit pu s'abstenir d'entrer dans des détails si peu intéressants sur quelques usages des nations de notre continent : il auroit sans doute pu s'abstenir de parler des *fleurs & des aigrettes que les femmes d'Europe portent dans leurs cheveux* (*); mais ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est qu'il accuse l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, d'avoir fait comme les Tirolois qui ont le goître, & qui se moquent, dit-il, de ceux qui ne l'ont pas. Si le critique devoit indiquer dans quel endroit de son livre, l'Auteur s'est moqué de ceux qui ne sont pas naturellement contrefaits, ou de ceux qui sont naturellement contrefaits, il seroit fort embarrassé; car il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches Philosophiques*.

Dom Pernety a cru qu'il étoit très-aisé de disserter longtemps sur les modes & les usages; mais il s'est trompé : cela exige beaucoup plus de recherches qu'il n'en avoit faites, & après bien des recherches il est

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 121.

Le critique assure que les Dames en Europe portent aux oreilles des *pandeloques* qui leur descendent jusqu'au bas de la machoire. Pag. 123.

Ce mot de *machoire* est bien dur, & la politesse veut qu'en parlant des femmes, on dise jusqu'au bas des joues.

encore difficile de traiter ces matieres avec précision ; hormis qu'on ne se permette d'écrire des choses triviales que les enfans n'ignorent pas.

D'abord il faut bien distinguer les modes qui affectent le corps, d'avec celles qui n'affectent que la parure & les vêtements : les premières choquent la raison & le bon sens : toutes les autres sont très-indifférentes, puisqu'on peut les quitter en un instant, & dès qu'on s'en trouve mal ; mais quand on a une fois la tête aplatie comme les Américains, on ne sauroit plus se la faire arrondir : on est contrefait & on reste contrefait, au point de n'oser se montrer dans un autre pays que dans le sien.

Les Européens n'ont jamais adopté beaucoup d'usages qui affectent le corps, & en prenant ce mot à la rigueur, on peut dire qu'il n'y a, dans toute l'Europe, que la mode de percer les oreilles aux filles, qui soit une violence faite à la Nature ; car les corps de jupe font partie de l'habillement : on peut y renoncer, & on n'en est point estropié.

La pratique de se faire la barbe, ou de la laisser croître, est encore très-indifférente ; quoique, dans l'onzième siècle, il en résulta une guerre qui coûta la vie à trois millions de François. Mais ce furent l'amour, la religion & l'intérêt, qui se servirent de ce prétexte : si ce prétexte leur eût manqué, on en auroit trouvé un autre ; & ce siècle étoit si barbare qu'on s'y entredétruisoit souvent sans prétexte.

Il est encore indifférent de se teindre les cheveux, ou de les poudrer ; pourvu qu'on n'y employe point de farine. On assure que les Polonois, pour cacher

la *plica* à laquelle ils sont sujets, ont les premiers imaginé de saupoudrer leur tête de froment moulu : mais comme les navigateurs ont aussi rencontré aux Terres australes des Papons qui se blanchissent les cheveux avec de la craie broyée, il faut bien supposer que cette idée a pu venir à d'autres hommes qu'à ceux qui ont la *plica*; cependant il n'y a pas de doute que cette idée n'ait été suggérée par un besoin.

Il n'en est pas ainsi des Sauvages de l'Amérique : presque toutes leurs modes sont des cruautés atroces, qui ne tendent qu'à rendre l'espèce humaine difforme & monstrueuse. Se percer le cartilage du nez, se faire des ouvertures dans les lèvres, se faire de profondes incisions dans les joues; s'allonger les oreilles, en couper un morceau de façon qu'on peut passer deux doigts par le trou, se racourcir le cou, se comprimer la tête au point de la rendre plate, ou conique, ou sphérique, ou cubique, s'ôter des dents gélafines, se faire enfler les jambes par des ligatures, se découper toute la peau du corps, s'écraser le nez, se retrancher quelques articles des doigts : tout cela est bien autrement déraisonnable que de porter aujourd'hui de petits chapeaux, & demain de grands, ou même que d'avoir de gros ventres postiches, & de gros culs postiches, comme les hommes & les femmes en avoient en France sous le règne de François II. (*) Ce n'étoit encore là qu'un vain accessoire surajouté à la figure humaine, & qui n'influoit pas sur la constitution : c'étoit un vain accessoire dont on pouvoit se dépouiller avec plus de facilité qu'on ne se l'ajustoit.

(*) Voyez les *Essais historiques sur Paris. Part. 4 P. 228*

Il est singulier que les Sauvages de l'Amérique, qui vivent dans d'obscures forêts où ils se bâtissent à peine des cabanes, soient tellement entêtés de leur beauté, que pour paroître bien-faits, ils s'estropient, & font effuyer à leurs enfants des supplices qu'on n'imagineroit pas ailleurs pour châtier des criminels; & tout cela afin que ces enfants ayent la tête plate, & afin que cette tête plate ressemble à la pleine lune qui est ronde. Ces idées sont celles de tous les Sauvages du Monde: il seroit difficile de rencontrer parmi eux un homme tel que la Nature l'a formé; ou il lui manquera un testicule, ou un doigt, ou quelques dents, ou il sera cicatrisé, ou il aura dans la peau des marques ineffaçables qu'on y aura gravées par artifice. La raison de ceci est, que presque tous ces Sauvages vont nus: ainsi leurs modes, qui ne sauroient affecter les vêtements, affectent le corps même; aussi est-ce chez les peuples nus que les modes sont les plus barbares.

Il subsiste sans doute en Asie & en Afrique quelques usages aussi révoltants que le sont ceux des Américains; mais il seroit difficile de trouver en Asie & en Afrique la réunion de toutes les modes Américaines, dont la plupart ne renferment aucun avantage sensible, ce sont des absurdités sans effet; & dont la cause est dans un renversement complet des notions communes; car il est contre les notions communes de se faire racourcir le cou; puisqu'il est impossible qu'il en résulte quelque utilité, ni pour ceux qui endurent cette opération périlleuse, ni pour ceux qui ne l'endurent pas. Il n'en est pas ainsi à la Chine où l'on écrase les pieds aux filles de distinction: les Chinois ont

en cela des raisons qui sont très-mauvaises pour nous; mais qui malheureusement ne sont pas mauvaises pour eux. Ce peuple a adopté un usage cruel, parcequ'il lui manque une loi injuste : si ses législateurs avoient, par une sanction expresse, ordonné la clôture des femmes, on n'y auroit jamais pensé à écraser les pieds aux filles; de sorte qu'il eût été expédient pour ce peuple-là d'avoir une loi injuste:

On trouve aussi à la Chine beaucoup d'hommes conocephales, sans qu'on sâche jusqu'à présent s'ils tiennent ce défaut de l'art ou de la nature; mais s'ils le tiennent de l'art, cela prouve que les Européans ont surpassé le peuple le plus sage de l'Asie, en adoptant moins de ces modes, qui affectent le corps. La coutume de percer les oreilles aux filles n'est pas même de notre invention : elle nous vient des Romains (*), qui l'avoient prise des Africains & des Maures chez qui on la pratiquoit pour des raisons de santé. Il n'y a aucun sens à dire, comme le critique le dit, que la perforation des oreilles se fait dans l'idée de les agrandir en y suspendant des bijoux : c'est pour y suspendre des bijoux qu'on les perce, & c'est pour prouver qu'on a des bijoux qu'on les y suspend. Au reste, il paroît qu'on n'a pas fait attention parmi nous qu'il seroit aisé de porter des oreillettes, sans se faire une ouverture dans l'extrémité du lobe; ce qui ne laisse pas que d'entraîner quelquefois des accidents.

Rien n'est plus commun que de voir les Historiens se tromper, lorsqu'ils veulent découvrir l'origine

(*) On peut voir là-dessus les médailles des Impératrices Romaines du bas Empire, en commençant par celles de Flavie Helene.

des usages qu'ils décrivent, & pour convaincre le critique, qu'il est bien plus difficile qu'il ne se l'est imaginé, de traiter ces matières avec précision, je ne citerai que l'exemple de Mr. le Beau, qui, en parlant des Huns, dans son *Histoire du bas Empire* (*), assure qu'ils écrasoient le nez à leurs enfants, afin que le casque pût s'appliquer plus juste à leur visage : je ne disconviens pas qu'il n'ait tiré ces détails de quelques Auteurs anciens ; mais ces Auteurs anciens étoient certainement mal instruits des mœurs & de la constitution des Tartares, qui sont tous naturellement camus. D'ailleurs, pour peu qu'on connoisse la figure de leurs casques, faits d'une petite calotte avec un ourlet (**), on conçoit qu'il eût été inutile d'écraser le nez à quelqu'un pour lui faire tenir cette calotte sur le sommet de la tête : il eût été plus inutile encore d'écraser le nez aux femmes qui n'étoient pas armées chez les Huns, comme elles ne sont pas encore aujourd'hui armées chez aucune horde de Tartares, & elles ont néanmoins le même défaut que les hommes ; parcequ'elles le tiennent de la nature & non de l'art.

Mr. le Beau se trompe encore, lorsqu'il ajoute que les Huns se faisoient des taillades dans le visage, afin d'empêcher leur barbe de croître. Ces cicatrices qu'on leur voyoit aux joues & au menton ; n'étoient ni des scarifications, ni des balafres ; mais des brûlures pour prévenir les écrouelles & les humeurs froides : ils ne se brûloient pas seulement de la sorte au

(*) T. IV. L. 19. P. 378.

(**) Voyez la description des casques Tartares, dans le voyage du P. Gerbillon. Pag. 327.

visage ; mais dans différents endroits du corps : aufferoit-il difficile, dit Hippocrate, de rencontrer un Scythe qui ne se fût appliqué le feu aux bras, aux articules des doigts, aux épaules, à la poitrine, aux reins, aux hanches (*). Ce peuple-là ne connoissoit & ne connoît encore aujourd'hui contre ses maux d'autre remede que l'application du feu, qui est un grand remede chez les Asiaticques ; ils ont des coliques & des dysenteries qu'on ne fauroit guérir que par le fer ardent.

Il y a, à la vérité, des pays où on écrase le nez aux enfans ; mais on ne peut en alléguer d'autre raison que le caprice & les faussés idées qu'on s'y est formées de la beauté corporelle. C'est une bien grande impertinence que celle qu'on lit dans un voyageur, qui soutient que les Negres sîmes contractent cette difformité en tétant leurs meres ; dont le sein est si dur, dit-il, que les enfans en deviennent camus. Quand on le feroit exprès, il ne feroit pas possible d'imaginer une absurdité comparable à celle-là.

Le critique se trompe à-peu-près dans le même sens, lorsqu'il assure qu'il y a des peuples qui regardent les grands ongles comme une beauté. Dans plusieurs provinces de l'Asie & de l'Afrique on se laisse croître un ongle à chaque main, non pas pour prouver qu'on est beau, mais pour prouver qu'on est noble ou lettré ; puisqu'avec deux grands ongles aux mains on ne peut exercer aucun art mécanique. Il ne faut donc pas confondre ce qui est une preuve de noblesse avec ce qui pourroit être une preuve de beauté.

(*) *De aere, aquis, locis.*

Ce n'est pas mon idée d'entrer ici dans une discussion suivie de tant de coùtumes dont on a ridiculement expliqué l'origine ou la cause : je me contenterai de faire encore observer qu'après avoir confondu les modes qui affectent la parure avec celles qui affectent le corps, le critique n'a pas même distingué un défaut naturel, tel que le goître des Tirolois, d'avec ces défauts artificiels qu'on imprime aux enfants Américains. C'est une pure imagination de sa part de croire que les goîtreux se moquent de ceux qui ne le sont point : ils connoissent trop bien pour cela la source de leur mal, dont ils savent se consoler en usant d'une certaine déférence à l'égard de ceux en qui ce mal est parvenu à son comble, & c'est le bon naturel qui leur inspire ce sentiment de commiseration envers des malades incurables. Je fais bien que Belon & quelques autres Auteurs ont prétendu qu'en employant un certain régime, il seroit possible, sinon de guérir le goître au moins de le prévenir dans les enfants ; mais cela n'est pas même vraisemblable, & un peuple qui est une fois sujet à cette extumescence, ne peut s'en défaire qu'en quittant sa patrie. Les seize-mille Saltzbourgeois qui, en 1732, abandonnerent leurs montagnes, pour s'aller fixer dans la Prusse, étoient la plupart goîtreux, & je doute que leurs descendants le soient encore aujourd'hui. Dès la première année, quatre-mille d'entr'eux moururent (*), comme cela arriva aux montagnards qui s'établissent subitement dans les plaines : d'ailleurs un peuple qui émigre, ne

(*) Voyez l'article de la Prusse dans la Géographie de Hubner.

fauroit éviter les maux attachés aux émigrations, aux regrets d'avoir quitté sa terre natale, & aux soucis enfin qu'il retrouve dans une terre étrangere.

Le critique, après avoir disserté si superficielle-ment sur les usages nationaux, parle aussi des goûts nationaux, & il assure entr'autres choses qu'en Europe les hommes aiment à la fureur les femmes qui ont un nez retrouillé, & que les femmes aiment à la folie les hommes qui ont un nez aquilin (*). Il a pris cela dans les Contes de Marmontel, ou dans quelque ancien Traité de Physiognomonie, de la force de celui de Jean-Baptiste Porta, qui étoit assez peu Philosophe pour s'appliquer à la prétendue science des Phisionomistes, qui est la sœur de l'Astronomie Judiciaire. Quoiqu'il en soit, ce n'est ni dans des Contes, ni dans des Traités de Jean-Baptiste Porta, qu'on peut apprendre à connoître le goût des peuples de l'Europe: il ne faut pas tirer de quelques cas particuliers des inductions générales, ni vouloir connoître les regles de la chose du monde la plus variable. Les hommes qui ont le nez aquilin, & les femmes, qui l'ont retrouillé, sont comme tous les autres individus de leur espece, tantôt heureux, tantôt malheureux dans leurs amours, suivant les circonstances, qui ne dépendent assurément pas de la forme de leur nez, quoiqu'en dise le critique, qui auroit pu attaquer les *Recherches Philosophiques* d'une maniere plus instructive, sans s'appesantir à chaque instant sur des détails minutieux que personne n'auroit chercher, & que personne ne soupçonneroit même dans une Dissertation sur l'Amérique, où l'on

(*) *Dissertation sur l'Amérique* Pag. 124.

pouvoir dire tant & tant de choses sans parler des nez aquilins

CHAPITRE XLVI.

Conclusion.

SI le critique, qui a attaqué les *Recherches Philosophiques*, eût été plus au fait des matieres qu'il a voulu traiter, s'il eût mieux approfondi les choses, on auroit pu lui répondre en neuf ou dix chapitres; mais il a fallu en faire plus de quarante, tantôt pour prouver, qu'il n'a pas compris l'Auteur, tantôt pour démontrer, qu'il a changé l'état de la question en ne prenant pas l'Amérique pour ce qu'elle étoit il y a deux-cents-cinquante ans. Cependant il étoit bien facile de rester dans les bornes de la question, & de comprendre l'Auteur qui n'a pas écrit en Grec.

Si on examine bien toutes les imputations du critique, qui sont peut-être au nombre de plus de mille, on n'en trouve aucune qui soit fondée, & qui ait été faite avec connoissance de cause. Premièrement il accuse l'Auteur d'*avoir décrié tout le nouveau Monde, & de l'avoir décrié sans y avoir voyagé.* C'est comme si on faisoit un crime à Mr. Rollin d'avoir décrit la bataille de Cannes, & de ne s'être pas trouvé à la bataille de Cannes, ni au souper d'Hannibal. Supposons pour un instant, que l'Auteur eût voyagé au nouveau Monde, alors le critique lui eût dit tout de même;

mais vous ne viviez pas du temps de Christophe Colomb : vous n'étiez pas présent à l'excommunication qui fut lancée contre lui, dans l'isle de St. Domingue, par le Moine Buellio : vous n'avez pas assisté au procès entre Améric ou Alberic Vespuce & Ojeda : vous n'avez pas connu personnellement le héros Fernand Cortez, ni le généreux Ovando, ni le brave Pizarre, ni le Capitain Vasco Nunnez. Et vous avez parlé de tous ces personnages-là ? En vérité cela est impardonnable.

Il résulte de tout ceci, comme on voit, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui vit dans le dixhuitième siècle, ne vivoit pas dans le quinzième siècle, ni pas encore dans le seizième. Ainsi son crime est le même que celui de Mr. Rollin, qui ne s'est pas trouvé à la bataille de Cannes.

L'Auteur, ayant sans cesse parlé de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, ne s'attendoit vraiment pas que Dom Pernety viendroit lui opposer le journal du P. Feuillée ou celui de Frézier, qui voyageoit en 1711 : cependant il l'accuse d'avoir toujours parlé contre la vérité ; parce qu'il n'a pas dit ce que le P. Feuillée a dit. C'est comme si on faisoit un grand crime à un Historien d'avoir parlé de Philippe de Macédoine, & de n'avoir pas consulté le Dictionnaire de Moreri.

Je crois avoir assez insisté sur les inclinations, les habitudes & les mœurs des Sauvages de l'Amérique, pour avoir mis le lecteur à portée de juger si ces barbares sont des *Philosophes*, comme Dom Pernety le soutient depuis la première page de sa Dissertation jusqu'à la dernière.

Quand même il ne seroit pas ici du tout question des Américains en particulier, je dirois toujours, qu'on ne peut assurer, sans choquer les notions communes, que la vie sauvage est préférable à la vie sociale.

La perfectibilité est le plus grand présent que la Nature ait fait à l'homme, qui a reçu cette faculté pour qu'il la cultivât, & non pour qu'il ne la cultivât point. Dans la vie sauvage on ne se sert que de l'instinct animal, qui nous est commun avec les bêtes, & non de la perfectibilité, qui nous met au-dessus de toutes les bêtes : l'intention de la Nature a donc été que l'homme vécût dans l'état civil; car si son intention eût été qu'il vécût dans l'état sauvage, elle ne lui auroit donné que le seul instinct animal, qui, en ce cas, eût suffi pour le guider, comme il suffit aux autres animaux. Cet argument me paroît sans réplique.

Or, si après cela on veut savoir à quels hommes compete le titre de *Philosophe*, on sent qu'il appartient à ceux qui ont le plus étendu leur perfectibilité. Ainsi il est absurde de dire, que des Sauvages, qui n'ont jamais cultivé cette faculté, sont aussi des *Philosophes*. Ce n'est pas seulement abuser des termes; mais c'est confondre les idées au point que leur confusion n'est plus qu'un délire.

L'instinct animal enseigne au Sauvage à se construire une cabane, à coucher avec sa femelle, à élever ses enfants, à parler, à vivre de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, suivant les productions naturelles du pays, à se défendre contre ses ennemis, ou à les attaquer. Or, y a-t-il, dans toutes ces actions, une seule qui distingue réellement ce Sauvage d'avec les

bêtes? Elles se bâtissent des nids, s'accouplent, élèvent leurs petits, ont leur langage, vivent de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, s'attaquent ou se défendent suivant le besoin. On voit bien, que ce ne font-là que des opérations de l'instinct, & qu'il n'y a aucune trace de la perfectibilité dans la conduite de ce Sauvage, & cependant il a reçu cette faculté, tandis que les bêtes ne l'ont pas reçue : on peut donc lui imputer de n'avoir pas rempli les vues de la Nature, qui ne lui a pas fait envain un don si précieux.

Mais, dit Dom Pernety, si nous n'admirons pas les Iroquois & les Caraïbes, nous avons donc été de grands stupides de tant admirer le Philosophe Bias ().* En vérité, j'ai beaucoup de peine à concevoir que quelqu'un ait pu penser seulement à dire de telles choses.

Si Bias n'avoit pas appris à lire & à écrire, s'il ne s'étoit pas servi de sa perfectibilité naturelle, s'il n'avoit pas cultivé les sciences pendant toute sa vie, & avec une opiniâtreté singulière, nous ne l'admirerions non plus, que nous n'admirons les Iroquois & les Caraïbes. Ainsi les raisons, qui font que nous admirons tant Bias, & en général tous les Philosophes anciens & modernes, sont précisément les raisons, qui nous empêchent d'admirer les Iroquois & tous ceux, qui comme eux se guident par l'instinct, & oublient la perfectibilité.

Je viens de détailler en peu de mots les actions animales, produites par la seule force ou la seule impulsion de l'instinct; or, qu'on les examine toutes, & on trouvera qu'elles excluent le travail indirect, & ne

(*) *Dissertation sur l'Amérique, Pag. 86.*

renferment qu'un travail direct, & qui ne concerne immédiatement que la nourriture & la construction du nid où on élève les petits; & cela est si peu un vrai travail, qu'on peut dire, que l'homme sauvage & les bêtes ne travaillent pas; & voilà la preuve évidente, que l'homme sauvage ne pense pas à étendre sa perfectibilité qu'on ne peut absolument étendre que par un travail indirect, c'est à dire, par l'étude, le plus dur, le plus pénible des travaux.

S'il n'y avoit que des Sauvages sur notre Globe, ce seroit le plus horrible séjour qu'on pourroit imaginer dans l'Univers entier; le travail manquant absolument à la terre, elle deviendroit un grand marais par le débordement continuel des fleuves & des rivières, les lieux élevés se couvrieroient de bois, & le gibier prendroit le dessus sur l'espece humaine, comme cela étoit précisément arrivé dans le Nord de l'Amérique, où l'on comptoit plus de cent Castors sur un seul individu à face d'homme. Sur ce Globe inculte & désolé des barbares ne feroient que s'entredétruire, & leurs guerres augmenteroient à mesure que leur paresse augmenteroit; plus ils seroient paresseux, & moins la terre produiroit; moins la terre produiroit, & plus ils se battoient pour se disputer la subsistance toujours nécessaire, & toujours plus difficile à trouver. Si les animaux carnassiers prenoient le dessus, si les Serpents prenoient le dessus, alors l'espece humaine périroit totalement, car elle ne seroit jamais en état de reprendre sur les animaux carnassiers & les Serpents, la supériorité qu'elle auroit une fois perdue. La Nature a donc donné à l'homme la perfectibilité pour prévenir

les horribles désastres dont je viens de parler, & qui seroient infailibles si notre Globe n'étoit habité que par des Sauvages; mais un seul peuple policé peut prévenir tous ces maux; car un peuple policé s'étend, fait des établissemens, envoie des colonies, & bâtit des villes: les Sauvages au contraire n'envoient pas des colonies; parce qu'ils sont eux-mêmes une espece de colonie errante, qui ne se fixe nulle part, & qui se bat sans cesse contre d'autres vagabonds.

On a vu cet état de guerre où vivoient les Américains du Nord au temps de la découverte: ce n'étoit pas un état de guerre où on pouvoit s'attendre à la paix: il falloit ou fuir, ou mourir, ou vaincre; car il s'agissoit de la subsistance: il falloit se battre par la même nécessité qu'il falloit manger, & ces barbares ont toujours été si atroces dans leur vengeance, si furieux dans leur colere, qu'ils n'ont jamais sçu ce que c'étoit que pardonner.

J'ai lu les déclamations véritablement indécentes de Mr. Serran de la Tour contre les Anglois, qui, pendant la dernière guerre, avoient mis à prix la tête de tous les Sauvages, qui tenoient le parti de la France: il est surprenant que cet écrivain n'ait pas compris, que, s'il avoit eu une plantation en Amérique, il en eût fait tout autant; car les Quakers de la Pensilvanie, qui ne se sont pas mêlés de la guerre, les Quakers, dis-je, qu'on n'a pu ni par promesses, ni par menaces, obliger à prendre les armes, ont dû malgré eux mettre à prix la tête des Sauvages. (*) Il est bien

(*) Dès le 28 Juin 1755, les Anglois mirent la tête de chaque Sauvage à 200 livres de France: puis à 300 livres, ou-

certain , que des hommes , qui font la guerre comme ces Sauvages la font , ne peuvent se plaindre de ce qu'on les traite comme des incendiaires. Ils ne se présentent jamais en rase campagne pour qu'on leur puisse livrer bataille , & vuidier un grand démêlé : ils se cachent & se cachent tellement qu'on ne fait pas où ils font , cependant ils parviennent pendant la nuit au nombre de trente à quarante jusqu'aux plantations & y mettent le feu avec des mèches d'agaric , comme je l'ai dit dans le chapitre où j'ai traité cette matiere plus au long. On conçoit que , quand on a à faire avec des ennemis , qui n'ont pas le courage de se battre , & qui ont néanmoins le secret de commettre de si horribles dégâts , il faut bien changer à leur égard les loix ordinaires de la guerre ; & d'ailleurs , quand on est en guerre avec eux , il est indifférent de les défaire après avoir mis leur tête à prix , ou sans la mettre à prix ; puisqu'on sait bien , que de leur côté ils ne font jamais quartier à personne , ni aux vieillards , ni aux femmes , ni aux enfans à la mamelle , ni même aux bêtes ; & ils seroient bien fâchés , lorsqu'ils brûlent une habitation , de laisser en vie un bœuf ou un cheval échappé à l'incendie de l'étable : aussi les plus grands excès de férocité qu'on puisse lire dans l'histoire d'un peuple barbare , font ceux que commirent les Sauvages Dellawa-

tre 350 qu'on payoit à celui qui faisoit sur eux un prisonnier. Cene fut qu'en 1757 , que les Quakers imiterent cette conduite , & ils commencerent par la tête d'un Sachem Dellaware. On conçoit , que les Sauvages étant en petit nombre & toujours cachés dans les bois , on ne peut les défaire qu'un à un. Sils étoient en grand nombre , & s'ils se battoient en rase campagne , on se garderoit bien de mettre leur tête à prix ; mais la principale difficulté est de les trouver.

res contre les Quakers de la Pensilvanie, qui dirent enfin : nous avons à faire à des loups & à des incendiaires; nos loix nous défendent de nous battre; mais elles nous permettent de tuer des loups & de punir les incendiaires suivant le code civil, & non suivant le code militaire.

Comme j'ai répondu à toutes les objections du critique, & mis tous ses paradoxes dans leur jour, je me crois dispensé de devoir répondre aux injures par lesquelles il termine sa Dissertation, pages 135 & 136. Il en résulte que le critique fait dire des injures, & qu'on fait les lui pardonner.

Je finis ici cet écrit, & suis très-charmé de le finir.

Nec luffisse pudet; sed non incidere ludum.

Ce 26 Mars 1770.

F I N.

